

Docteur ès Lettres

ÉTUDES D'HISTOIRE PACIFISTE

I

LA "QUERELA PACIS"

D'ÉRASME

(1517)

(LA PLAINTE DE LA PAIX)

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

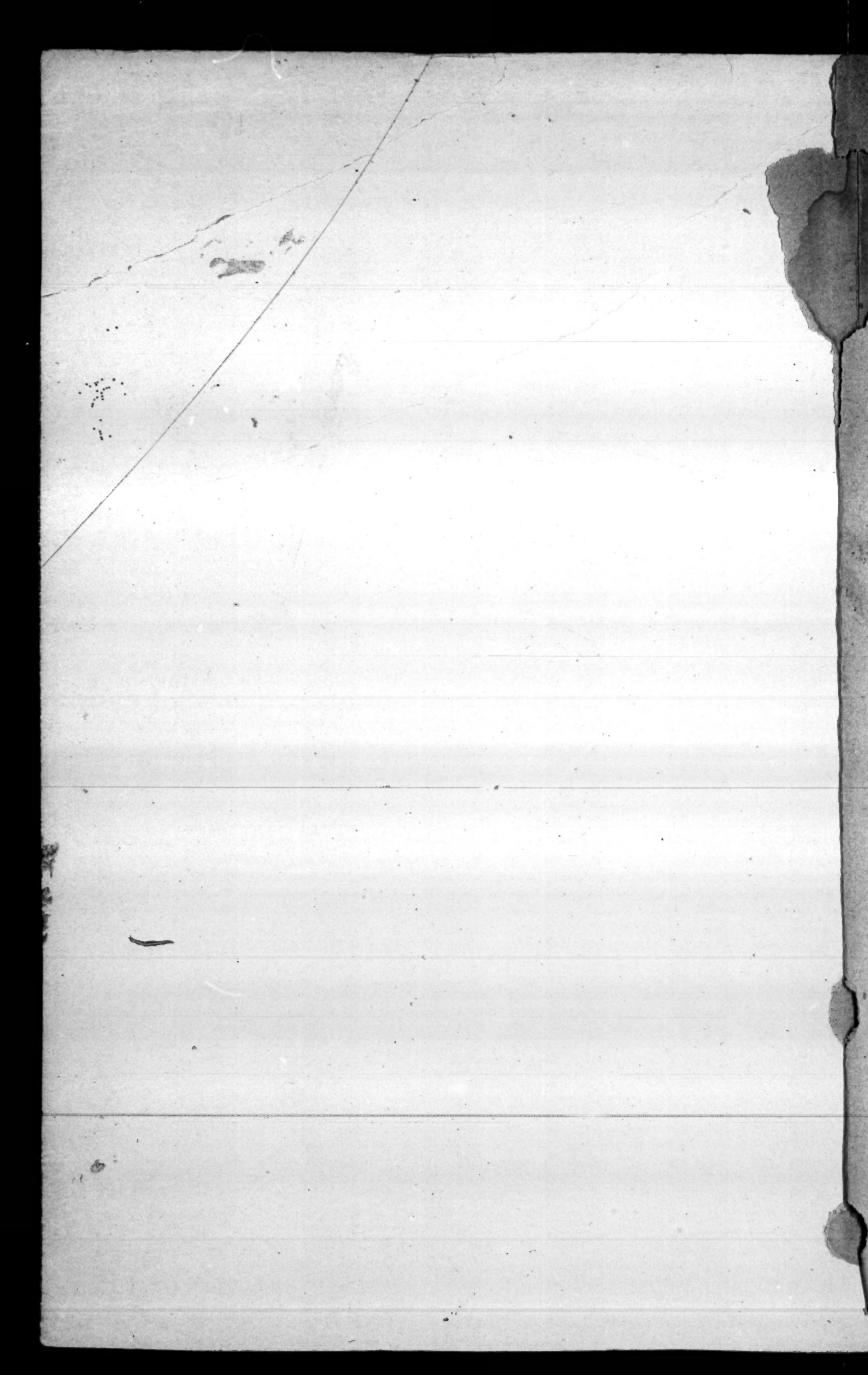
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1924

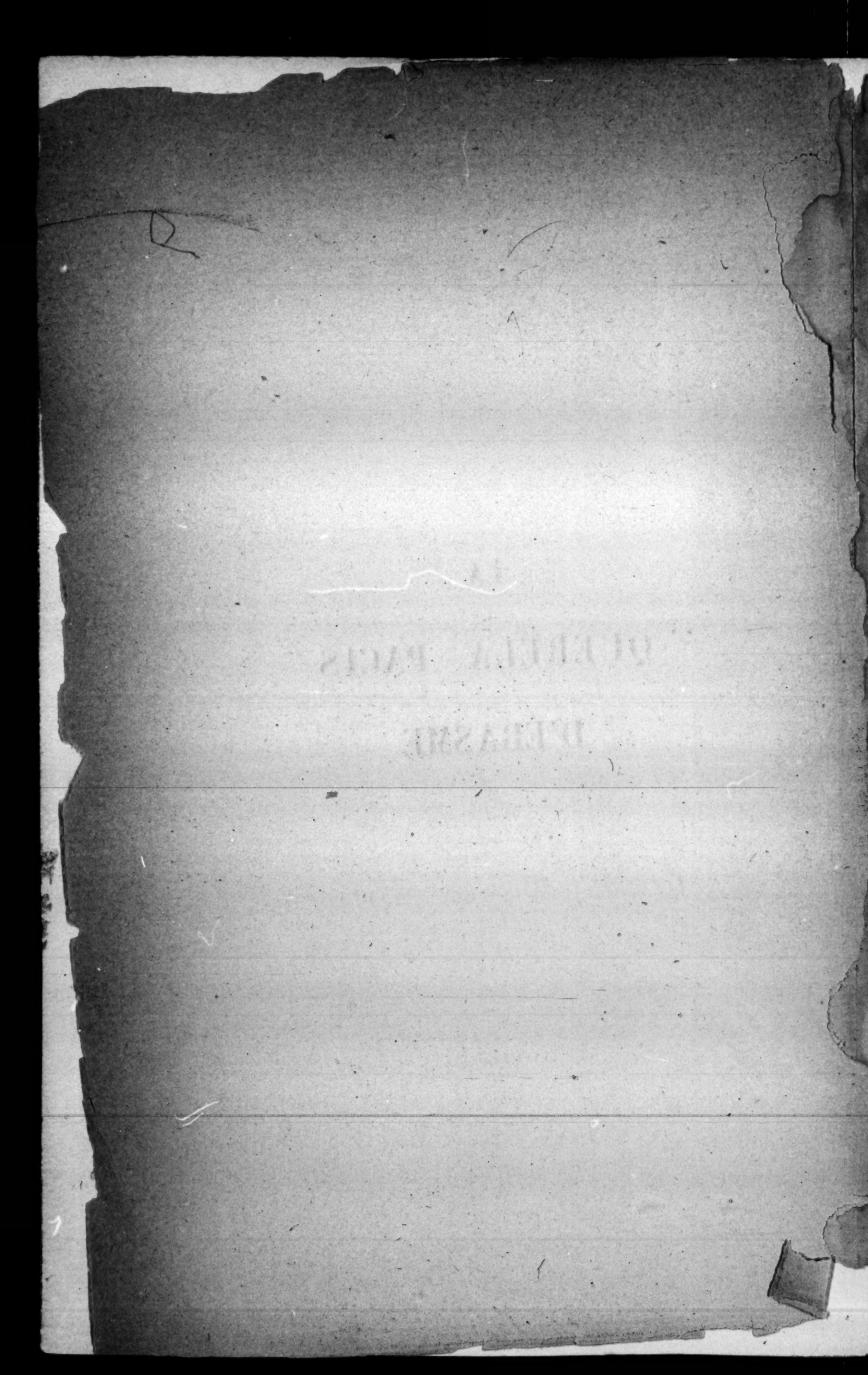
Tous droits réservés

LA HAYE

MARTINUS NIJHOTT



LA "QUERELA PACIS" D'ÉRASME



Mme Elise CONSTANTINESCU BAGDAT

Docteur ès Lettres

ÉTUDES D'HISTOIRE PACIFISTE

I

LA "QUERELA PACIS" D'ÉRASME

(1517)

(LA PLAINTE DE LA PAIX)

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1924

Tous droits réservés

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE LE DOCTEUR GEORGES CONSTANTINESCU

ANCIEN ÉLÈVE DE LA PACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MORT EN 1918, VICTIME DU DEVOIR

PRÉFACE

ikosii () (4. aleksi jähin suuniinin, ja viis ein aasoliiskael Eusobas Tärkiksiksi ja valtiises asoliisi () siksiksi tuominin kaskistaan

MW to about the engine of the proposition of Vermille

dam et de Stressenten.

Très consciente de la difficulté du sujet que nous avons osé aborder, nous en avons entrepris l'étude puisque personne de plus autorisé ne songeait à lui accorder une attention cependant si méritée de nos jours.

Quels que soient les défauts de cet ouvrage, les critiques les plus sagaces ne pourront méconnaître l'importance que présente l'étude fréquente des ouvrages de cette nature et la diffu-

sion des idées qu'il contient.

all the said all said

Nous demandons au public impartial et curieux de ces idées une indulgence qu'il ne pourra nous refuser en pensant à la difficulté du sujet, aux recherches et aux sacrifices multiples

qu'il a exigés.

Nous exposons ici le fruit de toute une existence de labeur et d'efforts pénibles. C'est en cherchant les sources des idées pacifistes du dix-huitième siècle « de Vauban à Voltaire », pour un travail que nous publierons prochainement que nous avons trouvé ce faisceau d'idées que la Faculté des Lettres de l'Uni-A versité de Fribourg nous a fait l'extrême honneur d'accueillir et nous autoriser à développer en une thèse de doctorat. Nous sommes heureux d'exprimer nos remerciements à M. le Professeur D' G. Schnürer qui a bien voulu en acceptant la direction et nous guider avec le dévouement qu'il prodigue à ses étudiants. Nous le prions ici d'agréer l'expression de notre profonde et inaltérable reconnaissance. Nous remercions également M. le Professeur D' A. Büchi, l'éminent historien suisse, de l'honneur qu'il nous a accordé en nous confiant les épreuves d'une si grande valeur historique du deuxième volume de son ouvrage sur la correspondance de Schiner qui paraîtra prochainement.

Nous devons une reconnaissance spéciale à MM. les Bibliothécaires des différentes Institutions qui nous ont donné de si précieux renseignements sur la première édition de la Querela pacis, notamment à M. le D^r Weber de Lübeck, à M. l'abbé Ducrost de Fribourg, à M. Bergmans de Gand, à MM. les Bibliothécaires de Bâle, de Bruges, de Marbourg, de Rotterdam et de Strasbourg. Nous avons été vraiment sensibles à la manière bienveillante et rapide dont ils ont répondu à toutes nos démarches ou à celles de notre très cher Maître, M. le Professeur Schnürer.

Nous exprimons enfin toute notre gratitude à MM. les Bibliothécaires et à tout le personnel de la Bibliothèque nationale de Paris où nous avons fait la plupart de nos recherches et nous avons trouvé une bienveillance qui est tout à l'honneur de cette grande Institution. Nous y avons passé la plupart du temps de nos douze ans de séjour en France et c'est assurément un des coins les plus aimables et les plus accueillants de Paris.

White has been to advise the many

entire and yearth a subject to the

Margine Computation has also also that the company of

The state of the s

E. Constantinescu-Bagdat. 24 mars, 1924, Bourg-la-Reine, (Seine).

entre and a service of the contract of the con

AND LONG THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE PA

SELECTION OF STREET

AND THE PROPERTY OF THE PROPER

Manager the recent of the state of the state

ABREVIATIONS

- ALLEN. Er. Op. Ep. (ou Allen) P. S. ALLEN, Opus Epistolarum Desiderii Erasmi.
- Bibl. Er. Van Haeg. Bibliotheca Erasmiana, Van der Haegen, 1897 et 1893, IIIo série.
- BAUER, Bibl. Univ. BAUER, Bibliotheca Rariorum librorum Universalis, Nuremberg, 1770.
- ERHARD, Allg. Encycl. ERHARD, Allgemeine Encyklopädie (Erch. und Gruber), t. XXXVI, Art. Erasme.
- L.B. Er. Op. Omn., (ou cimplement, L.B.). Erasmi Opera Omnia, Lugduni Batavorum, Ed. 1703-1706, Leyde (Clericus).
- FOPPENS, Bibl. Belg. FOPPENS, Bibliotheca Belgica, 1739.
- Gossart, Notes Ch.-Quint. Gossart, E. Notes pour servir à l'Histoire de Charles-Quint, Mémoire in-8 de l'Académie royale de Belgique.
- LE GLAY, Neg. Fr. Belg. LE GLAY, Négociations entre la France et la Belgique, t. III, Paris, 1845.
- LE GLAY, Corresp. Max. LE GLAY, Correspondance de l'Empereur Maximilien et Marguerite d'Autriche, Paris, 1839.
- GRAESSE, Tres. Liv. GRAESSE, Trésor des Livres rares et précieuses ou nouveau Dictionnaire bibliographique, 9 tomes en quatre volumes, Genève, Londres, Paris, Dresde, 1861.
- HESS, Er. Rot. HESS (Salomon) Erasmus von Rotterdam nach seinem Leben und Schriften, Zürich, 1789.
- HENNE, Hist. Ch. V. HENNE, Histoire de Charles-Quint, Bruxelles, 1858, 10 volumes.
- KASER, Deutsch. Gesch. Max. Deutsche Geschichte zur Zeint Maximilians, 1486-1519. (Bibliothek deutscher Geschichte).
- Luc. Ind. I. Lucubrationum Erasmi Roterdami Index, Lavanii et Basileae, 1519.
- Luc Ind. II. Catalogus omnium Erasmi Lucubrationum, Erasmus Ioanni Botzhemo, 1523.
- Monum. Habsb. Monumenta Habsburgica.
- Monum. Germ. Hist. Monumenta Germaniae Historica.
- PIRENNE, Hist. Belg. PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, Bruxelles, 1907.

- Paston, Hist. Pap. Paston, Geschichte der Papste seit dem Ausgang des Mittelalters, traduction par Furcy, Paris, 1888-1892, t. V-VIII.
- Rotting, Et. rapp. Belg. La vie et les travaux d'Erasme dans leurs rapports avec la Belgique, Gand, 1854.
- Reich, Er. Rot. Erasmus von Rotterdam, Untersuchungen zu seinem Briefwechsel und Leben in den Jahren 1509-1518 (Ergänzungsheft der Westdeutschen Zeitschrift, 153).
- RENAUDET, Er. 1517. RENAUDET, Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, Paris, 1913. (Revue Historique, 112).
- Utopie, Ed. Gued. L'Utopie par Thomas More, Traduction par Gue-DEVILLE, Amsterdam, 1730, in-12.

However,

I the Very Makes — disciplines the entering Very and Makes, 1897.

In 1897, 1410 and

Structure Hill Christ — Herry Abdistrate Foresterin therefore Twingeralis

Kingaberg, 1770.

Kingaberg, 1770.

Kingaberg, 1770.

Grither), I. N.A.V. Art. Brasme.

(4) if Mr. Op. Oran. (on osuplement 1:1) — Frassi Opera Omnia,—
ingdom Estavaruta Ed. 1703-1706, Leyde. (Clericus).

Fourthes, Bibl. Relg. - Forexes, Bibliothère Rolgica 3739.

Helgique, t., 311. Paris, 1848.

In ther, Corresp. Max. — Du Genry, Correspondance de l'Empereur Maque et miliere et Marquerie d'Autrence, Paris, 1839.

Advisor Tree Let — Guleren Trésor des Livres rives et préciences en Advisore Dictionnaire de bibliographique, 9 courses en quatre voluções Concret Londres, Paris Dresde, 1861

Tiers, Lo. Rot. — Resemblation on Established and Rether face and Remember.

Leben and Lebenthen, Edition 1780

Newson Hist FTh V - Haven Flatons do Charles-Quint Bruxelles.

Free, Bentsch Gesch Mac - Friedriche Ceschichle für Be'nt Mastinitions 1486 1519. (Bibliothick dantscher Geschichte) Let Ind. 1.— Incubrationals Florani Robertant Index Towardi et

Basileac, 1513

Local II. — Calabogus amains Evans, Lucabrationum, Brasmus

Loamni Botulema, 1523.

Monton. Holsb. — Monimento Hondongica. Monton. Germ. Hist. — Montmento Germoniae Butaria.

Principles Will Links - Principles de la Reliquez & 111, Bruxelles, 1907.

mon neglectrican introduction

esprile. La culture ancienne nouvellement restaurée louge ouverge des des

Our cost, an effet, a quel point une reforme etait nécessaire

PARTITION OF THE SECOND

farest assisted par l'eschosement de la prix dens le mondet Ant georde succes destinés a le régénérar l'umpanisme es

Nomen tuum immortalitati commendabis; quid dico immortalitati?

Nomen Erasmi numquam peribit, sed gloriae dabis nomen tuum sempiternae et sudans in Iesu vitam tibi comparabis illam aeternam.

Les nortauration theology of

Erasmo Ioannes Coletus. (Allen, Ep. 423).

Nous nous occuperons dans ce travail de l'ouvrage d'Erasme qui a été le moins remarqué et qui mérite le plus d'attention.

Il en est digne autant par l'importance des problèmes qu'il propose à l'attention de la postérité et par l'humanitarisme dont il est empreint, que par la logique sur laquelle il s'appuie et qui dépasse l'époque de son apparition. Il est remarquable surtout par sa valeur historique.

La Querela pacis est une source de renseignements précieux sur les mœurs, les travers et les abus du commencement du seizième siècle, un ouvrage de philosophie de l'histoire d'une des périodes les plus tristes qui aient affligé notre continent. L'auteur de la Querela pacis présente au lecteur un tableau saisissant de l'anarchie morale et politique qui régnait alors en Europe ; l'humanité sous un double aspect : dans son émancipation aussi prématurée que funeste et dans sa lutte pour l'amélioration des conditions de son existence. Cette œuvre est l'expression la plus haute du bon sens et de la raison. Elle devait être surtout un instrument de réforme politique et sociale et jouer un rôle dans la diplomatie européenne ; aussi demeurat-elle un symbole de la gloire de ce philosophe humanitaire qui a su porter sur ses épaules la plus lourde et la plus belle des tâches que se pussent proposer les plus nobles esprits, la forme impérissable de l'épanouissement d'un programme qui. devait assurer, par l'établissement de la paix dans le monde, deux grands succès destinés à le régénérer : l'humanisme et

la restauration théologique.

On sait, en effet, à quel point une réforme était nécessaire dans tous les domaines. On espérait une amélioration dont l'évolution s'accomplirait insensiblement grâce surtout au mouvement intellectuel qui avait commencé à intéresser les esprits. La culture ancienne nouvellement restaurée leur ouvrait un horizon plus large, une logique plus dégagée des entraves du passé, une morale pour ainsi dire universelle. Malheureusement, on n'était pas encore assez préparé pour la recevoir : une réaction devait nécessairement se produire et la faire dévier.

Quelle pouvait être la cause de cette déviation?

Les grands abus auxquels se livrait le clergé, dont le prestige se trouvait amoindri, ébranlèrent d'un même coup le respect et la confiance des peuples. La crainte qui maintenait les âmes dans leurs devoirs céda à l'étonnement et finalement à la révolte. D'autre part, la résurrection des lettres païennes entraîna à sa suite celle des mœurs du paganisme : l'abandon des esprits à la science, à la poésie, à la raison, lumières trop éclatantes après tant de siècles de ténèbres, avait ébloui les esprits et avait jeté le trouble dans les âmes. Un besoin de liberté, dont on ne comprenait pas le danger et dont on détourna l'idée et l'idéal, s'infiltra dans les âmes et s'en empara : le sentiment du devoir, l'idéal chrétien s'évanouirent et cédèrent la place à un individualisme effréné.

Les victimes de cette malheureuse tendance opposaient au renoncement, à l'humilité chrétienne, à la fraternité du christianisme, l'égoïsme le plus féroce, l'avidité, l'ambition, la vanité. De là ces contrastes si frappants qui sont la caractéristique de la Renaissance. Aux connaissances les plus vastes viennent s'allier la scélératesse la plus noire, l'astuce, la perfidie, le mépris le plus complet de la morale. Les missionnaires du temps déploient vainement un zèle désespéré. L'avarice, une soif inassouvie de gloire se donnent cours dans tous les domaines, défiant tout sentiment d'humanité. La gloire, la seule « vertu » en honneur, se poursuit avec frénésie, accompagnée de tout son cortège de viles passions et de basses vengeances : de là les guerres sans fin où la ruse, la cruauté et la

duplicité tournent à l'honneur du vainqueur, pourvu qu'il ne manque pas son but ; de là une certaine anesthésie de la conscience et un mépris total de l'opinion. De là surtout l'esprit de division, de jalousie et de haine qui règne dans toutes les couches de la société.

C'est dans ce monde dévasté par la guerre, ravagé par l'individualisme et l'égoïsme les plus cyniques, c'est au milieu du débordement de ces âmes vénales qu'Erasme fait entendre la *Plainte de la Paix*, la morale de l'évangile du bon sens et de la raison.

Le cadre de cet ouvrage ne nous permet guère de nous arrêter à des détails bibliographiques sur Erasme. Les monographies sur cet auteur sont aussi nombreuses que différentes. Jamais un grand homme n'a inspiré des sentiments plus variés, ni plus contraires. C'est l'opinion très fondée d'Amiel (1). Celui-ci s'est proposé de mettre en évidence la liberté d'opinion et l'esprit philosophique d'Erasme. Il prétend aborder, à cet effet, l'examen des ouvrages de cet auteur qui laissent surtout voir « l'esprit philosophique chez un savant qu'on n'a guère considéré jusqu'ici que comme le premier des humanistes ». Mais tout en se bornant à ce domaine, il ne dit rien de plus que ce que Salomon Hess et Erhard (2) avaient dit un siècle avant lui. Il passe sous silence ou aborde à peine le problème le plus important qu'il s'était imposé la tâche de résoudre.

L'attitude d'Erasme dans la question de la Réforme n'a pas été nettement comprise. C'est ce qui explique aujourd'hui encore l'opposition de vues et de jugements le concernant. Les mêmes passions qui ont soulevé des débats interminables entre Luther et Erasme se sont perpétuées jusqu'à nos jours et survivront aussi longtemps que leur nom. Cela est dû au fait qu'on entreprend le plus souvent leur étude avec des idées préconçues. L'opinion que chacun se fait d'eux est en étroite corrélation avec ses sentiments ou ses croyances religieuses, si elle n'est pas influencée par le lieu et les circonstances dans lesquelles il a appris à les connaître. Tel grand

⁽¹⁾ AMEL, Un libre penseur du XVIº siècle, Préface, p. 11.
(2) HESS (Salomon), Erasmus von Rotterdam, nach seinem Leben und Schriften. — ERHARD, Allegemeine Encyklopädie, art-Erasme.

esprit trouve de la bassesse et de la lâcheté dans quelque geste ou dans quelque opinion d'Erasme, là où un autre, non moins remarquable, trouve de la dignité et du bon sens. Les esprits larges, un Nisard, un Durand de Laur, un Horawitz, un Drumont, un Gast. Feugère, un Amiel, voient en Erasme un précurseur des Encyclopédistes et des Aufklärer. Un auteur remarquable, Janssen, ne lui attribue qu'avec réserve, et à regret quelque mérite et se fait un plaisir de mettre en évidence chez les biographes ce qui correspond le plus à ses propres sentiments. C'est ainsi qu'il s'appuie sur l'autorité de Gaston Feugère pour affirmer que l'Eloge de la Folie est le prologue de la tragédie funeste provoquée par la Réforme et qui s'est déroulée à travers tout le seizième siècle (1) et pour adresser à Erasme le cruel reproche d'avoir détruit plus que tout autre, par son sarcasme et son ironie incissive, le respect qu'on doit à la religion et à la Chaire Apostolique :

Dabei atmete seine Sprache nicht aufrichtige Trauer, wie die eines Sebastian Brant oder eines Geiler von Kaisersberg, sondern Hohn und Spott ; sie verfiel durch leichtfertige Vermischung des Heiligen mit dem Gemeinen in Ausgelassenheit, selbst in Blasphemie. ▶ (2)

Stähelin rapproche lui aussi Erasme des Aufklärer sans toutefois être moins sévère pour lui que Janssen; peu s'en faut qu'il ne fasse de lui un impie (3) tandis que tous ses éloges et toute son admiration vont à Luther. Mais que pourrait-on reprocher à ces auteurs quand on voit le jugement de la Sorbonne qui, six ans après la mort d'Erasme, décréta le 27 janvier 1542, qu' « en composant l'Eloge de la Folie, Erasme s'était déclaré fol et insensé, même impie, injurieux à Dieu, à Jésus-Christ, à la Vierge, aux Saints, aux cérémonies, aux

⁽¹⁾ Janssen Geschichte des deutschen Volkes 11, 19, p. 22 : « Das Lob der Narrheit ist gleichsam der Prolog zu den grossen theologischen Trauerspiel des XVI Jahrhunderts. »

⁽²⁾ Ibidem, p. 21.
(3) « Will man also seinen theologischen Sandpunkt mit späteren Erscheinungen vergleichen, so wird man viel eher als in der Reformation an die Aufklärung des XVIII Jahrhunderts denken müssen, an die ja auch seine Erziehungslehre erinnert. Wie diese legt er auch das Hauptgewicht auf die praktischen Momente des Christentums, während das Dogma mit einer an Skepticismus streifenden Indifferenz behandelt wird (Realencyklopadie far prot. Theologie u. Kirche, t. V, art. Erasme, p. 440.

Théologiens, aux Religieux mendiants qu'il avait insultés d'une bouche corrompue et blasphématoire »? Elle ajoute encore au sujet de ce même livre qu'il ne devrait pas se trouver dans les mains de tout le monde; qu'on devrait le supprimer « de peur que ceux qui le liront ne devinssent fols et insensés et enfin hérétiques » (1).

Ce sont là des sentences dont les esprits les plus positifs

ne peuvent s'empêcher de subir l'influence.

Parmi les biographes qui sont les plus impartiaux dans leur jugement, il faut citer Erhard, Rottier et Renaudet, sans toutefois oublier Salom. Hess et Burigny dont les ouvrages sur Erasme ne perdront jamais de leur valeur, quoi qu'on écrive à l'avenir. La monographie de G. Feugère est très minutieuse et - réserve faite de quelques erreurs chronologiques portant sur la date de certaines lettres d'Erasme de Cléricus — d'une grande valeur. Cet auteur insiste plus que tout autre sur le rationalisme d'Erasme. L'auteur de l'Ecclésiaste émancipé la Théologie tout en la maintenant dans limites de la prudence, « afin qu'elle ne paraisse pas une menace contre le dogme chrétien ». Le trait dominant d'Erasme, sa principale tendance, serait l'esprit de conciliation entre les deux courants qui se heurtent au début du seizième siècle; l'esprit d'autorité que la scolastique pousse jusqu'à l'intolérance et l'esprit de liberté qui favorise le développement des lettres païennes (2). Toutefois Feugère se demande un peu plus loin si Erasme a réellement gardé cette prudence et s'il ne s'est pas trop éloigné des scolastiques, pour s'approcher moins par calcul que par un penchant naturel de Pélage ou même d'Arius (3). Il justifie cette tendance par la « préoccupation constante du philosophe de tirer de la théologie une conclusion pratique qui serve à la conduite de la vie »; de faire pour elle ce que Socrate a fait pour la philosophie : « la faire descendre sur terre » et l'arracher aux débats d'une vaine curiosité où elle va s'égarer sans profit pour les hommes; enfin, de rendre dans ce but leur premier éclat aux grands monuments de l'antiquité chrétienne.

C'est encore ce même « penchant naturel » qui autorise cet

(3) Ibidem, p. 229.

⁽¹⁾ Burighy (Jean Levesque) Vie d'Erasme, t. II, p. 204. (2) Feugère (Gaston) Erasme, Paris, 1874, p. 227, 228.

auteur à faire d'Erasme un précurseur de Bayle et de Voltaire :

« On pourrait répéter d'Erasme, dit-il, ce qu'on a dit avec esprit de Bayle. Il ne pénètre pas dans le sanctuaire du dogme, il va jusqu'au mur, il tourne autour, il en mesure la hauteur, il plante les échelles par où le rationalisme pénétrera dans la citadelle. Quelquefois il semble donner la main à la Réforme. Plus souvent, il semblerait la tendre par dessus deux siècles à l'école philosophique de Voltaire : mais là il redouble de prudence ; il pose la question, la laisse sans réponse et finit par déclarer qu'il ne se sépare sur aucun point de l'Enseignement de l'Eglise » (1).

Dans l'ensemble, l'étude de Feugère est une des plus complètes; elle est en tous cas, une des plus consciencieuses qu'on ait faites. Il faut toutefois la consulter avec une certaine circonspection de peur de mépriser le seizième siècle, par rapport à Erasme, encore plus qu'il ne mérite.

Mais il faut particulièrement citer parmi les meilleures monographies d'Erasme, celle du Docteur Reich qui est d'une fidélité et d'une objectivité dignes d'exemple. Cet auteur suit Erasme pas à pas à travers sa correspondance dont il rétablit la chronologie. Il abonde en détails d'une grande sobriété et d'une parfaite précision. Il y a lieu de regretter que son étude ne s'étende pas au delà de 1518.

Enfin, on possède une édition critique d'une grande valeur scientifique de la Correspondance d'Erasme par M. Allen. Elle reconstitue chronologiquement les ouvrages d'Erasme et les moindres événements de sa vie. Chaque lettre est accompagnée de notes et renvois. Le lecteur y apprend ainsi aisément tout ce qui peut l'intéresser soit sur la personnalité des correspondants, soit sur l'occasion qui a motivé ces lettres. En un mot, il établit ou permet d'établir facilement la genèse des ouvrages et quelquefois des idées d'Erasme. Il donne dans le premier volume le Catalogus Lucubrationum d'Erasme de 1523, le Compendium vitae publié par Merula et la biographie d'Erasme par Béatus Rhénanus, qui sont indispensables à

⁽¹⁾ Opus cit., p. 338.

tous ceux qui voudraient se faire une idée personnelle sur Erasme (1).

On ne peut connaître Erasme, ni le juger impartialement en séparant sa vie de ses ouvrages ; par contre, pour bien comprendre son caractère, il faut distinguer les différents domaines de ses idées ; mais quel que soit celui que l'on ait choisi, on ne pourra y pénétrer sans examiner la correspondance d'Erasme.

La Querela pacis est d'un domaine qui contribue particulièrement à sa renommée et dont les idées seront toujours la gloire des siècles qui les cultiveront. Nous tenterons d'y suivre Erasme dans sa lutte pour l'amélioration de l'âme humaine et des conditions d'existence de l'Humanité.

⁽¹⁾ Bibliographie. ERHARD, Allgemeine, Encyklopädie der Wissenschaften und Kunste, t. 36, art. Erasme. — Rottier E. La vie et les travaux d'Erasme, considérés dans leurs rapports avec la Belgique, Bruxelles, 1855, in-8. — Renaudet, Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, d'après sa correspondance, Paris, 1913. — G. Feugère, Erasme, Paris, 1874. — Dr Reich (Max), Erasmus von Rotterdam, Untersuchungen zu seinem Briefwechsel und Leven in den Jahren 1509-1518. (Westdeutsche Zeitschrift, Ergänzungsheft IX). — Allen (P.S.) Opus Epistolarum Desiderii Erasmi Roterdami, Oxonii, 1906-1922, 4 volumes.

logs coux que voudra en so-fince uno idee personacile sar Erasme (1)

On me peut conduitre brasme at le jugér impartialement en separant sa vie de se ouvrages : par contre, pour bien comprendre son caractère, il leut distinguer les différents domaines de ces idées : mais quel que son celui que l'un ait rhorsi, on ne pourra y serétrer sans examiner lu correspondance d'Erasme.

La Ouerelo pacis es u la domaine qui contribue particutierament à sa renomme et dont les inées seront toujours la gloire des siècles qui les cultiveront. Nous tenderons d'y suivir-Erasme dans sa lutte pour l'amelioration de l'ûme hamaine et des conditions, d'existence de flumande.

(1) Hibliographic, Enhand, Allgemedie Brayklopadie der Witsenschafters und Krinsle, 1. 36. art. Erasme. — Kortus E. La die et les fraudus d'Erasmes sonsidères dans leurs rapports avec la Belgique, Brayelles, 1855, 10 8. — Resauder, Brakens, sa vio et son ouver, jusqu'en 1517, Lagrès & correspondance, Paris, 1913. — G. Ervenne, Brayme, Paris, 1874. — Br. Flaton (Alantersands von Rellevalan, 1. Creschangen in semem Briefingebesel und sauces dan den Jahren 1503-1518 (Wesldeutsche Zeitschrift, Ergünzungshaft IX) — Aller (P.S.) Opus Epistolarum Basiderii Erasmi Roberdami, Oxonii, 1966-1927, Avolunces.

PREMIÈRE PARTIE

1

La Genese de la Querela Pacis

Les indications fournies par Allen (1) au sujet des circonstances qui ont déterminé la composition de la Querela pacis sont trop précises pour que nous hésitions à suivre ses traces. Sans crainte de nous égarer nous pourrons ainsi mettre au point et présenter en un tout qui se tienne, les moindres éléments qui ont concouru à la formation de cet ouvrage.

La première difficulté à résoudre est de fixer aussi exactement que possible, le moment de la composition de la Querela pacis. Voilà comment l'auteur lui-même s'exprime à ce sujet :

Querimoniam pacis scripsimus ante annos ferme septem; tum primum in aulam principis acciti. Agebatur magnis studiis, ut Cameraci synodus esset summorum orbis principum, Caesaris, regis Galliarum, regis Angliae, Caroli nostri, atque ibi pax coiret inter illos adamantinis ut ajunt vinculis. Haec res potissimum agebatur per clarissimum virum Guilhelmum a Ciervia et reipublicæ juvandæ natum Joannem Sylvagium, Cancellarium summum, Obstabant huic consilio quidam, quibus inutilis est rerum tranquillitas, quibusque juxta Philoxeni sententia maxime placebant pax quae pax non esset et bellum quod bellum non esset. Itaque jussu Joannis Sylvagii scripsi Pacis querelam (2).

⁽¹⁾ ALLEN, Erasmi Opus Epistolarum, t. I., p. 13. En tête de la lettre d'Erasme à Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, auquel l'auteur adresse l'hommers de Overele pasie. L'ouvein 1517

mage de Querela pacis, Louvain, 1517.

(2) Lucubrationum Index, II; Allen, Opus Epist. t. I, p. 18. Erasmus Ioanni Botzhemo, Basileae, 30 Januarii, 1523. C'est le passage d'un catalogue des ouvrages d'Erasme écrit par cet auteur lui-même, en 1523, sur la prière de Botzhemus et qui présente une grande importance pour l'étude de la vie d'Erasme et de ses ouvrages. Il se trouve avec celui de 1519 en tête de l'édi-

.... eam (Pacis Querelam) scripsi jussu principis, cum quidam inter principes pacem conarentur impedire (1).

Ces déclarations demandent des explications qu'il nous faut chercher autant dans la correspondance d'Erasme que dans les événements contemporains. Il nous faut donc faire une double incursion dans la vie d'Erasme et dans l'histoire.

L'affirmation d'Erasme « ante annos ferme septem » ne suffit pas à elle seule pour fixer la date exacte de cette composition ni pour fixer le moment où le Chancelier le Sauvage lui a demandé cet ouvrage : « Jussu Iannis Sylvagii ». La Querela pacis aurait pu être rédigée aussi bien en décembre qu'en janvier 1516 : or, les événements politiques qui ont dû décider de sa composition n'étaient pas les mêmes à la fin qu'au commencement de 1516. — Il est vrai qu'Erasme précise: « tum primum in aulam principis acciti ». Mais cette indication ne nous permet pas de déterminer d'une façon précise si ce moment est celui de sa nomination comme conseiller de Charles de Bourgogne ou celui de son apparition et de sa présentation à la cour de Charles d'Espagne. Il nous faut donc établir à l'aide de la correspondance d'Erasme le moment de sa nomination comme conseiller de Charles de Bourgogne et voir, si elle correspond aux événements politiques mentionnés par Erasme et qui ont motivé la composition de son ouvrage.

La première indication au sujet de cette nomination se trouve dans une lettre de Borsalus adressée à Erasme (2). Erasme se trouvait alors à Bâle où il était retenu par le retard que subissait l'impression de ses ouvrages (3). C'est dans ce sens qu'il s'était exprimé dans une lettre à Ammonius du 2 octobre 1515 (4), ajoutant qu'il comptait se rendre bientôt dans

tion de 1540 des œuvres d'Erasme, suivis de la biographie de cet auteur par Bon. Amerbach et aussi en tête du premier vol. de l'édition Clericus de 1703-1706.

⁽¹⁾ Lucubratonum Ind., I, Januarii, 1519, Eit. Bâle, p. VI.

⁽²⁾ Allen, Erasmi Opus Epistolarum, Ep. 370. L. B. Erasmi opera omnia, App. 36, t. III.

⁽³⁾ Son premier séjour dans cette ville. Lettres de 23 décembre 1515, à Ammonius et au Cardinal Carafa, auxquels Erasme exprime ses intentions de dédier au Pape l'édition qui est en train de s'imprimer du Nouveau Testament: Allen, Ep. 377 et 378; L. B. App. 24.

⁽⁴⁾ ALLEN, Erasmi Op. Epistolarum, Ep. 360: L.B. Opera Omnia, t. III, App. 3.

le Brabant et ne pas prolonger son séjour au delà de Noël. La lettre de Borsalus est du 21 du mois suivant : il suppose que le prochain retour d'Erasme dans le Brabant sera dû à la situation brillante et bien rétribuée qu'il occupera bientôt à la cour de Charles de Bourgogne.

« Nunciatur enim mihi e Brabantia subinde amicorum litteris, oblatam tibi et jam paratam honestam vitae quovis loco regionis illius exigendae conditionem, præstituto scilicet non contemnendo ex Principis ærario annuo salario sperareque doctos omnes illam te conditionem suscepturum non gravatim... >

Naturellement cette affirmation ne suffirait pas à elle seule pour confirmer cette nomination si on ne trouvait une allusion à ce même sujet dans une lettre où Erasme se considère comme entré au service du Prince Charles en qualité de Conseiller, et où il parle même de ses attributions à la cour de ce Prince (1).

On pourrait peut-être chercher dans les événements politiques et notamment dans les changements qui venaient de s'opérer à la cour de ce prince quelque raison en faveur de cette nomination d'Erasme.

Charles de Bourgogne venait d'atteindre sa quinzième année et de s'émanciper, grâce à l'intervention des Etats et à la diplomatie de Chièvres (2), de la tutelle de Marguerite, sa tante. Cet événement était le triomphe de Chièvres qui, libre d'agir et maître absolu de l'esprit du jeune prince, dominait son conseil et « dirigeait sa politique en opposition complète avec la politique autrichienne » (3). Cette politique que Chièvres conduisait au moyen des Etats généraux et du Conseil était essentiellement pacifique. Il n'était donc pas impossible que le Sauvage ou plutôt Chièvres — « Jussu principis » et « Jussu Iannis Sylvagii » — eût offert dans ces circonstances une place de Conseiller à Erasme et lui eût demandé d'écrire La Plainte

⁽¹⁾ ALLEN. Er. Opus Epist. Ep. 392: L. B. Er. Opera Omn., t. IV, App. 51: Illustrissimo Principi Carolo et meo Principi sum addictus, idque suffragiis consilii principalis excepta seu recepta potius libertate; quam si video periclitari, cuncta resignavero.

⁽²⁾ Guillaume de Croy, Seigneur de Chièvres, Grand Chambellan et Gouverneur du Prince Charles (Pirenne Hist. Belg. t. III, p. 159; Allen, Er. Opus. Epist. Ep. 532, note I, p. 476).

(3) PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, p. 78-80.

de la Paix. Jean le Sauvage (1), Seigneur de Schaubeke, était une personnalité puissante qui occupait les plus grandes charges des Pays-Bas contrairement aux désirs de Maximilien et de Marguerite. Il avait été déjà Président du Conseil privé en 1508 et Chancelier du Brabant en 1509. En 1513, il fut forcé de renoncer à cette Présidence (2); mais le 17 janvier 1515, il

fut nommé Chancelier de Bourgogne.

La nature des événements et des circonstances, la grande influence du Chancelier le Sauvage qui protégeait Erasme et qui s'occupait depuis longtemps de lui trouver une situation digne de sa renommée, enfin, la politique de Chièvres dont on verra plus loin la direction sont autant de raisons qui, ajoutées à la propre affirmation d'Erasme, nous invitent à conclure que la nomination d'Erasme a dû précéder de très peu l'avènement de Charles de Bourgogne à la couronne d'Espagne (23 janvier 1516).

Il y a toutefois lieu de se demander si la présence d'Erasme à Bâle et son absence de la cour du Prince Charles ne rendaient pas impossible cette nomination. Erasme avait manifesté dans une lettre à Ammonius son impatience de ne pouvoir quitter Bâle (3). Mais, d'autre part, les conditions de sa nomination ne l'obligeaient guère à séjourner à Bruxelles (4). Foppens

(1) Allen, Er. Opus. Epist. Ep. 410, Introd., p. 240, (t. II); L.B. Er. Opera Omnia, Ep. 176, t. III.
(2) Marguerite venait à ce moment de remporter une victoire sur Chièvres

et sur les Etats Généraux en poussant Maximilien, son père, dans la ligue contre la France, entre le Pape et les rois d'Aragon et d'Angleterre. Cette politique aurait couronné le triomphe de la régente si Louis XII ne s'était pas réconcilié inopinément avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, au moyen du mariage de Marie, sœur de ce prince, et fiancée de Charles de Bourgogne, avec Louis XII. C'est le froid qui se produisit à la suite de cet échec de Maximilien entre cet Empereur et sa fille Marguerite qui encouragea les Etats Généraux des Pays-Bas à réclamer à la grande indignation de la régente, le Gouvernement de leur prince naturel et à faire l'impossible pour obtenir de Maximilien son consentement pour l'émancipation de ce prince. Avant la fin de 1515, Marguerite fut, en effet, dépouillée de la Régence. Cet événement qui assurait le triomphe de la diplomatie de Chièvres devait se faire sentir dans ses effets dont un des plus immédiats fut la nomination de Sauvage à la Chancellerie de Bourgogne. (Notes pour servir à l'Histoire de Charles-Quint, Mémoire in-8 de l'Académie royale de Belgique: Gossart, t. IV, p. 7-9. PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, p. 77-78.

(3) Allen, Erasmi Opus Epist. Ep. 360: L. B. Erasmi Opera Omnia, t. III, App. 3.

⁽⁴⁾ So erhielt auf den Vorschlag des Kanzlers Sylvagius auch Erasmus einen Ruf dahin mit dem Titel eines konigliches Rates und der für jene Zeit ansehnlichen Besoldung von 400 Dukaten, wocher er doch keines Wegs an einem festen Wohnsitz gebunden, sondern ihm vollige Freiheit, gelassen war

nous apprend au sujet de cette même charge qu'elle était un titre honorifique et non une fonction (1). Une lettre adressée à Erasme nous confirme que le titre d'Erasme n'étant qu'honorifique ne comportait aucune obligation (2).

Dans son ouvrage sur Erasme, Rottier insiste (3) sur l'attention dont Erasme était l'objet et sur les efforts du Chancelier Sauvage pour l'attacher à la Cour et le faire nommer précepteur du Prince Charles et plus tard du Prince Ferdinand. « Erasme, dit-il, lui opposa une résistance invincible et se contenta de dédier au Roi l'Institution du Prince ». Ce même auteur place « vers 1517 » les premiers rapports d'Erasme avec le Sauvage (4). Mais nous savons que la composition de l'Institutio Principis et la dédicace de cet ouvrage à Charles d'Espagne sont, suivant la propre déclaration de l'auteur postérieures à l'élévation d'Erasme à la dignité de Conseiller. Or, la première édition de l'Institutio est de 1516. Cet auteur confond probablement la date de la nomination d'Erasme avec celle de sa présentation à la Cour.

Renaudet place cette nomination en Janvier 1516 (5). Erasme aurait eu auparavant une entrevue avec le Sauvage en Avril 1515 (6). Le D' Reich a très bien dégagé les circonstances de cette entrevue de la correspondance d'Erasme (7). Ces indications peuvent être contrôlées. Erasme avait quitté Bâle dans l'intention de se rendre à Londres, vers la fin de Mars 1515, après avoir confié la surveillance de l'impression de ses ouvrages à Béatus Rhenanus et à Nese (8). Au cours de ce voyage, il s'arrêta trois jours à Gand, chez le Chancelier le Sauvage, après avoir séjourné quelques jours à Anvers, chez son ami, Pierre Gilles, Secrétaire municipal à Gand.

nach Gefallen dahin zu reisen wo es ihm für seine gelehrten Arbeiten am bequemtesten dünken werde. (Erh. Allg. Encycl. t. 36, Art. Erasme, p. 159.

FOPPENS, Bibl. Belg., Art. Erasme.
 Baptiste Egnatius à Erasme, Allen Er. Opus Epist. Ep. 588, L.B. Er. Op. Omn., App. 141.

⁽³⁾ ROTTIER, La vie et les travaux d'Erasme dans leurs rapports avec la Belgique, Gand, 1854, p. 92-97.

⁽⁴⁾ Opus. cit., p. 92. (5) Renaudet, Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, p. 60.

⁽⁶⁾ Opus. cit., p. 56.
(7) Dr. Reich, Erasmus von Rotterdam, Untersuchungen zu seinem Brief-wechsel und Leben in den Jahren 1509-1518, p. 162-165.
(8) Allen Er. Opus Epist. Ep. 329. L.B. App. 107, Bâle 1515, Nesenus domino Erasmo. Allen 328, L.B., App., 21, Beat. Ren. Er.

Il prit ensuite la direction de Tournai où il s'arrêta pour visiter son élève, Montjoy, Gouverneur de cette province, que les Anglais venaient de conquérir sur les Français. A Bruges, il salua le Chancelier anglais Cuthbert Tunstall et Thomas More, ses amis (1); à Saint-Omer, l'abbé Antoine de Bergues (2). Le 7 mai, il renseignait, de Londres, Pierre Gilles, sur son

voyage depuis le moment où il l'avait quitté (3).

On pourrait certainement supposer que pendant ces trois jours qu'Erasme passa à Gand, chez le Chancelier Sauvage, ce puissant diplomate, en décidant de la nomination d'Erasme, ait pu lui suggérer déjà l'idée d'écrire la Querela pacis. Cette hypothèse pourrait se justifier par une lettre qu'Erasme adresse à Léon X dès son installation à Londres (4). On ne peut s'empêcher de penser à la Querela pacis en lisant cette lettre. Comme dans la Querela, l'auteur y défend avec chaleur la cause de la paix et exhorte ce Pontife à être le pacificateur du Monde. Et, quand on pense au courage qu'il fallut à Erasme pour exprimer ses idées dans la Plainte de la Paix, on est tenté de se dire que cette lettre était peut-être destinée à sonder les dispositions du Pape et à le familiariser en quelque sorte avec un ensemble d'idées qui serviraient de fond à la Querela pacis. Mais quelque fondées que soient ces suppositions, elles n'empêchent pas de penser que cette lettre fut, de la part du philosophe humanitaire, une improvisation née des idées du pacifisme qui obsédaient son esprit et qu'il ne cessait de propager dans ses ouvrages (5).

Cette deuxième assertion est, nous semble-t-il, la plus acceptable : la conformité des idées de cette lettre adressée au Pape

⁽¹⁾ ALLEN, Er. Op. Ep., Ep. 322 : L.B., App. 48, Janvier (24) 1515, à Pirkhei-

⁽²⁾ St-Omer, 13 avril 1515, à Béat. Rhenanus : Allen Er. Opus Epist., Ep. 327 : L. B. t. V. p. 171.

(3) Allen, Er. Opus Epist., Ep. 332 : L.B., 155 : « Nam et Gandavi triduum remoratus est Cancellarius Principis illustrissimi, Tornaci Montjoius meus qui nunc ei praefectus est urbi regias agens vices, apud deium Audomarum abbas Bertinicus. Adsunt Brugis duo totius Angliae doctissimi, Cuthbertus. Tunstallus et Thomas Morus.

^{(4) 21} mai : Allen Er. Opus Epist., Ep. 335 : L.B. 174.
(5) C'est en effet en 1515, que s'imprimait à Bâle, chez Froben, la septième édition des Adages. (Van der Haegen : Bibl. Er. Van Haeg., 483). Dans ce recueil devait paraître pour la première fois, une longue dissertation sur les conséquences funestes de la guerre Bellum (Dulce bellum inexpertis), qui a sté plusieurs fois imprimée depuis : et Scarabeus (Scarabeus Aguilem quaerit) été plusieurs sois imprimée depuis ; et Scarabeus (Scarabeus Aquilam quaerit) qui est une satire mordante contre les rois et la guerre.

Léon X avec celles de la Querela pacis est une conséquence de la fidélité de l'auteur à ces idées, auxquelles il consacre toutes ses forces et cherche par tous les moyens à se gagner des défenseurs et le plus de partisans possibles. En effet, on ne trouve dans la correspondance d'Erasme de ces quelques mois aucune allusion qu'on puisse appliquer de quelques manière

que ce soit à la Querela pacis.

Il n'est est pas de même avec l'Institutio Principis Christiani. Cet ouvrage qui, comme on va le voir, défendait les mêmes idées et poursuivait le même but que la Plainte de la Paix, avait été certainement demandé à Erasme par le Chancelier le Sauvage. Erasme a dû être, en tout cas, vivement encouragé à l'écrire (1). Nous le voyons, en effet, s'en occuper pendant ce même séjour à Londres qui suit de près son entrevue avec Sauvage. L'auteur tient le Cardinal de Grimani au courant de l'avancement de cet ouvrage destiné à son prince, Charles de Bourgogne (2):

• Est in manibus libellus de instituendo principe, quem illustrissimo Carolo, Archiduci Burgundiæ, Maximiliani nepoti destinavimus. »

Comment concilier cette affirmation avec la suivante du Catalogus Lucubrationum Erasmi de 1523, où Erasme, faisant l'énumération de ses ouvrages, s'exprime en ces termes au sujet de l'Institutio Principis Christiani:

· Præterea, libellus de Principe Christiano quem Carolo, nunc Cæsari nunc porreximus recens in aulæ principalis famulitium acciti, ut essemus inter Principis Consiliarios » (3).

Et un peu plus loin, vers la fin du même Catalogue :

« Carolus Princeps meus me jam adsciverat in ordinem Consiliarorum, jam sacerdotio donaverat, antequam illi libellus de Principe vel inscriberem vel exhiberem, ut hic non captatam prædam, sed relatam gratiam intelligas. » (4)

^{(1) 1°} juin 1516, Anvers: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 410: L.B., 176.
(2) 15 mai 1515, Allen, Er. Opus Epist., Ep. 334: L. B. 167.
(3) Voir à ce même sujet, Allen, Er. Opus Epist., Ep. 370, n. 18; L.B. Erasmi Opera Omnia, t. III, App. 36. Allen, Ep. 393.
(4) Allen, I., p. 19, 44.

Comment concilier ces affirmations sinon en concluant qu'il faut distinguer entre les deux dates, celle de la nomination d'Erasme comme Conseiller de Charles de Bourgogne et celle de sa réception à la cour de Charles, devenu roi d'Espagne; si bien que l'Institutio, qui était destiné à Charles de Bourgogne, ne fut dédiée et présentée à ce prince dont Erasme devenait le Conseiller officiel qu'après son avènement à la couronne d'Espagne.

Nous arrivons à la deuxième difficulté que présente le problème que nous nous sommes proposé de résoudre : c'est de trouver le moment de la présentation d'Erasme à la cour de Charles de Bourgogne.

Nous avons laissé Erasme à Londres où il était arrivé vers le commencement d'Avril. Il quitta Londres au mois de Juin de la même année 1515, pour se rendre à Bâle où il devait se consacrer à l'impression de ses grands ouvrages (1). Ce deuxième séjour à Bâle dura environ onze mois. Il quitta cette ville vers le milieu de mai 1516; nous le trouvons, le 1^{er} juin, à Anvers (2), et bientôt après à Bruxelles, où sa présence semble avoir été impérieusement réclamée.

Jamais Erasme n'a joui d'une aussi belle gloire que pendant cette époque; mais, par un de ces contrastes bizarres qui semblent l'apanage de notre triste humanité, jamais une aussi grande gloire n'a été accompagnée d'une plus pénible misère. Les Maîtres du Monde et les sommités intellectuelles de ce temps se disputaient à l'envi la gloire de le recevoir ou de l'avoir pour commensal. Sa renommée s'établissait insensiblement sur des bases indestructibles. Les plus

⁽¹⁾ ALLEN, Er. Opus Epist., Ep. 377 (23 décembre 1515 : L.B. App. 16 : la date donnée par cette édition : 23 décembre 1514, est inexacte étant donné les allusions qu'elle renferme au Nouveau Testament, dont il n'était aucune question en 1514 : Erasme y parle de ses intentions de dédier cet ouvrage à Léon X. La lettre est adressée à Petro Caraffa, nonce apostolique en Angleterre. ALLEN, Er. Opusc., Epist., Ep. 378 : L.B., App., 224, dont la date, 1517, est encore inexacte : « Novum Testamentum ferme jam absolutum est. Leoni dicabitur. »

⁽²⁾ Premier juin, Anvers, à Jean le Sauvage: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 410 (avec introd. notes sur Sauvage), et L.B., 176, dont la date a été justement corrigée par Allen: 1516, vu les mêmes allusions aux ouvrages qui étaient en train d'être imprimés. — 3 juin 1516, à Thomas Morus: Allen, Er., Opus Epist., Ep. 412: L.B. 364 dont la date de 1518 est encore inexacte eu égard aux mêmes allusions au Nouveau Testament dont devait paraître incessamment la première édition.

grandes personnalités de son temps saisissaient les moindres occasions de faire sa connaissance (1).

Colet et Lesèvre s'effaçaient devant lui : cependant l'un avait été son guide, l'autre pouvait se glorifier de son œuvre (2).

Cuthbert Tunstall, Evêque de Londres et de Durham assurait qu'Erasme avait effacé par l'éclat de ses ouvrages tous ceux qui avaient écrit avant lui, de même que le soleil levant obscurcissait les étoiles et il l'exhortait à employer le reste de ses jours à travailler pour éclairer les lettres sacrées tout autant qu'il avait fait pour éclairer les lettres profanes (3). afin de bien mériter de la postérité.

Faut-il rappeler encore les témoignages d'autres personnalités remarquables qui sont l'honneur de l'Eglise et la splendeur littéraire de leur temps ? Ils sont unanimes à faire les plus beaux éloges d'Erasme.

Andréa Ammonius de Luques, notaire du Pape et secrétaire du roi d'Angleterre, appelle Erasme l'honneur et le soleil de son siècle (4).

Georges Spalatin le juge le plus grand ornement l'Allemagne (5). Thomas Morus (6) le console de ses moments pénibles lui disant que la fortune ne peut pas persécuter un homme favorisé et admiré par les Papes et les plus hauts dignitaires ecclésiastiques du monde.

En Espagne, J. Maldonat, devenu plus tard Conseiller de Charles-Quint, assure que la science d'Erasme était admirée à ce point qu'on le regardait comme une espèce de divinité (7). Cependant Froben sortait chaque jour un cahier nouveau

(4) 18 novembre 1511: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 243: L.B., 128: 26 juin 1516; Allen Er. Opusc. Ep., 429: L.B. 177.
(5) 13 novembre 1517: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 711: L.B. 278.
(6) 1516: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 388: L.B. 227.

(7) 1er sept. 1526 : L. B., App. 338.

^{(1) 9} décembre 1514, Willibaldus Pirkheimer, conseiller d'Empire, sous l'Empereur Maximilien à Beatus Rhenanus : « Tu itaque enitere oro, ut amicitiam tanti viri acquirere valeam, qua re nihil mihi gratius facere poteris. Promisisti te aliquando huc venturum, o si talem mihi adduceres hospitem, qua benevolentia, quanto illum prosequerer amore! Allen, Er. Opusc. Epist., Ep. 318: L.B. App. 15.

(2) 13 octobre, 1516: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 423: L.B. App. 84 et

²³ octobre 1514, Allen, Er. Opus Epist., Ep. 315: L.B. App. 427.

(3) Prospicio futurum ut in omnium studiorum genere posteritas qum antiquitate certet: quae si non erit ingrata, magnam his habitura est gratiam, quorum industria renascuntur ea studia. Quo in numero cum tu sis futurus, perge bene mereri de posteris, qui nomen Erasmi perire numquam sinent: Allen Ep. N° 663.

des ouvrages d'Erasme (1), si bien qu'au moment même où l'Europe se remplissait de ses écrits, il se débattait au milieu des soucis les plus angoissants. Il recevait toujours beaucoup de promesses, mais ce n'étaient que des promesses. La prébende de Tournai que lui avait promise Wolsey, le Cardinal d'York, venait de lui échapper (2).

Erasme frappait inutilement à toutes les portes... C'est le moment où ses relations avec Sauvage deviennent plus fréquentes et commencent à prendre un caractère plus intime. Nous le voyons adresser le 1st juin, une lettre à ce diplomate qui l'avait attiré à Bruxelles et lui annoncer sa visite prochaine dans cette ville (3). Deux lettres écrites à T. Morus et Ammonius nous apprennent qu'Erasme a vu et voit le Chancelier et qu'une entrevue aura prochainement lieu entre le philosophe et le roi : " Mox cum principe agam : si sensero frigere negocium ut est Flandricum erga litteras ingenium, recta Basileam, nisi si quid tu dissentis » (4). Mais cette défiance d'Erasme va bientôt s'évanouir. Une lettre de Sauvage vint le trouver à Anvers (5), où il était allé s'installer chez son ami Pierre Gilles. Le Chancelier lui apprenait qu'il lui avait trouvé un canonicat à Courtrai et que le roi comptait lui offrir bientôt le premier évêché vacant dans ses domaines espagnols. Il lui faisait espérer encore d'autres avantages de la part du Roi Catholique (6) et l'appelait instamment à Bruxelles.

Erasme a dû se rendre sans retard dans cette ville. Deux lettres écrites par lui nous laissent entrevoir la fréquence de ses visites à la cour. Pendant ce court séjour à Bruxelles, ses lettres ont changé de nature ; leur brièveté, la concision nerveuse de leur style trahissent l'agitation au milieu de laquelle il vit, les soucis qui le préoccupent : « Rescribe quam ego copiosius; nam haec scripsi ab aula reversus et mox aliud ingressu-

(1) ALLEN, Ep. 421 : L.B. 251.

^{(2) 17} février 1516: ALLEN Ep. 388: L.B. App. 217;
(3) 1er juin 1516: All. Ep. 410: L.B. 176.
(4) 3 juin 1516, Bruxelles: (ALLEN Ep. 412: L.B. 364); Cancellarium salutavi. Aderat forte fortuna tum in coena Praepositus... Mox cum Principe agam... » à T. Morus, et: Ep. ALLEN, 414: L. B., 158.

⁽⁵⁾ ALLEN, Ep. 421, L.B. 251.

(6) 8 juillet 1516: ALLEN Ep. 436; L.B. 68: « Nec id solum erit quod at Catholici regi domini nostri magnificentia firma et certa spe expectare pos-

rus iter (1) ». Et le lendemain à Budé: « Haec paucis attigi; jam ad iter accintus et ab aula fessus (2) ».

On voit dans cette même lettre qu'il s'apprêtait à quitter Bruxelles et on le trouve, en effet, le 9 août à Londres (3). It quitte cette ville le 12 août (4), visite ensuite Rochester, Calais, Saint-Omer et se réinstalle enfin à Anvers où il restera jus-

qu'au commencement d'octobre (5).

Il devient ainsi évident qu'Erasme n'a plus été à la cour pendant les mois d'août et de septembre. C'est donc en juillet qu'ont dû avoir lieu et sa présentation à la cour, et sa remise au roi de l'Institutio Principis. Après les constatations que nous venons de faire, deux précisions ne nous laissent plus de doute à ce sujet : 1° La propre affirmation d'Erasme dans son Index Lucubrationum : « Quem Carolo porreximus, recens in aulae principalis famulitium acciti ut essemus inter Principis Consiliaros (6) » ; 2° La date de la dédicace de l'Institutio Principis (7), c'est-à-dire celle de la première édition de cet ouvrage qui est de mars 1516... Elle aurait été inexacte si elle avait été trop éloignée du moment de la remise de l'ouvrage (8).

L'époque de la présentation d'Erasme à la Cour une fois fixée, on n'a plus de difficulté à établir la date où le Chancelier le Sauvage a pu demander à Erasme de composer la Querela pacis: « tum primum in aulam Principis acciti ». Il devient évident que ce deuxième ouvrage devait confirmer le bon effet produit sur le roi d'Espagne, par la lecture de l'Institutio; on estimait sans doute que la gloire rayonnante du prince des Lettres exercerait sur l'esprit du jeune souverain comme une espèce de fascination et fortifierait en lui l'esprit de sage sou-

(2) ALLEN, Ep., 441 : L.B. 260. (3) ALLEN, 446 : L.B. 181.

⁽¹⁾ A. Henri Glareano d'Erasme, 13 juillet 1516 : ALLEN, 440.

^{(4) 12} Août, Allen, 448: L.B. Londres 10 août, Ap. 495.
(5) Allen, 474: L.B., App. 218: Jam ad iter accincto.

⁽⁶⁾ Luc. Ind. II: Allen, Er. Opus Epist., t. I, p. 19.
(7) Allen, Ep. 393: L.B., t. IV, p. 559, en tête de l'Institutio Principis, mars 1516, qui est la date de la première édition de l'Institutio: ce qui prouve que les lettres ne sont pas de date antérieure à l'impression de l'ouvrage en tête duquel elles se trouvent.

duquel elles se trouvent.

(8) M. Allen (The age of Erasmus) s'exprime en ces termes à ce sujet ;

« En 1516, Erasme fut nommé conseiller de Charles, fils de Philippe, qui venait de lui succéder à la couronne d'Espagne. Son premier geste, à l'égard de son jeune maître, a été de lui offrir l'Institutio Principis Christiani qui renferme des conseils sur l'éducation et les devoirs d'un prince et insiste sur ses obligations en vue de la paix.

mission à son conseil et les dispositions pacifiques qu'il avait

si glorieusement manifestées jusqu'alors.

Concluons donc que le point de départ de la composition de la Querela pacis est le mois de juillet 1516, c'est-à-dire l'époque de la présentation d'Erasme à la cour du roi d'Espagne à Bruxelles, si bien que lorsque Erasme quitta Bâle vers le milieu de mai 1516 (1), c'est-à-dire après l'impression des trois premières éditions de l'Institutio (2), il y avait déjà plusieurs mois qu'il était Conseiller de Charles et était rétribué en conséquence (3) ; mais qu'il ne compta vraiment parmi les conseillers de ce prince qu'à partir de Juillet 1516 (4).

Cette difficulté résolue, nous passons au deuxième point de l'affirmation d'Erasme:

· Agebatur magnis studiis ut Cameraci synodus esset summorum orbis principum, Cæsaris, regis Galiarum, regis Angliæ, Caroli nostri, atque ibi pax coiret inter illos adamantinis ut ajunt vinculis. Hæc res potissimum agebatur per clarissimum virum Guilhelmum a Cierviá et reipublicæ juvandæ natum Ioannem Sylvagium, Cancellarium summum.

C'est l'histoire qui nous apportera l'explication de ce passage et nous permettra de nous représenter le rôle joué par le Seigneur de Chièvres et par le Chancelier le Sauvage : les

de Bâle de 1516, dont une porte visiblement la date: Mense Aprili 1516 (cote: F.L. VII, 15 N. 1), indiquée aussi par Panzer: t. VI, 197. 162.

(3) Allen, Ep. 565: L.B., App. 56, du 1er Avril 1517: A cette date des arriérés du payement de son traitement lui étaient dus pour dix-huit mois. M. Allen (Allen, Er. Opus Epist., t. II, p. 161) dit que la première proposition pour sa nomination avait été faite par Erasme, en mai 1515, quand il retourna à Bâle, par Mehlin: Ep. 362.24: L.B. App., 194: Bale, 16 oct. 1515, à Bibaldo Pirckheimero.

(4) ALLEN, Ep. 438 : L.B., App. 423.

⁽¹⁾ Allen, Ep. 407: L.B., Ep. App. 62. « Jam ad iter accincto... » (2) Chez Froben: Mense Marti, Aprili, Maio; la quatrième devait paraître mense Augusto, chez Theodoricum Martinum. La Biblioth. Erasm., Gand, 1893, donne deux éditions de 1515, chez Th. Martens, in-4 et Venetiis in Aedibus Aldii et Andreae Soceri in-4; mais on ne trouve ces indications nulle part ailleurs et aucune allusion à leur sujet dans la correspondance d'Erasme. D'autre part, l'édition de ce même Th. Martinum, de 1516, ajoute à la fin : Editio prima prodiit eodem anno Basileae apud Frobenium. » En parlant d'une édition de l'Institutio principis, Erasme dit (All., Ep. 407 : L.B., 68), qu'elle n'était pas achevée quand il quitta Bâle : « Excuditur nunc libellus de Inst. Principis una cum aliis aliquot. » Cela est vrai, mais il ne s'agit pas de la première édition, vu qu'il existe trois éditions à la Bibliothèque Univ.

négociations qui se succédaient et qui devaient aboutir au traité de Cambrai.

Suivons Charles à partir du moment où il venait de s'émanciper de la tutelle de Marguerite. Docile aux conseils de son Gouverneur et aux décisions de son conseil, présidé par Sire Ravenstein, ennemi déclaré de Maximilien, il se laissait guider par eux comme l'avait fait son père au commencement de son règne et poursuivait, comme lui, la même politique de rapprochement avec la France (1), qui était un désaveu éclatant de la politique anti française de la Régente (2). Henri de Nassau, ami de Chièvres, envoyé chez François Ier en ambassade solennelle, devait assurer ce roi de l'entière amitié de « Monseigneur » pour lui et son royaume ; excuser Charles de tout ce qui aurait pu être fait par les Pays-Bas contre le désir de la France ; solliciter le secours du roi pour la récupération de la Gueldre; rendre hommage pour les fiefs français de la maison de Bourgogne (3). Il devait de plus entamer des pourparlers pour le mariage de Charles avec Madame Renée (fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne) et chercher à préparer le roi de France à une entente avec Maximilien (4).

Un traité fut conclu le 24 mars 1515, mais qui fut dicté par la France (5). En l'acceptant les négociateurs Belges sacrifièrent l'intérêt dynastique à l'intérêt national.

Toutefois, cette alliance ne promettait pas de durer. Les difficultés surgirent bientôt : l'Angleterre, très mécontente, n'épargnait rien pour la rompre. Chièvres s'employa à l'apaiser. Il conclut avec elle une alliance et renouvela pour cing ans l'entrecours conclu en 1496 (6) qui assurait la sécurité et le commerce des Pays-Bas. Cette politique, peu satisfaisante au point de vue autrichien, apparaît, au point de vue belge, comme habile et bienfaisante. C'est ainsi que Charles se laissait guider

⁽¹⁾ PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, p. 60. (2) KASER, Deutsche Geschichte zur Zeit Maximilians, t. II, p. 130. (3) Charles était vassal du roi de France pour l'Artois et la Flandre.

⁽⁴⁾ Le Glay, Négociations entre la France et la Belgique, t. III, II, p. 4.
(5) Il passait sous silence les droits de Charles sur la Bourgogne, ne promettait aucun secours pour la récupération de la Gueldre, assignait en dot A Renée au lieu du duché de Milan et du comté d'Asti comme l'avait demandé son futur époux, le duché de Berry tout en demeurant sous la souveraineté du Roi.

⁽⁶⁾ Intercursus magnus qui rétablissait l'entrecours entre les deux rives de la mer du Nord : 24 janvier 1496 : PIRENNE, Hist. Belg., t. III, p. 61.

par Chièvres, quand s'ouvrit tout à coup devant lui la succession espagnole à la suite de la mort du roi Ferdinand d'Espa-

gne, son grand-père (1).

Comme elle l'avait fait dix ans auparavant quand la succession de Castille s'était ouverte à Philippe le Beau, la France changea brusquement d'attitude. Elle réclama le royaume de Naples, permit à J. d'Albret d'envahir la Navarre et entretint des relations avec Ferdinand, frère de Charles, dans l'intention de le dresser contre le roi son frère. Pour prévenir toute conséquence fâcheuse, Charles, ou plutôt Chièvres, raffermit les traités nouvellement conclus entre les Pays-Bas et l'Angleterre (19 avril 1516). Toutefois, fidèle à la politique de paix avec la France, il prépara un nouveau traité avec elle : C'était le traité de Noyon qui devait précéder celui de Cambrai dont il n'était qu'un prologue (2).

^{(1) 24} janvier 1516. — Cet événement était destiné à provoquer un changement radical dans les dispositions du jeune roi et à rendre frappant le parallélisme existant entre son règne et celui de Philippe le Beau. Aussi longtemps qu'il n'avait été que le Maître des Pays-Bas, Philippe s'était laissé guider par les Etats Généraux, se dérobant complètement à l'influence de son père, Maximilien. Il renonça à faire valoir ses droits sur la Bourgogne qu'il sacrifia dans l'intérêt de la paix et conclut avec la France le Traité de Paris (2 août 1498) qui était un renouvellement de celui de Senlis. Il refusa de disputer la Gueldre à Charles d'Egmont : le Chancelier Carondelet, créature de Maximilien, venait d'être remplacé dans ses fonctions par Thomas de Plaine dont le Chancelier de Chièvres devait suivre plus tard la direction politique. « C'était un spectacle curieux de voir ce prince bourguignon qui, soucieux de ne pas déplaire à la France pour ne pas nuire aux Pays-Bas, laissait au Chef de la Maison de Habsbourg le droit de défendre à sa place ses droits héréde la Maison de Habsbourg le droit de défendre à sa place ses droits héré-ditaires ». (Pirenne, Hist. Belg., p. 64). Un événement inattendu lui fit changer brusquement d'attitude : la perspective de l'héritage du royaume d'Espagne à la suite des décès successifs de son beau-frère, Don Juan, de sa belle-sœur Isabelle et du fils de celle-ci, Don Miguel. Il était déjà l'héritier présomptif des domaines autrichiens. Devant ces intérêts multiples qui le sollicitaient, il n'hésita pas cette fois à sacrifier la politique nationale à la politique dynas-tique. L'antagonisme régnant entre lui et son père disparut; mais c'est Philippe qui dirigera désormais Maximilien. S'il continua toutefois à conserver son amitié avec la France c'est qu'il voyait en alle un senui contre Fordé son amitié avec la France, c'est qu'il voyait en elle un appui contre Ferdinant d'Aragon qui lui était hostile. Il s'agissait encore d'immobiliser la France (Traité de Blois : « amitié indissoluble entre Philippe le Beau et Louis XII ») afin de pouvoir revendiquer ses droits sur la Gueldre qui ne lui échappait que grâce au secours du roi de France. La mort d'Isabelle de Castille (1504) et bientot après, le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Germaine de Foix qui menaçait de dépouiller Philippe de la succession d'Aragon, enfin, l'alliance de Ferdinand avec Louis XII qui s'empressa d'envoyer des secours en Gueldreà Charles d'Egmont, furent autant de circonstances qui bouleversèrent complètement la politique des Pays-Bas déchirés déjà par la guerre des Gueldres. Elles aboutirent à un traité avec l'Angleterre qui, annulant les conventions stipulées en 1496, sacrifiait le commerce des Pays-Bas aux combinaisons politiques, imposées par la succession espagnole et l'hostilité croissante de la France. (PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, p. 67, 68). (2) PIREME, Histoire de la Belgique, t. III, p. 84.

Quelles étaient les intentions de Chièvres et pourquoi étaitil intéressé à ce que le traité de Noyon fût conclu ? Elles n'étaient autres que celles des Etats, généraux. Il s'agissait de rétablir dans les Pays-Bas la paix qu'avait trouvée Philippe le Beau en montant sur le trône (9 sept. 1914), et de faire respecter le système politique établi pendant le règne de ce prince.

Dans ce système qui était un moyen terme entre le particularisme effrené du grand privilège et la centralisation à outrance de Charles le Téméraire, les Etats Généraux sont appelés à diriger la politique Etrangère en décidant avec le Prince de la guerre et de la paix. Ces tendances sont celles de la noblesse : le Gouvernement de Philippe le Beau était avant tout le Gouvernement de la noblesse. C'est elle qui avait formé ce jeune prince et l'avait arraché à l'influence étrangère, feignant d'oublier qu'il était aussi l'héritier d'Autriche. Les Chevaliers de la Toison d'Or, les Croy, les Bergues forment son entourage : le Prince les laisse appliquer en son nom leur programme politique qui veut une monarchie tempérée et la suppression des Conseils Généraux, des princes étrangers. Leur conduite n'a pas d'autre loi que l'intérêt des Pays-Bas et cet intérêt ne trouve satisfaction que dans une politique pacifiste.

C'est la même politique qu'Erasme préconise dans son Institutio Principis Christiani. Tout cet ouvrage ne semble être qu'une illustration de cette Monarchie tempérée et pacifique qu'on s'efforce d'obtenir au prix de tant d'efforts dans les Pays-Bas. Or, cette politique a été la ligne constante de la conduite des Etats Généraux. C'est pourquoi leur désir de paix était tout aussi justifié par le passé que sincère; mais les Négociations en cours l'étaient-elles tout autant? Les Conseillers de Charles, Chièvres et le Sauvage s'employaient de leur mieux pour attirer Maximilien, mais l'Empereur, quelque sincère qu'eût été son désir d'une paix honnête, estimait ne pas pouvoir adhérer à un traité qui était de nature à le brouiller avec le roi d'Angleterre dont l'adhésion au traité, était à son avis, la condition préalable et indispensable à sa propre adhésion (2). De là, la défiance toujours croissante entre l'Empereur et les Plénipotentiaires des Pays-Bas: défiance constante malgré

⁽¹⁾ KASER, Deutsche Geschichte zur Zeit Maximilians, t. 11, p. 96. (2) ULMANN, Kaiser Maximilian, Stuttgart, t. 11, p. 680.

l'espoir de Maximilien de trouver un remède à la situation pendant l'absence de Charles en Espagne et la régence dans les Pays Bas de sa fille, Marguerite. Comment Chièvres et le Sauvage ne s'aperçurent-ils pas que le Traité de Noyon, infiniment plus favorable aux intérêts du roi de France qu'à ceux de Charles d'Espagne, ne pouvait pas présenter d'avantage durable pour ce dernier prince, et encore moins pour les Pays-Bas, puisque l'attitude constante des rois de France était de ne ménager les Pays-Bas que lorsque cela servait leurs intérêts? L'énigme de leur attitude ne s'explique que par l'intérêt immédiat que présentait pour eux-mêmes l'issue de ces négociations. C'est, semble-t-il, cet intérêt qui a décidé de la politique qu'ils ont fait triompher, grâce à l'influence qu'ils exerçaient sur le futur Charles-Quint (1). Ils avaient jeté leur Roi et s'étaient jetés eux-mêmes dans les bras du roi de France pour s'ouvrir le chemin de l'Espagne (2). Le rétablissement de la

(1) Au sujet de l'influence sans limite que Chièvres exerçait sur Charles d'Espagne, voir aussi Varillas (Antoine) La Pratique de l'éducation des Princes, Paris, 1684, p. 254.

ces, Paris, 1684, p. 254.

(2) ULMANN, Kaiser Maximilian, p. 683. — VARILLAS, La Pratique de l'Education des Princes, p. 257 : Ce seul historien fait de cette imprudence de Chièvres de suivre aveuglement la politique du roi de France, l'indice d'une diplomatie consommée. Voici comment il s'y prend pour excuser ce diplomate : Après que l'Archiduc Charles eût été reconnu au trône d'Espagne, grâce aux efforts déployés par le Cardinal Ximénès et par l'Evêque de Tortose, (le futur Pape Adrien VI), on ne pensa plus en Flandres qu'à hâter le voyage de Charles en Espagne (p. 251). Un obstacle sérieux s'y opposait : Charles se serait engagé secrètement par le dernier traité conclu avec la France, par l'intermédiaire du comte de Nassau, de restituer au Roi de France le royaume de Naples et de Navarre aussitôt que le roi catholique serait mort. Après la mort de ce prince, le Roi de France ayant invité Charles à s'exécuter, celui-ci aurait cherché à éluder ses obligations (p. 252). Chièvres aurait objecté dans ce but que cette exécution ne pouvait avoir lieu que si Charles était en possession de son royaume d'Espagne : il fallait pour cela donner à Charles le loisir de préparer par sa présence les esprits en Espagne (p. 257). Le traité de Noyon serait sorti de ces pourparlers (p. 253, 254). Il aurait été conclu entre Gouffier, chargé de Pouvoir du roi de France et son ancien Gouverneur et Chièvres, ancien Gouverneur de Charles. Dans ce traité la diplomatie de Chièvres aurait triomphé : « La Cour de France commit une faute irréparable et se laissa éblouir par un homme dont elle n'avait alors que trop d'occasions de se défier. » Les deux plénipotentiaires auraient convenu de la nécessité qu'il y ett deux traités de Noyon, datés du même jour. Le premier par lequel Charles s'obligeait à restituer le royaume de Naples dès qu'il aurait pris possession de l'Espagne, serait secret jusqu'à son exécution ; l'autre, serait dans le fait d'avoir su s'ouvrir grâce à ce premier traité, le chemin de l'Espagne, en prenant un engagement qu'

paix dans les Pays-Bas était cette fois bien plus le prétexte que la cause des négociations en cours. Si l'Espagne attirait son Roi légitime, impatient de prendre possession de ses nouveaux domaines, les richesses et les perspectives brillantes qu'elle pouvait offrir aux conseillers de son nouveau Maître exerçaient sur leur esprit une espèce de fascination. Quand on se rend compte des richesses et des innombrables dignités acquises par Chièvres et le Sauvage en Espagne et même en Italie, on ne s'étonne plus des moyens qu'ils ont employés pour réaliser à quelque prix que ce soit le Traité de Noyon (1).

Si le Traité de Noyon (2) était vraiment un témoignage de

sance qu'il prétend que ce Seigneur doit aux Rois de France, eu égard à la personne de Louis XII, à l'intervention duquel il avait dû naguère la dignité de Gouverneur du jeune Charles de Bourgogne, et d'autre part, le deuxième traité de Noyon est si visiblement à l'avantage du roi de France, qu'un examen consciencieux des événements mêmes que cet historien décrit ne peuvent suggérer une conclusion autre que celle de l'imprudence de Chièvres qui, pour s'ouvrir à tout prix le chemin de l'Espagne, n'a hésité ni à duper le roi de France, ni à se laisser duper par lui aux dépens des intérêts de

son propre Maître et particulièrement des Pays-Bas.

(1) PIRENNE, Histoire de Belgique, t. III, p. 86, 87: Chièvres est resté célèbre par ses avidités: « Les faveurs dont il se laissa gorger par le roi firent scandale ». Il en fut de même de Jean le Sauvage et des autres Bourguignons intéressée en Troité de Novembre de la continuent de la laissa gorger par le roi firent scandale ». intéressés au Traité de Noyon : « Le sentiment national s'allia chez eux à l'intérêt personnel ». (Ibidem). — Varillas (La Pratique de l'Education des Princes, p. 289) : dit au sujet du Traité de Noyon : « Chièvres fut récompensé (par le roi d'Espagne) au point de devenir le plus riche particulier de la Chrétienté ». Plus loin, il énumère les situations qu'il « accapara » : il fut nommé tienté ». Plus loin, il énumère les situations qu'il « accapara » : il fut nommé successivement Amiral du royaume de Naples, capitaine général des armées de Mer de tous les Royaumes, terres et Seigneuries de Sa Majesté Catholique ; son grand Chambellan et son principal Ministre. Il reçut la même année, 1517, les duchés de Soria et d'Atri, dans le royaume de Naples et plusieurs autres domaines dans l'Espagne et dans les Pays-Bas. Tous ces détails sont exposés de manière à rendre évidente l'action de Chièvres contre la France : tel est du moins l'effort de Varillas. En réalité, toutes ces faveurs qui n'ont guère l'air d'être des récompenses expliquent l'impatience de Chièvres et ses efforts pour s'ouvrir le chemin de l'Espagne. Il était trop sûr de la générosité de son pupille et de l'ascendant qu'il exercait sur lui, pour n'avoir pas rosité de son pupille et de l'ascendant qu'il exerçait sur lui, pour n'avoir pas compté d'avance et à l'exclusion du Traité de Noyon, sur les avantages qui l'attendraient dans la riche Espagne. A moins qu'il n'ait pensé les obtenir en dupant son propre Maître tout en lui laissant croire que c'était lui qui dupait son allié, le roi de France, pendant qu'il servait, en réalité les intérêts de ce prince. Les affirmations de Varillas et ses procédés inhabiles pour mettre Chièvres à couvert du reproche d'avoir été trop favorable à la France, quelques criblés d'erreurs et de faussetés que soient ses livres suivant l'avis de ses propres biographes viennent confirmer le reproche adressé à Chièvres par les historiens d'avoir ouvert à son Maître le chemin de l'Espagne, au risque de

le jeter pieds et poings liés entre les bras du roi de France.

(2) Le Traité de Noyon conclu le 13 août, 1516, entre le Roi Catholique, Charles d'Espagne et François Ier, établissait entre les deux Monarques une alliance et une « paix perpétuelle. » Ils s'obligeaient à défendre réciproquement leurs Etats contre quiconque les attaquerait. Le Roi de France renonçait à ses prétentions sur Naples en faveur de sa fille Louise, agée d'un an,

la fidélité des Pays-Bas à la France et à la politique pacifiste que leur ait dictée leur intérêt, cette fidélité était en revanche la seule manifestation sincère dans ce chaos de négociations qui se mêlaient sans fin. Le jeune Roi de France sut en tirer le meilleur parti possible en suivant sans l'abandonner un instant, le plan qu'il s'était tracé. C'était lui qui devait remporter l'avantage, grâce surtout à Chièvres et à le Sauvage, qui s'appliquèrent à réaliser ponctuellement toutes ses vues. Il s'agissait avant tout de leurrer Maximilien et d'attacher au service du roi de France, tout en les mettant à sa discrétion, Venise et le Pape (1). C'étaient là des perspectives qui ne promettaient guère une paix durable pour l'Europe et il est clair que la pacification des Pays-Bas ne pouvait se réaliser vraiment que si la paix régnait en Europe et surtout entre la France et l'Allemagne, par la suppression des divisions entre les Maisons de Habsbourg et de Valois. Or, l'erreur de Chièvres consistait moins dans le fait d'accommoder les intérêts de ces deux Maisons que dans celui de leurer Maximilien à force de machinations, de promesses et de perspectives sédui-

que Charles devait épouser dès qu'elle aurait accompli ses douze ans. En attendant ce mariage, le roi d'Espagne devait payer 100.000 écus; et la moitié de cette somme, jusqu'à la naissance d'un héritier au roi de France. Une deuxième convention concernant le royaume de Navarre était assez peu précise pour pouvoir fournir prétexte à une rupture éventuelle antre les contractants. C'était un expédient favori aux rois de France de se réserver chaque fois qu'ils concluaient des traités, quelque issue qui leur permit d'éluder à la première occasion favorable, les obligations contractées. Elles trahissaient cette fois, le but de François les d'empêcher Charles d'adhèrer à la coalition anti-française, organisée par le roi d'Angleterre. (Pastor, Histoire des Papes, t. VII, p. 123, 124. — Voir aussi Baumgarten, Karl V, Stuttgart, 1885, t. I, p. 42; — Ulmann, Kaiser Maximilian, Stuttgart, 1884-1891, t. II, p. 683; — Pirenne, Histoire de la Belgique, t. III, p. 84. — Lavisse, Histoire de France, t. V: I, p. 129, 130). Il avait été décidé dans ce traité, suivant Varillas, au sujet de Naples et de Navarre, que les deux rois conviendraient d'arbitres qui décideraient si les couronnes d'Aragon et de Castille avaient droit sur Naples et sur la Navarre. Si les arbitres se prononçaient pour l'Espagne, les deux rois demeureraient unis; si leur sentence était à son désavantage, Charles devait incessamment les restituer. Jusqu'à la décision des arbitres, le Roi Catholique payerait 100.000 écus par an à titre de redevance. (La Pratique de l'Education des Princes, p. 258). — Les dernières clauses du traité de Noyon concernaient le mariage de Charles et la restitution de Vérone par l'Empereur à Venise. (1) Pastor, Geschichte der Papste, t. IV: I, p. 111. (Trad. Histoire des Papes, t. VII, p. 125, 126): « Es kann keinem Zweifeil unterliegen dass Franz I mit dem ungeheuelichen Cambraier Abkommen nichts anderes bezweckte als den Keiser zu ködern und Venedig sowohl wie den Papst in fügsame Dienstbeflissenheit zu bekommen ». — Ulman, Kaiser

santes (1) et de le gagner à tout prix aux intérêts présents du roi de France. Peut-être était-il de bonne foi dans ces négociations ; les apparences ne lui étaient, en tout cas, guère favorables. Quelque peu favorables qu'eussent été ces négociations pour le roi d'Espagne, elles l'étaient encore moins pour les Pays-Bas ; cependant, il ne cessait de s'employer de toutes ses forces à les faire sanctionner par le Traité de Cambrai.

De là le va-et-vient des Ambassadeurs, les réunions organisées par Chièvres et le Sauvage et tous les préparatifs dont parle Erasme et qui, y compris le Traité de Bruxelles (2), étaient destinés à préparer la grande Assemblée des Princes en vue du Traité de Cambrai : « ut Cameraci synodus esset summorum orbis principum, Caesaris, Regis Galliarum, Regis Angliae, Caroli nostri ». — Pour que cette Assemblée eût lieu, des efforts étaient encore nécessaires. Erasme était destiné à contribuer par sa plume au triomphe de cette cause : il devait user de toutes les ressources de son génie pour agir sur l'esprit des princes et les disposer en faveur du grand événement qui devait s'accomplir « pour le bonheur du monde ».

Telle était du moins la conviction d'Erasme. Il est probable qu'il ne connaissait guère les ressorts cachés qu'on faisait jouer et dont il se rendait, dans son amour pour la paix, l'instrument aussi inconscient qu'aveugle. Quand on examine les clauses du Traité de Cambrai (3) qui aux yeux de l'auteur de la Querela

⁽¹⁾ ULMANN, Kaiser Maximilian, t. II, p. 686, 687.

⁽²⁾ Le Traité de Bruxelles conclu par Charles d'Espagne, au nom de Maximilien, avec les Plénipotentiaires du roi de France, le 3 décembre 1516, renferme les ouvertures du Traité de Noyon dans la forme d'une alliance amicale intime. Les deux Monarques contractants se déclaraient amis de leurs amis et ennemis de leurs ennemis. Maximilien s'engageait en outre à livrer Vérone aux Plénipotentiaires du roi d'Espagne qui devait la remettre dans un espace de six semaines au Roi de France pour être restituée à Venise. Il devait conserver par contre, Riva et Roverodo de même que ses possessions en Frioul. Il se réservait en plus le droit de se faire payer, moitié par Venise, moitié par la France la somme de 325.000 écus et de se faire restituer les quittances de l'argent prêté par Louis XII. On décidait de plus qu'une réunion devait avoir lieu prochaînement à Cambrai. (Ulmann, Kaiser Max, II, p. 686-687. — A. Buch, Korresp. u. Akten zur Gesch. Math. Schiner, B. II, p. 175, Lettre, du 4 février 1517, du Card. Schiner au Card. Wolsey).

(3) Conclu le 11 mars 1517, entre Maximilien, François Ier, et Charles d'Espagne, le Traité de Cambrai se proposait de « réconcilier la France et l'Empire » et d'assurer la paix en Italie » : (Lavisse, Histoire de France V : I. p.

⁽³⁾ Conclu le 11 mars 1517, entre Maximilien, François Ier, et Charles d'Espagne, le Traité de Cambrai se proposait de « réconcilier la France et l'Empire » et d'assurer la paix en Italie » : (Lavisse, Histoire de France, V : I, p. 129). Un article envisageait une croisade contre les Turcs. En mai et en juin on y ajouta des articles secrets qui ne visaient rien moins que le partage de l'Italie en deux royaumes. Le premier devait comprendre Venise, Florence et

pacis devait ouvrir une ère de paix, un âge d'or pour l'Humanité, on est tenté de se demander si cette Convention de Cambrai n'était pas plutôt une conspiration contre le repos de

l'Europe.

Quoi qu'il en soit, Esrame n'a pas trempé dans le complot. Il écrit de bonne foi ; il pense en philosophe et en ami du genre humain. Il croyait à une réunion sincère de tous les princes, réunion riche en conséquences heureuses pour le bien-être et le repos du monde. Les machinations diplomatiques lui sont absolument inconnues. Il le prouve sans s'en douter six ans après, en 1522, quand il écrit son index lucubrationum: « ut Cameraci synodus esset summorum orbis principum, Caesaris, Regis Galliarum, regis Angliae, Caroli nostri ». Or, on sait que le roi d'Angleterre n'a pas adhéré au Traité de Cambrai, et qu'il s'efforçait, au contraire, d'arracher Maximilien et son petit fils, Charles d'Espagne à l'influence du roi de France. Si donc la Querela pacis est un instrument de la politique de Chièvres, elle n'est pas moins l'expression des sentiments humanitaires de son auteur, de son amour pour la paix et comme le témoignage de l'esprit public d'une époque bien éprouvée, où la paix était devenue l'objet de l'aspiration de tous.

Le fait que la Querela pacis n'a paru qu'en décembre 1517, c'est-à-dire après le Traité de Cambrai, n'implique nullement qu'elle n'ait pas eu de lecteurs avant cette date. Il est très probable qu'elle en a eu de très haut placés et parmi l'entourage le plus immédiat de Charles d'Espagne. Mais il

Sienne sous le pouvoir de Charles ou de son frère Ferdinand; l'autre, ajoutait le Piémont, Mantoue, Vérone et Lucca au duché de Milan et devait appartenir au roi de France. Le plan était une remise en vigueur de la Ligue de Cambrai et visait de nouveau la spoliation de Venise. Les deux nouveaux royaumes devaient être placés sous la suzeraineté de l'Empereur. (Creighton, History of the Papacy during the Reformation, t. IV, p. 242, 243. — Pastor, Histoire des Papes, t. VII, p. 125, 126. — Lavisse, Histoire de France, t. V: I, p. 130. — Ulmann, Kalser Max., t. II, p. 689: « War das ein ehrlicher Versuch einer Teilung der Interessenkreise? Von Maximilian, der eben am Vertrag von Noyon die Vernachlassigung Ferdinands ausgesetzt (Monum. Habsb. II. S. 556) liesse sich das allenfalls glauben. Von der Aufrichtigkeit Franz I sollte hierbei nicht geredet werden. Wie sollte er auch nur daran gedacht haben Venedig zu opfern oder gar die Medicäer, des von ihm gowonenen Papstes vielgeliebte Sippe? Für ihn, dem der Traktat kaum etwas Erhebliches gewährt, ist derselbe nicht ein linderndes Pflaster auf unheilbare Wunden, sondern, wie zu vermuten, ein gelungener Schachzug Papst Leo noch gefügiger, die Venezianer und andere bedrohte Italiener noch anhänglicher zu machen »).

n'est pas impossible que la personne d'Erasme, elle-même, ait servi la cause de la paix. On sait à quel point la cour de Charles était le centre de la politique européenne. Les influences française, anglaise, allemande, espagnole et italienne cherchent tour à tour à s'affirmer et à se faire valoir. Des ambassadeurs de toutes les nations s'y entrecroisent et affirment leur opinion sur les événements du jour. A quel point, ce milieu si bariolé n'a-t-il pas dû attirer l'attention d'Erasme : ce nid d'intrigues où « tout est mensonge et fausseté, », où la haine se cache sous le sourire et la perfidie sous la plus exquise amabilité. La présence d'Erasme a dû attirer, elle aussi, l'attention et la curiosité de ce monde ; sa parole ne manquait certainement pas de poids (1) et devait nécessairement attirer l'attention des personnes les plus en vue et les plus capables d'agir sur le jugement de Charles d'Espagne.

Mais à supposer même que cet ouvrage ne fût pas de nature à ébranler des âmes aussi rebelles et aussi endurcies par l'égoïsme, que l'étaient celles des grands et des princes de son temps, il n'en était pas moins destiné à les faire rentrer en euxmêmes et à leur imposer une certaine retenue. Cela semble

⁽¹⁾ Erasme était comme on le sait, et à ce moment plus que jamais, l'objet des assiduités des Personnalités les plus influentes de l'Europe et de la plupart des Princes y compris le Pape Léon X (ALLEN, Ep. 517, 518, 519); mais il était particulièrement sollicité par le roi de France qui lui adressait invitation sur invitation et lui offrait les perspectives les plus inattendues pour l'engager à venir en France, (ALLEN, 522, 523: François les lui offrait une riche prébende: Erasme déclina sans avoir l'air de refuser, prétextant son âge et l'état de sa santé: lettre à Poncher, Evêque de Paris, Allen, Ep. 529, 14 février 1517) sans cesser ses instances, malgré les refus d'Erasme: « Rex Galliae me invitat in suam Galliam, pollicens mille florenos annuos: cui sic respondi litteris ut nihil tamen certi responderim »: (ALLEN, Ep. 551: L. B. 211, 11 mars 1517). On voit que malgré les sympathies qu'Erasme affichait avec tant d'affectation pour François Ier, la Cour de ce Prince l'attirait infiniment moins que celle de Bruxelles, où sa situation de Conseiller de Charles le retenait d'ailleurs. Il avait quitté Anvers dès le commencement d'octobre, (1516: ALLEN, Ep. 474: L. B., 218, Thomas More: « Jam ad iter accinto binae simul mihi redditae sunt litterae...) pour se rendre à Bruxelles avec l'intention de s'y installer. Il y fréquentait la Cour régulièrement. Le voisinage de K. Tunstallus lui rendait la vie très agréable. A peine arrivé dans cette ville, il annonça à son ami Ammonius, son intention d'y passer l'hiver: « Hybernaturus sum Bruxellae (ALLEN, Ep. 475: L. B. 160). Erasme ne s'appartenait donc pas. Mais il est fort probable que si même il avait pu disposer de sa personne, il n'aurait pas été plus empressé à sacrifier sa liberté au roi de France, de confier son sort entre les mains d'un prince plus diplomate et vaniteux que sincère admirateur des lettres et de la personne d'Erasme, elle-même. Les événements ultérieurs et particulièrement, le malheureux cas de Berquin, justifient la défiance d'Erasme et peut-être

confirmé par la propre affirmation d'Erasme : « Obstabant huic consilio quidam quibus inutilis est rerum tranquilitas » et ailleurs « eam scripsi jussu principis cum quidam inter principes pacem conarentur impedire ». Cet ordre « jussu » implique avec évidence qu'on comptait sur les services que pouvait rendre ce petit ouvrage, qu'on avait confiance en son autorité.

L'influence qu'Erasme pouvait exercer sur l'opinion de son temps et particulièrement sur les princes s'explique en premier lieu par le courage, unique en son temps, des idées qu'il avait émises et qu'il ne cessait de répandre ; il faut ensuite se faire une idée exacte et de l'attention dont était l'objet à la Cour ce philosophe qui affectait de mépriser le métier de courtisan et de la considération que lui accordait particulièrement le Sauvage, cette personnalité remarquable qui « re ipsa princeps est » (1).

A partir du mois d'octobre ses relations avec Jean le Sauvage sont devenues très étroites : celui-ci déploie une grande activité pour l'attacher à la cour et pour attirer sur lui l'attention des plus hautes personnalités qui y fréquentent. C'était d'ailleurs lui qui l'avait appelé à Bruxelles (2) pour le présenter aux Conseillers qui devaient s'y assembler et pour le combler, en leur présence d'honneurs et de faveurs (3).

Qu'Erasme ait été comblé de faveurs par ce diplomate, on n'en peut douter. Le prince des Lettres aurait fait mince figure à la Cour s'il ne s'était pas présenté dans les conditions qu'exigeait l'intérêt de la situation : « Cancelario debeo plurimum », écrivait-il le 9 Novembre 1516, (4) et il ajoute ensuite ces quelques mots qui trahissent son admiration et sa recon-

⁽¹⁾ ALLEN, Ep. 475 : L. B. 160.

⁽²⁾ Allen, Ep. 470: L. B. 81, 28 sept., de Bruxelles: « Cancellarius me jussit adesse Bruxellae, quid rei sit nescio ».

^{(3) «} Vin' ridere? Ubi Bruxellae reversus, Cancellarium, Meccenatem meum salutarem: Ille ad Consiliaros reversus: « Iste, inquit, nondum novit quantus sit ». Rursum ad me: « Princeps, inquit, conatur te Episcopum facere, et jam « contulerat Episcopen, haud aspernandam, ea est in Sicilia: verum post « cognitum est illam e reservatarum, ut vocant, Catalogo non esse: proinde « scripsit pro te summo Pontifici, ut patiatur te potiri ». His auditis, non potui tenere risum: et tamen placet animus principis erga me, vel potius Cancellarii qui re ipsa princeps est ». (Allen, Ep. 475: L. B. 160, du 6 octobre, à Ammonius); et (Allen, Ep. 476: L. B. 219), à Pierre Gilles: « Nactus sum hic cuculum quod in tanta hominum frequentia perdifficile est, sed perquam angustum; vicinum tamen aulae, et quod mihi magis commendabatur, vicinum Tunstallo ».

⁽⁴⁾ ALLEN, Ep. 483: L. B., 151.

naissance pour son protecteur : « verum omnis haec regio ».

Pour comprendre toute la portée de la reconnaissance d'Erasme, il faut connaître son faible pour une vie confortable (1), la facilité avec laquelle il dépensait l'argent ; il ne lui en restait jamais, quelques grandes qu'eussent été les sommes qu'il eût pu recevoir. C'est à partir de l'époque de ses relations avec le Sauvage qu'on ne trouve plus dans ses lettres, les éternelles plaintes dont il accablait ses amis et quelquefois ses protecleurs ou ses admirateurs, sur sa pauvreté et sa misérable destinée. Faut-il croire que l'argent fondait moins qu'auparavant entre les mains d'Erasme? Evidemment non. Aussi son Cancellarius est-il toujours présent à son esprit ; on le devine à travers ses moindres allusions : « Favent omnes ferme hujus aulae proceres et cum primis Cancellarius ac rex ipse » (2).

On voit enfin Erasme devenir le commensal du Chancelier et s'entremettre auprès de lui en faveur de son ami, Pierre Gilles: « Nuper apud Cancellarium prandens honorificam tui feci mentionem et accepit sane pronis auribus » (3).

A partir de janvier 1517, on trouve dans sa correspondance des allusions plus précises aux préparatifs des négociations qui étaient en train de se poursuivre en vue du traité de Cambrai : C'est que le projet, soigneusement élaboré était en pleine évolution: « Ajunt brevi summorum principum conventum fore Cameraci, Maximiliani, Regis Gallorum et Nostri Caroli; ibi de pace nuquam interrumpenda tractabitur » (4).

Le 14 février de la même année 1517, il exprime à Pon-

⁽¹⁾ Dr Dietrich Reichling, Ausgewählte pädagogische Schriften des Desiderius Erasmus (Bibl. der Katolischen Pädagogik, herausg. von F. X. Kunz, B. VIII, p. 9): « Erasmus war eben an ein konfortables Leben gewohnt. Er hielt sich Reitpferde und Bedienten und trank ausländische Weine. Wie er schon früher seinem Freunde Battus gegenüber betont hatte, gestatte te ihm ja auch seine schwächliche Gesundheit und namentlich sein wissenschaftlicher Ruff nicht, wie ein gemeiner Sterblicher zu leben. (ALLEN, Ep. 139: L. B., 94): Scribes (à la Marquise de Weere, fille de W. de Borselle Montpensier et femme d'Antoine de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon. Elle avait connu d'Antoine de Bourgogne, fils naturel de Philippe le Bon. Elle avait connu Erasme à Bergues, chez son ami Battus et lui avait promis une pension annuelle que ses affaires fort dérangées à ce moment (1500) ne lui permettaient pas de payer: Burigny, Vie d'Erasme, t. I, p. 50, 55, 68, 69, 71), Italiam ab homine delicato non posse adiri sine summa vi pecuniae maxime quod mihi ob litterarum qualemcumque opinionem sordidius vivere ne liceat quidem ».

(2) Allen, Ep. 505: L. B., 225, du 29 décembre.

(3) Allen, Ep. 516: L. B., 300, du 20 janvier 1517, à Pierre Gilles.

(4) Allen, Ep. 505: L. B., 225, de Bruxelles, 29 décembre 1516.

cher, Evêque de Paris (1), sa satisfaction au sujet de la nouvelle qu'il venait d'apprendre : la conclusion de la paix entre la France et les Suisses. Cette paix était un pas de gagné. Il semblait douter toutefois de la véracité du fait et souhaitait en

avoir pleine confirmation.

Mais voici un trait qui éclaire d'une vive lumière certaines hardiesses d'Erasme dans la Plainte de la Paix. Morillonus dans une lettre à Erasme au sujet d'une satire amusante écrite par Erasme contre Jules II (2), fait une allusion aux mauvais sentiments du chancelier à l'égard de ce Pape : « Immensum est quod illi tribuit Cancellarius ». Ces sentiments qui n'étaient pas étrangers à Erasme trouvent leur écho dans la Plainte de la Paix et laissent entrevoir une fois de plus à quel point les idées essentielles de la Querela lui avaient été suggérées. L'argument contre ce Pontife belliqueux a dû être un des plus puissants à invoquer en faveur de la paix. Enfin, les détails de Morillonus sur ce même sujet sont complétés par quelques renseignements sur la Conférence des Ambassadeurs qui devait avoir lieu à Bruxelles (3), en vue de ce même traité de Cambrai et à laquelle venait de prendre part le Seigneur de Chièvres : « Hic hoc mane hora sexta Cameracum festinavit cum domino de Chervia et Theologo Judico, reddituri paucos dies, nisi ea inter reges convenerit concordia quam usque ad mutuum conspectum et colloquium futura expectamus. Alioqui Imperatoriam Majestatem et regem mostrum Cameraci morabuntur » (4).

Ces négociations semblent de bon augure à Erasme. Il ne doute nullement d'une bonne entente entre les princes. Ce sentiment transpire dans une lettre qu'on le voit adresser trois jours après à François I^{er}. Il rend hommage aux dispositions pacifiques de ce prince et l'exhorte à s'employer en faveur d'une paix indissoluble. Il lui rappelle tous les maux que déchaînent contre les mortels les divisions des princes et lui laisse entrevoir les bienfaits d'une paix solide et durable : «... ut jam velut aureo quodam seculo, pietas optimae leges et quicquid est

⁽¹⁾ ALLEN, Ep. 529: L. B., 235, du 14 février 1517, Anvers: « Is (Glareanus) nuper ad me scripsit fore ut sibi salarium annum apud Gallos constitueretur ex fisco regio, simul atque pax coisset inter vos et Elvetos, quam nunc coisse vehementer gaudeo ».

(2) Julius Exclusus.

³⁾ Erasme se trouvait alors à Anvers.

⁽⁴⁾ ALLEN, Ep. 532 : L. B., 114 : du 28 février.

honestarum artium, simul efflorescat : quae semper pacis et comites esse et alumnae » (1).

Quelque fondée que soit notre opinion sur la bonne foi d'Erasme, un doute subsiste malgré nous au sujet de sa conviction sur les dispositions pacifiques du roi de France : les estimait-il à ce point sincères ? Erasme ne flatte-t-il pas trop ce prince en lui attribuant des intentions si opposées à ses sentiments? Il est vraiment trop souple pour un philosophe, trop prompt à l'éloge, pour qu'on ne doute pas tant soit peu de sa sincérité. Si peu renseigné qu'il eût été sur les détails des négociations en cours, il ne lui était pas permis d'en ignorer les grandes lignes qui lui auraient fourni le moyen de constater le peu de sincérité de François Ier dont les prétentions et les tendances faisaient seules obstacle à la paix. On pourrait alléguer que cette courtoisie d'Erasme est purement et simplement de la diplomatie : une diversion qui lui permît d'introduire ses conseils et de suggérer à ce Monarque l'idée de la nécessité d'une paix solide et durable. Ajoutons qu'il trouvait par là un moyen de manifester à François Ier sa reconnaissance pour les libéralités de ce prince et pour les avances qu'il lui avait faites et qu'il ne cessait de lui faire dans le but de l'attirer à la Cour. Erasme avait beaucoup d'amour propre et beaucoup de vanité. Si même il ne répondait pas aux avances multiples et aux invitations du roi de France, il était cependant très flatté de l'attention qu'on lui accordait et se faisait un plaisir d'en parler à ses correspondants. Mais, réserve faite de l'impression que pourrait causer l'excès de souplesse d'Erasme, il n'y a toutefois rien à blâmer dans cette lettre qui, en fin de compte, est personnelle et renferme autant de flatteries que de sages conseils. Malheureusement, les choses changent complètement de nature quand on pense à la Querela pacis où tous les sentiments exprimés dans cette lettre trouvent leur écho, et où l'auteur fait du roi belliqueux et du diplomate rusé et perfide qu'était François Ier, un prince pacifiste et presque un bienfaiteur du genre humain (2) alors qu'il peint d'autres person-

⁽¹⁾ Allen, Ep. 533: L. B., 204.
(2) Mais que pourrait-on dire d'Erasme quand on voit des historiens contemporains comme Mignet (Rivalité de François le et Charles Quint, Paris, 1875) qui ayant à sa disposition des documents de toute nature pour constater la vérité, cède à des sentiments personnels au point de faire de François Ier un Apôtre de la paix. Ce Monarque serait le héros légendaire paraissant au

nages avec une grande sévérité, peut-être excessive. En se laissant ainsi guider par les opinions d'autrui, Erasme dénature non seulement la vérité et la pureté de ses sentiments pacifiques dans un ouvrage qui se proposait un but très noble et qui devait être livré à la publicité, mais encore l'Histoire elle-même :

ce qui est infiniment plus grave (1).

L'optimisme qui apparaît dans toute cette lettre d'Erasme et qui semble un reflet de celui de l'époque est, à certains égards, plus édifiant dans une lettre que ce même humaniste adresse à Fabrice Capiton (2). Erasme voudrait rajeunir pour voir rajeunir l'âge d'or : « aurem quodam seculum exhoriatur » et les princes transformés comme par une impulsion divine s'appliquant de toutes leurs forces à l'établissement d'une paix indestructible: « Itaque postquam video summos orbis principes, Regem Galliae, Franciscum, Carolum, Regem Catholicum, Regem Angliae (3), Henricum, Caesarem Maximilianum, funditus recisis bellorum seminariis solidis et, uti spero, adamantinis vinculis astrinxisse, nimirum certam in spem vocor fore ut non solum proli mores pietasque Christiana, verum etiam purgatiores illae ac germanae litterae ac pulcherrimae discipli-

moment le plus propice pour mettre fin au triste drame qui se déroulait depuis le commencement du xvie siècle. Après avoir conclu les Traités de Noyon et de Cambrai il « achevait cette œuvre d'agrandissement et de pacification en désarmant les animosités du roi d'Angleterre et en retirant les trois places que Henri VIII avait prises sous le règne précédent ». (Allusion au Traité d'octobre, 1518 conclu entre François Ier et Henri VIII par la médiation de Léon X : Ulmann, Kaiser Max., t. II, p. 692). Mais il n'ajoute pas que cette alliance avec le roi d'Angleterre lui coûtait l'abandon des intérêts de ses Alliés du Traité de Cambrai qu'il sacrifiait maintenant à ses propres intérêts : (LE GLAY, Négociations diplomatiques, II, p. 157: il s'agissait surtout de Tournai dont la remise au Roi de France par les Anglais mettait en péril le repos et la sécurité des Pays-Bas. L'accession du Traité avait été laissée ouverte à Maximilien et au roi d'Espagne, mais d'une manière qui rendait leur adhésion inacceptable). Il ajoute, en revanche, une série nouvelle d'éloges à François Ier, destinés à faire de cet Apôtre de la paix une victime de sa propre gloire et à excuser ainsi, par l'espoir que l'Allemagne elle-même fondait sur lui, les guerres qu'il a soutenues pour la succession de l'Empire : « Ces quatre années semblaient être les débuts éclatants d'un grand règne. Couvert de gloire et parvenu à un haut degrès de puissance, François Ier avait montré une égale entente de la guerre. Aussi avait-il tourné vers lui les regards du monde et les espérances d'une partie de l'Allemagne qui, menacée d'être envahie par

les Turcs semblait prête à le prendre pour chef du Saint Empire à la mort de Maximilien » (Rivalité de François Ier et de Charles Quint, p. 117, 118).

(1) Allen, Ep. 533: L. B., 204.

(2) Allen, Ep. 541, L. B., 207, du 26 février 1517 (datée inexactement, 1517).

(3) En comptant le roi d'Angleterre parmi les princes destinés à souscrire au Traité de Cambrai, Erasme laisse voir qu'il était réellement peu au courant des proposers et surface de intrigues qui se poursuivaient en vue de ce des pourparlers et surtout des intrigues qui se poursuivaient en vue de ce

nae partim reviviscant, partim enitescant : praesertim cum hoc quoque pari studio jam agunt diversis mundi regionibus, Romae, Leo P. M., apud Hispanos Cardinalis Toletanus, apud Anglos, Rex Henricus ejus nominis octavus nec ipse litterarum imperitus; apud Gallos, Rex Franciscus huic negocio veluti natus, qui premiis etiam amplissimis invitat et allicit undecumque virtute doctrinaque praecelentes (1); apud Germanos cum alii complures egregii principes et Episcopi tum praecipue Maximilianus Caesar cujus senectus tot jam bellis fessa in pacis artibus decrevit acquiescere » (2).

Mais quand on le voit après tout cela insister davantage encore sur les bonnes intentions du roi de France, et affirmer que c'est grâce surtout à la générosité de ses sentiments et à l'heureuse influence de Léon X que cette paix peut s'accom-'plir (3), on ne sait plus s'il faut déplorer la servilité d'Erasme ou son peu de connaissance des événements s'était cependant proposé d'éterniser le souvenir par une œuvre immortelle. Ce sont là des erreurs qui font le plus grand tort à la Querela pacis, car celle-ci reproduit fidèlement toutes les idées contenues dans cette lettre, livrée elle-même à la publicité avant même qu'elle parvînt à son destinataire. Elle était, en effet, un manifeste, comme le dit un remarquable monographe d'Erasme (4), mais ce manifeste se proposait autant que l'éloge de la paix celui d'un prince qui avait su, à force de promesses et de dons, et bien entendu grâce au prestige attaché à sa personne royale, gagner à sa cause, jusqu'à l'aveuglement, le faible mortel qu'était le prince des Lettres.

Erasme était, en effet, plutôt faible mortel que courtisan (5).

⁽¹⁾ Erasme comptait certainement parmi ces derniers et il ne semble nullement vouloir le cacher. François Ier n'épargnait probablement, ni les dons, ni les promesses pour gagner le plus de défenseurs possibles à la cause de

⁽²⁾ Erasme juge avec beaucoup de sang froid et à cause de cela, malgré sa

sévérité, très justement Maximilien.

(3) « Adeo cernimus seu divinitus immutatus principum animos ad pacis concordiaeque studium totis viribus incumbere, idque praecipius autoribus Leone Pontifice non titulo tantum Maximo et Francisco Galliarum rege non minus egregiis factis, quam solemni cognomine christianissimo ». (Ibidem).

^{(4) «} Dieser Brief ist nur ausserlich an Capito gerichtet. Er ist mehr ein Manifest das der Fürst der Gelehrten in die Welt schleuderte und das die Wegstrecke die man zu Wandeln hatte, weithin beleuchtete ». (Dr Reich, Erasmus von Rotterdam, Historische Zeitschrift, 153, p. 213).

(5) « Ein grosser Gelehrter, aber schwacher Charakter » dit de lui justement, Pastor, Geschichte der Papste, t. III, Ed. 1906, p. 216.

Il n'est pas égal, ni toujours juste. Ses sentiments, ses jugements, ne gardent que très rarement le juste milieu dicté par une réserve prudente. Chez lui tout est excessif : éloge, admiration, flatterie, reproche, blâme, haine, parti pris de défendre une cause ; en tout, sa pensée va à l'extrême, se laissant griser par ses propres affirmations. A cela s'ajoute le charme enveloppant de son latin infaillible, la grâce de son esprit et peutêtre aussi sa situation de moine vivant sous la protection des Papes eux-mêmes en dehors des obligations et des devoirs qui incombent à son ordre : autant de circonstances capables d'exercer sur les esprits l'influence unique et irrésistible qui a été la sienne.

Toutes les lettres d'Erasme, à cette époque, sont pleines d'allusions au projet de paix qui était à l'ordre du jour et trahissent son effort en vue de faire pénétrer autant que possible dans les âmes l'idée de la nécessité de la paix, de briser les efforts de ceux qui, à son avis, cherchent à l'anéantir : « quibus inutilis est rerum tranquillitas » et de contraindre moralement les princes à l'adopter. Préparant ainsi le terrain de la Querela pacis, il s'acquittait glorieusement d'une dette morale envers son Protecteur, tâche qui lui était d'autant plus agréable, qu'elle comblait le vœu depuis longtemps caressé par le philosophe, de donner largement carrière à son zèle pacifique.

Cette lutte contre ceux dont les insinuations pouvaient être nuisibles à la paix — « qui pacem conarentur impedire » — n'est pas moins épineuse : Erasme devait avoir en Schiner et en Maximilien de très rudes adversaires. On connaît les efforts qu'a fait ce Prélat pour arracher Charles à l'alliance française (1). Il est l'âme des pourparlers qui se poursuivent entre Maximilien, le Pape et le roi d'Angleterre. Pendant plusieurs mois, il a tenu en balance les négociations en cours et il n'a renoncé à la lutte qu'après avoir perdu, par suite de l'inconstance de Maximilien, la dernière lueur d'espoir. La défiance des Plénipotentiaires belges à son égard semble justifiée ; et il n'y a point de doute qu'on comptait sur la plume d'Erasme pour réduire au silence l'éloquence toute puissante du plus implacable ennemi de la France. Quant à Maximilien dont

⁽¹⁾ Dr Albert Buchi, Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Math. Schiner, B. 2 (à paraître prochainement), p. 160-192.

l'adhésion à la paix était l'objet essentiel des efforts de Chièvres, il n'est pas impossible qu'Erasme ait agi personnellement sur lui.

C'était, en effet, le moment où l'Empereur résidait dans les Pays-Bas. Il se trouvait à Anvers depuis le commencement de Janvier 1517, « im Kreise der Nächsten Verwandten die er noch besass » (1). Il n'était pas aussi résigné à la politique des Conseillers de son petit-fils qu'on aurait pu le croire (2), il s'arrangeait plutôt à le paraître pendant qu'il poursuivait par l'entremise de Schiner des négociations secrètes avec le Pape et l'Angleterre. Le 6 janvier, il avait accordé une audience à l'Ambassadeur du Pape à Trèves ; de là, on devait se rendre à Bergues et y attendre les Ambassadeurs anglais (3). On voit ensuite l'Empereur accorder une audience « den Franzosen freundlichen Verätern seines Enkels (4) » qui voulaient à tout prix s'assurer avant leur départ pour Cambrai qu'il n'entreprendrait rien avec Charles pendant leur absence (5). Mais ces mesures n'empêchèrent guère Maximilien de poursuivre ses négociations et de chercher à dénoncer aux Cours étrangères, les intrigues françaises. Jamais la haine de Maximilien contre le roi de France n'avait atteint ce degré d'intensité et ne l'avait poussé à ce point à l'action. Schiner, non seulement applaudissait à ces dispositions, mais encore il s'employait de son mieux à les exploiter (6). Il était l'âme de ces négociations et s'appliquait de son mieux à les mener à bonne fin. Il n'exagérait nullement — en ce qui concerne le passé du moins — en affirmant que l'Empereur refusait d'adhérer à la paix de

⁽¹⁾ Ulmann, Kaiser Maximilian, II: I, p. 689. — Maximilien arrivait de Trèves où il venait d'avoir une entrevue avec Schiner et l'Ambassadeur du Pape, le Dominicain Fr. Nicolas Schönberg : « Nam Cesar post cras hinc recedens aut per Aquis granum, aut per Lucemberg et Namurs ad Bruxellas contendit ubi non hospitatibur in domo vel palacio Catholoci regis, sed tantum non nullis institutis statim versus Melines et Anverpiam pedem movebit »... (A. Buchi, Koresp. u. Akten zur Gesch. M. Schiner, B. 2, p. 164; lettre
de Card. Schiner au Card. Wolsey, du 6 janvier 1517).

(2) Ulmann, Kaiser Maximilian, B. II, p. 689.

(3) Albert Buchi, Op. cité, B. 2, p. 164, lettre de Schiner au Cardinal
Wolsey, du 6 janvier 1517.

(4) Chièvres et le Sauvage.

(5) Billinger an Benner Brussel 19 januar 1517 Mark. Archive.

⁽⁵⁾ Billinger an Renner, Brussel, 19 januar 1517, Marv. Archiv.: cité par Ulmann, Katser Maximilian, B. II, p. 689.

(6) Lettre de Schiner à Wolsey du 17 janvier 1517, de Dûren (A. Buchi, Kor.

u. Akten, B. 2, p. 166).

Noyon (1). On le voit dénoncer, en alléguant des faits d'une évidence incontestable, toutes les machinations de la diplomatie française, protester de la fidélité de l'Empereur à l'égard du roi d'Angleterre, mettre ce Roi au courant de tous les efforts tentés par lui pour arracher son petit-fils à l'alliance francaise (2). Schiner nous fait assister à une réunion d'Ambassadeurs anglais avec le Roi Catholique à Malines et de ces derniers avec l'Empereur à Louvain ou à Malines (3), où a été choisi l'endroit où se tiendrait la Conférence qui devait avoir lieu entre l'Empereur et les rois d'Angleterre et d'Espagne. L'Empereur devait encore avoir une entrevue avec son petitfils, le Roi d'Espagne, à Melun, le 30 janvier. Il s'agit enfin dans cette même lettre d'un prochain débarquement de Charles

omnia, (ut) non solum convincat Catholicum regem et sibi superlucretur, ve-

rum etiam animo et pacto cogat Galum relinquere vel eum ad talia pacta conducere, que nec volet, nec posset conditione legitima subire. » (Ibidem, p. 169. (3) Ibidem, p. 169, 170. Voir aussi « Moroton an Margareta, 25 Ianuar, archiv Lille, Portef. 35 und den sehr wichtigen Bericht aus Mecheln, 3 Februar, Archiv Insbruck. M. Î. 44 2 Abtlg. » (Cité par A. Buchi, tbidem, p. 160, note I).

⁽¹⁾ Il n'avait, en effet, donné son adhésion que moyennant certaines conditions, à Hageneau, en novembre 1516, où les Ambassadeurs Courteville et Billinger, envoyés à sa rencontre, s'étaient évertués à le fléchir en faisant miroiter devant ses yeux les avantages d'un futur partage de l'Italie qui lui serait accordé en compensation de Vérone. Son adhésion au Traité de Noyon était donc subordonnée à des restrictions et à des conditions qui, repoussées par les ambassadeurs français, n'avaient pas empêché Charles de conclure au nom de son grand'père, le traité de Bruxelles, du 3 décembre 1516, et qui souscrivait comme on sait, aux ouvertures de Noyon, du 13 août 1516 et décidait la prochaine rencontre de Cambrai. (Ulmann, Kaiser Maximilian, B. II, p. 686). Quelques jours avant ce traité, conclu arbitrairement par Charles, sous l'influence de ses conseillers, avait été conclu à Londres, le 29 octobre 1516, par Schiner, en qualité de Plénipotentiaire de l'Empereur, le traité avec l'Angleterre. Maximilien avait donc raison de se révolter contre la manière dont on agissait à son égard et de ne pas vouloir admettre une paix injuste et perfide qui n'était pas également avantageuse à toutes les puissances contractantes. Aussi est-ce, semble-t-il à bon droit que Schiner, défendant la cause de l'Empereur, s'exprime ainsi à son sujet : Scripsi proximis mei, quod Cesar pacem sua aucoritate et nomine firmatam nec juravit, nec jurabit unquam, quod cum Christianissimo rege pacem ingredi vel cum eo extra manere vult et intendit necnon cum eodem omnia facere et instituere quæ mutuis commodis et honoribus conventia et opportuna fuerint, desiderat. Inquit enim, dum super his firmitatem oratores et ego exposceremus in hac verba : « Christia-« nissimus filius et frater meus quid potest de me dubitare. Habet enim juramentum meum et jusjurandum praestitum nuper super ratificatione fœderis " mutui initi (le traité avec l'Angleterre, du 29 octobre 1516), quo omnis fraus excluditur et, quomodo vos mutuo observemus, perpulchre ad longum dese" ritur. An putat Christianissimus me suae bonitatis auxiliorum, obsequiorum et beneficiorum in me collatorum, adeo oblitum, ut pro Christianissimo alium, qui me malis afficit, assumam vel contra eum aliquid agam, vel fi" dem frangere unquam permittam. » (A. Buch, Koresp. u. Akten, B. 2, p. 168: lettre de Schiner au Cardinal Wolsey, du 17 janvier 1517).
(2) • Nec deficit Cesar cumulare rationes, artes, modos et tractatus aliquot et

en Angleterre à l'occasion de son prochain voyage en Espagne.

Ce va-et-vient des Ambassadeurs était bien de nature à préoccuper Erasme. On voit encore Maximilien apparaître à la Cour de Charles en janvier (1). En mars-avril, on le retrouve à Anvers pendant qu'Erasme s'y trouvait.

Mais à côté de Maximilien, il y avait encore d'autres mécontents à apaiser. François I^{er} et Charles avaient des raisons pour s'intéresser à cette paix. Elle n'était aux yeux du roi de France qu'une trêve en attendant qu'il puisse rouvrir les hostilités. Il avait, en effet, besoin de respirer après les efforts qu'il venait de faire. Le jeune roi d'Espagne devait visiter en pleine sécurité ses nouveaux domaines où sa présence était impérieusement réclamée. Mais il n'en était pas de même de l'Angleterre : elle pouvait être jalouse de l'extension territoriale de sa voisine; elle n'avait, elle, rien à gagner à une paix qui devait assurer à celle-ci les provinces acquises (2). D'autre part, le Pape aurait dû non seulement accueillir favorablement, mais encore contribuer de toutes ses forces à la réalisation d'une paix qui lui ouvrait les perspectives d'une guerre contre les Turcs, si la paix avait été vraiment sincère et s'il avait compris la nécessité dans laquelle se trouvaient les Puissances de renoncer à s'entredéchirer et de réunir leurs forces contre ce seul et vrai ennemi de l'Europe. Cependant, il se résignait simplement à subir la paix (3). Mais pouvait-il lui opposer une résistance sérieuse? Intéressé à le laisser en détresse et à l'obliger à implorer son secours, le roi de France sut l'engager dans une guerre malheureuse avec le duc d'Urbin, vassal du Saint-Siège, qui, à son instigation, bouleversait l'Italie et menaçait même les Etats de l'Eglise (4). Francesco Maria d'Urbin (della Rovere), que le Pape avait dépouillé de son duché d'Urbin, en faveur de Laurent de Médicis (5), pour avoir été l'allié de la France, était devenu maintenant un instrument de la politique française et tenait entre ses mains les destinées de l'Italie (6). Aidé de troupes et d'argent pour faire

(3) Ibidem, p. 243, 244. (4) Ibidem, p. 242.

(5) Le 18 août 1516. (PASTOR, Histoire des Papes, t. VII, p. 123).

⁽¹⁾ ALLEN, Ep. 516: L.B. 300, du 20 janvier 1517 (inexactement datée 1518).
(2) CREIGHTON, History of the Papacy during the Reformation, t. IV, p. 243.

⁽⁶⁾ La guerre d'Urbin devait se prolonger au delà du traité de Cambrai. Au même moment, le Pape venait de découvrir au cœur même de Rome, le com-

la guerre au Pape, il le tenait en haleine au point de le réduire au désespoir. Malgré cela, François Ier se défiait du Pape et n'épargnait aucun moyen pour lui interdire toute intervention contre le traité de Cambrai. Malgré son attitude hostile envers lui, il n'avait nullement hésité à lui faire des avances lorsque ce Pontife, dans le but de bouleverser les combinaisons francaises, avait envoyé le Nonce, Enio Filonardi, en Suisse : on craignait alors en France que Léon X ne prît part aux négociations qui se poursuivaient entre l'Empereur, Henri VIII et les Suisses (I).

Lorsque, à la nouvelle du Traité de Cambrai, le Pape envoya le Dominicain Nicolas de Schomberg à Maximilien avec mission de s'opposer à l'exécution du traité (2), la crainte des conséquences de ce traité était devenue une véritable obsession. Il laissait entrevoir à Venise le danger dont elle était menacée, après avoir été si habilement cajolée par le roi de France : « La réunion des trois Souverains — disait-il à l'Ambassadeur de cette Puissance à Rome — cache un projet de partage de l'Italie qui se fera à votre dommage et au nôtre (3). » Malheureusement, les efforts du Pape étaient

p. 115.

plot du Cardinal Petrucci contre sa vie. Il n'y avait presque pas de ville en Italie où la fermentation de la révolte ne se fit sentir. Francesco Maria d'Urbin avouait sans ménagement que François Ier et Charles d'Espagne l'avaient non seulement poussé, mais encore aidé à entreprendre cette guerre. En Janvier, le Pape envoya Nicolas de Schömberg à l'Empereur; en février de la même année, 1517, il se tourna directement vers le roi d'Angleterre afin de pouvoir faire face aux dépenses de la guerre. Henri VIII fit dépendre son secours de l'adhésion de ce Pontife à la ligue anglo-impériale. Léon X se déclatement prât à y adhérer. Henri VIII lui compte 50 000 directe : mais par creinte rant prêt à y adhérer, Henri VIII lui compta 50.000 ducats ; mais par crainte de François Ier, il n'y adhéra que le 21 août, sacrifiant à cette situation le Cardinal Canossa qui, s'abandonnant avec trop de confiance à la France, fut remplacé par l'évêque Sebenico Giovanni Stattileo. Ce ne fut qu'après tous ces événements, y compris le traité de Cambrai, que prit fin la guerre d'Urbin, grâce à l'intervention — sérieuse cette fois — de François I^{er} et du roi d'Espagne qui n'avaient plus à craindre l'intervention du Pape contre leur politique. Cette guerre avait déversé une pluie de bandits sur l'Italie et particulièrement sur les Etats de l'Eglise. Les indécisions, le peu de sincérité et la faiblesse de Léon X finirent par compromettre le succès de l'œuvre péniblement élaborée par Jules II, du rétablissement du respect pour la Chaire Pontificale et même par Jules II, du rétablissement du respect pour la Chaire Pontificale et même la puissance spirituelle de l'Eglise, l'affaiblissant ainsi à la veille même de la crise religieuse qui devait éclater au début de la réforme. (Pastor, Hist. des Papes, t. VII, p. 120, 121, 129, 131, 136, 161, 162, 164).

(1) Pastor, Histoire des Papes, t. VII, p. 123.

(2) Pastor, Histoire des Papes, t. VII, p. 127, 130, 160. Creighton, History of the Papacy during the Reform. t. IV p. p. 242. A. Bucht Korresp. u. Akcen Lettre du Cardinal Schiner à Wolsey, du 6 janvier 1517, p. 164, B. II.

(3) Ulmann, Kaiser Maximilian, t. II, p. 692. Pastor, Hist. des Papes, t. VII, p. 115.

annihilés par ses hésitations : ils ne devaient être d'aucun effet. Il ne réussit pas plus que le roi d'Angleterre à empêcher la conclusion du Traité de Cambrai. Cet échec si favorable à la politique française était dû en grande partie à Chièvres : la veille de la conclusion de ce traité, tous les esprits capables d'y concourir étaient déjà gagnés.

La Querela pacis devait contribuer à cette victoire. L'évidence de ses arguments, sa véhémence et surtout ses avertissements ont dû certainement être d'un grand poids dans la balance. La résistance que Charles d'Espagne a pu opposer (1) était vaincue : le plus grand obstacle était écarté (2) : La diplomatie de Chièvres triomphait, « il fut à ce moment le véritable conducteur de la politique continentale (3) ».

Concluons que le terme en vue duquel devait être écrite la Querela pacis a été le Traité de Cambrai et que le but de cet ouvrage a été tout autant de le préparer que de le faire accepter par Charles d'Espagne. On aurait bien pu dire que Chièvres et le Sauvage avaient bien mérité de la patrie s'ils avaient été plus

⁽¹⁾ La crainte d'une opposition de Charles a dû hanter plus d'une fois les conseillers du jeune roi et particulièrement Chièvres et le Sauvage. L'institutio principis et la Querela pacis écrites sous leurs auspices étaient des ouvrages destinés avant tout à agir sur lui et à le prévenir contre les efforts infatigables de Maximilien pour le détacher d'eux. Le cas de Philippe le Beau leur avait appris à ne négliger aucun moyen capable de prévenir dans les dispositions de leur Prince un revirement qui aurait été funeste aux Pays-Bas. C'était d'ailleurs un ancien procédé des Etats Généraux des Pays-Bas d'entretenir les dispositions pacifistes dans le cœur de leurs Princes. Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient recours à cet effet à l'intervention d'Erasme. N'est-ce pas lui qu'ils ont choisi pour saluer Philippe le Beau en 1504, à son retour d'Espagne? C'est l'occasion qui donna lieu au Panegyricus ad Philippum, discours qui était destiné à agir sur l'esprit du jeune prince et qui était tout autant que devait l'être plus tard l'Institutio et la Querela pacis une plaidoirie véhémente en faveur de la paix.

⁽²⁾ Il ne faut pas oublier que Charles retarda de six mois la ratification du traité de Noyon, dans l'espoir de négocier avec Henri VIII. (Baumgarten, Karl V, t. I, p. 43. Pastor, Hist. des Papes, p. 124, t. VII). Si dans la suite il ne chercha plus à donner satisfaction à ce désir, c'est que ses Conseillers firent l'impossible pour l'en dissuader, lui évitant en même temps toute entrevue avec Maximilien (Billinger à Renner, Bruxelles, 19 janvier 1517. Marb. Archiv: cité par Ulmann, Kaiser Maximilien, t. II, p. 689). Voir encore au sujet de ces mêmes efforts tentés par la France et par les Conseillers de Charles pour empêcher l'union de ce prince avec l'Empereur et pour semer entre eux la discorde: A. Buchi, Korresp. u. Akten. B. II, p. 170, lettre (600) du Cardinal Schiner aux Ambassadeurs de l'Empereur, de 30 janvier 1517, de

Mecheln (Malines).

⁽³⁾ Pirenne, Histoire de la Belgique, t. III, p. 84. Voir l'appréciation du Traité de Cambrai par Schiner : A. Buchi, Korresp. u. Akten, B. II, p. 190, lettre du Cardinal Schiner à Robert Wingfield, du 20 Mars 1517.

sincères et s'ils avaient utilisé leur habileté diplomatique dans un but moins égoïste et de manière à contenter toutes les Puissances contractantes, y compris leur propre Mattre. La paix qu'on avait souhaitée si ardemment et qu'on prétendait vouloir rendre perpétuelle, se concluait maintenant aux dépens du repos de l'Italie et de la dignité du Saint-Siège. Elle n'était qu'une trêve, une étape dans la lutte pour la suprématie des nations et le partage de l'Italie. C'est ainsi qu'on trompait la patience et l'attente du Continent tenues en haleine pendant vingt-cinq ans dans l'espoir d'une paix perpétuelle. Le moindre événement politique devait fatalement provoquer la reprise des hostilités et décider de la direction des événements.

La mort de Maximilien bouleversa de fond en comble le traité de Cambrai lui-même. Sa succession à l'Empire offrira des perspectives inattendues aux princes ambitieux. Le duel des nations le plus monstrueux plongera de nouveau le monde dans le deuil et la calamité, pour décider laquelle des deux Maisons d'Autriche ou de France aura la prépondérance en Europe.

La paix rêvée n'était qu'un mirage que les premières intempéries devaient dissiper ; elle n'avait produit de vraiment beau et durable que la *Plainte de la paix*.

Les éditions de la Querela Pacis

Nous nous trouvons en face d'un problème très délicat et que malgré tous nos soins nous ne sommes pas sûr d'avoir résolu.

Le résultat de nos recherches coïncide avec celui de M. Allen (1) qui place la première édition de la Querela pacis en 1517. Nous ne savons pas s'il a eu connaissance des indications données par certains bibliographes sur une édition de 1516 et de toutes les éditions sans date que nous ont fournies nos recherches et que nous indiquerons plus lom; nous osons néanmoins penser que s'il les avait connues, il aurait quand même placé la première édition de la Querela pacis en 1517.

Mais on ne pourrait entrer dans des détails à ce sujet avant d'avoir traité la question de la dédicace de cet ouvrage.

La Querela pacis est dédiée à Philippe de Bourgogne, Evêque d'Utrecht (2).

C'était un Seigneur puissant qui jouissait d'une grande renommée et d'une grande influence auprès des Puissants du monde et particulièrement auprès de Maximilien et du roi d'Espagne qui était son parent. Il (3) avait été Gouverneur de

⁽¹⁾ Allen Er. Opus Epist., t. III, p. 14 : en tête de la lettre 603. (2) Né à Bruxelles, en 1464, et mort à Duurstede, en 1524.

⁽³⁾ Philippe de Bourgogne était fils naturel de Philippe le Bon. Il fut élevé avec beaucoup de soin et fréquenta pendant plusieurs années, la Cour de Marie de Bourgogne, à Bruxelles ; il fut bien reçu à la Cour de Philippe le Beau et élevé par ce prince à la dignité d'Amiral de la Mer, puis de grand Maître d'Hôtel. Il reçut ensuite le collier de la Toison d'or (1501) et devint Seigneur de Sommelsdijk, Blaton et Crubeke. Il accompagna la même année Philippe le Beau en Espagne, en qualité d'Amiral de la Mer. En 1506, Philippe le Beau lui confia le gouvernement de la Gueldre, avec mission de combattre Charles d'Egmont. Interrompue par la mort de Philippe le Beau, cette guerre reprit l'année suivante. On le trouve encore mêlé à cette guerre en 1511, au siège de Venloo, qu'il a dû finalement abandonner. En 1512, il fut chargé d'une mission

Gueldre et chargé par Philippe le Beau de combattre Charles d'Egmont (1). Erasme cherchait en lui un défenseur et peutêtre un promoteur de ses idées. Peut-être voyait-il encore dans la nomination de Philippe à l'Episcopat d'Utrecht un événement favorable à la paix de la Hollande, son pays natal déchiré et tiraillé par les Hooks et les Cabelians, les Evêques d'Utrecht et de Gueldre; ces luttes intestines étaient encore aggravées de

auprès du Pape Jules II, qui l'accueillit très favorablement, ce qui ne l'empêcha pas de juger avec beaucoup de sévérité les mœurs de la cour romaine. En 1515, il fut autorisé par le Pape, à remplir les fonctions ecclésiastiques et confirmé par lui en 1517, à l'Evêché d'Utrecht, auquel il fut appelé le 19 mai 1517 par les intérêts de la politique bourguignonne. Il mourut en 1524, à son château de Duurstede. Gérard Geldenhauer (Noviomagus) écrivit sa vie qui fut publiés par les autorises de Manguerite d'Autriche (Stragbourg 1520). Dans le publiée sous les auspices de Marguerite d'Autriche (Strasbourg 1529). Dans la correspondance de Maximilien et de Marguerite d'Autriche (Le Glay, Paris, 1839, t. I, p. 327), on peut voir l'influence dont jouissait ce personnage et l'étendue de ses relations en Europe. Il avait accompagné Philippe le Beau en Espagne et gagné sur ce prince un puissant ascendant. On trouve encore des détails sur lui dans Henne : Histoire de Charles-Quint et dans GACHARD : Voyage des Souverains des Pays-Bas en Espagne, t. I, p. 478, 126; et dans Allen The

Age of Erasmus, 1914, p. 165, 169-175.
(1) Charles d'Egmont, fils d'Adolphe, duc de Gueldre, mort en 1477, avait été fait prisonnier par, les Français au combat de Béthune et mis en liberté par Charles VIII qui, pour s'en faire un allié, le pourvut de troupes et d'argent pour recouvrer la Gueldre. Maximilien avait dirigé en 1494, une attaque contre lui qui avait échoué. Il comptait sur l'opposition de son fils, Philippe le Beau, aux prétentions du duc de Gueldre. Mais Philippe, malgré ses droits sur la Gueldre, en tant qu'héritier de Charles le Téméraire, ne voulant pas se brouiller avec la France, afin de ne pas compromettre la paix nécessaire aux Pays-Bas, n'opposa aucune résistance aux entreprises de Charles d'Egmont. Celui-ci put tenir tête à la coalition de ses ennemis jusqu'au traité d'Orléans (29 décembre 1499), qui rétablit provisoirement la paix. (PIRENNE, Hist. de la Belgique, t. II, p. 63, 64). En 1504, après le traité de Blois qui établissait entre Philippe, Maximilien et Louis XII une amitié indestructible (22 Sept. 1504), Philippe n'ayant plus à craindre l'hostilité de la France revendiqua ses droits sur la Gueldre. Charles d'Egmont, privé des secours du roi de France, ne put à la grande joie de Maximilien empêcher l'envahissement de son territoire. Le sort de la Gueldre avait été évité aux Pays-Bas, grâce au traité de Blois. Mais dès que la France eut déchiré le traité de Blois, la résistance de Charles d'Egmont, secouru par l'argent du roi de France, au moment même où la prise d'Arnheim réduisait ce prince à la dernière extrémité, reprit en Gueldre La mort de Philippe le Beau suspendit cette guerre dont on avait confié le La mort de Philippe le Beau suspendit cette guerre dont on avait conflé la direction au futur évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne. Les hostilités reprirent l'année suivante, pour se poursuivre, avec de courtes interruptions, jusqu'au traité de Cambrai, du 10 décembre 1507, qui les fit cesser. Mais ce ne fut que pour très peu de temps; la politique de Marguerite les ralluma de nouveau. L'échec de cette politique et le rapprochement entre les Pays-Bas et la France en diminuèrent seulement les violences. En 1515, à l'occasion de l'Ambassade envoyée par Charles d'Autriche à Franceis les une des inc de l'Ambassade envoyée par Charles d'Autriche à François Ier, une des instructions qui devaient être rapportées au roi par Henri de Nassau consistait dans la demande d'un secours pour la récupération de la Gueldre. Cet appui ne fut pas accordé. Le traité de Noyon, malgré l'amitié qu'il proclamait entre les Pays-Bas et la France, ne put lui non plus délivrer ce pays du danger de la Gueldre.

temps à autre par l'intervention des grandes Puissances (1). Depuis l'enfance d'Erasme jusqu'au moment où il écrivit sa Querela pacis, la Hollande, en proie à ces désordres, n'avait cessé de déplorer son sort. Les Gueldres ne cessaient de la ravager et d'exciter les Frisons à la révolte (2). Pendant tout l'hiver 1516 et l'année 1517, malgré les deux traités de Noyon et de Cambrai, la Hollande fut le théâtre des pires violences et des plus affreux spectacles. Les hostilités commencées par Henri de Nassau, Gouverneur de la Hollande et de la Zeelande, prirent un caractère d'acharnement inouï avec Charles de Gueldre. Il avait à sa disposition des troupes de mercenaires aussi aguerries que féroces qui semaient partout la ruine et la mort. Elles étaient connues sous le nom de Bandes Noires et avaient été employées en 1514 par Georges de Saxe pour la répression de la révolte de la Frise. En même temps, un Frison, Pierre le Long, s'était fait pirate pour se venger de la Hollande; il s'emparait de tout bateau qu'il rencontrait sur son chemin et ranconnait la Hollande sans merci (3).

Ce sont probablement ces événements qu'Erasme déplore dans ses lettres, au moment même où il s'applique de toutes ses forces à gagner les esprits à la paix (4). Il blâme Maximilien de ne pas conclure la paix avec les Gueldrois, alors qu'il aurait pu en conclure une avantageuse : ce prince dit-il, l'a sans doute empêché de peur qu'il n'y eût plus de guerre nulle part : « Verum id ille impedivit ne nullum usquam esset nobis bellum ». Aussi met-il tout son espoir en Philippe de Bourgogne qui venait d'être nommé à l'Evêché d'Utrecht (5), au moment même où le duc de Gueldre venait de rassembler une troupe de huit mille hommes pour marcher sur la Frise (6). La Hollande était de nouveau exposée aux pires violences. Au bruit du combat, les Bandes Noires à peine retirées revinrent en foule secourir le duc de Gueldre. Pierre le Long leur prêta son concours : la Hollande du Nord et celle du Sud furent dévastées et leurs

(6) Ibidem.

ALLEN, The Age of Erasmes, 1904, in-8, p. 165.

⁽²⁾ Ils venaient d'être soumis par les Saxons commandés par Georges de Saxe.

⁽³⁾ ALLEN, The Age of Erasmus, p. 170.
(4) ALLEN, Erasmi Opus Epist. Ep. 584; L.B. Erasmi Opera omnia, t. III, Ep. 291, 30 mai 1517.

⁽⁵⁾ Ibidem : Philippus Episcopus ingressus est urbem suam et auspiciis felicissimis et insigni pompa.

habitants mis à mort. Commencé à Medemblick, où les troupes avaient débarqué brusquement, transportées par les bateaux de Pierre le Long (Long Peter), le désastre se poursuivit dans le Sud: on incendiait les villes, on détruisait à plaisir, emportant ce qu'on pouvait dérober aux flammes. Alcmar, la capitale de la Hollande du Nord fut détruite jusque dans ses fondements, puis ce fut le tour de Harlem. Pendant que la résistance s'organisait dans la Frise, les Bandes Noires pénétraient dans la Hollande du Sud, afin de regagner la Gueldre. Asperen fut leur première proie : le massacre que provoqua la résistance de cette malheureuse ville fut épouvantable. Elles ne furent chassées de cette ville qu'au bout d'un mois (1), par Henri de Nassau, et après avoir abandonné la ville aux flammes.

Il est certain que Philippe de Bourgogne aurait pu intervenir en faveur de la paix : son attitude à l'égard des Gueldrois ses voisins, jointe à un peu plus de bienveillance de la part de Maximilien auprès de qui il aurait pu intervenir dans ce sens, était certainement de nature à déterminer une améhioration de la situation. Il faut chercher dans ces circonstances les raisons les plus puissantes qui ont décidé Erasme à dédier la Querela pacis, à Philippe, Evêque d'Utrecht. Sa nomination à cet Evêché était bien plus une occasion déterminante qu'un prétexte de lui offrir cet ouvrage. A ce moment, la Querela était achevée depuis plusieurs mois (2). Le secrétaire de l'Evêque, Gerard Geldenhauer (3) avait fait de la réception de Philippe de Bourgogne dans son diocèse d'Utrecht, une description, sous forme de lettre qui fut imprimée chez Martens (4). Un exemplaire ayant été envoyé à Erasme, celui-ci répondit à son auteur, en approuvant la dignité du sujet et en admirant le talent de l'auteur (5). Il lui exprima, par la même occasion, son intention de dédier à Philippe sa Querela Pacis, assurant qu'il

⁽¹⁾ ALLEN, The Age of Erasmus, p. 175.

⁽²⁾ ALLEN, Erasmi Op. Epistolarum, Ep. 199, L.B. Op. Omn. Ep., t. I, p. 229
(3) Gérard Geldenhauer (Noviomagus), auteur d'un volume de satires qu'il imprima en 1515, avait été chapelain du prince Charles et s'était attaché à Philippe de Bourgogne, au moment où celui-ci était Amiral de la Mer. Il devint son secrétaire après sa nomination à l'Evêché d'Utrecht. Ses rapports avec ce Prélat n'ont jamais cessé d'être très amicaux même après qu'il eût embrassé la Réforme.

⁽⁴⁾ Epistola Gerardi Noviomagi di triumphali ingressu illustrissimi Principis Philippi de Burgundia, electi et confirmati Ecclesiæ, Trajectensis in ditionem suam. Lovanii, apud Th. Martinum.

⁽⁵⁾ ALIEN, Ep. 645 : L. B., 266, 31 août 1517.

la lui avait destinée depuis longtemps. L'ouvrage devait paraître bientôt à Bâle. Mais l'impression de cet ouvrage a dû probablement subir quelque retard, car nous voyons Erasme l'envoyer en manuscrit le 5 octobre, 1517 (1) : « in membranis descriptam » (La lettre adressée à l'Evêque et qui avait été jointe à cette copie est perdue) (2). Geldenhauer lui répondit le 5 décembre, de Vollenhove, et le 6 décembre l'Evêque le remerciait personnellement pour la dédicace de la Querela (3). Cette lettre de l'Evêque est un hommage d'admiration pour Erasme. Il l'exhorte à achever les ouvrages qu'il a commencés, pour l'admiration, l'utilité et l'ornement de la Postérité (4). Celle de Geldenhauer confirme l'opinion de l'Evêque sur cet ouvrage, ainsi que celle de certaines autres personnalités qui en avaient apprécié la valeur :

 Liber Queremoniae pacis perplacuit non solum Reverentissimo sed et a consiliis viris doctis et Philippo Montio, procuratori aulae qui omnes ex animo tibi favent. »

Cette allusion nous permet de constater qu'avant même que la Querela pacis soit imprimée, elle était déjà connue de plusieurs personnes remarquables et qu'on s'entretenait à son sujet. Cette remarque en suggère une autre, c'est qu'il semble bien étonnant que ce livre, dont on s'était proposé de tirer tant d'avantage, n'ait pas été imprimé aussitôt qu'il a été achevé.

La première édition de la Querela pacis est, suivant M. Allen (5), de décembre 1517. La correspondance d'Erasme ne laisse aucun doute à ce sujet. Nos propres recherches, tant aux bibliothèques suisses qu'aux bibliothèques étrangères, ne

⁽¹⁾ ALLEN, Ep. 682: L.B. 191, 5 octobre 1517.

⁽²⁾ ALLEN, Ep. 727: L.B. 281, 6 décembre 1517.
(3) ALLEN, 727: L.B., 281.
(4) ALLEN, Ep. 728: L.B., 282.
(5) Il est intéressant de connaître, à ce sujet, l'opinion d'un Français, Etienne Dolet, qui parle de la Querela pacis : « Nihil artificiose disputat, nihil argumentatur, nihil probat, nihil dissolvit ; nihil expeditum aut libere fluens, nihil usquam non adhaerens : nullae concinnae, nullae exquisitiae, nullae reconditae sententiae : nihil suo locum posito, nihil dolens, nihil oblectans, nihil movens ; dura omnia, insolentia humilia » (Burign. Er., t. I., p. 100).

Ce jugement qui étonne aujourd'hui, s'explique par l'état d'esprit qui régnait alors en France. Cet Etat, Tunstall, Ambassadeur d'Angleterre à la

Cour du roi Charles l'avait très bien défini dans une lettre adressée à Erasme en réponse au conseil que cet ami lui demandait sur le projet d'aller en

nous permettent d'indiquer aucune édition antérieure à 1517. Et toutefois, il existe cinq manuels bibliographiques parmi les plus importants qui indiquent une Querela pacis (1) en ces termes:

Polydori Vergilii Proverbiorum Liber. Erasmi Roterdami Querela Pacis undique gentium ejectae profligataeque. Encomium matrimonii et artis medicae — Basileae, apud Ioannem Frobenium, MDXVI. (2) »

Une seule hypothèse expliquerait ces contradictions : c'est qu'une première méprise ait donné lieu à toutes les autres.

Nous lisons dans les Annales Typographici, t. VI, p. 198, N. 170 à la suite de l'indication de la Querela citée ci-dessus, la mention : « Gesner, l. c. p. 67 » qui a servi de guide à cette indication.

Parmi le grand nombre de Manuels bibliographiques, désignés sous le même nom de Gesner, ou sous des noms différents ayant pour point de départ la grande Bibliographie de Gesner Conrad (3), nous n'en avons trouvé qu'un seul (4) qui citât la Querela pacis avec une indication de date. Un autre Gesner

France. K. Tunstall le dissuada en ces termes : « ...mais au nom de Dieu immortel, quelle solide espérance pouvez-vous avoir dans ce royaume, lorsque les Français mêmes, qui cultivent les lettres, y trouvent à peine des Mécènes. S'il faut en croire la renommée, il serait de bon ton parmi les Français d'ignorer les lettres ou de faire semblant de les ignorer, de peur de ne paraître plus habile à manier la parole que le fer. (Erasmi Opera Omnia,

t. III, app. 131; Allen, Erasmi Opus Epistolarum, Ep. 572.
(1) Allen, Ep. 603, introd.: L.B., opera omnia, t. IV, p. 625, en tête de la Querela pacis.

⁽²⁾ a) Gesner (J.G.). Verzeichniss der von 1500-1520 gebrückten auf der offentlichen Bibliotek zu Lubeck befindlichen Schriften. Zuerst gesammelt und herausgegeben von J.G. Gesner jetzt aufs neue mit den originellen ver-

glichen. Befordert zum Druck von Ludvig Suhl, Lubeck, 1783, in-4 (p. 67).
b) Panzer (G. W.) Annales typographici, Nuremberg, 1800, VI: 198: 170.
c) Graesse, Trésor de livres rares et précieux ou nouveau Dictionnaire. bibliographique. 9 tomes, en 4 volumes, in-4, Genève, Londres, Paris, Dres-

de, 1861, t. II, p. 446.

d) Erhard, Allgemeine Encylopädie der Wissenchaften und Künste (Erch. u. Gruber), 1^{re} section, t. 36, art. Erasme, p. 135-212, 1841-1842.

e) Bibliotheca Erasmiana, Repertoire des œuvres d'Erasme, Gand, 1893.

(3) Bibliotheca Universalis sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimorum in tribui linguis latina, graeca et hebraica extantium et inextantium,

veterum et recentiorum in hunc usque diem doctorum et indoctorum, publicatorum et in bibliothecis latentium... authore Conrado Gesner. Tigurino, apud C. Froschoverum, 1545, In-Fol.

(4) Eleuchus scriptorum omnium « qui » ab exordio mundi usque ad nostra tempora in diversis linguis, artibus ac facultatibus claruerunt... a Conrado Gesnero... in compendium redactus et auctus per Conradum Lycosthenem, Basileae, per J. Opornum, 1551, in-4.

(C. F.) (1), si riche en détails pour d'autres ouvrages contempo-

rains de la Querela pacis, ne la cite même pas.

Un dernier Gesner, petit in-4, devait mettre fin à des recherches aussi longues qu'infructueuses. C'était un Catalogue de 1783 des livres se trouvant à la Bibliothèque de la ville de Lübeck : en l'ouvrant à la page 67, nous trouvons au N. 622 : « Ejusdem (!) Polydori Vergilii proverbiorum liber. Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Encomium matrimonii et artis medicae. Ibid. eod... » Notre premier mouvement a été de chercher au numéro précédent, 621, la signification de ibidem, eodem.:

« Institutio Principis Christiani, Praecepta Isocratis, de regno administrando ad Nicoclem regem, Erasmo interprete. Institutio boni et christiani Principis ad illustrissimum Principem Carolum... Apud inclytam Basileam; In fine: Basileae, apud Ioannem Frobenium, 1516. »

Les renseignements obtenus de M. le Docteur Weber (2), Bibliothécaire de la ville de Lübeck nous apprennent que l'indication de Panzer (Ann. typogr.: VI, 198, 170) repose sur une erreur de Gesner. Le ibidem, eodem ne se rapporte pas au numéro précédent 621, comme on aurait pu le croire, mais au N. 619:

« Erasmi Roterdami Enchiridion militis Christiani. De tedio et pavore Christi... Concio de puero Jesu... Excusum est hoc opus summa cura, laboreque praemagno, Argentor. Apud Matheam Schurerium, 1516. »

La preuve de cette erreur est donnée par le fait que le livre, indiqué par Panzer n'existe pas à la Bibliothèque de Lübeck, alors que s'y trouvent, reliés séparément, trois ouvrages qui auraient bien pu former au temps de Gesner un seul volume, eu égard aux observations écrites dans les marges de chacun d'eux par la même main, et à leurs reliures, absolument semblables. La mention ibidem, eodem se rapporte non

ker kunst und Schriftgiessereiz, Leipzig, 1574.

(2) Grâce à la bienveillance de M. le Docteur Schnürer, Professeur à l'Université de Fribourg à qui ils ont été communiqués.

⁽¹⁾ C. F. Gesner und J. G. Hager, Die so nothig als nützliche Buchdrüc-

pas à Bâle et à Froben, mais au nom d'imprimeur et à la localité indiquée par le numéro 619, c'est-à-dire à Mathias Schürer, et à Strasbourg; la date est de la même amnée, 1516, que celle d'une édition réelle d'un Polydorus Vergilius, imprimé chez le même Mathias Schürer (Panzer, t. VI, 82, N. 465):

Polidori Vergilii Proverbiorum libellus, Argentorati, per Mathiam Schurerium, M. D. XVI.

Cette similitude de date et de nom d'imprimeur, Gesner l'a rapportée par méprise aussi aux ouvrages d'Erasme; peut-être pour la raison que ces deux ouvrages privés d'indication de date et de nom d'imprimeur, trahissent par la nature de leur impression et l'ornement de leur frontispice, de même que par les lettres M.S. inscrites sur le frontispice, les caractères et le style de l'Imprimerie de Mathias Schürer (1). La Querela de Gesner n'est donc ni de Froben, ni de 1516. Elle est indiquée en ces termes:

« Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque autore Erasmo Roterodamo. » Argentorati M. S. in-4.

Elle renferme aussi l'épître dédicatoire dont nous connaissons maintenant la date : 1517.

Si à ces détails si précis et si précieux fournis par M. le D' Weber, on ajoute la remarque que les autres manuels bibliographiques sont postérieurs à Panzer, on ne peut pas ne pas conclure à l'inexistence d'une édition, apud Froben, 1516.

L'erreur de Gesner est encore prouvée par le fait qu'il existe en réalité une édition de Bâle de 1516 de « Polydori Vergilii Proverbiorum, Basileae apud Frobenium, M.D. XVI. (Panzer VI, 119, 170).

Cette double méprise en a créé une autre : celle de séparer les ouvrages des deux auteurs indiqués en un seul volume par Panzer et de faire croire par ce procédé, à une deuxième édition de la Querela pacis de 1516. « Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Encomium matrimonii et artis medicae, Basel, 1516 ». Cette édition est indiquée par

⁽¹⁾ Sur la première seuille se trouvent au milieu du cadre, gravées sur bois, les initiales de Mathias Schurer : M. S.

Graesse, Erhard et Biblioth. Erasm., c'est-à-dire par les mêmes Bibliographes qui ont cité en même temps l'édition de Querela pacis avec Polydori Vergilii liber Proverbiorum.

Pour supprimer les moindres doutes à ce sujet, nous avons poursuivi nos recherches aussi loin que possible. Nous n'avons négligé aucun des manuels bibliographiques parmi les plus anciens et les plus remarquables ; la Querela pacis y est assez souvent citée, mais très rarement avec date. La plupart des Gesner citent les ouvrages d'Erasme, dans leur ordre, dans l'édition des Œuvres d'Erasme de Bâle, de 1540, mais les dates sont rares et les allusions aux écrits d'Erasme même dans des manuels comme celui de Clément David, très riche en détails pour des ouvrages d'une importance infiniment moindre que ceux d'Erasme, sont insignifiants (1). Les autres bibliographes du xvmº siècle ne sont pas plus renseignés sur la Querela pacis. Ils reproduisent presque tous Gesner entièrement ou partiellement et passent le plus souvent sous silence, la Querela. Il faut excepter Bauer (2), qui donne seul une édition de 1517.

Nos informations recueillies dans des Bibliothèques que nous n'avons pu visiter, comme celles de Strasbourg (Bibl. Univ.), de Marbourg (Bibl. Univ.), de Gand (Bibl. Univ.), de Bruges (Bibl. ville), de Londres (British Museum), de Rotterdam (Bibl. der Gemeente Univ.), etc..., ne nous indiquent aucune édition de 1516 ou que nous n'ayons trouvée dans les Bibliothèques de Bâle (Bibl. Univ.) ou de Paris (Bibl. Nationale). Nous espérons donc ne pas nous tromper en affirmant qu'il n'existe aucune édition de Querela pacis de 1516.

⁽¹⁾ Bibliographie: Notitiam scriptorum atque ineditorum artem typographicam illustrantium intermixtis passim observationibus Litterariis in memoriam Saeculi Tertii ab inventa Typographia decursi occasione actus oratorii a sedecim juvenibus lectissimis, 1740, Io. Buneman, Hanoverae.

Nic. Hieron. Gundlings Historie der Gelahrheit... t. II, Franckfurt, 1734,

Catalogus Bibliothecae Ruimmannianaæ generalis, Hildesiae, 1741, in-8,

Bibliotheca Belgica sive virorum in Belgio vita scriptisque illustrium Catalogus librorumque nomenclatura, continens scriptores a clarissimis viris Valerio Andreo, Auberto Miraeo aliisque, recensitos usque ad annum. M.D.L. XXX. Tomus primus cura et studio Francisci Foppens. Bruxellensis.

Bibliothèque curieuse historique et critique, art. Erasme: Catalogue raisonné des livres difficiles à trouver, par David Clément, 1759, 9 volumes in-4.

(2) Bibliotheca librorum rariorum universalis, oder Volständiges Verzeichnis raren Bücher, Jochan Bauer, Nuremberg, 1770-1791, p. 253.

Nous n'affirmerions point avec la même conviction qu'il n'en existe aucune de 1517 antérieure au mois de décembre, faute de preuves suffisantes qui nous le permettent, quoique nous sachions qu'il n'en existe aucune qui porte visiblement une date antérieure à décembre.

Nous avons déjà exprimé notre surprise au sujet de l'impression tardive de la Querela pacis, alors que l'intérêt de la situation demandait qu'elle fût imprimée avant le traité de Cambrai (11 mars 1517).

Le grand nombre des éditions de la Querela pacis sans date suggère l'idée de la possibilité d'une impression antérieure à celle de Décembre. Il s'en trouve (parmi ces éditions) deux qui pourraient attirer particulièrement l'attention:

1° « Declamationes aliquot Erasmi Roterdami. Querimonda pacis undique profligatae. Consolatoria de morte filii, (De morte Declamatio). Exhortatoria ad Matrimonium. Encomium artis medicae cum caeteris adjectis Lovanii. » Apud Theodoricum Martinum Alostensem. » S. D., in-4.

(Bibliot. nat. Paris, Res. X. 1389).

C'est une indication d'Erasme au sujet d'une première édition de la Querela pacis, qui nous suggère cette supposition au sujet de cette édition de Martens : « per Theodoricum primum ; mox, per Frobenium bis excusa » (1). Ce qui pourrait bien se traduire par : « Imprimée pour la première fois chez Martens et bientôt après, deux fois par Froben ». Le D' Reich (2), en parlant de Querimonia pacis, et notamment de la Lettre d'Erasme à Geldenhauer, dans laquelle cet humaniste lui parle de son ancien désir de dédier la Querela à Philippe de Bourgogne et lui annonce la prochaîne impression à Bâle de cet ouvrage, « excuditur Basileae », le D' Reich n'affirme nullement au sujet de cette édition qu'elle est la première. Il ajoute simplement en note : « Der hier gemeinte Druck ist der von December 1517, bei Froben ». Cette circonspection du D' Reich jointe à l'affirmation d'Erasme ont assez éveillé notre curiosité

⁽¹⁾ Ind. Luc. I, 1519, Edit. de Bale, p. 6.
(2) REICH, Er. Rot., p. 242, 243. — ALLEN, Er. Opus Epist., Ep. 645: L. B., 266.

pour nous inviter à pousser plus loin nos recherches (1). Malheureusement elles ont été infructueuses. Il n'y a aucun indice suffisant pour autoriser une conclusion dans le sens de l'affirmation d'Erasme. Il ne nous reste donc qu'à conclure dans le sens de M. Allen. Il donne au sujet de cette affirmation d'Erasme « per Theodoricum primum » une explication très ingénieuse et qui est probablement la seule qu'on puisse donner.

En partant de l' « Encomium artis medicae » qui sert d'appendice à la Querela pacis et dont la dédicace est du 13 mars 1518 (2) et en se basant sur l'assertion que cette date doit être antérieure à l'impression de l'ouvrage, M. Allen place l'impression de ces deux ouvrages à la fin de mai 1518. Panzer cite, en effet, une édition de Martens de 1518 (3), mais sans indication de mois. A cette édition que M. Allen place vers la fin de Mai, correspond une autre de la même année de Froben (Bâle) : cette dernière édition de 1518 aurait subi un retard, dû aux matières dont on voulait l'amplifier, ce qui fit qu'elle ne fut pas encore achevée quand parut celle de Martens de 1518. L'affirmation d'Erasme « per Theodoricum primum » serait donc une allusion à cette première édition imprimée chez Martens, qui a devancé de quelques mois la première édition de Froben, de 1518. L'auteur de la Querela pacis aurait donc fait

⁽¹⁾ Il n'y a aucune autre allusion dans la correspondance d'Erasme à cette impression. Quant à celle de Theodoricum qui a particulièrement attiré notre attention, elle porte comme on peut le voir pour titre Querimonta pacis qui semble bien avoir été le premier de cet ouvrage. Elle n'a pas de Préface, ce qui pourrait suggérer que ce livre ayant été destiné avant tout à agir sur Charles de Bourgogne, sur le Pape, et peut-être sur d'autres personnalités remarquables dont parle Geldenhauer dans sa lettre à Erasme, il était bien plus naturel qu'il ne portât pas de dédicace et ne trahît aucune préférence. D'autre part, si le dernier ouvrage de cette Collection, Encomium artis medicae (telle qu'elle se trouve à la Bibliothèque nationale) porte la date de la dédicace de cet ouvrage, 1518, on distingue en revanche clairement que, malgré le titre de ce volume qui l'annonce, il n'est pas celui qui a dû être imprimé en même temps que le commencement du livre. En effet, celui-ci n'était pas le dernier dans la Collection, il était suivi d'une autre petite collection. tion « coeteris adjectis », suivant le titre même du livre, alors que l'Encomium artis medicae dans le volume en question n'est suivi d'aucun autre ouvrage. Cette constatation semble confirmée aussi par le fait qu'entre les deux parties composant ce volume il manque quelques pages ce qui montre à un observateur attentif qu'il se trouve en présence du commencement d'un volume relié avec la fin d'un autre.

(21 ALLEN, Ep. 799 (Introd.): L. B. t. I, p. 535 en tête de l' « Encomium

artis medicae ».
(3) VII, 203, 48.

en affirmant « per Theodoricum primum » (1), abstraction de l'édition de 1517.

Cette supposition devient plus acceptable quand on considère une deuxième édition de Froben de la même année 1518, parue à très peu de distance de la première : « mox per Frobenium bis excusa » (2).

Quant à la deuxième édition sans date qui a attiré notre attention, nous allons simplement la citer, la mettant en évidence au milieu des ouvrages avec lesquels elle compose un volume, et nous laisserons ensuite à nos lecteurs le soin de conclure.

2º Querimonia pacis. In genere consolatorio de morte declamatio. S. D. Basileae, apud Frobenium, in-4.

Se trouve à la Bibliothèque Univ. de Bâle, cote : D. I. III. 3 : N4 in-4.

La première page de la Querela pacis manque. Les deux ouvrages compris dans une pagination commune et dont les caractères ne sont semblables ni à ceux de l'édition de 1517, ni à ceux des éditions de 1518 de Froben, sont reliés avec plusieurs ouvrages édités également chez Froben et dont les dates vont de 1517 à 1514. L'ordre de succession de ces ouvrages est le suivant :

Sileni Alcibiadis, 1517, Mense Aprili.

Scarabeus, 1516, Mense Majo.

Bellum, 1517, Mense Aprili.

Querimonia pacis. In Genere consolatorio. De morte declamatio, s. d.

Trois ouvrages qui ne sont pas d'Erasme, datés 1516.

Institutio Principis Christiani et Panegyricus... Apr. 1516.

Libellus Plutarchi... saluberrimis Praeceptis Refertus... Invictissimimo Anglorum regi Henrico Octavo, Erasmus Roterdamus, Mense Maio, 1516.

Epistolae Ioanni Damiani Senensis ad Leonem, Erasmi Roterdami. Epistola ad Leonem de laudibus et nova Hieronymia-

⁽¹⁾ Luc. Ind. I, janvier 1519.

⁽²⁾ Ibidem.

norum operum editione. Ejusdem ad Reverendis D. D. Grimanum S. M. Cardinalem Epistola, Basileae apud Frobenium, 1514.

Beatissimo patri Leoni decimo Pontifici vero maximo Erasmus Roterdamus S. D.-Reverindissimo domino Cardinali Grymano Erasmus Roterdamus S. D. — E. Roterdamus Martino Dorpio Theologo eximio. S. D. Anno 1515.

Breve Sanctissimi domini nostri Leonis X summi Pontificis ad Desyderium Erasmum Roterdamum. — Ejusdem beatissimi patris ad Henricum Angliae regem, alterum breve commendatitium

pro Des. Erasmo Roterdamo. M. D. XV, Anno tertio.

Nous observons que ces ouvrages reliés en un seul volume se suivent, excepté le huitième qui est de 1514, en ordre inverse de leur apparition; il serait difficile de supposer qu'on eût pu introduire dans cette collection, un ouvrage dont la date ne serait pas appropriée à la place qu'occupe le cahier de la Querela. Car il ne faut pas perdre de vue que le volume est tel qu'il était au xvr siècle: aucun doute n'est possible à ce sujet.

Toutefois, nous n'osons tirer aucune conclusion. S'il nous fallait en tirer une, elle serait en faveur d'une édition qui aurait précédé de très peu celle de décembre 1517. Il faut encore ajouter que cette édition ne renfermait pas non plus la préface

adressée à Philippe de Bourgogne.

Les autres éditions de la Querela pacis sans date sont :

3° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque auctore Erasmo Roterdamo, s. l. ni d. Argentorati M. S. (Math. Schurer?) In-4. (1)

Se trouve à la Bibliothèque publique de Lubeck; à la Biblioth. Univ. de Marbourg; à la Bibl. der Gemeente Rotterdam.

Elle est indiquée par EHRARD (Erh. Allg. Encycl.); par la Bibl. Erasm. (1893) et par ALLEN, t. III, p. 14.

4° Des. Erasmi Querela pacis undique Gentium... Basilae. In-4; sine nota anni.

Se trouve à la Bibl. nationale, Paris : Res. p. R. 368; à la Biblioth. Univ. Strasbourg...

Elle est indiquée par PANZER (Ann. Typ.), t. VIII, 319, 1120.

5° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque auc-

⁽¹⁾ Voir plus haut page 62

tore Erasno... cum quibusdam aliis... Apud inclytam Germaniae Basileam, s. d. In-4, 50 p. (Frontispice semblable à celui de l'édition de Décembre, 1517.

Se trouve à la Bibl. nat. Paris : R. p. 367 : ne contient que la seule Querela pacis. Même titre et ne contenant que la seule Querela pacis se trouve aussi dans le : Verzeichnis der Manuscripte und Incunabeln der Vadianischen Bibliothek in St. Gallen (St. Gallen, 1864), p. 211, Nr. 494; o. O. und Dr. (sans localité, ni nom d'imprimeur), 50 p.

- 6° Des. Er. Roterdami Querela pacis. Declamatio de morte. C. H. Buschi, Encomio pacis. In-4, s. l. ni d. Panzer, IX: 175, 132.
- 7° Querela pacis undique gentium ejectae proligataeque auctore Er Roterdamo. Coloniae (Gualt Fabricius ?), s. d. In-8.
 Indiquée par la Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 7° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque auctore Erasmo Roterdami, s. l. ni. d., in-8.
 Indiquée par la Biblioth. Erasm. (Gand, 1893).

Les éditions avec date sont au nombre de 32. Il y en a une de 1517, sans indication de mois. Elle renferme la préface à Philippe de Bourgogne : elle diffère de l'édition de Décembre de la même année en ce qu'elle n'a pas de frontispice. Elle est probablement immédiatement postérieure à celle de Décembre.

1º Desiderii Erasmi Roterdami Querela pacis undiquæ gentium ejectae profligataeque cum quibusdam aliis quorum Catalogum proxima reperies pagella. Apud inclytam Germaniae Basilea. Basileae apud Ioannem Frobenium, 1517, Mense decembri, in-4.

Se trouve à la Bibl. Univ. de Bâle : D. I. IV. la Nr I et F. L. VIII. 12. Nr I.

Elle est indiquée par Panzer (Ann. Typ.), VI, 201, 194; Bibl. Erasm. (Gand, 1893)...

2º Desiderii Erasmi Roterdami Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque cum quibusdam aliis. Basileae, apud Frobenium, 1517 (sans indication de mois), in-4.

A la Bibl. de Bâle : F. M" X. 7. Nr I. Indiquée par Bauer. Bibl. Univ., p. 1770, p. 253.

3° Querela pacis, De morte Declamatio, Encomium matrimonii, item artis medicae, Lovanii, per Thomam Martinum Alostensem, 1518, in-4. Indiqué par Panzer, VII, 263, 42 : Bibl. Eras. (Gand, 1893); Erhard (All. Encycl.), t. 36, art. Erasme.

4° Des. Er Rot. Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque, Ejusdem Declamatio de morte. Ex Luciano quaedam versa ab Er Roterdamo. Thomi Mori Lucubrationes, Declamatio Lucianicae respondens Utopia, novum et insigne opus. Epigramata liberque partim Merus et Lilius e Graecis verterunt, partim ipse lusit Morus. Epigramata Erasmi Basilae, apud Frobenium, 1518.

Indiquée par Erhard (Allg. Encycl.), art. Erasme.

5° Erasmi Roterdami Querela pacis: Institutio principis Christiani: Panegyricus ad Philippum et carmen item ex Plutarcho, de discremine adulatoris et amici, de utilitate capienda ex inimicis, de doctrina principum: Principi cum philosopho semper esse disputandum. Item declamatio super puero mortuo. Venetiis, in Aedibus Aldi et Andreae Soceri, mense Septembri, M. D. XVIII, in-8.

Bibl. nat. Paris : R. Z. 4041 et un exemplaire relié aux armes de François I : R. Z. 3723.

Panzer, VIII, 448, 913: Bibl. Erasm. (Gand, 1893); Erhard (All. Encycl.); Graesse, t. VII, p. 282.

6° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Encomium matrimonii et artis medicae, Basileae, 1518, in-4.

Indiquée par Graesse, t. II, p. 496; EHRARD, et Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

7º In hoc libello continentur Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. In genere consolatorio, De morte declamatio, Encomium matrimonii, Encomium artis medicae, Auctore Des. Er. Roterdamo. Basileae, apud Frobenium, Mense Novembri, 1518, in-4:

Se trouve à la Bibl. Univ. de Bâle : D. I. III, 5; à la Bibl. nat. Paris : Res. p. R. 368; à la Bibl. Univ. de Strasbourg.

Panzer, IX, 397, 238. Graesse (Trésor des Livres), t. VII. (Supplément), p. 282.

8° Querela pacis undique gentium... Des. Er. Roterdamo Praecedit Epistola nuncupatoria auctoris ad Philippum praesulem Trajectensem Basileae, apud Andream Crantandrum et Servat. Mense Octobri. 1518, in-4.

PANZER, VI, 209, 256. ERHARD, Allg. Encycl., art. Erasme. Biblioth. Erasm. (Gand, 1893).

- 9° Desiderii Erasmi Roterdami Querela pacis. Impressum Cracoviae per Hieronymum Victorem, anno 1518, in-4. Panere, VII, 460, 101, Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 10° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Auctore E. Roterdamo Ejusdem in genere consolatorio, de morte declamatio. Lipsiae ex aedibus Valentini Schumani, Anno domini, Millessimo quingentesimo decimo octavo, in-4.

PAREER, VII, 204, 662. ERHARD, Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

- 11° Erasmi Querela pacis, de morte... Basileae Cratander, 1518, in-4. (Titre dans un encadrement historique dû à Holbein. Longonamp, Manuel du Bibliophile suisse, Paris, 1922, p. 101, Nr. 965.
- 12º Erasmi Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Encomium matrimonii et artis medicae, Basileae, 1518. In-4.

Se trouve à la Bibl. de Berne et à la Bibl. de Zurich. GRAESSE, t. II, p. 496.

13° Querela pacis Erasmi Roterdami. Ejusdem Institutio Principis Christiani, Florentiae, Phil. Iuntae, 1519, mense februari, in-8.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

14° Desiderii Erasmi Roterdami Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Moguntiae in officina Jo. Schoeffer, 1521, in-8.

PANZER, VIII, 414, 49. Bibl. Erasm. (Gand, 1893). ERHARD.

15° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque auctore Er Roterdamo, Argentinae, apud Joannem Knobloukum, Mense Martio, Anno 1521, in-8.

PANZER, VI, 98, 616. Bibl. Erasm. (Gand, 1893). ERHARD.

- 16° Desiderii Erasmi Roterdami Querela pacis, Basileae, apud Thom. Wolff, Anno 1522, in-4.

 PANEER, VI, 235, 452. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 17° Erasmi Roterdami Querela pacis, Argentorati, apud Ioannem Knobloukum, Anno 1523, Mense Novembri, in-8.
 Panzer, VI, 103, 656. Bibl. Erasm. (Gand, 1893). Erhard.
- 18° Erasmi Roterdami Querela pacis, Argentorati, apud Joan. Knoboukum, anno 1523, Mense Julio.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

- 19° Querimonia pacis undique profligataeque, auctore Des. Erasmo. Roterd... Parisiis, apud Colinaeum, 1525, in-8. Bibl. nat. Paris. Res., p. 512.
 - 19° 1530, in-8, ibid., eodem. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 20° Erasmi Libellus novus et elegans de Pueris statim ac liberaliter instituendis cum aliis... (parmi lesquels Querela pacis). Basileae, apud Hyeron. Frobenium et Nic. Episcopum, Septembri, 1529, in-4.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893). Bibl. Aarau (Suisse).

- 21° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque Lugduni, S. Gryphius, 1529, in-8. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 22° Haec sunt quae continentur in hoc libro per Valentinum Polidanum, Querela communis populi de pace ad christianos principes contra ethnicos, et Erasmi Roterdami Querela de Pace utraque elegantissimo stylo condita Lectori patebit. Valentini Polidani Liber sextus ex nova et nondum in lucem data. In regia Cracovensi, Mathias Scharffenberg impressit, Anno ab orbe redempto, 1538, in-8.

PANZER, VI, 476, 253.

- 23° Querela Pacis undique gentium ejectae profligataeque Dans Erasmi Opera, Basileae, per H. Frobenium et N. Episcopum, 1540, t. 14.
- 24° Erasmi Roterdami Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Aantwerpen, Arn, S'Connix, 1583, in-8.
 Bibliot. Erasm. (Gand, 1893).
- 25° Desiderii Erasmi Roterdami libelli tres utiles et salutares. I. De sarcienda Ecclesiæ concordia deque sedandis opiniorum dissidiis. 2. Querela pacis...3. Belli detestatio. Coloniae, Agrippinae, apud J. Gymnicum, 1590, trois parties en un volume, in-8. Bibl. nat. Paris: D. 33748, in-8.
- 26° Erasmi Roterdami Querela pacis undique gentium... Rotterdam, Math. Bastiansz, 1616, in-4. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

27° Querela paccis undique gentium ejectae profligataeque. Primum excusa Argentinae anno 1522, deide Rostochi per Ioachinum Pedanum, Acad. Fyp, anno, 1662.

Bibl. Erasm. Van der Haegen, 1897; cité à l'occasion d'une édition de Bellum (p. 463), imprimée à la même date, dans la même

localité et par le même Pedanus.

- 28. Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque, (Dans Chemnitz, Senatus deorum. S. 1. 1627, in-8.

 Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 29° Institutio Principis Christiani cui adjunximus Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque. Lugd. Batavorum. A. Cloucquius, 1628, in-32.

Bibl. Univ. de Bâle : Hoffm. 115/12; à la Bibl. de Zurich. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

30° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque auc-

tore Desiderio Erasmo Roterdamo. Franciscus Ausulanus edidit. Lugduni Batavorum, ex offic. J. Maire. 1641, in-12.

Bibl. nat. Paris: 190 52; Bibl. de la ville de Bruges: 2-570. Nr 6. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

- 31° Querela pacis undique gentium profligataeque, auctore Erasmo Roterdamo, Hardevici, Peter-Van des Berge, 1672, in-12. Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 32° Querela pacis undique gentium ejectae profligataeque, dans le t. IV: Erasmi Opera omnia, Edition Clericus (Le Clerc), Lug. Batavorum, 1703-1708, in-fol.

Il nous reste maintenant à passer en revue les traductions de la Querela pacis. Elles sont au nombre de sept :

- 1° La complainte de la paix, nouvellement traduite de latin en français (par Berquin ?) (1). Bibl. Erasm. (Gand, 1893).
- 2° Ein Klag des Frydens... der in allen Nationen und Landen vertrieben und erlegt, in latin beschriben durch Erasmum und durch Maister Leo Jud, lutpriester des Gotshus Einsydlen verteutscht. Gedrückt zu Zurich, durch Christoforum Fröschouer

⁽¹⁾ Sans localité, ni date, ni nom d'imprimeur.

in dem Jahr als man zahlt nach der Gebrut, Christi MDXXI, in-4. Car. goth.

Bibl. nat. Paris: Res. R. 1359. — Bibl. de Zurich.
Pandectarum sive Partitionum universalium Conradi Gesneri
MDXLVIII, p. 323. — Longschamp, Manuel du Bibliophile suisse.
(Paris, 1922), p. 106, Nr 938. — Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

3° Das Christlich büchlein hern Erasmus Roterdamus genannt Die Klage des Friedens in allen Nationem und Landen verworfen, vertrieben und erlegt. Durch Georgium Spalatinum verteutscht. Augspurg, Sigismund, Grymm und Marx Wirsungs, 1521, in-4.

Bibl. Univ. de Bâle : F. M' X. 7. Nr 8.

PANZER, II, p. 17, 118. — Bibl. Erasm. (Gand, 1893). — GRAESSE, t. II, p. 496.

Dédié par le Traducteur « Dem Durchlautigsten Hochgeborenen Fürsten und Hern Fridrich Herzogen zu Sachsen.

4º Tractado de los querellas de la paz, compuesto por Erasmo. con duo otreo dos tractados que escrivio el Papa Pio, ante que fuesse summo pontifice, a un cavallero su amigo de la miseria de los cortesanos y del sveno de la fortuna, traduzidos nuevamente de latin per el arcediano de Sevilla don Diego Lopez. Impressos en la encarnacion del Senor de mil quinientos y veynte nueve a XIX de marco. Alcala de Henares, 1529. In-8. Car. goth.

Bibl. nat. Paris: Res. p. R. 316. Graesse, t. VII, p. 283.

5° Ein christliche nootwendige Klage des Vredts. S. 1., 1567, in-4.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

6° Der Klag des in allen Orten und Landen vertrieben und ausgejagten Friedens, von Herren Desiderio Er. Roterdamo, mehr dann vor hundert Jahren in lateinischer Sprache beschreiben, nun aber von einem Liebhaber des Friedens in die deütsche, versetzt. Bei diesen trübseligen Zeiten sehr nutzlich und nohtwendig zu lesen. Gedruckt zu Basel, in verlegung Jon. Jac Genath, 1634, in-4.

On a de cet ouvrage trois éditions de la même année.

Bibl. Univ. de Bâle: F. N. X. 22. Nr. 19. — K. B. Ar. I.

X. 54. — F. L. VIII, 13, Nr 20. — Bibl. de Zurich.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

7° The complaint of peace, translated by T. Paynell, London, J. Gillet, 1802, in-8.

Bibl. Erasm. (Gand, 1893).

On observe que les traductions allemandes sont les plus nombreuses. Y aurait-il lieu d'en tirer quelques déductions? Peut-être, si l'on fait attention à l'esprit dans lequel elles ont été entreprises. Des sept, ou plutôt neuf éditions, — celle de 1634 ayant été imprimée trois fois la même année — on én trouve cinq imprimées en Allemagne et en Suisse; une à Alcala de Henares; une à Londres, qui est la dernière (1802); et une seule, mais sans indication d'auteur ni de localité, imprimée probablement en France.

Pour un observateur attentif, il se dégage de l'ensemble de ces traductions, de leur nombre dans un même pays, du courage des traducteurs à s'affirmer, un certain sentiment de

l'esprit du temps et des nations dont elles procèdent.

Leur petit nombre ne doit pas surprendre. Elles avaient besoin, pour être livrées à la publicité, de plus de courage que les éditions latines. Aussi sont-elles, si on tient compte des circonstances qui ont déterminé leur apparition, l'effet d'un mouvement spontané, l'expression de l'âme des peuples, à un moment où la guerre les avait réduits au désespoir ; la voix de la raison se faisant jour à travers le chaos des passions humaines. Mais la voix de la raison ne peut pas se faire entendre impunément et ceux qui défient la force brutale qui veut l'étouffer sont, le plus souvent, victimes de leur courage.

Il faut d'autant plus admirer l'esprit d'abnégation des traducteurs de cet ouvrage, le premier qui ait donné une voix à la souffrance des faibles opposés aux Puissants et transmis à la

Postérité l'écho de leur plainte.

Ils avaient certainement compris que la Querela pacis était, eu égard à la profondeur de son sujet et à l'esprit philosophique dont elle est imprégnée, en avance sur la mentalité ordinaire de leur temps et qu'on ne pouvait en comprendre pleinement la beauté, ni en appliquer la morale, qu'à la condition de la mettre à la portée de tous afin qu'elle soit constamment présente à leur esprit. Ils ont pensé tout autant au présent qu'à l'avenir et ont espéré que leur exemple serait suivi. C'est de cette manière qu'il faut s'expliquer l'effort infatigable des tra-

ducteurs et éditeurs qui ont travaillé les uns et les autres, non par amour du gain, mais par amour de la paix. Ce sont des efforts tout aussi louables que méritoires, car ils avaient en vue l'amélioration de notre condition ici-bas.

Querela pacis. Le monde a-t-il changé? N'a-t-il pas, au contraire, suivi la voie dont Erasme voulait le détourner? Victimes de la manie aussi triste que coupable de contempler avec mépris le passé au lieu d'y puiser des remèdes pour notre amélioration, éblouis par une civilisation développée dans un sens funeste, nous sommes loin de nous rendre compte de l'étendue de nos erreurs et des progrès que la morale sublime de la Querela pacis pourrait encore nous faire réaliser.

Malheureusement, des ouvrages comme la Querela pacis, ensevelis dans la poussière des siècles, éveillant les ombres d'un passé « barbare » et dont on se croit si loin, ne peuvent être, pour le monde présent, qu'un objet de pitié et de mépris.

Les générations futures nous considéreront à bon droit avec le même mépris et nous reprocheront notre erreur funeste.

The state of the s

A COUNTY OF STREET WHAT SHEET

The base of the first of the Section and the

of the strengther along the new strengther and the notice in the same.

attended to the contract of the state of the

Les idées de la Querela Pacis et des autres écrits pacifistes d'Erasme

Le chapitre précédent nous a permis de fixer la genèse de la Querela pacis elle-même. Celle de ses idées essentielles et qui se reflètent comme on le verra plus loin dans tous les écrits pacifistes d'Erasme, il faut la chercher dans la période de guerres presque ininterrompues qui s'est écoulée depuis le commencement des guerres d'Italie jusqu'au Traité de Noyon. Ces conflits continuels, qui tinrent pendant un quart de siècle l'Europe sous les armes, expliquent cette aspiration des peuples à une paix durable qui était devenue une inéluctable nécessité.

A aucune autre époque il n'y eut cependant autant de négociations et de protestations d'amitié indissoluble entre les princes. A les considérer de près, on est vraiment révolté par l'illogisme et l'égoïsme qui les caractérisent et qui semblent un défi à la justice et aux droits des nations. Stériles chaque fois qu'elles envisagent un remède aux malheurs des peuples, poursuivies dans leurs plus cruels effets lorsqu'elles doivent donner lieu à des actes d'hostilité, ces négociations sont dépourvues de toute humanité, de tout sentiment d'honneur et de dignité: la foi donnée y est mesurée à l'intérêt du moment et à l'inconstance des événements; les mariages des princes s'y accomodent avec cynisme du martyre des peuples et des désastres des nations.

Deux faits historiques dominent les événements et agitent tous les débats diplomatiques au commencement du seizième siècle : 1. La conquête de l'Italie par les Français (1). 2. Le

⁽¹⁾ LAVISSE, Histoire de France, V: I, p. 131.

conflit des Maisons de Habsbourg et de Valois au sujet de l'héritage de Charles le Téméraire. « La France a été le principal artisan des événements; c'est elle qui a commencé la guerre, qui, la première a armé l'Europe contre l'Italie, et c'est presque toujours contre elle que les grandes puissances et l'Italie se sont armées » (1). L'effort des Papes se borne pour la plupart d'entre eux à défendre l'intégrité des Etats de l'Eglise et à empêcher, lorsque les événements les y autorisent, la prépondérance des Puissances étrangères et particulièrement des Français en Italie. Mais quelle que soit la nature de ces événements ou de leurs complications, ils prennent naissance dans ces deux foyers de haine, de discorde et d'intrigues, allumés de gaîté de cœur par les Maisons de Habsbourg et de Valois, par des princes qui, tout en s'intitulant Maximus, Christianissimus ou Catholicus, trouvent moyen de concilier la perfidie la plus consommée et l'égoïsme le plus monstrueux avec leur titre de Chrétien et leur prétentions de s'ériger en défenseurs de l'Eglise.

Jamais on n'a vu la cupidité des Princes se manifester avec plus de cynisme et provoquer des complications plus étranges qu'à cette époque, une des plus sombres de l'histoire et qui devait décider de l'orientation de la politique européenne pendant plus de deux siècles. Les mariages ou projets de mariage servent de base aux traités. Comme le plus souvent ces mariages ne se réalisent pas — ils ne sont même pas, en général, dans la pensée des négociateurs, destinés à se réaliser, — la conséquence en est la désorganisation politique ou l'anarchie morale d'un ou de plusieurs peuples. On voit les royaumes, les duchés, les républiques et les villes passer de main en main, s'arracher successivement, tantôt à un joug, tantôt à un autre, et se débattre dans les convulsions de l'agonie, pendant que les causes qui ont provoqué leur martyre disparaissent subitement, suivant le caprice des princes qui les ont créées, pour en engendrer d'autres qui font succéder dans l'esprit des peuples, à l'espoir de la délivrance, le plus morne abattement.

Car aux plus sanglants duels des nations correspondent les comédies qui se passent dans les coulisses diplomatiques :

⁽¹⁾ LAVISSE, Histoire de France, V; 1, p. 131.

réconciliations des princes, divisions des alliés, bouleversement des alliances, si bien que l'ami d'aujourd'hui devient l'ennemi de demain, humilié, terrassé, et quelquefois emprisonné à la manière des bêtes féroces.

Les Princes ne se préoccupent jamais du choix des moyens en vue des fins qu'ils se proposent. Cette fin seule importe : elle justifie les moyens les plus audacieux : Projet de mariage ou prétexte artificieux de la « Réforme de l'Eglise » sont également bons pour leurrer les peuples et prêter une apparence de justice ou de dignité aux pires machinations. La menace d'un Concile réformateur de l'Eglise et de la déposition du Pape était devenue, au commencement du xvr siècle, le deus ex machina auquel les princes recouraient pour donner satisfaction à leurs sentiments de haine et de vengeance, quel que soit le respect dû à la Chaire Pontificale. Peu soucieux de se voir dégradés dans l'opinion universelle, les princes maniaient cette arme indigne avec toute la violence dont ils étaient capables, faisant de leurs peuples les complices de leurs passions et de leurs abus, mais se réservant toutefois le droit d'adopter brusquement des sentiments contraires, dès que leurs intérêts changeaient de nature et que l'alliance et le concours des Papes leur devenaient nécessaires. Et au milieu de cette confusion de sentiments de haine et d'amitié, de ces alliances nouées, rompues, brisées, renouées, de ces négociations joyeuses qui donnent lieu à de nouveaux actes d'hostilité, les Princes songeaient à l'immortalité pendant que les peuples s'entre-déchiraient, payant de leur sang les caprices de leurs Maîtres.

Car quelle que soit la direction de leur politique, quelles que soient les armes qu'ils puisent dans leur arsenal d'intrigues, d'infamie et de mensonge, quels que soient leurs échecs ou leurs victoires, ils ne sont jamais ni assez contents de leurs succès, ni assez brisés par leurs déboires pour ne pas recommencer aussitôt les pourparlers, les machinations et la lutte en vue de nouveaux succès.

Tel était le caractère de la politique des princes au commencement du xvr siècle, tel était le martyre des nations. Et cependant, personne n'élevait la voix pour protester courageusement contre ce malheureux état de choses. Les Rois « représentants de Dieu sur la terre » s'attribuaient sa Toute-Puissance en oubliant leur titre même de Chrétiens en vertu duquel ils s'estimaient ses Lieutenants ici bas. L'Europe traversait une de ces crises funestes qui ont toujours fini par s'imposer à l'attention d'une élite d'hommes de bien et par leur inspirer le courage d'user de la seule ressource qui restât à leur disposition pour l'apaiser. Cette ressource est l'appel à la raison : faire comprendre aux princes et aux peuples que l'injustice, le désordre et l'incohérence se sont substitués à l'ordre social et moral du monde, que l'anarchie morale qui règne le précipite insensiblement à sa perte ; rendre les peuples conscients de leurs droits et les princes de leurs devoirs en étalant le martyre des uns et les abus des autres : c'est la mission du Philosophe, défenseur de la raison qu'il doit réintégrer dans ses droits.

C'est donc en suivant l'évolution des événements que s'élaborèrent insensiblement les idées contenues dans la Querela pacis. Ces événements constituent une des pages les plus tristes de l'Histoire du Continent et peut-être leurs excès et la direction nouvelle donnée à la politique des Etats, marque-t-elle le point de départ de l'ébranlement et du discrédit de la puissance monarchique.

Tant de divisions, de conflits armés, de négociations ne devaient-ils aboutir qu'à une paix factice qui permettrait aux grandes puissances de se ressaisir avant de reparaître dans l'arène et de prendre position dans la lutte nouvelle pour la

suprématie des nations et la conquête de l'Italie?

Quelle dure mission que celle de l'historien et du philosophe au xvr siècle! Encore les historiens se complètent-ils les uns les autres puisque leur nombre même permet, à l'aide de la critique historique, la reconstitution de l'Histoire. Mais en est-il de même pour le philosophe qui s'érige en moraliste et en bienfaiteur du genre humain? Il ne peut éluder la vérité, ni ménager les Puissants sans trahir le but même qu'il se propose et sans faire d'un ouvrage de morale sociale destiné à immortaliser son nom, un monument de la bassesse et de la servilité.

On verra si Erasme s'est bien acquitté de la mission qu'il s'est proposée et si les idées qu'il défend dans ses ouvrages pacifistes sont en effet le produit des événements politiques de son temps et des abus qui les caractérisent. Parmi les ouvrages pacifistes d'Erasme, le plus apprécié de son temps et le plus oublié du nôtre est, sans contredit, la Querela pacis. La Querela est une des improvisations les plus brillantes d'Erasme, mais elle est, si on la considère dans son ensemble, un de ses ouvrages les moins méthodiques; on ne peut y distinguer aucun plan. Faut-il attribuer à ce défaut de forme — et qui n'est d'ailleurs qu'apparent — l'oubli dans lequel elle est tombée? Des idées aussi fécondes que celles qu'elle contient doivent-elles nécessairement être exposées sous une forme parfaite pour attirer l'attention de ceux à qui il appartient de les présenter à la Postérité.

A quoi tient donc le grand mérite de cet ouvrage dont les idées pour la plupart ont été exprimées dans les compositions antérieures du philosophe? Il tient surtout au courage de ces idées, à leur puissance, à leur véhémence qui leur donnent un charme inconnu ailleurs et leur prêtent un éclat singulier. Ce courage surprend en même temps qu'il intéresse le lecteur et tient son attention en éveil.

C'est, en effet, cette hardiesse qui lui fait voir que la confusion de l'ensemble n'est qu'apparente et que la reprise de certaines idées est un procédé voulu, habilement exploité, pour introduire avec adresse les vérités que le moraliste a eu le plus à cœur d'exprimer. Car la vérité y est exposée à petites doses; elle tient plus d'une fois le lecteur en haleine et semble le plus souvent suggérée par la force des arguments, par des oppositions ou des contrastes. Lorsqu'elle s'affirme, sa véhémence est aussi grave dans le sens qu'elle est douce et humble dans le ton. Le philosophe conjure, implore, invite à l'exemple du Christ en même temps qu'il menace, gronde et avertit.

On ne pourrait comprendre toutes les allusions, ni goûter toute la beauté de la Querela pacis si on ne connaissait pas les autres écrits d'Erasme sur la guerre et particulièrement, son Institutio Principis Christiani. La Querela pacis semble compléter l'instruction contenue dans l'Institutio. Elle opposa à la réalité brutale des faits l'idéal qui doit servir de modèle à un prince; aux princes tels qu'ils sont, ce qu'ils devraient être; à l'horreur et à la défiance dont ils sont l'objet le respect et l'amour qu'ils doivent inspirer.

Le premier écrit d'Erasme sur la guerre l'Antipolemus

n'existe plus. Il avait été composé en 1507. Erasme se trouvait alors en Italie. Le Pape Jules II venait de réunir à l'Etat ecclésiastique Bologne et Pérouse: le hasard avait fait assister Erasme à l'entrée triomphale de Jules II à Bologne (10 novembre, 1506), qui scandalisa fort le philosophe (1). Quelques mois

⁽¹⁾ La magnificence et la pompe de cette réception ont donné lieu à un pamphlet très violent contre la Cour de Rome « Julius Exclusus » qu'Erasme désavous (Lettre au Cardinal Campège, 1er Mai 1519 : Allen, t. III, p. 575), mais dont, selon toutes probabilités, il était l'auteur. — Voir à ce sujet, Durann de Laur, Etudes sur Erasme, (Paris, Didier, 1872, 2 vol. in-8) à la fin du deuxième volume, la note L. L'auteur y rapproche Julius Exclusus des autres ouvrages d'Erasme et en tire, grâce à cette com-paraison qui met en évidence le style érasmien de Julius Exclusus, une preuve évidente qu'il en est l'auteur. En y regardant de près, on ne peut, en effet s'empêcher de reconnaître que le Julius trahit non seulement le style mais encore la pensée intime d'Erasme à l'égard de ce Pape. Quand on connaît les sentiments de la Cour de Bruxelles à l'égard du Pape, ceux qu'on avait suggérés à Erasme à son sujet et les allusions sévères et fréquentes à ce Pape dans les écrits et les lettres d'Erasme, on ne peut plus douter qu'il ne soit l'auteur de Julius Exclusus. — Voiri encore à ce sujet, Allen, The Age of Erasmus (1814, in-8), p. 185 etc...: Allen, Er. Opus Epist, Ep. 502, (t. II) et p. 603, app. VIII, t. I, où Thomas More parle à Erasme d'un certain « Julii genius » écrit de la main d'Erasme et que cet auteur avait réclamé (Ep. 543, t. II): le manuscrit avait été confié à More par Thomas Lupset, le secrétaire d'Erasme, qui trompant la confiance de son Maître, l'avait probablement communiqué à d'autres personnes que Thomas More. Il reconnaît ses torts à l'égerd d'Erasme, dans sonnes que Thomas More. Il reconnaît ses torts à l'égard d'Erasme dans une lettre qu'il lui adresse le 15 septembre 1517 (664, t. III) et où il s'agit d'un certain libellus qui circulait de main en main et dont l'impression avait exaspéré Erasme. Erasme ne cesse pourtant de protester dans toutes ses lettres qu'il n'en est pas l'auteur. S'il le fait même dans ses lettres à Morus, cela ne doit nullement induire en erreur, quand on sait combien souvent cet ami fidèle a pris sa défense. Ces lettres devaient probablement servir de circulaire et convaincre les accusateurs les plus rebelles d'Erasme de l'in-justice de leur accusation. Le contenu de ce libelle était, en effet, très compromettant pour son auteur. Il s'attaque non seulement à Jules II mais à la Papauté elle-même. Erasme y met en scène Jules II qui, arrivé aux portes du paradis est surpris de se voir arrêté par Saint-Pierre : « Secus loqueris si vel unum meorum triomphorum spectasses, vel cum Bononiam sum invectus, vel quem egi Romae subactis Venetiis, vel quo Bononio fugens, sum Romam revectus, vel quem hic egi postremum, Gallis praeter omnem spem fusis apud Ravenam. Si mannos, si caballos, si militum armorum speciem, si ducum ornamenta, si delectorum spectacula puerorum, tum Scipionos, Emilios, Augustos, sordidos ac frugales dixisses prae me. »

— Ce dialogue est d'une grande valeur historique. On y trouve des relations très précises sur l'état politique et religieux de l'Europe qui révèlent la connaissance profonde que l'auteur a de la diplomatie et des événements de son temps. Maximilien. Henri VIII. Ferdinand le Catholique y sont très de son temps. Maximilien, Henri VIII, Ferdinand le Catholique y sont très bien jugés et très sévèrement; Louis XII avec une certaine réserve, ou plutôt avec certains égards dans la forme. Le Pape avec tout autant de parti pris que de sévérité. Il y est représenté comme simoniaque, faux monnayeur et accusé d'avoir acheté le pontificat à prix d'argent. Cet opuscule contenant 30 p. in-8, se trouve à la bibliothèque Mazarine et fait suite aux actes du premier concile de Pise, sous ce titre : « Dialogus viri cujuspiam eruditissimi festivus sane et elegans ». Il a été imprimé pour la première fois en 1517. Plusieurs copies de cet ouvrage avaient circulé avant son impression. En mars, 1517, le Chancelier le Sauvage l'avait lu en copie et

après, il assista à la réception magnifique qui fut faite à ce Pontife à Rome (Annales Ecclésiastiques, mars 1507) et dont Erasme éprouve encore une grande tristesse. C'est pendant cette même année, que le Cardinal Raphaël de Saint-Georges chargea Erasme de la part de Jules II de faire un ouvrage en faveur de la guerre que ce Pontife voulait entreprendre contre les Vénitiens. Erasme fit deux discours mais contre la guerre. Le premier s'adressait directement au pape et avait pour but de le dissuader de faire la guerre aux Vénitiens (1). Il était écrit avec beaucoup de soin et de conviction. Erasme y fait allusion dans un de ses Adages, dans ces termes : « Nous parlerons quelque jour de tout ceci, plus au long, lorsque nous donnerons au public le livre que nous avons fait sous le titre de Déclamation contre la guerre (Antipolemus), que nous adressâmes à Jules II, dans le temps qu'il méditait la guerre contre les Vénitiens » (2). Le deuxième de ces ouvrages déterminait les conditions qui pouvaient seules autoriser cette guerre. Il a été également perdu.

En 1504, les Etats de Brabant avaient choisi Erasme pour faire le Panégyrique de Philippe le Beau, leur souverain, à son retour d'Espagne où il venait d'être reconnu comme héritier du roi Catholique (3), ce fut encore l'occasion d'un deuxième écrit, vraiment remarquable, contre la guerre. Le contenu de ce discours, prononcé dans le Palais de Bruxelles,

l'avait trouvé très à son goût : « Dialogus ille Iuli et Petri, ut intelligo, jamτο καγκελλαριφ μεγάλω manibus est et unice placet » (Allen, Ep. 543 : L. B., 208 : Erasme à Morus, 1er mars 1517). Le 19 juin 1518, Pierre Gilles écrit à Erasme que le dialogue de Jules II est vendu de tout côté et acheté par tout le monde : « Dialogus nescio cujus auctoris prorsus tamen eruditi de Julio, hic passim venditur: hunc nemo non emit, nemo non habet in ore. Hunc te vidisse maxime vellem : quanquam non dubium quin isthic quoque venun-detur. Ferdinandus illustrissimus Princeps faustis avibus applicuit, paucis ex nostribus comitatus. Aiunt hunc non falsi auctores comi et affabili esse ingenio moribus optimis et ad miraculum usque Latine doctum, nec ineloquentem » (ALLEN, Ep. 849: L. B. 436). Dans une lettre du 1er janvier 1519, (ALLEN, Ep. 909), Erasme se plaint à son ami, T. More que ses calomniateurs font de leur mieux pour propager la rumeur qu'il en était l'auteur. Il se défend dans plusieurs lettres de cette accusation et refuse de reconnaître

⁽¹⁾ Burigny (Jean Levesque, Vie d'Erasme, t. I, p. 145, 146) suppose que cet ouvrage peut avoir quelque rapport avec la Querela pacis. Mais cette analogie ne semble guère probable: les idées du premier semblent tenir plus directement du domaine de la diplomatie et de la politique, la Querela. pacis ne s'attarde pas à discuter des cas particuliers.
(2) Burigny, Erasme t. p. 145.

⁽³⁾ PIRENNE, Histoire de la Belgique, t. III, p. 66.

en janvier 1504, et qui était moins un panégyrique qu'une lecon bien enveloppée et très habile sur les devoirs d'un prince et contre la guerre, prouve que ses idées étaient d'un domaine que les Etats Généraux voulaient rendre très familier à leur prince. Philippe le Beau après avoir suivi jusqu'alors la politique pacifique suggérée par son Conseil, politique qu'on ne pouvait maintenir que par un rapprochement avec la France, commençait à s'affranchir de la tutelle de ses Ministres et des Etats Généraux et son attitude trahissait sa tendance à subordonner désormais les intérêts des Pays-Bas aux intérêts multiples qui le sollicitaient. Sa politique de nationale tendait à devenir dynastique; les dissentions, qui existaient entre son père, Maximilien et lui, venaient de prendre fin. Il cherchait alors à l'entraîner vers une alliance avec la France (1). C'était sans doute, la politique des Etats; mais les circonstances leur laissaient craindre que Philippe, n'ayant plus à redouter que la France portât secours à Charles d'Egmont, ne revendiquât ses droits sur la Gueldre et ils s'employaient de leur mieux à le maintenir dans les dispositions pacifiques qui avaient assuré jusqu'alors la politique des Pays-Bas (2). Le contenu même du Discours, la courtoisie ou plutôt la diplomatie de l'auteur à l'égard de la France laissent voir qu'Erasme était tout comme il le sera douze ans plus tard, un instrument de la politique des Etats Généraux des Pays-Bas. Il accomplissait une mission dont il s'acquittait avec honneur.

Les passages sur les devoirs d'un prince et sur les inconvénients de la guerre occupent les deux tiers de cet ouvrage. La plupart des idées de l'Institutio et de la Querela pacis s'y trouvent en germe. Quelques-unes y sont très amplement développées. On n'en trouve aucune qui ne soit contenue dans l'Institutio ou la Querela pacis. L'orateur signale au prince le danger de l'adulation (3) et l'exhorte à l'éviter. Il lui rappelle qu'un bon prince n'est pas tant le « pastor », le « custos », que le père de son peuple : le repos de ses sujets lui est confié ; il doit non seulement se garder de tous les vices, mais encore

⁽¹⁾ PIRENNE, Hist. Belg., III, p. 65.
(2) PIRENNE, Hist. Belg., III, p. 64-67. Les événements qui suivirent semblent trahir leur inquiétude et justifier leurs mesures : à peine le Traité de blent trahir leur inquiétude et justifier leurs mesures : à peine le Traité de Blois fut-in conclu, que Philippe revendiqua ses droits sur la Gueldre.
(3) L. B., Er. op. Omn., t. IV, p. 529.

servir d'exemple à ses sujets (1), car, dit-il, c'est l'exemple d'un prince qui détermine la nature des mœurs de son peuple. Erasme rend hommage au pacifisme de Philippe et à son art de se faire aimer par son peuple et fonde sa gloire sur ces nobles vertus qui forment le véritable apanage d'un prince et peuvent seules le mettre à l'abri des infortunes (2). Un prince qui aime son peuple est invulnérable et invincible : jamais personne n'osera l'attaquer. Si cet amour lui fait défaut, aucune force ne pourra jamais le mettre à l'abri de la haine de son peuple et de celle de ses ennemis (3). Pour prouver la supériorité d'un prince pacifique sur un prince victorieux, Erasme montre les avantages qui résultent pour un Etat d'une politique pacifique et leur oppose ensuite les malheurs qui découlent d'une politique guerrière, quand même elle serait couronnée du succès de la victoire. Les sciences et les lettres florissent pendant la paix, les arts sont en vigueur, la religion prospère, les mœurs se perfectionnent, les ressources de l'Etat augmentent, le sentiment de fraternité s'établit parmi les hommes. Tous ces avantages sont perdus après une guerre : le sentiment religieux disparaît avec la paix, les mœurs se pervertissent, l'égoïsme et la défiance s'emparent des âmes, les Lettres ne sont plus cultivées, les lois se taisent : elles ne parviennent plus à se faire entendre à travers le bruit des armes (4). Cependant les vieillards dépouillés de leurs soutiens s'épuisent dans la misère et dans le deuil, les femmes sont privées de leur maris, les enfants de leur pères, les champs sont dévastés, les villes détruites ou livrées aux flammes, les maisons pillées. Avec la violence de l'orage, la rage de l'enfer s'abat sur les mortels : elle divise, elle bouleverse tout, elle sème partout la calamité ou le désespoir.

Erasme esquisse ensuite le tableau d'une ville portant le lourd fardeau des conséquences de la guerre. Il y voit les vices contractés pendant la guerre régner en maîtres et étendre leurs ravages jusque dans les derniers recoins, avec cette violence qui mettra plusieurs années à se calmer; la ville inondée par une lie d'hommes, accablés de dettes ou d'infamie, qui se sen-

⁽¹⁾ L. B., t. IV, p. 530: E; 533: D-E; 533: F; 531: D. (2) L. B., Er. Op. Omn., t. IV, p. 534: B-D (3) Ibidem, 535: D-E. (4) Ibidem, 536: C-D.

tent comme enchaînés par la paix et donnent carrière à leurs instincts cherchant leur plaisir dans le malheur d'autrui et donnant ainsi l'exemple du crime et du brigandage (1). Et lorsque après de nombreuses années ces inconvénients commencent à disparaître, une nouvelle guerre s'annonce. Le philosophe attire l'attention du prince sur la facilité avec laquelle les guerres s'enchaînent aux guerres : « ex maximis (bellis) nascuntur maxima, ex uno plurima », il lui montre comment les maux s'enchaînent aux maux et réduisent les peuples à la barbarie et au désespoir : comment toute victoire est entachée de sang et d'infamie et trahit cette vérité que la paix la moins favorable est préférable à la plus juste des guerres (2).

Le philosophe estime que le témoignage le plus brillant d'une grande âme est pour un prince de ne pas craindre la guerre, s'il ne peut l'éviter ; il doit être d'autant moins désireux

de la déclarer qu'il est mieux préparé à la faire.

Les idées sur la guerre du Panégyrique (3) sont plus profondes que courageuses : elles gagneront plus d'intensité et de véhémence après une dizaine d'années lorsque la renommée d'Erasme sera établie et qu'il aura une certaine influence sur les puissants du monde.

Le 14 mars, 1514, il déplore les malheurs de la guerre dans une lettre adressée à l'Abbé de Saint-Bertin, Antonio de Bergues qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'Empereur Maximilien et aux cours d'Angleterre et des Pays-Bas. L'Europe était alors dans l'attente d'un événement. Léon X envoyait à toutes les Puissances des ambassadeurs en vue d'une pacification générale de l'Europe. Canossa, son Légat en France, négociait la paix entre l'Angleterre et la France. Louis XII, meurtri par l'échec qu'il venait d'éprouver, n'avait guère renoncé à conquérir le Milanais. Une trêve nouvellement conclue entre lui et Ferdinand le Catholique livrait à nouveau l'Italie à l'envahisseur : « Je vois, dit Erasme dans cette lettre à Antoine de Bergues, naître de grands mouvements ; daigne la faveur de Dieu calmer

⁽¹⁾ L. B., IV, p. 537: A-C. (2) Ibidem, p. 537. D-E.

⁽³⁾ Ad illustrissimum principem Philippum Austriae Archiducem, Maximiliani Caesaris filium, de triumphali profectione Hispaniensi, deque felici in patriam reditu, Pagenyricus Erasmi Roterdami. — La première édition imprimée par Erasme est de 1516, chez Froben à Bale avec l'Institutio Principis et autres ouvrages du même auteur. — Cet ouvrage n'a jamais été traduit.

cette tempête de la chrétienté » (1). Cette lettre renferme en germe les idées essentielles de la Querela pacis. Il y critique la démence des princes, leur perfidie, leur aveuglement, leur politique peu chrétienne. Il cherche la cause des guerres qui se poursuivent sans trêve, et trouve la colère, l'ambition et la sottise. Il introduit l'idée de fraternité universelle entre les chrétiens et manifeste son mépris contre les soldats mercenaires, ces vils scélérais dont l'arrogance et le cynisme ne peuvent décider les princes à se passer de leurs services : « Ce sont des assassins, des incestueux et des débauchés, les plus vils mercenaires à qui le moindre gain est plus cher que la vie. Il faut recevoir ce ramas d'hommes dans les champs et dans les villes : les princes doivent se faire leurs esclaves pour se venger de leurs égaux ». Erasme oppose les effets piteux de la guerre aux efforts et aux dépenses nécessités par elle ; le gain réalisé par une guerre même heureuse, aux dépenses monstrueuses auxquelles elle a donné lieu. Il avance cette assertion qu'il développera largement et heureusement dans la Querela pacis: « Le peuple fonde et embellit les villes, la folie des princes les détruit » (2). Il proclame cette vérité que trois siècles après lui Montesquieu s'attachera à prouver dans un livre mémorable : Quanto sanguine paratum est Romanorum imperium et quam mox coepit concedere » (3). Enfin, il blame sévèrement l'attitude perfide des princes : « Il y a des princes qui déterminent d'abord ce qu'ils veulent et cherchent ensuite des prétextes pour déclarer la guerre »; leur indifférence pour le bien-être du peuple. « Il ne s'agit pas, en effet, du salut du peuple, mais seulement de savoir s'il appellera prince celui-ci ou celui-là ». Il ajoute que c'est le consentement du peuple qui a fait de tout temps le prince et non pas la guerre, et que les royaumes ne sont pas des domaines privés dont les princes puissent disposer à leur aise. Il n'y a pas jusqu'à la question d'arbitrage qu'il ne touche dans cette lettre :

« Les Pontifes et les Evêques, les hommes éclairés et d'une justice à toute épreuve, peuvent résoudre les questions de ce genre sans faire naître la guerre qui est toujours suivie d'autres guerres et qui bouleverse de fond en comble les choses divines et

⁽¹⁾ Allen, Er. Opus Epist., Ep. 288; L. B. 144. (2) « Nunc plebs extruit et excolit urbes, stultitia principium evertit ». (3) Considération sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

humaines. C'est la mission du Pontife romain, des Cardinaux, des Evêques d'apaiser les divisions des princes chrétiens. C'est pour ce but qu'ils doivent déployé leur autorité et montrer ce que peut le respect dont on les entoure ».

Il termine par un chaleureux appel aux sentiments d'humanité de son correspondant et l'exhorte à user en ce sens de l'au-

torité dont il jouit à la cour de tant de princes.

Toutes ces idées prendront plus d'ampleur et seront exprimées avec plus de courage encore dans la Querela pacis (1).

Une année après, Erasme s'adressera dans le même sens au Pape Léon X (2). La plupart des Biographes d'Erasme ont jugé très sévèrement cette lettre où l'auteur « pousse la flatterie trop loin à l'égard du Pape » (3). Cétait la coutume de l'époque. Toutes les lettres du temps d'Erasme, adressées aux Puissants, renfermaient quelque flatterie ou quelque exagération relatives aux qualités ou vertus du destinataire. Erasme a le seul tort de flatter les personnalités auxquelles il s'adresse avec d'autant plus d'exagération qu'elles sont plus haut placées dans la hiérarchie sociale. Peut-être aussi voit-il ou veut-il voir dans le Pape non le Pontife faible et irrésolu qu'était Léon X, mais l'Etre supérieur et accompli que doit être le Pape, quand il s'adresse à lui dans ces termes : « Quanto ceteri mortales pecudibus, tanto ipse mortales universos majestate superat ».

Toutefois, en y regardant de près, on est tenté de conclure qu'Erasme comptait sur les flatteries exprimées au commencement de sa lettre pour faire excuser la hardiesse des conseils

qu'il donnait au pape.

Léon X poursuivait encore des négociations de paix dans toute l'Europe; mais il avait cependant conclu un accord préliminaire avec l'Empereur et le roi d'Espagne pour « défendre la chrétienté contre les Turcs », en réalité pour intimider François Ier qui, à peine monté sur le trône, méditait la conquête du Milanais. Erasme prend au sérieux l'expédition contre les Turcs

⁽¹⁾ Cette lettre a été immédiatement livrée à la publicité.
(2) 21 mai 1515 : Allen, Er. Opus Epist., Ep. 335 : L. B. 174.
(3) Amel. Libre Pens. Er. o., 186. — Wirklich ist dieser Brief ganz karaktéristisch. Erasmus erlaubte sich Schmeicheleien zu denen ein Luther, Melanchton und Zwingle sich nie erniedrigt häten : Hess. Er. Rot. t. I, 216, 217. Jansen. Zustände des Deulschen Volkes, seit dem Beguin der Politisch Kirchlichen Revolution (besorgt von Ludwig Pastor) Fribourg (Breisgau), 1915, p. 13.

et dissuade le pape de la tenter, dans un passage qui rachète largement les flatteries du début de sa lettre :

Nous avons, dit Erasme, un double combat à livrer : l'un contre les vices qui sont peut-être les seuls ennemis de la religion chrétienne ; l'autre contre les barbares impies, ennemis de la chrétienté et du Saint-Siège. Le premier est d'autant plus nécessaire qu'il est plus difficile. Il ne dépend que de nous et exige nos plus grands soins et tous nos efforts. Lorsque nous l'aurons gagné, le deuxième, entrepris sous l'égide du Christ, sera gagné de lui-même. Cependant ces deux combats sont très différents. Il y a de vrais chrétiens qui désapprouvent le deuxième, tandis que le premier est généralement approuvé. C'est, en effet, contre le vice que le Christ et saint Paul nous engagent à lutter, dans leurs exhortations ardentes, mais ni l'un ni l'autre ne nous conseillent de combattre les Turcs. En supposant toutefois qu'ils doivent être menés de front tous les deux, c'est le combat contre celui auquel nous convient la volonté et l'esprit divins qui exigera plus de forces et d'efforts : l'autre ne dépend que des hommes ».

N'est-ce pas éveiller dans le cœur du Pape le sentiment de sa mission que de lui dire : « le vice mortel et qui nous dévore est en nous, tâchons de le combattre : tâchons d'être chrétiens nous-mêmes avant de combattre ceux qui ne le sont pas » (1).

Un peu plus haut, en rendant hommage aux dispositions pacifiques de Léon X, Erasme lui avait rappelé qu'il n'appartient pas au successeur des Apôtres de faire la guerre et, après avoir blâmé l'attitude de Jules II, il l'engage par d'ardentes exhortations à ne jamais l'entreprendre : « Que d'autres célèbrent en leurs louanges les guerres hardiment fomentées ou heureusement faites par Jules II ; qu'ils passent en revue ses victoires obtenues par les armes et ses triomphes célébrés à la manière des rois. Quelle qu'en soit la gloire, ils seront forcés d'avouer qu'elle est associée à la douleur d'un grand nombre d'hommes. Celle de Léon X ne fait gémir ni murmurer personne : et il n'est pas

⁽¹⁾ Erasme a voulu certainement suggérer cette idée au Pape. Les Turcs ne sont la qu'un prétexte et son conseil ne semble viser la suppression d'une guerre contre les Turcs, qu'à condition qu'une croisade soit entreprise dans le seul but de les convertir au Christianisme. Cette hypothèse est désirable pour Erasme, à moins qu'il n'eût été absolument inconscient du danger que présentait pour la Chrétienté, la rapidité de l'avance des Turcs en Europe.

à craindre que la postérité condamne ce que les contemporains auront applaudi ». Il le conjure plus loin, de faire en sorte que la postérité puisse dire que si Jules a poussé tout le monde à la

guerre, il a rendu, lui, Léon, la paix au genre humain.

L'auteur de « Julius Exclusus » ne perd aucune occasion de blâmer Jules II. Il avait été excessivement sévère pour lui dans son Eloge de la Folie (1). Il attaquait encore sa vaillance guerrière dans le Bellum qu'il composait la même année, 1515. Il s'attaquera encore à lui dans la Plainte de la paix (2).

La première dissertation où Erasme discute largement le problème de la guerre est l'Adage Bellum ou Dulce bellum inexpertis. C'est un des ouvrages d'Erasme qui a été le moins remarqué par ses biographes et qui pose néanmoins avant l'Institutio Principis et la Querela pacis le grave problème du pacifisme. En somme, ces trois ouvrages, qui se suivent de près, forment un tout et défendent les mêmes idées (3). Dans le Bellum, l'attaque semble plus directe contre les partisans de la guerre. L'auteur part d'une citation de Vegetius (4), affirmant que la guerre est agréable à ceux qui n'en ont pas fait l'expérience « inexpertis enim dulcis est pugna », pour mettre en évidence par des exemples la vérité de cette assertion. La guerre, dit Erasme, est agréable à ceux qui la font de leur cabinet et qui ne la connaissent

^{(1) «} Quoique la guerre ne soit que férocité plus digne des bêtes, que de l'homme, que fureur inspirée par l'enfer comme disent les poètes, que peste des mœurs, que métier de brigands, qu'impiété qui répugne à Jésus-Christ, elle est pourtant la passion dominante de nos papes. Vous en verrez qui, prêts à descendre au tombeau, rappellent l'activité de leur jeunesse, ne se laissent ni rebuter par les dépenses, ni lasser par les fatigues, ni effrayer par les périls pour bouleverser le profane et le sacré et mettre la confusion et le désordre dans le monde. Ils trouvent encore d'habiles flatteurs qui et le désordre dans le monde. Ils trouvent encore d'habiles flatteurs qui décorent cette inexcusable frénésie du nom de piété, de zèle, de courage et ont des tournures pour concilier la charité chrétienne avec le meurtre et le carnage. » Lauda Stultitiae, L. B., t. IV, p. 484-485: A.

(2) Il n'y a pas de doute qu'Erasme soit prévenu contre Jules II. Ce pape

n'avait guère été aimé à la cour de Bruxelles et sa mémoire ne l'était guère davantage. Il ressort de la correspondance d'Erasme que le Chancelier le Sauvage le détestait. On trouve cette allusion dans une lettre du 18 février 1517: « Immensum est quod illi tribuit Cancelarius » (à Jules II: Allen, Er. Opus Epist., Ep. 532). Dans une autre du 1er mars 1517, Erasmus dit à Morus au sujet de Julius exclusus: « Ce dialogue est déjà entre les mains du Chancelier : il lui plait singulièrement. »

⁽³⁾ La première impression de Bellum a été faite dans la grande édition des Adages, de 1515, chez Froben (Van der Haegen, Biblit. Brasm. 1897, p. 483).

⁽⁴⁾ De re militari, chap. XIV.

que de nom : pour juger de sa douceur, il faut demander l'avis des vieillards qui l'ont faite et qui se priveraient volontiers du plaisir de la recommencer (1). S'il existe une entreprise dans les affaires du monde qu'il faille aborder avec plus d'hésitation, décrier, et tâcher d'éviter par tous les moyens possibles, c'est sans contredit, la guerre. Après ce début, le philosophe attaque les partisans de la guerre. Il ne manque cependant ni de Jurisconsultes, ni de Théologiens qui exhortent à la guerre; et les choses sont arrivées à ce point qu'il semble étonnant qu'il puisse exister des hommes capables de ne pas l'aimer. L'auteur plaint l'humanité qui se rue, de gaîté de cœur, à sa perte. De même qu'il le fera pour la Querela pacis, il cherche des arguments pour convaincre que l'homme est fait pour la paix : que sa nature et sa faiblesse, que les sentiments dont il est doué, son goût de l'amitié, l'invitent à la paix et à la concorde ; que la guerre est le propre des bêtes, qu'elle ne convient pas aux hommes (2). Il reprend la thèse de la nécessité de la paix, pour le développement des arts et des lettres (3), pour le perfectionnement des mœurs, pour le respect des lois, il oppose à ces bienfaits l'anarchie de la dissolution des mœurs au détriment de la religion et montre ensuite à quel point cet état se prolonge grâce aux guerres qui s'enchaînent les unes aux autres (4) : « Quin etiam bellum e bello seritur, e simulato verum, e pusillo maximum exoritur, neque raro solet in his accedere quod de Lernaeo monstro fabulis proditum est ».

L'auteur dénonce ensuite les ressorts cachés de la politi-

⁽¹⁾ L. B. t. II, p. 951. (2) Ibidem, p. 952.

⁽³⁾ Idée familière au moyen âge et exprimée pour la première fois au ve siècle par Cassiodor, le célèbre homme d'Etat de Théodoric le Grand, dans une lettre adressée au nom de ce prince à l'Empereur Anastase t « Omni quippe regno desiderabilis debet esse tranquillitas, in qua et populi proficiunt et utilitas gentium custoditur. Haec est enim bonarum artium decora mater. Haec mortalium genus reparabili successione multiplicans facultates protendit, mores excolit. Et tantum rerum ignarus agnoscitur, qui eam minime quaesise sentitur » (Monum. Germ. historica: Auctores antiquissimi, XII, p. 10). — Ces mêmes paroles se trouvent comme Introduction à la tête du livre célèbre de Marsile de Padoue Defensar pacis. Elles auraient été utilisées (Herman Grauert, Dante; Bruder Htlarius und das Sehnen nach Frieden aus den Akademischen Monatsblättern, 1899, Köln, 25 août, p. 22) par Dante dans un traité de paix du 6 octobre 1306, conclu à Lunigiana par la médiation de ce poète entre l'Evêque Antonio de Luni et le Margrave de Malaspina dont il était le représentant.

(4) Ibidem, 954.

que des princes, les causes frivoles de la guerre (1) et oppose à la vanité de ces causes, la confusion et les désordres qu'elles produisent. Ces causes sont celles qu'il exposera dans l'Institutio Principis et dans la Querela pacis: ob inanissimos ditionum titulos, ob puerilem iram, ob interceptam mulierculam, ob causas his quoque multo magis ridiculas ».

C'est pour des causes de cette nature que « les princes en viennent aux mains avec les princes, les cités avec les cités, les peuples avec les peuples, les parents avec les parents, le frère avec le frère, le fils avec le père, le Chrétien avec le Chrétien ». Mais ce n'est pas tout : il y a des personnes qui décernent des louanges à la guerre et qui appellent sainte cette entreprise infernale, qui excitent même les ennemis les uns contre les autres, jetant autant qu'ils peuvent de l'huile sur le feu.

Erasme fait le calcul de ce qu'une guerre a coûté, y compris le sang coulé, les fatigues endurées, les dangers courus. Il calcule ensuite ce qu'elle à produit et ce qu'aurait coûté et produit la paix et il finit par démontrer les sacrifices immenses qu'entraîne une guerre (2). Un prince ne peut jamais nuire à son ennemis sans se nuire d'abord à soi-même. Il faut que les hommes soient fous ou possédés par les furies infernales pour ne pas comprendre combien ils se nuisent les uns aux autres : le philosophe exhorte les hommes à se rappeler qu'ils sont chrétiens et frères et leur propose l'exemple du Christ. Toutes ces idées d'Erasme seront reprises dans la Plainte de la Paix.

La Paix est outrée de voir les Princes chrétiens user d'une tyrannie qui dépasse celle de tous les despotes du passé. Cette tyrannie, Erasme l'avait déjà dénoncée dans le *Bellum*:

« Il y a des princes, dit-il, qui excitent à la guerre, sans aucun autre but que celui d'exercer plus librement leur autorité. Car en temps de paix, l'autorité du Sénat, la dignité des Magistrats, la vigueur des lois ne négligent rien pour opposer le plus d'obstacles possibles à leurs caprices; tandis que pendant la guerre la direction des affaires de l'Etat, étant confiée entre les mains d'un petit nombre de Favoris du prince, ceux-ci sont tout

⁽¹⁾ L. B., t. II, p. 954: E. (2) Ibidem, 959.

puissants, pendant que les sujets les plus honnêtes, incapables de flatter leur prince, sont éloignés. C'est alors que les princes sont dans leur élément: ils exigent tous les impôts qu'il leur plaît. En un mot, ils sentent plus que jamais qu'ils sont vraiment rois. Cependant, les favoris s'entendent secrètement au préjudice du malheureux peuple qu'ils finissent par ronger jusqu'à la racine. Est-il donc admissible que des gens animés de tels sentiments envisagent à contre-cœur la perspective d'une guerre quelle qu'en soit la nature? » (1).

Parmi les dernières questions discutées dans le Bellum, Erasme accorde une attention particulière à l'Arbitrage. Il le présente et le propose avec la certitude qu'il ne dépend que de la volonté des princes de lui accorder l'attention qu'il mérite.

« Si les princes chrétiens, dit-il, ne peuvent s'entendre ni dédaigner des raisons aussi méprisables que celles qu'ils invoquent pour recourir avec tant d'empressement aux armes, pourquoi ne recourent-ils pas à des arbitres ? Il y a dans le monde tant d'évêques érudits, tant d'abbés vénérables, tant de nobles distingués, s'imposant par leur âge et dont la prudence dans les affaires est très appréciable ; il y a enfin des Conseils, des Sénats, institués non sans aucun but, par nos ancêtres. Pourquoi les princes ne recourent-ils pas plutôt à leur arbitrage, pour régler les moindres différends qui s'élèvent entre eux ? (2).

Enfin Erasme reprend en dernier lieu la question de la guerre contre les Turcs qu'il désapprouve :

« C'est, dit-il, offenser la religion que de gagner les Turcs par le fer à la religion chrétienne. C'est par l'exemple d'une vie véritablement chrétienne qu'on pourrait plutôt les gagner au Christianisme: c'est en manifestant l'esprit de tolérance, le mépris de la vie et des richesses. Si la religion chrétienne avait été imposée aux humains par la force armée, si elle avait été consolidée par le fer, il nous serait permis d'user des mêmes armes; mais puisqu'elle s'est affirmée par des moyens opposés, pourquoi recourir en son nom, aux secours payens pour réaliser les mêmes effets ? (3).

Erasme ne pousse-t-il pas trop loin son amour pour la

⁽¹⁾ L. B., t. II, p. 968.

⁽²⁾ L. B., t. II, p. 966.

⁽³⁾ Ibidem.

paix? D'ailleurs, personne, au moment où il écrivait son Bellum, ne pensait gagner les Turcs à la religion chrétienne. Son affirmation est donc aussi superflue qu'injuste. Les Puissances européennes se détruisaient entre elles sans discontinuer, pendant que les Turcs, les seuls et vrais ennemis de l'Europe, y continuaient leurs ravages et leurs conquêtes. Après la prise de Lépante (1499), le danger de leur invasion en Europe était devenu imminent. On les vit déboucher en Bosnie, y tomber comme un ouragan sur les possessions continentales de Venise, ravager la Valachie, la Moldavie, la Hongrie. En 1498, une armée turque ravageait la Pologne. Le danger turc fut l'objet de maintes délibérations dans le consistoire (1500, 1501) Louis XII avait envoyé une flotte en Orient sur les instances d'Anne de Bretagne; elle devait agir de concert avec les Vénitiens. Mais l'expédition échoua. Une deuxième n'eut pas plus de succès (1). C'était, semble-t-il, une simple diversion destinée à préparer, sans bruit, la conquête du royaume de Naples par les Français. Le projet d'une expédition contre les Turcs était une clause sans conséquence des traités se succédant sans fin. Plus le danger devenait sérieux, moins on s'en embarrassait.

Au commencement de février de l'année 1515, l'année même de la publication du Bellum, fut rédigé un accord préliminaire entre le Pape, l'Empereur, le roi d'Espagne, Milan et Gênes qui se proposaient de défendre la Chrétienté contre les Turcs. Mais cette défense n'était qu'un prétexte. Les contractants voulaient avant tout intimider François I et lui fermer le chemin de l'Italie. Maximilien ne rêvait que victoires contre les Turcs qui lui ouvriraient les perspectives du rétablissement de l'ancien Empire romain de l'Orient (2). Il voyait dans son esprit la Maison d'Autriche devenir la plus grande puissance européenne et servir de rempart à la Chrétienté contre l'éternel envahisseur qui menaçait ses Etats. Mais personne ne songeait sérieusement à attaquer les Turcs au moment même où des peuples chrétiens, en proie à leurs incursions, se défendaient vaillamment, leur opposant la résistance du désespoir. Une expédition contre les Turcs s'imposait donc

(1) LAVISSE, Hist. de France, V: I, p. 58.

⁽²⁾ KASER, Deutsche Gesch. zur Zeit Maximilians, t. II, p. 21-22.

impérieusement. Des mesures sérieuses en ce sens auraient fait rentrer en elles-mêmes les Puissances européennes qui s'entre-déchiraient pendant que leur ennemi commun forçait les remparts mêmes du Continent.

Ces détails pouvaient-ils être inconnus d'Erasme? A-t-il des raisons qui l'autorisent vraiment à craindre une expédition contre les Turcs dans le but de les convertir par la force armée au Christianisme? Ses craintes semblent tout à fait dépourvues de fondement. Elles ne seraient justifiées que si le Turc eût vécu tranquillement sans désir d'extension territoriale et s'il n'eût franchi la frontière du Continent.

La dernière page de Bellum est consacrée à un éloge éclatant de Léon X. Le philosophe chrétien place en lui l'espoir de toute la Chrétienté. Il a confiance dans sa sagesse, dans ses efforts, pour réaliser la paix générale et indestructible. C'est, dit Erasme, par ses propres ressources et mérites qu'un Pape doit s'efforcer de faire prospérer l'Eglise, non par les richesses ou par une politique guerrière. Ce modèle accompli, Erasme le trouve dans la personne de Léon X, dans ce digne vicaire du Christ, ami de la paix. La gloire de la paix est son lot, de même que celle de la guerre est celui de Jules II. De ces deux gloires, Erasme préfère la première : elle est la plus digne d'un successeur des Apôtres et n'est associée au malheur de personne.

Nous avons essayé de mettre en évidence les idées essentielles du Bellum. Le cadre de notre sujet ne nous autorise pas à insister sur les détails, qui nous permettraient de donner une idée exacte de la beauté de cet ouvrage. La conformité du ton, la reprise des mêmes idées qui ne semble nullement embarrasser Erasme, la nécessité de leur expression dans un espace limité: tous ces éléments qui rendent notre tâche difficile ne doivent nullement faire méconnaître la beauté incomparable de cet ouvrage (1).

⁽¹⁾ Le Bellum compte beaucoup plus de traductions que la Querela paces. (Voir plus haut : « Bibliographie : Bellum, p. 214. Les plus nombreuses sont anglaises, mais elles ne contiennent le plus souvent que des fragments de Bellum sous le titre Antipolemus. La dernière est de 1853. Les traductions allemandes et néerlandaises sont moins nombreuses mais complètes. Les dernières sont de 1659 et de 1853. Il n'existe aucune traduction française de Bellum, si ce n'est des fragments publiés avec d'autres opuscules ou lettres d'Erasme. Ils ont été pour la plupart imprimés à Londres. Le dernièr est de 1828. (Biblioth. Erasm, Van der Haegen, Gand, 1897).

L'adage Scarabeus défend les mêmes idées : la différence ne réside que dans la forme et dans le ton, qui leur prêtent une évidence et un éclat singuliers (1). Le texte de cet ouvrage n'est qu'une partie ou plutôt un commentaire de l'adage Scarabeus aquilam quærit. Il commence par la description des mœurs de l'aigle et du scarabée et raconte la guerre sans trêve qui existe entre ces deux animaux. En décrivant ces mœurs, l'auteur s'écarte bien souvent de son sujet et donne libre cours à son esprit mordant pour décocher des traits contre les princes, dont les abus monstrueux sont étalés avec tout autant d'adresse que de liberté. Le moraliste aborde par ce procédé des problèmes d'une grave importance. S'il n'attaque pas le principe monarchique, la puissance monarchique y est courageusement discutée de même que le régime politique qui autorise les abus. En un mot, Erasme, dans son Scarabée, déclare ouvertement la guerre aux rois. Il dépeint pour le leur comparer « l'aigle sinistre aux serres recourbées, l'oiseau carnassier, ennemi de la paix et du repos, né pour les combats, les rapines et les déprédations » (2).

Erasme est surpris qu'on décerne parmi les oiseaux, la royauté à l'aigle, l'animal « le plus puissant pour faire le mal et dont la cruauté n'est jamais satisfaite ». Il conclut que cette préférence est due à cette circonstance qu'il peut se passer des suffrages populaires et exercer à son aise la royauté. Et, en effet, l'aigle est le seul oiseau qui ne soit susceptible d'aucune éducation et qu'aucun effort ne puisse apprivoiser; le seul qui suive avec aveuglement l'impulsion de la nature et qui trouve naturel de satisfaire ses moindres caprices : « Ils sentent bien la vérité de cette peinture les pays qui savent par expérience ce que leur ont coûté les élans indomptables de leurs princes » (3). Mais ce qui l'étonne encore plus, c'est qu'on ait choisi parmi les aigles, celui qui a le bec le plus recourbé, les serres les plus crochues : « l'oiseau carnivore, ennemi de la paix et du repos, né pour le combat, les rapines et les déprédations » : quel rapport entre cette image et l'idée d'un roi dont les qua-

(3) L. B., t. II, p. 870.

Un des articles les plus étendus de Chiliades, il parut pour la première fois dans l'édition de Bâle, 1515, du grand ouvrage Chiliades III, Centuriae VIII, Nr I.

⁽²⁾ On insistera de préférence sur les passages qui tiennent du domaine des idées de la Querela pacis.

lités primordiales sont la clémence et la volonté de ne nuire à personne, qui se dévoue sans réserve aux intérêts du peuple et à ce point, qu'un fameux sage, à qui l'on demandait un jour quelle était la chose la plus utile, pût répondre, « un roi » : « C'est le portrait que les sages font du roi ; on le trouve, en effet, dans la république de Platon; mais dans les annales de l'histoire, à peine en trouve-t-on un ou deux qu'on puisse rapprocher de ce modèle ».

Erasme esquisse ensuite le tableau du roi des « époques récentes » : « Certes, si l'on examine de près les princes des époques récentes, je crains qu'on n'en rencontre aucun, auquel ne convienne la raillerie outrageante d'Homère, qu'Achille lance à Agamemnon: « roi mangeur de son peuple » (1).

Et cependant « ils ne se sont pas contentés du nom de rai qui paraît excessif même aux anciens empereurs de Rome. On a appelé dieux ceux qui n'étaient pas même des hommes, invincibles ceux qui furent toujours vaincus, augustes, ceux qui sont petits en toute chose ; sérénissimes ceux qui troublent le monde par les orages de la guerre et par des agitations insensées, illustrissimes ceux qui sont plongés dans la plus complète ignorance, catholiques ceux qui ont tout en vue plutôt que le Christ. Toute le temps que laissent à ces dieux, à ces illustres, à ces triomphateurs, le jeu, les festins, la chasse, la débauche, ils le consacrent à des pensées vraiment royales. Ils apportent toute leur application à ce que les lois, les édits, les guerres, la paix, les traités, les conseils, les jugements, le sacré comme le profane, fassent converger la fortune de tous les citoyens vers leur trésor : c'est-à-dire, dans un tonneau percé, et à l'exemple des aigles, ils s'engraissent eux et leurs petits avec les entrailles des oiseaux inoffensifs (2).

Les traits de ce genre se succèdent sans aucune réserve, mais Erasme trouve facilement le moyen de se mettre à l'abri, tout en en ajoutant d'autres : « De piis ac bonis non loquor, quod, semel dictum, ubique velim meminisse lectorem ».

On le verra inviter les princes dans la Querela pacis à fixer une fois pour toutes les, frontières de leurs Etats, afin d'éviter des guerres pour l'extension de leurs territoires. Dans Bellum,

⁽¹⁾ L. B., t. II, p. 870-871.
(2) L. B., t. II, p. 870-871: A.ut omnes omnium fortunam in suum convertant fiscum ».

il raille cette manie des princes de reculer leurs frontières et blâme les extrémités auxquelles les pousse leur avidité. Dans le <u>Scarabeus</u>, Erasme dénonce la rapacité des favoris et des Conseillers des princes, comme étant la cause essentielle de la manie des conquêtes :

« Un couple d'aigle détermine le vaste espace qui suffit à sa rapacité: mais pour nos aigles quel est le royaume assez vaste qui suffise à la leur? Quel désir violent d'étendre leur domination à l'infini! Quelles luttes avec les aigles et les milans voisins au sujet des limites de leurs Etats: c'est-à-dire au sujet de l'étendue de leur proie. Il ne suffisait pas à nos aigles d'avoir un bec et des serres crochues, il leur fallait encore des yeux plus perçants que ceux du lynx, capables de regarder fixement le soleil. Ils peuvent donc épier leur proie de loin. Toutefois, le roi des oiseaux n'a que deux yeux, un bec, des serres, un ventre unique. Mais chez nos aigles combien d'oreilles, d'yeux, de serres, de becs, de ventres insatiables! Rien n'est à l'abri de ces ravisseurs, pas même ce qui est enfoui dans l'endroit le plus retiré de nos maisons » (1).

Enfin Erasme s'attaque à l'hypocrisie des princes, à leur politique perfide et cruelle, à leur égoïsme cynique qu'il caractérise en vrai contemporain de Machiavel, avec autant d'adresse que d'esprit :

a A la force et aux armes naturelles du corps, l'aigle joint la ruse de l'esprit. En marchant, il rentre ses serres, pour que leurs pointes ne s'émoussent pas et qu'elles ne perdent pas de leur force au moment de l'attaque. Il attaque seulement l'animal auquel il se croit supérieur en force. Il ne s'abat pas sur sa proie d'une seule volée comme les autres oiseaux de proie. Il ne chasse qu'à ses heures et lorsqu'il n'y a personne dans les champs. Il ne dévore pas sa proie sur place, de peur d'une surprise : il l'emporte dans son aire et ne revient dans les champs qu'après avoir consulté et refait ses forces... Il engagea un jour la tortue à se laisser enlever dans les airs, promettant de lui apprendre à voler ; mais c'était pour la laisser tomber sur un rocher afin de faire ses délices du malheur d'autrui, à la manière des tyrans. Si l'on réfléchit aux ruses, aux stratagèmes, aux machinations, aux artifices dont s'arment les mauvais princes pour dépouiller les

⁽¹⁾ L. B., t. II, p. 870-871 : « ...etiam scrinis sunt obstrusa ».

peuples : lois fiscales, amendes, faux prétextes, guerres simulées, dénonciations, alliances de famille, on conviendra que l'aigle

n'est pas digne de porter le nom de roi.

« Mais à quel ennemi fait la guerre ce noble brigand? Il laisse aux éperviers les proies minimes; il attaque les quadrupèdes non sans péril, mais non sans espoir de la victoire, comme il convient à un chef intrépide. Le lièvre est sa victime accoutumée; et une espèce d'aigles est surnommée léporine, comme Scipion fut appelé l'Africain. Il ne dédaigne pas cet ennemi poltron en considération de sa chair succulente. S'il a peu de gloire, il a beaucoup de profit. Il triomphe du cerf; mais il a besoin de joindre à sa force la peau du renard: il se roule d'abord dans la poussière; ensuite, se penchant sur le cornes du cerf, il secoue ses ailes sur les yeux de l'animal. Le renard est son ennemi irréconciliable depuis que l'aigle, par une perfidie royale, dévora les petits de son voisin absent. Il nourrit aussi une sourde inimitié contre le vautour, son rival en ruse et en férocité; mais il est plus cruel et plus noble que lui car il ne dévore que l'animal qu'il a tué » (1).

Erasme montre comment ces « monstres belliqueux » trouvent parfois leur maître parmi les plus faibles et nourrissent malgré eux, des craintes qui les dévorent. Il affirme très discrètement la mission de l'humaniste et les sacrifices qu'elle exige de sa part : il propose enfin, la démocratie comme étant seule capable de dompter le despotisme des princes et fait pressentir la suprématie que, par la force des événements, la volonté du peuple acquerra un jour sur les caprices des princes (2).

« Il n'est pas étonnant que ce monstre belliqueux soit en guerre avec les cygnes, ces oiseaux poétiques. Ce qui est surpre-

(1) L. B., t. II, p. 874.

⁽²⁾ Ce sont des idées démocratiques qui surprennent sous la plume d'un auteur du commencement du xvr siècle; toutefois elles ont moins de mérite qu'on ne le croirait au premier abord, quand on pense qu'elles ont été très familières et maintes fois discutées au moyen âge. Saint Thomas d'Aquin les avait proposées bien avant Erasme à l'attention des légistes....: (J. Zeiler, L'idée de l'Etat dans saint Thomas d'Aquin, Paris, 1910, p. 27-28). Partant de l'idée du Gouvernement monarchique et des inconvénients que présente chacune des deux monarchies l'élective et l'héréditaire, saint Thomas en décrivant les excès du Tyran et les conséquences auxquelles ils donnent lieu, arrive à l'idée d'un Gouvernement intermédiaire s'exerçant entre le monarque et le peuple et qu'il nomme gouvernement mixte. Ce serait, suivant saint Thomas le seul gouvernement de nature à tenir l'équilibre entre le Prince et ses sujets et à réaliser le gouvernement modéré, seul

nant, c'est qu'un monstre si belliqueux soit vaincu par eux. La race des poètes n'est guère agréable non plus aux monarques dont la conscience est impure, car c'est une race indépendante et bavarde qui aime mieux quelquefois être ramenée aux carrières que de se taire. Si quelque sujet les irrite, ils transmettent à la postérité les mystères des rois... L'aigle n'est pas non plus l'ami des grues : sans doute parce qu'elles aiment passionnément la démocratie, très odieuse aux monarques... Enfin, il fait une guerre très acharnée à l'épervier de nuit : les tyrans aussi ne détestent rien tant que ceux qui, très éloignés de penser comme le vulgaire, voient très clair au milieu des ténèbres » (1).

Telle est la nature de cette satire. Erasme dénonce par ses hardiesses tous les abus auxquels peut donner lieu le principe monarchique mal interprêté. Il reproche aux princes de sacrifier le repos du monde à leur ambition et à leur rapacité (2).

Nous arrivons maintenant à l'Institutio Principis qui est le plus beau des ouvrages politiques d'Erasme et qui aujour-d'hui encore est un chef d'œuvre de morale politique autant que sociale. C'est à bon droit que M. Enthoven dit (3) que l' « Institutio Principis mérite toujours d'être cité parmi les ouvrages les meilleurs et les plus méritoires de pédagogie et de philosophie morale ». Ce même auteur montre le succès dont a joui cet ouvrage au xvr siècle et apporte, pour le prouver, le témoignage d'un auteur anglais, interprète d'Erasme, Thomas Elyot, qui affirme dans son écrit Book of the Governor, paru en 1531, que l'Institutio était aussi recherché et apprécié par les personnalités les plus remarquables de son époque que l'était Homère par un Alexandre le Grand ou par un Xénophon.

Nous avons déjà exprimé plus haut l'analogie d'idées exis-

capable de conserver la paix et de défendre la constitution du pays. Saint Thomas va plus loin encore dans cette question du gouvernement mixte : il parle d'une participation au Gouvernement de tous les citoyens par la distribution du Pouvoir entre tout un Corps qui servirait d'intermédiaire. Il donne l'idée de plusieurs formes du Gouvernement mixte ; mais quelle que soit sa forme, il a pour but de modérer le pouvoir arbitraire.

soit sa forme, il a pour but de modérer le pouvoir arbitraire.

(1) L. B., t. II, p. 874, 875: A.

(2) Il n'existe aucune traduction de Scarabeus, ce qui s'explique probablement par les hardiesses que renferme cet ouvrage. Les dernières éditions de 1570 et de 1575 suppriment les passages les plus courageux.

(3) Neue Jahrbuches für klassische Altertum, 12 jahrg. 1909, 23-24.

tant entre l'Institutio et la Querela pacis, comment la Querela pacis confirme par l'exemple de la réalité, l'anarchie effroyable à laquelle donne lieu la politique des princes qui évitent de suivre les préceptes et les maximes recommandées par l'Institutio.

Comme dans la Querela pacis, l'idée-mère de l'Institutio principis est celle de la paix : elle se dégage de l'ensemble de chaque chapitre. L'éducation d'un prince, les lois de son Etat, l'organisation intérieure de son royaume, les traités, alliances qu'il contracte, ses occupations pendant la paix, ses moindres efforts doivent se proposer avant tout la paix. La paix est le grand but de l'existence d'un souverain et le plus grand bien qui garantit sa sécurité et la prospérité de son peuple. Chaque chapitre de l'Institutio suggère, grâce à l'enchaînement que l'auteur établit entre les éléments qui doivent contribuer à l'ordre social, l'idée de la nécessité et de la possibilité d'une paix sûre et durable. La paix est l'effet de l'ordre et de l'harmonie sociale. Elle résulte de l'accomplissement régulier des devoirs de chacun envers l'Etat et son prince et de ceux du prince envers ses sujets, selon les lois établies par la justice et déterminées par le bien-être du peuple. Chaque déviation de ce devoir engendre insensiblement le bouleversement de l'ordre social et ce trouble engendre la guerre.

Comme dans la plainte de la paix, l'auteur y combat la tyrannie dont il montre les funestes conséquences. Il fit imprimer en tête de son ouvrage les principes d'Isocrate touchant l'éducation d'un prince non pas pour les proposer en exemple mais pour marquer la différence qu'il y a entre un tyran et un roi vraiment chrétien et qui aime la paix : « Théologien de profession, dit-il, je me suis proposé de former un prince parfait en bonté et en justice et comme je suis chrétien, j'ai entrepris d'en faire un prince chrétien » (1).

L'Institutio principis est sans contredit un ouvrage d'une grande valeur, mais à quel point ne devient-il pas digne d'intérêt quand on sait à qui il était dédié et quel but l'auteur poursuivait. En voulant faire un prince modèle de celui qui devait un jour tenir en main la destinée de tant de peuples et qui pouvait devenir assez puissant pour établir la paix par sa

⁽¹⁾ L. B., t. IV, p. 560.

seule volonté, Erasme accomplissait une de ces missions remarquables qui méritent l'admiration de la postérité. Il travaillait lui, de ses seules forces, au bonheur du monde. Quel lourd fardeau pour ses faibles épaules et comme il a su le porter dignement! Si son livre n'a pas atteint le but grandiose que le philosophe chrétien a poursuivi, si l'ingratitude des dernières générations et particulièrement de certains pays, l'a enseveli sous la poussière des siècles, ce n'est pas que l'Institutio soit dépourvue de sagesse et de beauté, c'est que les hommes sont aveugles et s'emploient avec acharnement à faire leur malheur et qu'il n'est pas de gloire plus triste pour un philosophe que celle de s'attaquer aux vices qui flattent les passions et l'égoïsme des hommes. Erasme a été, en effet, un digne disciple de Diogène et de Platon. Il a dû se sentir isolé dans son siècle et gémir sur son impuissance à faire comprendre à l'Humanité combien lamentable était la voie où elle s'était engagée.

Cette sagesse, l'auteur de l'Institutio a voulu la suggérer à son prince : elle est le piédestal sur lequel repose le bonheur des peuples : « elle apprend aux puissants du monde à rendre la justice » (1), elle est la source essentielle des richesses d'un Etat: « Un Etat n'est jamais plus heureux que si les philosophes y règnent ou si ceux qui règnent aiment et cultivent la philosophie ». Cette maxime qui est de Platon (2) Erasme la met sous les yeux de son Prince. Il entend par sagesse cette force d'âme qui détache l'esprit d'un prince des opinions et des sentiments vicieux et qui l'invite à gouverner son Etat sur le modèle de la divinité. Cette sagesse est, suivant Erasme, très accessible. Pour l'atteindre les plus belles maximes et les plus sages préceptes ne servent à rien si le prince ne sait pas éviter l'influence des méchants et ses flatteurs (3). Ceux-ci sont des empoisonneurs publics dignes des pires supplices, car en vrais ennemis de la gloire de leur prince, ils contaminent son esprit à l'aide d'opinions erronées et de passions condamnables dans l'espoir de les faire servir à leurs propres passions. A l'influence de ces individus « pernicieux pour la société » (4).

⁽¹⁾ L. B., t. IV, p. 559: Epitre dédicatoire à Charles d'Autriche: Illustrissimi Principi Carolo.

⁽²⁾ PLATON, De Republica, livres I et VII.
(3) L. B., t. IV, p. 569, 564: A.

⁽⁴⁾ Ibidem, p. 594.

Erasme oppose celle des prescriptions et des préceptes de la Religion chrétienne ainsi que celle des bons exemples (1). Un des plus nobles efforts d'Erasme et qui s'affirme dans tous ses écrits, c'est d'introduire au cœur de la politique des princes, les principes de la religion chrétienne dont ils croient pouvoir se passer. On verra dans la Querela pacis la Paix rappeler à chaque occasion aux princes qu'ils sont Chrétiens et leur suggérer les obligations qu'implique leur religion; opposer leur conduite égoïste, perfide et rapace à l'exemple du Christ, à son dévouement, à son désintéressement, à son sentiment de fraternité, à son amour pour la concorde et la paix (2).

Le principal dessein de l'Institutio est de former un prince chrétien et de lui mettre sous les yeux les maximes d'une politique chrétienne » « Christi decreta primum infligenda » (3). La vertu et l'honnêteté sont inhérentes à la Religion, leur absence peut conduire à tous les maux donnant lieu à des conséquences d'autant plus funestes que le pouvoir du prince sera plus illimité. Mais il s'agit de la vraie religion : l'usage des Saints Sacrements et l'accomplissement de certaines cérémonies ne suffisent pas pour faire un prince chrétien. La Religion chrétienne est fondée sur des préceptes et sur des prescriptions auxquelles il faut se conformer. Le vrai Chrétien est celui qui ne se laisse aller qu'aux actions honnêtes et pieuses. Un prince doit se garder de dire : « Je ne suis pas un homme privé, je ne suis pas un homme d'Eglise, mais qu'il se dise à chaque moment : je suis chrétien et il appartient au prince chrétien de se tenir à l'écart de toute action indigne et honteuse. Il appartient à un prince chrétien de surpasser en prudence et en probité les meilleurs de ses sujets » : « Christianus sum et Principi christiani est ab omni turpitudine prorsum abhorrere; principis est integritate prudentiaque ceteros ante-

⁽¹⁾ Erasme recommande aux princes l'étude de l'histoire ; la vie des grands hommes pourrait leur présenter de bons exemples. Il faut toutefois, dit-il, lire l'histoire avec réserve. Parmi les bons exemples, un prince ne doit imiter que les meilleurs : les meilleurs rois ne sont pas ceux qui ont agrandi leurs Etats, et le nom de grand conquérant ne doit pas l'éblouir : Xerxès, Darius, Jules César, n'ont été selon Sénèque, que des « brigands furieux ». Il faut savoir, recommande Erasme, séparer le bon grain de l'ivraie et n'imiter dans la vie de ces grands généraux que ce qui est digne de l'être. (L.B. t. IV, p. 588 : A-F.

(2) Querela pacis, chap. VII, XII, XV, XVI, etc.
(3) L. B., t. IV, p. 565 : B.

cellere » (1). Il faut qu'un prince se garde bien de croire qu'il suffit d'envoyer une flotte contre les Turcs ou de fonder quelque Monastère pour se concilier l'amour de Dieu (2). Pour avoir la force de suivre ces conseils, un prince doit se rappeler à tout instant qu'il est sujet à la mort comme le dernier des mortels et que la Postérité ne l'épargnera pas comme on l'a

épargné pendant sa vie (3).

Un prince n'est-il pas l'objet de l'attention de tous? Ne décide-t-il pas toujours des mœurs et des vertus de son peuple? Ne devrait-il pas préférer la gloire d'avoir été l'image vivante de Dieu sur la terre, à la triste célébrité d'avoir employé toute sa force à la perte du genre humain? Ces assertions, Erasme les illustre par des exemples qui doivent contribuer à l'instruction et à l'éducation d'un prince. Les exemples de l'histoire et de la philosophie païenne lui permettent d'établir la différence entre le tyran et le vrai roi : de faire entre les anciens tyrans et les tyrans modernes, une comparaison qui n'est pas à l'avantage des tyrans de son temps (4). La paix les montrera en action sur la scène du monde et dénoncera leur art diabolique de déchaîner la guerre (5).

Avec Aristote, Erasme ne veut pas que l'on confonde ces deux notions si différentes de tyran et de vrai roi dont il éta-

blit la distinction d'une manière claire et précise :

« Le Tyran, dit-il, administre son Etat par la violence, par la ruse et par les moyens les plus perfides: il n'a en vue que son intérêt personnel. Le vrai roi s'inspire de la sagesse, de la raison, de la bienfaisance, il ne pense qu'au bien de l'Etat. Le Tyran agit de son mieux pour que les biens de son peuple passent entre les mains d'un petit nombre de privilégiés, qui sont d'ordinaire les plus vils sujets de son Etat, afin d'établir de cette manière son pouvoir sur la ruine de son peuple. Le bon roi pense au contraire que la richesse des citoyens est seule de nature à assurer sa propre richesse. Le premier fait en sorte de tout maintenir sous sa dépendance autant par les lois que par les délations. Le bon roi trouve toujours du charme dans la liberté des citoyens. L'un a, pour la conservation de sa personne, des gardes de mer-

⁽¹⁾ L.B. t. IV, p. 567 : B.D. (2) Ibidem, p. 567 : E.F. (3) Ibidem, 567 : D.E. (4) L.B., t. IV, p. 571 : A.

⁽⁵⁾ Querela pacis, ch. XXXIII,

cenaires et de brigands ; l'autre pense que sa bienveillance envers les citoyens et ce même sentiment chez ses sujets suffisent à sa sauvegarde. Le Tyran trouve du plaisir dans la perfidie avec laquelle il provoque des factions et des cabales : il nourrit et entretient les moindres divisions qui se font sentir parmi ses sujets, afin d'exercer par ce moyen d'autant plus facilement sa tyrannie. Le bon roi s'efforce, au contraire, d'entretenir la concorde, de calmer les moindres dissensions qui s'élèvent parmi ses sujets, car il sait que la division entre les citoyens d'un même Etat est la peste des Républiques. Et alors que le Tyran recourt à des prétextes illusoires pour déchaîner la guerre chaque fois qu'il sent que l'Etat devient trop florissant, trouvant par là un moyen sûr d'épuiser les ressources de ses sujets, il fait, lui, l'impossible et va jusqu'au sacrifice pour maintenir la paix publique : il la veut perpétuelle, se rendant compte que tous les malheurs d'un Etat sont engendrés par la guerre. Enfin, le Tyran place tout : les lois, les constitutions et les édits, le sacré comme le profane, sous sa tutelle ou bien il les fait plier sous son caprice; le bon roi accommode tous ces éléments au bien public » (1).

Ce tableau du Tyran peut sembler de nos jours exagéré, il ne l'était nullement du temps d'Erasme. La Paix nous le montre en action. Thomas More nous fera voir le Tyran en pleine délibération avec ses conseillers et recourra à la satire pour mettre en évidence ses traits les plus saillants.

Comme lui, Erasme accuse les mauvais conseillers d'un roi et estime que c'est de leur choix que dépend le sort des princes et des peuples : l'éducation du prince pourrait seule apprendre à un prince à choisir ses Conseillers. Il oppose à l'éducation que reçoivent les princes au grand dommage des peuples, les maximes qu'on devrait leur enseigner depuis leur enfance et qui doivent former les assises de leurs droits.

Celles-ci lui apprennent que le roi est le père d'une grande famille, qu'il commande à des hommes libres, que son pouvoir est un service public et non pas une propriété (2).

Quelle est en revanche l'éducation qu'on leur donne et les choses qu'on leur apprend : « Confiés dès le plus bas âge à des femmes stupides, ils grandissent au milieu de jeunes filles lascives, de compagnons de jeu corrompus et orgueilleux, de

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 572 : A.F. (2) L.B., t. IV, p. 574 . A.F., 575. Querela p., ch. XXV, XLIX, L.

flatteurs abjects, de bouffons, de comédiens et de gens habitués aux excès de la table. Ils fréquentent les joueurs de dés, les jeunes gens experts dans les plaisirs les plus raffinés. Ils apprennent à aimer le faste, la volupté, la bonne chère : ils se laissent aller à l'arrogance et à la colère. Cette éducation une fois terminée, ils se déclarent capables de gouverner un Etat: atque ab hac schola mox adhibetur ad regni gubernacula » (1)... « Enfants, ils jouent à la tyrannie ; rois, ils la pratiquent : la guerre leur ouvre une large carrière ; l'adulation que subit le prince est le seul ressort qui le met en mouvement » (2). En voulant éviter aux princes le danger de l'adulation, Erasme n'a-t-il pas raison de dire que l'adulateur qui encense son prince mérite le même châtiment qu'un criminel qui empoisonnerait une fontaine publique? (3).

Erasme s'emploie à rendre très évidente à son prince cette maxime qui considère la royauté comme un service public, entraînant des obligations auxquelles un prince doit être soigneusement préparé : « Patriae educandi qui patriae nati sunt ». Elle est le résultat d'un contrat, car le régime monarchique suppose, à sa base, un contrat qui est fondé sur le consentement du peuple (4). Le philosophe veut rétablir la notion du pouvoir, la vraie notion qui est en conformité avec les principes de la morale chrétienne. La Monarchie n'implique nullement l'idée d'un pouvoir illimité pour le prince, pas plus que celle d'esclavage pour ses sujets : ces deux notions conduisent un prince tout droit à la tyrannie. La tyrannie n'est pas un état normal, elle est donc la conséquence de cette fausse interprétation de l'idée de Monarchie qui opère insensiblement la transformation du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire (5).

Aucun prince ne peut, ni ne doit user de l'autorité suprême : elle n'appartient qu'à Dieu seul, qui est toute bonté et toute

⁽¹⁾ L.B. t. IV, p. 563 : B. (2) Ibidem, p. 564 : C.D.

⁽³⁾ Ibidem, p. 564 : C.D.
(3) Ibidem, p. 564 : E.D., 559.
(4) L.B., t. IV, p. 580 ; 579 : B.C.
(5) Rousseau s'attachera à démontrer la même chose dans son Contrat Social (III : X) avec la seule différence que là où Erasme attribue cette transformation à l'influence d'Aristote qui en partageant les hommes en hommes libres et esclaves, a donné une base à la tyrannie, il l'attribue, lui, à l'inégalité qui est le ressort de tous les changements qui arrivent dans un Etat Ptat.

justice. Mais, comme la nature ne peut comporter cette perfection divine, il est absolument nécessaire que la Monarchie soit tempérée : « Monarchiam Aristocratiae et Democratiae temperari diluique » (1). Quant au contrat « mutuum commercium » (2), il impose aux parties contractantes des obligations réciproques auxquelles ni l'une ni l'autre, ni les sujets, ni le prince ne peuvent se dérober, sans de graves conséquences pour l'Etat : aux premiers, l'obéissance et l'obligation de payer leurs contributions; au deuxième, la modération et la justice, le soin de veiller au bonheur de son peuple : la souveraineté des princes ne réside donc ni dans les titres honorifiques, ni dans la splendeur et le faste qu'ils étalent, ni dans le droit d'exiger des contributions : elle repose sur l'accomplissement de leurs devoirs. Un prince peut étaler tout le faste et toute la splendeur qu'il veut, il manifeste par là, non pas sa puissance, mais sa force : « non potentia sed vis ». Toutes ces idées seront reprises dans la Querela pacis, de manière à suggérer la nécessité des remèdes. La Paix fait appel aux nobles et aux magistrats pour collaborer avec leurs princes à la grande œuvre qui demande qu'on mesure tout au bien de l'Etat et du peuple. Elle reprend l'idée de contrat existant entre le prince et ses sujets. Elle va même plus loin que l'Institutio : elle met en garde les princes méchants contre les mesures coercitives de la décision unanime du peuple. Ces mesures complètent la suggestion de l'idée de la Souveraineté du peuple : cette idée est loin d'être neuve. On est même surpris qu'Erasme ne lui ait pas accordé toute l'attention qu'elle méritait dans cet ouvrage.

Effleurée pour la première fois par Aristote, l'idée de la Souveraineté du peuple avait au moyen âge une grande signification. Elle est en germe dans le principe de la Monarchie élective, en tant que manifestation de la volonté du peuple. Son développement se confond avec celui du Contrat social et est très ancien. Elle fut surtout en honneur pendant le conflit entre Henri IV et Grégoire VII : les légistes se sont autorisés d'elle pour contester aux Papes le droit de déposer les Empereurs. Et cela pour la raison que le Gouvernement de l'Empire étant considéré comme une continuation de l'ancien Empire romain

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 576 : D.F. (2) Ibidem, 579, 580.

et le peuple romain ayant transmis jadis par la lex regia son pouvoir au Souverain, l'Empereur était lui aussi, tout autant que l'Empereur romain, le représentant du peuple. C'est dans ce sens que l'Archevêque de Milan saluait Frédéric 1er : « Scias itaque omne jus populi in condendis legibus tibi concessum. Tua voluntas jus est sicut dicitur : quod principi placuit, legis habet vigorem, cum populus ei et in eum imperium et potestate concesserat » (1). Cette transmission en vertu de la lex regia était, pour certains publicistes, une aliénation totale, pour d'autres, une simple concession. Certains juristes, comme Pierre Dubois, la suggèrent plutôt qu'ils ne l'affirment. Suivant ce publiciste, le prince doit être soumis à la loi, s'il ne veut passer pour tyran (2). Quant à la loi, elle est l'expression de la volonté du peuple. Il suggère aussi l'idée du contrat. Ainsi, s'adressant au roi (Philippe le Bel), il lui conseille de veiller au bien de ses sujets « qu'il a promis de protéger » (3). La question de la Souveraineté du peuple a été plus librement discutée par Marsile de Padoue : les premières conséquences de son application seraient la Monarchie élective par les peuples ou leurs représentants; la déposition du tyran ou son assassinat en cas de violation du contrat ; enfin, la modération du pouvoir despotique par l'établissement de la suprématie des lois sur l'autorité du Monarque. Les idées de Marsile sur la souveraineté coıncident assez souvent avec celles que Dante a exposées sur ce même sujet dans son « De Monarchia » et dont il s'est largement inspiré. Il s'élève toutefois au-dessus de Dante par son courage et sa sévérité (4). Il est, par contre, sur les points essentiels, en désaccord avec saint Thomas d'Aquin qui, après avoir proposé ce problème à l'attention des légistes, le réduit presque à néant à force de restrictions (5). Saint-Thomas avait protesté surtout contre le droit de résister aux Souverains. Il n'admet pas la violence : il a confiance dans l'intervention de Dieu : les moyens les plus

Monum. Germ. hist. SS. XX, p. 446, Othonis frisigenis episcopi et Rageveni : Gesta Fridirici imperatoris, l. IV.
 LANGLOIS, De recuperatione terræ Sanctæ, traité de politique générale;

par Pierre Dubois, Paris, Picard, 1891, p. VII.

(3) E. H. MEYER, Die Staatsvolkerrechtlichen Ideen von Peter Dubois,

⁽⁴⁾ Real Encyklopadie für protestantische Theologie u. Kirche, t. XII: Marsilius von Padua, p. 368-371.
(5) ZEILER, L'idée de l'Etat, dans St-Thomas & Aquin, p. 16-21, 3.

modérés lui semblent les meilleurs. Son mérite consiste surtout dans le fait d'avoir attiré l'attention sur ces problèmes et donné à d'autres les directives pour les résoudre (1).

Comme on le voit, l'idée de la Souveraineté du peuple, que Rousseau proclamera plus de deux siècles après Erasme, avait été déjà discutée avant la Renaissance. L'auteur de l'Institutio Principis Christiani, en attirant sur elle l'attention du public dans un livre destiné à compléter l'éducation d'un Monarque, n'a fait que son devoir. Il aurait même pu développer plus largement cette question, s'il avait moins méprisé le moyen âge et si, au lieu de faire table rase d'une époque si riche en expériences et en exemples utiles au présent, il avait rendu un hommage mérité à ses prédécesseurs qui avaient eu, avant lui, le courage de proposer à l'attention de la postérité, des problèmes d'un si riche avenir. Et cela, d'autant plus que le développement de ces idées signalées à l'attention des Princes, aurait été pour eux l'avertissement le plus puissant et le plus propre à modérer leur politique guerrière et à les rendre plus conscients des obligations qui incombent à leur tâche (2).

Parmi ces obligations, celle qu'un prince doit, suivant l'auteur de l'Institutio Principis, avoir le plus à cœur d'exécuter, c'est de s'employer de toutes ses forces à éviter la guerre (3). Aucun honneur ne sera jamais trop grand pour un prince qui, par son habileté, aura su écarter la guerre (4). Erasme consacre à cet art tout un chapitre dans son Institu-

⁽¹⁾ ZEILER, p. 179.

⁽²⁾ Après Erasme, Thomas More a repris cette question dans son Utopie et dans le même sens que le fera deux siècles après lui Vauban, en énonçant les Maximes Fondamentales de son système de la Dime Royale (Economistes et Financiers du xvme siècle, Paris, 1851, p. 49). Mais avant Vauban et Rousseau qui lui consacrera son Contrat social, il faut citer Hotman qui a soutenu avec beaucoup de liberté cette question dans son livre Libellus statum veteris reipublicæ Gallicæ describens (1574); Hubert Languer (Junius) tum veteris reipublicæ Gallicæ describens (1574); Hubert Languet (Junius) Brutus) qui la développa dans son ouvrage mémorable Vindiciæ contra tyrannos sive de principis in papulum populique in principem legitima potestate (Bâle, 1581); Barclay (Advesus monarchomacos), Grotius (De Jure Belli ac Pacis III: V), Puffendor (De Jure naturæ et gentium, Lund. 1672), Jurieu (Lettres Pastorales du 1er sept. 1686 — 1er juillet 1689), Michel Levassor (Les Soupirs de la France esclave qui aspire à la liberté, 1689). Fénelon, Essais sur le Gouvernement civil, publié par Ramsay, 1721, p. 39, 40; Dialoguez des Morts: M. Corialanus et F. Camillus) et finalement, Hobbes et Locke. Rousseau a tranché définitivement cette question, détruisant les restrictions de ses prédécesseurs, corrigeant, complétant, élaguant, la rendant en un de ses prédécesseurs, corrigeant, complétant, élaguant, la rendant en un mot infaillible et universelle.

⁽³⁾ L.B., t. IV, p. 589: B-C. — Querela, ch. L, LI. (4) Querela, ch. I.

tio: « Artes pacis » (1). Ses recommandations sont très judicieuses. Un médecin, dit-il, ne peut guérir un malade avant de connaître la structure du corps humain et les fonctions de tous les organes; comme lui, un prince ne pourrait s'employer à la sécurité et au bien-être de son royaume, c'est-à-dire éviter la guerre, s'il n'était préparé à cet exercice. Il doit chercher avant tout à s'instruire de tout ce qui intéresse l'Etat : connaître son histoire et sa situation géographique, ses Institutions, ses lois, les coutumes de son peuple; apprendre à aimer le pays sur lequel il règne, comme un bon laboureur aime son champ; se faire aimer de ses sujets et louer par ceux qui sont le plus loués : dans ces conditions, quel est le prince qui se décidera à entreprendre facilement une guerre ? (2).

Ces liens entre le prince et ses sujets ne peuvent réellement se nouer qu'à la condition que le prince ait été élevé dans le pays sur lequel il règne et qu'il s'abstienne autant qu'il est possible d'entreprendre de trop longs voyages : la Paix est à ce sujet beaucoup plus sévère : elle veut que les princes ne passent jamais leurs frontières et assure que toute infraction à cette loi causerait des dommages à l'intérêt commun (3). Cette vérité, Erasme l'a suggérée à son prince par un triste exemple : « Notre Philippe (4), dit-il, ne nous aurait pas été enlevé et son Etat n'aurait pas été bouleversé à ce point par la guerre interminable avec les Gueldres, s'il ne nous avait quitté

pour se rendre en Espagne (5).

Un autre moyen d'éviter la guerre, c'est de respecter les traités. La Paix reproche cruellement aux princes de n'en respecter aucun. Elle démasque l'art diabolique avec lequel ils multiplient à l'infini les clauses, afin de pouvoir les détourner de leur sens et inventer ensuite des causes nouvelles de guerres (6). Dans l'Institutio, Erasme appelle conspiration tout traité qui n'a pas en vue l'utilité publique (7). Le traité conclu entre les princes, est, dit-il, l'acte le plus intime et le plus sacré ; cependant les princes chrétiens qui pourraient s'en passer ne le

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 589: B-D. (2) Ibidem, 589: D.

⁽³⁾ Ibidem, p. 590: A. — Querela, ch. LIV.

⁽⁴⁾ Philippe le Beau, père de Charles d'Autriche. (5) L.B., Institutio, t. IV, p. 591 : A.

⁽⁶⁾ Querela, ch. xxxII, xxxIII. (7) L.B., t. IV, p. 603 : A-B.

respectent pas. Comment, en effet, les traités pourraient-ils s'imposer à leur conscience, lorsque les liens du Christ n'ont aucune influence sur eux : « L'excès de traités, dit-il, est un signe de la mauvaise foi des princes, et plus d'une fois nous en avons vu qui ont donné lieu à des contestations regrettables » (1). Le moraliste a raison d'affirmer que, lorsque les deux partis sont de bonne foi, le traité n'a pour but que d'éviter la guerre ; si la bonne foi était sincère, les princes se feraient des concessions réciproques et négligeraient certaines prétentions : telle serait leur ligne de conduite, s'ils étaient réellement guidés par l'utilité publique.

La paix et l'amitié conviennent surtout aux nations que rapprochent leur situation géographique, leur commerce, leurs mœurs, et qui ne pourraient subsister sans relations mutuelles. Elle intéresse davantage encore les nations voisines. Mais cela ne veut nullement dire qu'on puisse s'attaquer à des peuples éloignés: Une nation sage ne doit pas associer à ses destinées des peuples lointains et séparés d'elle par des montagnes et des mers: Plusieurs exemples, dit Erasme, peuvent confirmer notre avis; il en est toutefois un, le plus récent, qui suffit à lui seul à le démontrer : combien le royaume de France ne serait-il pas plus florissant s'il s'était abstenu de faire la guerre à l'Italie » (2).

Selon Erasme, une autre précaution très sage contribuerait également à maintenir l'ordre intérieur du royaume et pourrait être un obstacle à la guerre. Ce serait d'user d'expédients capables d'empêcher que les biens du grand nombre ne passent entre les mains de trop peu de gens ; en un mot, d'empêcher une trop grande inégalité de fortune entre les hommes (3). Cet argument n'est-il pas l'affirmation indirecte que la guerre est inhérente aux abus qui bouleversent l'ordre social et qu'elle peut s'ébaucher, si on n'y prend garde, dans le sein de la société? Cette idée nous transporte en plein dix-huitième siècle. Qu'on mette à la place du prince les Institutions sociales et on verra que cette prescription renferme une des idées essentielles du Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, de J.-J. Rousseau.

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 603 .B.-C. (2) Ibidem, p. 602 : C. (3) Ibidem, p. 594 : B.-C.

Erasme complète sa recommandation sur l'équilibre qui doit exister entre les biens des sujets, par le sage conseil qu'il donne aux princes d'exiger de leurs sujets le moins d'impôts possible et surtout de ne pas se permettre le grave abus d'altérer le prix et la valeur de la monnaie. Ce dernier abus est, selon Erasme, un crime qu'un prince ne saurait trop sévèrement punir chez ses sujets (1).

Une dernière recommandation dans le même sens et ayant le même but touche à la proportionnalité et à l'universalité de l'impôt : « réduire les peuples au désespoir pour augmenter les ressources des privilégiés, c'est non seulement inhumain, mais encore dangereux ». Le moraliste suggère ici, une fois de plus, l'idée qu'il ne faut pas qu'un prince pousse à bout la patience de son peuple, s'il veut veiller à sa propre sécurité (2).

L'amour de l'ordre dans un Etat est la vertu à laquelle un prince doit surtout se consacrer pendant la paix. Un bon père est constamment préoccupé des soins de sa maison et un prince ne le serait pas de ceux de son royaume? Les bonnes lois, la culture des champs, le commerce, en un mot la prospérité de son royaume, quelque petit qu'il soit, le mettra à l'abri de tous les orages. Il ne saura jamais trop se persuader de cette vérité qu'on ne peut troubler l'ordre des choses sans provoquer les pires conséquences et causer les pires malheurs au genre

^{(1) «} Neque sibi permittit quod atrocissimis suppliciis punit in aliis ». — Erasme entend par altérer et corrompre la monnaie, affaiblir le poids ou le corrompre par alliage ou bien en faire hausser ou baisser la valeur selon les intérêts du prince. Thomas More s'attaque dans son Utopie, à ce même abus que le xviiie siècle n'avait pas encore aboli. On voit Montesquieu s'armer de la satire pour le reprocher à Louis XIV: « D'ailleurs, ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux et ils le croient. S'il y a une guerre difficile à soutenir et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent et ils en sont aussitôt convaincus ». (Lettres Persanes 1 XXIV).

XXIV).

(2) L.B. t. IV ,p. 593 : D.F. ; 594 : B.D. Le chapitre de l'Instutio intitulé de Vectigalibus et exactionibus de même que celui qui traite des occupations du prince pendant la paix : « de occupationibus principis in pace » proposent à la Postérité des problèmes qui seront la préoccupation des économistes et financiers du xvir siècle, celle d'un Vauban, d'un Bois-Guillebert, d'un Boulainvilliers ou des Philosophes comme Fénélon et l'Abbé de Saint-Pierre. Qu'on lise le Télémaque de Fénélon et on sera surpris de voir qu'il ne renferme aucune idée qui n'ait été proposée à l'attention du xvr siècle par Erasme. A supposer qu'il s'y trouvât quand même certaine opinion qui n'ait pas été exprimée par Erasme, dans l'Institutio ou dans la Querela, on la trouverait certainement dans l'Utopie de Thomas More.

humain : « Tels les corps célestes qui ne peuvent s'écarter du cours qui leur a été assigné par l'auteur des choses, sans un grand danger pour les hommes, les princes ne peuvent s'écarter de la voie de l'honneur et du devoir, ni se laisser guider par l'ambition, la colère, l'ignorance, sans provoquer le malheur de tout le genre humain ». Erasme cite un exemple qui pourrait bien suggérer l'idée que ce sont le désordre régnant en Italie, l'ambition, la colère et l'ignorance qui ont livré ce pays à l'anarchie : « Aussi ne nous a-t-il jamais été permis de voir une éclipse qui affligeât davantage le genre humain que la guerre du Pape Jules II et de Louis XII (1) ».

Après toutes ces hardiesses d'Erasme, on n'est presque plus surpris de le voir condamner les alliances matrimoniales des princes et les accuser d'être causes du malheur du genre humain. Il affirme que les princes éviteraient bien des guerres à leurs peuples, s'ils pouvaient se décider à ne plus prendre femme dans les pays voisins ou étrangers, à moins qu'ils ne renonçassent à la succession du trône de ce pays (2) : le mariage des princes est un acte privé, il ne regarde nullement le peuple, le philosophe voit cependant des mariages qui font répandre des torrents de sang et soulèvent les pires orages (3). Les griefs les plus légers, les mécontentements intimes des princes, leurs mésaventures deviennent des raisons d'Etat : « Tel prince réclame l'accomplissement de certains engagements qui n'ont pas été tenus; tel autre a des raisons personnelles pour regretter les siens et renvoie sa fiancée pendant qu'il en épouse une autre... et ainsi de suite : en quoi cela regarde-t-il le peuple ? » Erasme cite le cas de Jacques IV, roi d'Ecosse, que son mariage avec une princesse d'Angleterre n'a nullement empêché d'envahir ce royaume, et les deux partis de se battre jusqu'au plus complet épuisement (4).

Les guerres les plus fréquentes ont lieu entre les princes apparentés : « inter quos summa propinquitas est » : on voit les royaumes et les villes changer de maîtres et de gouvernement, en dépit de la volonté des peuples, comme si ces domaines nourrissant des milliers de sujets étaient de simples pro-

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 606, 607. (2) Ibidem, p. 603 : D. Querela : LII. (3) L.B., t. IV, p. 604 : A. (4) L.B., t. IV, p. 604 : E.

priétés privées (1) : il résulte de tous ces faits que si les mariages font parfois la grandeur des monarques, ils sont souvent désastreux pour les nations.

Pour admirer le courage d'Erasme, il faut se rappeler à qui il adresse ces vérités. Cette dernière affirmation est un avertissement discret à l'adresse de Charles d'Espagne : lui aussi devait à un mariage (2) l'accroissement de sa fortune : il ne fallait donc pas que la « grandeur du Monarque », devenu Roi d'Espagne, fût désastreuse aux Pays-Bas.

C'est pour éviter des désastres de cette nature qu'Erasme, s'adressant à la conscience de son prince, lui indique dans le plus beau chapitre de l'Institutio « De bello suscipiendo » l'attitude qui convient à un prince quand il s'agit d'entreprendre une guerre (3). Si, dit Erasme, un prince consultait, avant d'entreprendre une guerre, sa conscience et sa raison, il ne prendrait jamais une décision qui ne trouvât son approbation dans tous les siècles (4). Erasme conjure le prince de faire l'examen de sa conscience et de lui demander son assistance chaque fois qu'il s'agit d'entreprendre une guerre : Que le prince s'isole et se détache de toutes les passions, qu'il se dépouille de toute autre préoccupation et qu'il se représente avec force la foule de maux et de calamités qui découlent d'une guerre, même si elle est juste (5). Qu'il calcule ensuite les dépenses, les soins, les périls, qu'elle a pu coûter à l'Etat et à ses sujets : « Il ne faut pas qu'un prince apprenne par l'expérience à quel point une guerre est affreuse et indigne. Que de sang et de remords lui coûterait sa sagesse, s'il ne pouvait se dire qu'au seuil de la vieillesse : Dieu immortel, au prix de quel malheur universel m'as-tu enseigné cette vérité! » (6). Tout est perdu pour un prince qui ne comprend qu'au dernier moment l'inutilité de reculer les frontières de son royaume, entreprise dont il attendait, au début, tant d'avantages et qui

1995 to FVI + 1895 attachment with 1974

(6) Ibidem, 607, 608.

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 605: A. Querela LII.
(2) De Philippe le Beau avec Jeanne de Castille, qui lui avait valu les deux couronnes de Castille et d'Aragon qui échurent à leur fils, Charles, après sa mort.

⁽³⁾ L.B., IV, p. 607 : C.
(4) L.B., t. IV, p. 608 : C-D.
(5) Ihidem. p. 607 : D. E.

a été, pour des milliers de créatures innocentes, une cause de ruine, de mort, ou de deuil (1).

Il faut que le prince trouve, à force de volonté, dans sa raison et dans sa conscience, les arguments capables de le décider à tout entreprendre pour éviter la guerre. Qu'il ne néglige pas de se représenter la multitude de causes frivoles et criminelles qui l'engendrent (2) : la colère, la rapacité, la soif de la gloire. l'avidité des richesses, les injures et les basses vengeances entre les princes : ensuite, après avoir calculé les pertes et les désastres provoqués par les guerres prenant leur source dans les passions des princes, qu'il se dise :

« Je serai moi seul la cause des pires désastres ; je ferai couler le sang de mes propres sujets ; je plongerai les familles dans le deuil ; je dépouillerai les vieillards de leurs enfants, les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères ; je remplirai le monde de criminels, de malheureux et de mendiants. Je serai la cause de la perversion des mœurs et des lois ; j'occasionnerai la ruine de la vertu... N'aurais-je pas à subir la peine de tout cela, Seigneur ! (1) »

C'est dans l'art d'éviter la guerre que réside la vraie gloire d'un prince : si les princes étaient bien pénétrés de cette vérité, à peine y aurait-il des guerres parmi les chrétiens : Cet art, Erasme le préconisera dans la Plainte de la Paix. Il demande au prince le sacrifice des derniers vestiges de vanité qu'il confond avec l'amour-propre et avec la dignité. Un prince l'aura accompli quand il aura acheté la paix. C'est la Paix qui le dit (4): cette hardiesse est la seule qui ne trouve pas sa place dans l'Institutio Principis. Elle n'en trouvera pas moins son écho au seizième siècle et au delà, non seulement dans des Utopies ou des fictions comme le Gargantua et Pentagruel (5) ou le Télémaque (6), mais également dans des traités qui devaient passer sous les yeux des princes appelés à conduire les peuples (7).

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 608: A.
(2) Querela, ch YIV. XXIV, XXV, XXXIII, XXXIV. — L. B., IV, p. 608, 9.
(3) L.B., (Erasmi Opera Omnia), t. IV, p. 609 E-F.

⁽⁴⁾ Querela, chap LV, LXVI. (5) Télémaque, livre XI.

⁽⁶⁾ RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. XXVIII-XXXIV.
(7) FÉNELON, Tables de Chaulnes (ou Plan de Gouvernement) concertées avec le duc de Chevreuse pour être proposées au duc de Bourgogne, article 1; 1711. — Paris Hachette, 1881, t. IV, p. 399.

Mais si cette dernière idée a échappé à Erasme dans son Institutio Principis, en revanche celle de l'arbitrage y est vivement discutée. Le Conseiller du roi d'Espagne y parle d'un Tribunal International composé d'Arbitres devant lesquels seront portées les causes de la guerre. Ces Arbitres seraient choisis parmi les hauts dignitaires ecclésiastiques et parmi les magistrats les plus intègres (1). La manière dont Erasme envisage la question d'arbitrage est presque la seule qui pouvait se présenter à un esprit du xvi siècle, à un moment où les dignitaires ecclésiastiques occupaient les premiers rangs dans l'Etat. Certes, Erasme ne néglige ni les Tribunaux, ni les Conseils, ni les Magistrats, ni les Sénats, ni les Philosophes, non plus que les nobles dont un passé honorable et riche en expérience répondrait de la sagesse qu'ils montreraient dans leur mission. Mais c'est surtout aux hauts dignitaires ecclésiastiques et particulièrement au Pape que doit appartenir le premier rôle dans cette grave question d'Arbitrage et cela pour la raison que ces grands dignitaires représentent à son avis, le Christ sur la terre, celui qui était le Sauveur, le Consolateur et le Bienfaiteur universel.

Cette question de l'Arbitrage sera reprise dans la Plainte de la Paix de même que celle de la Paix Perpétuelle qui y sera étudiée de plus près que dans l'Institutio (2).

Telles sont dans l'ensemble les idées de l'Institutio. Plusieurs philosophes et beaucoup d'âmes d'élite ont défendu la cause de la paix. Aucun ne l'a fait avec plus de chaleur et avec des arguments plus heureux qu'Erasme. Il a proposé à l'attention générale des problèmes qui devaient occuper pendant plus de deux siècles l'esprit des philosophes humanitaires qui sont venus après lui, leur indiquant la voie qu'ils devaient suivre pour ne plus s'égarer, en se laissant guider par la raison et en ayant le courage de s'inspirer de la réalité.

⁽¹⁾ L.B., t. IV, p. 609, B-C. (2) C'est le grand mérite d'Erasme d'avoir proposé à l'attention générale, à un moment si critique de l'Histoire une question d'une si grande importance. Il n'est pas toutefois le premier qui ait attiré sur elle l'attention d'un prince. Pierre Dubois l'avait déjà largement discutée au commencement du xive siècle dans son traité de Recuperatione terræ sanctæ. (Langlois Paris, 1841, Collection des textes, ch. XII). Cet auteur développe ce sujet d'une manière infiniment plus intéressante qu'Erasme, malgré quelques exagéra-tions qui rendent la mise en pratique du projet impossible. (Voir à ce sujet le chapitre suivant).

Erasme a semé ce que d'autres devaient récolter et qu'ils récoltent peut-être encore. Mais il vint trop tôt. Il ne fut qu'un Précurseur. Il enrichit la pensée humaine et jeta à l'aube de la Renaissance les bases de ces ententes internationales qui ne cessent d'être à l'ordre du jour des Gouvernements et dont la réalisation ne laisse point d'être certaine. Malheureusement, Erasme écrivait en latin et ses ouvrages écrits dans une langue morte, ne connurent pas les destinées brillantes des ouvrages écrits dans les langues modernes.

appear and the second of the provider of the provider of the booker's fitted at the fitted at the second of the se

And the contract of the property of the contract of the contra

site at the first of the first of the contract of the contract

this said this said the same of the same of the line of the line of the same o

three state of the second results among the street takes of the

etrata à espeti l'Altesia, est estanter an menten la michier un a conlitate i den este l'arrige de luc portena et ancience une term il l'accesses

*Sections in esteposh towering a few lave', and C event our or to the esteposh to the contract of the contract

tolus with active and active of the control of the

aver de autrece de susspiner de la réglific de reguler el mare

ALTERIAL STATE CONTROL TO THE SERVICE

constituers in adole of riche on exactivence

Position d'Erasme dans le mouvement des idées pacifistes.

La correspondance d'Erasme nous laisse voir à quel point la paix était devenue nécessaire et combien on y aspirait dans

toutes les classes de la société européenne.

With the state of the state of the state of

Le désir de la paix a toujours existé. Il s'est manifesté aux époques sombres de l'histoire avec une intensité en rapport avec la violence des événements. L'Histoire de la philosophie nous montre dans l'Antiquité la sagesse des philosophes et, à l'aube du Moyen Age, le Christianisme jaillissant comme une force de la nature de l'esprit des peuples et s'employant en dépit des obstacles à apporter secours et consolation à la pauvre humanité souffrante et opprimée. C'est ainsi que sous l'influence de l'enseignement des philosophes chez les anciens, on voit s'éveiller dans le cœur des peuples le sentiment de leurs droits et de l'injustice de leur souffrance. Platon, Aristote, Zénon, Cicéron, Lucrèce, Horace, Ovide, Juvénal, les deux Sénèque, Lucain et Perse, abondent en récriminations contre la conquête et contre toutes les violences qui ont troublé le monde grec et romain et qui entraînèrent la ruine de la Grèce et de Rome.

Aux moments les plus critiques de l'histoire, on voit la conscience publique protester contre l'iniquité et la déraison et exercer ses droits par la voix des philosophes. Les écoles se multiplient, leur chaire devient une tribune, leur enseignement, un refuge contre la souffrance; elles galvanisent la résistance à l'oppression sans que la plus stricte censure puisse s'y opposer.

Le caractère essentiel de cette philosophie ancienne est le

rationalisme. Au milieu de la confusion de tant de croyances, de tant de peuples qui gémissent sous l'oppression de la tyrannie, la voix de la raison se fait entendre. C'est en son nom qu'on voit les philosophes protester contre les iniquités de la guerre et de la conquête. La philosophie, la comédie elle-même proclament l'égalité des hommes, l'Humanité acquiert une conscience plus nette de ses droits.

Mais ces manifestations se produisent par crises dont la violence finit par se briser contre la rigueur des événements. La plus violente qui soit inscrite dans les annales du monde païen se fit sentir à l'avènement d'Auguste. Le point culminant de son développement marque en même temps son point d'arrêt. Avec elle, tous les ressorts de la résistance à la tyrannie furent brisés. Auguste avait apporté la paix dans le monde : cette paix terrible où l'on se sentait étouffer sous le genou des maîtres dont les meilleurs sont ceux qui ne sont qu'odieux : la pensée philosophique 's'arrête; l'Humanité perd toute foi en elle-même. A l'espoir de la délivrance succède le désespoir sans fin, l'horreur de la vie.

Une philosophie, moins nouvelle par ses idées, que puissante et efficace par ses effets, eu égard aux circonstances qui l'encouragent et l'inspirent, devait naître de cet état d'esprit et préparer insensiblement au Christianisme. Les philosophes seront désormais le seul refuge et la seule consolation de l'Humanité et prendront la direction des âmes; mais atteints eux-mêmes par le mal, s'ils font encore usage de la raison, s'ils protestent encore contre les iniquités monstrueuses qui gouvernent le monde, ils prêchent la résignation et le mépris de la vie. A force de désespérer de la vie réelle, il en font trop facilement bon marché, accoutumant ainsi les hommes à se consoler de la réalité par l'idéal. A ce fanatisme stoïque correspond le paroxysme de l'abus du pouvoir. L'Humanité est secouée jusque dans ses derniers fondements : la raison trébuche et s'arrête, elle est désormais prête à tomber sous l'empire d'une Religion, de même que dans l'ordre social elle s'est résignée à subir le Gouvernement absolu d'un Maître. Le Christianisme se substituera insensiblement à cette anarchie morale et prendra, après les philosophes, la direction des âmes.

Mais l'établissement du Christianisme épargna-t-il au monde le désastre de la guerre? Pas plus que le Paganisme. Les divisions avaient simplement changé de nature. En revanche, à mesure que l'Empire romain se désagrège et que la religion chrétienne étend ses branches dans tous les coins du monde, les dernières traces de l'esprit philosophique disparaissent. Le rationalisme classique se retire insensiblement pour céder la place à cette philosophie chrétienne qui devait dominer tout le Moyen Age. Elle avait, elle aussi, ses philosophes qui furent à leur manière et dans leur esprit, autant que ceux de l'Anti-

quité, les précepteurs de l'Humanité.

Leur philosophie se consolait, elle aussi, de la réalité par l'idéal, mais sa résignation ne supprimait ni le désir, ni la lutte pour l'amélioration de la société et de l'âme humaine. Elle sentait avec douleur le contraste entre la vie réelle et l'idéal chrétien qu'elle s'était fait de la vie, et qui était de rétablir la paix dans les âmes et la société. Cette paix doit-être, suivant saint Augustin, le but suprême de toute chose ici-bas et de tous les efforts humains. Chaque créature la souhaîte instinctivement et tend vers elle ses efforts, même ceux qui troublent le monde de leurs querelles séditieuses. Aussi saint Augustin est-il confus de voir que cette paix souhaitée par tous, jusqu'aux guerriers les plus intrépides, qui combattent pour la conquérir, n'ait pu encore s'établir dans le monde. Il appelle de toutes ses forces le règne de la paix comme l'élément le plus essentiel du Gouvernement du Monde : la paix est pour lui un besoin social, elle doit indispensablement régner sur la terre (1).

On ne trouve pas chez saint Augustin cette révolte contre les abus et les iniquités qu'on rencontre sous la plume des philosophes de l'antiquité, on ne trouve aucun de ces appels à la raison que Sénèque lançait désespérément au milieu de ses déclamations les plus chrétiennes, il n'indique pas le moyen de conquérir la paix : il y aspire de toute la force de son âme Il loue ses bienfaits pendant qu'on lit entre ses lignes une acceptation résignée de la réalité. Sa morale s'inspire de la nature, c'est elle qui doit servir de modèle aux hommes. Il l'admire dans les animaux qui aiment instinctivement la paix : « Quel est le milan assez cruel qui ne fasse son nid, ne couve ses œufs, ne nourrisse ses petits et ne conserve une compagne avec laquelle

⁽¹⁾ De Civitate Dei, 1. XIX, ch. XII.

il vit en paix » (1). Les malfaiteurs eux-mêmes aiment la paix et la maintiennent entre eux pour la ruine de leurs ennemis communs : « A quel point l'homme que les lois de la nature obligent à vivre en société, ne doit-il pas faire tous ses efforts pour rétablir le règne de la paix » (2).

Il suggère encore l'idée de la paix en décrivant minutieusement les misères des guerres, même de celles qui sont justes.

La paix est, suivant saint Augustin, l'élément le plus indispensable au développement moral de l'homme. En tant que pèlerin dans cette vie terrestre, le fidèle aussi longtemps qu'il lui appartient, doit désirer la paix, car c'est en l'aimant qu'il se prépare à jouir de la paix parfaite de l'au-delà, où est la vraie vie (3).

Nulle part l'idée de la paix ne nous apparaît sous une forme plus touchante et plus captivante que chez saint François d'Assise. On trouve sous sa plume plus que chez aucun autre, cette sublime naïveté de l'esprit chrétien qui explique l'empire qu'il a exercé sur le monde.

Saint François a manifesté son amour pour la paix autant par des actes que par la prédication. Il commençait toutes ses prédications avec les paroles : « Que le Seigneur vous donne la paix » (1). Et ces paroles il les disait à tous ceux qu'il rencontrait et à qui voulait l'entendre : dans les bois, en pleine rue, dans les champs; et cela avant même qu'il eût commencé ses prédications dans les Eglises. Il exhortait les hommes au repentir, à la piété, mais surtout à la paix. La première mission qu'il confia à ses disciples fut une mission de paix : ils devaient inspirer la vertu du repentir et l'amour de la paix ; consoler les déshérités du sort et remettre dans la bonne voie les pécheurs qui se perdaient dans les dédales de l'égoïsme et de la cupidité. Nous ne pouvons insister ici, sans dépasser le cadre de notre sujet, sur tous les actes de cet apôtre de la paix et de la fraternité entre les hommes ; ils sont tous empreints de cette foi sublime, capable de régénérer les peuples et de faire descendre la paix dans les ames. Cet homme simple, d'aspect misérable,

⁽¹⁾ De Civitate Dei, 1. XIX, ch. XII.

⁽²⁾ Ibidem, chap. XVII.
(3) Fr. Thomas de Celano S' Francisci Assisiensis vita et miracula, Romæ, 1906, I, n. 23, cf. Tres Soc., n. 26.

n'ayant d'autre force que le rayonnement de la foi qui se dégageait de tout son être a réussi à introduire une réforme sociale extrêmement féconde, sans bouleverser en quoi que ce soit la paix (1).

Saint François d'Assise est un praticien de la paix. Ses principes et son idéal, il les suggère par des actes. Saint Thomas d'Aquin est, par contre, un théoricien. Sa théorie de la paix est incluse dans ses grandes synthèses, son pacifisme est hien plus près de nous que celui de saint François. Il pense en vrai philosophe en affirmant que la paix doit être le but final d'un bon Gouvernement:

« Hoc igitur est ad quod maxime rector multitudinis intendere debet, ut pacis unitatem procuret » (2). Il voit dans la paix, comme saint Augustin, un moyen de perfectionnement de l'humanité qui s'organiserait ainsi insensiblement sur le modèle du Gouvernement céleste. Et c'est pourquoi il veut que ce monde, qui est un acheminement vers la vie supérieure, commence à réaliser ici-bas le règne de Dieu. Cette transformation ne pourrait s'accomplir qu'à condition que les princes usassent légitimement d'un pouvoir qui ne peut venir que de Dieu.

La paix doit donc être la conséquence sine qua non d'un bon Gouvernement; d'un Gouvernement où la puissance de Dieu incarnée par les hommes et confiée aux princes, s'exerce par eux sur le modèle de la cité céleste, de manière à réaliser entre les Gouvernements de tous les pays l'union étroite et indestructible qui est le propre d'une seule Monarchie maintenant par son propre ressort la paix entre tous ses sujets.

L'idée d'une Monarchie unique comme moyen de paix indestructible a été glorieusement adoptée par Dante. La paix est, suivant Dante, le bien suprême de l'Humanité : « Manisestum est quod pax universalis est optium eorum quae ad nostram beatitudinem ordinantur » (3).

La paix universelle est pour Dante la condition inhérente à un Etat universel qui deviendrait l'empire du monde et le règne de la paix. Banni de Florence et réduit à errer de ville en ville,

⁽¹⁾ Hilarius Felder, Die Ideale des heiligen Franziscus von Assisi, Padeborn, 1923, p. 344. (2) De reg. princ. I : II.

⁽³⁾ De Monarchia I: 4.

il a dû souffrir cruellement et sentir les conséquences de l'anarchie qui s'était substituée dans son pays à l'ordre de la paix. C'est pourquoi l'ardent désir de la paix revient si souvent sous sa plume. Il est exprimé avec l'effusion d'un cœur profondément ému dans le sixième chant du *Purgatorio*, où il ne peut se consoler du sort de son malheureux pays (1):

Ed ora in te non stanno senza guerra Li vivi tuoi, e l'un altro si rode Di quei che un muro ed una fossa serra!

Ce désir se propageait à travers toute l'Italie où les divisions politiques entretenaient la guerre sans fin entre les partis. Il ne poursuivait pas moins Pétrarque qui finit son fameux chant Italia mia, avec les paroles :

.Io vo grindando pace ! pace !

On ne pourrait s'arrêter à tous les poètes et publicistes qui ont plaidé la cause de la paix. Parmi tant de projets suscités par la rigueur des événements, et abandonnés le plus souvent à l'oubli ou à l'indifférence, on ne peut s'empêcher de distinguer celui de Pierre Dubois qui justifie amplement l'attention particulière qu'il retient.

Suivant ce juriste, la paix pourrait devenir universelle et perpétuelle, grâce à une Confédération des peuples devant les représentants desquels seraient portés et débattus tous les différends qui s'élèvent entre les princes. Dubois développe dans son De recuperatione terrae sanctae, le plan d'une espèce de Gouvernement universel où la suprématie appartiendrait à la France. Le projet ne manque ni d'audace, ni d'originalité et a le mérite d'être le premier qui ait été ébauché au Moyen Age sous la forme d'un plan politique. L'auteur suggère avec l'habileté d'un diplomate consommé, ni plus ni moins que l'idée d'une domination française universelle (2). Il méditait, en effet, de forger les chaînes de tout un continent sous l'argument captieux d'un projet de paix perpétuelle auquel il arrive par une association d'idées et des précautions très dignes d'intérêt.

⁽¹⁾ Vers 82 ss.

⁽²⁾ Ed. Langlois, Paris, 1891, p. 104.

L'idée essentielle, mais apparente, de ce traité est celle de la colonisation de la Terre Sainte par les pays d'Occident ; colonisation destinée à servir de départ à une paix générale, et, entre parenthèse, de point de départ à la domination française. Cette paix serait sanctionnée par un concile se réunissant à Toulouse, que le Pape convoquerait sur l'invitation du roi de France. Ce concile serait composé de prélats et de laïques de tous les Etats. Ce corps ainsi rassemblé constituerait un Tribunal international dont la mission serait de résoudre tous les différends, divisions ou difficultés diplomatiques que les nations confédérées soumettraient à son jugement. Les membres de ce Tribunal seraient des personnes d'une impartialité incontestable et d'un dévouement à toute épreuve à la cause de la paix. Les contestations entre nations, portées devant ce Tribunal, seraient accueillies et discutées par des arbitres. Ceux-ci écouteraient les témoins, prendraient note de leur déposition et ne prononceraient le jugement qu'après une profonde connaissance de la matière en discussion. Les parties intéressées supporteraient les frais du jugement selon des règles fixées d'avance. Lorsque le jugement ne contenterait pas l'un des intéressés, les arbitres devraient en appeler eux-mêmes au jugement du Pape, en produisant les pièces du jugement en instance. Le Pape aurait le droit d'approuver ou de modifier le jugement, le faisant ensuite enregistrer dans le registre de la Sainte Eglise romaine (1).

Ce projet ne semble au premier abord nullement extraordinaire. Le recours à des arbitres dans les questions litigieuses était devenu une coutume. Le prononcé du jugement était justement réservé au Pape. On voit Boniface servir d'arbitre entre Edouard I^{er} et Philippe le Bel : n'est-ce pas là le point de départ du conflit qui éclata entre ce dernier prince et le Pontife? Boniface avait convoqué un congrès que Philippe le Bel fit échouer, ne voulant pas se soumettre à l'arbitrage du Pape (2). Si Dubois admet alors cet Arbitrage, c'est que les circonstances avaient changé : le nouveau Pape, Clément V, était français et allait bientôt fixer sa résidence à Avignon. La suprématie incontestable de l'influence des prélats français

⁽¹⁾ Gustave Schnurer, Das Projekt. eines. internationales Schiedsgerichts aus den Jahren 1307-8, Historisch politiche Bläter, 141, 1908, p. 281, 282.
(2) Ibidem, p. 283.

dans le Collège des Cardinaux devait être une conséquence nécessaire du changement de la résidence pontificale, c'est-àdire un gage de la préférence accordée aux Cardinaux fran-

cais dans les élections à la Chaire de Saint-Pierre.

Quand on sait que Dubois voulait rendre la Papauté dépendante du roi de France (1) — c'était du moins la condition sine qua non du projet qu'il dévoila sans réserve dans la partie de l'ouvrage destinée personnellement à Philipppe le Bel — pourrait-on nier que le but de ce projet n'ait pas été celui de donner aux rois de France la faculté de se prononcer en dernière instance sur toutes les causes qui seraient portées devant le Tribunal des Nations ; c'est-à-dire la faculté de décider arbitrairement du sort de tous les autres peuples.

Cette organisation que Dubois appelait confédération des peuples (2), était destinée à maintenir la paix perpétuelle en Europe. Peut-être Dubois avait-il reçu le conseil d'écrire cet ouvrage comme Erasme recevra deux cents ans après lui celui d'écrire sa Querela pacis; peut-être même a-t-il été d'aussi

bonne foi qu'Erasme dans ses affirmations.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'un Tribunal international commoyen de pacification définitive entre les nations a été ex-

primée pour la première fois par Dubois (3).

Il ne faut retenir de ce projet de Dubois que l'idée en ellemême : celle d'une paix perpétuelle par une Société des Nations; idée vraiment fertile et pleine des plus belles promesses. Quelque suspecte qu'apparaisse sa bonne foi dans l'élaboration de ce projet, on ne peut douter de sa sincérité quand on l'entend

^{(1) «} Afin qu'il soit délivré de tout souci temporel, le patrimoine de Saint-Pierre devrait être sécularisé et donné à bail à un grand prince ». C'est-àdire, bien entendu, au roi de France qui servirait en compensation au Pape une pension annuelle. Ce projet devait être soumis, lui aussi à la délibération de Toulouse. Le résultat pouvait-il être autre que celui de livrer toutes les nations au caprice d'un tyran qui faisait déclarer aux Etats généraux qu'il ne dépendait d'aucune puissance sur la terre ?

⁽²⁾ De Recuperatione... Ed. Langlois, Paris, 1891, p. 89.

⁽³⁾ Ce projet a été rappelé très ingénieusement à l'attention du public en 1908 (Historisch politische Blätter, 141, 1908, p. 279-284) par le Professeur Doctor Gustave Schnurge de la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, au moment où se poursuivaient à la Haye les premières négociations en vue de l'établissement d'un Tribunal entre les Nations. L'auteur, se demandant si les Négociateurs savaient que leur idée de diète européenne avait été ébauchée six cents ans avant eux, semble vouloir mettre en évidence l'intérêt de la question et la nécessité de son application.

dire: « Sic enim pax univesalis est, quam quaerimus, quam in intentione nostra primo habemus » (1).

Le projet de Dubois et l'idée d'une Monarchie universelle n'ont pas trouvé beaucoup d'adhérents. Avant lui, un publiciste de grand mérite, Jean de Paris, les avait combattus par des arguments trop évidents, pour qu'ils puissent s'imposer sans réserve ou même sans défiance à l'esprit des nations : « La Puissance spirituelle, avait-il dit, peut étendre sa domination sur tout le monde, sans rencontrer d'obstacles ; la Puissance temporelle en est empêchée par des obstacles matériels. Les paroles et les idées peuvent agir plus facilement à grande distance que l'épée : la Monarchie universelle ne pourrait être tentée qu'au prix du bouleversement du monde (2).

Cette petite esquisse nous permet de voir quelle est la nature des idées pacifistes antérieurement à Erasme. Elles sont le plus souvent, comme les idées d'Erasme elles-mêmes, le produit de leur temps, ne manquent ni de valeur ni de courage et montrent les efforts persévérants et louables d'une époque trop souvent considérée comme barbare. Erasme lui-même n'en parle qu'avec mépris ; ce qui ne pourrait guère empêcher un juge impartial de trouver à chaque page de ses écrits pacifistes les traces de ses devanciers du Moyen Age et qui sont à plusieurs égards, plus profondément théoriciens que lui, s'ils sont loin d'égaler son art.

Erasme n'a de commun avec les pacifistes du Moyen Age que le mérite de s'être approprié l'idéal chrétien qu'il a fait servir à son argumentation. Le grand Humaniste qu'était Erasme ne dédaignait certainement pas nommer ces auteurs d'une époque « barbare » ; mais les a-t-il réellement tous connus ? Il ne semble jamais s'être donné cette peine. C'est pourquoi il s'arrête de préférence à l'Ecriture sainte et à la Philosophie Ancienne, trouvant le moyen de concilier ces deux esprits qui se heurtent au début du xvi° siècle : l'esprit chrétien et le rationalisme classique. Cette tendance est inséparable de son esprit : elle le domine quel que soit le domaine auquel appartiennent ses écrits. Il ne peut, ni ne veut oublier qu'il est

⁽¹⁾ De Recuperatione... p. 28.
(2) De Potestate regia et papali, ch. III. — Emil Heinrich Mayer. Die Staats und volkerrechtlichen Ideen von Peter Dubois, Leipzig, p. 61.

humaniste, c'est-à-dire défenseur infatigable de tout ce qui favorise la renaissance des lettres païennes.

A quel point n'aurait-il pas été plus intéressant si, moins oublieux à l'égard de ses prédécesseurs, il avait rendu, grâce à la souplesse de son art, accessibles à son temps, des plans et des idées comme ceux d'un Dante ou d'un Dubois dont la valeur théorique supérieure à celle de ses projets de même nature, auraient haussé la valeur de ses propres idées. Sans aller plus loin, qu'on s'arrête seulement au projet de Paix perpétuelle de Dubois. Que d'idées heureuses et neuves n'y aurait-il pu puiser et avant toute autre celle d'une Société des Nations, Tribunal international, telle que Dubois l'avait conçue, et qui fut plus tard si heureusement mise à contribution. Elle aurait certainement fait plus tôt son chemin, si Erasme l'avait mise à la portée des esprits de son temps.

Erasme n'en a pas moins d'incontestables mérites. Il est, en ce qui concerne son temps, un des rares écrivains qui aient consacré sans réserve leur plume à la cause de la paix. Un seul peut lui être comparé et aspirer autant que lui à la gloire de transmettre son nom à la Postérité pour avoir composé ce livre unique en son genre: l'Utopie (1).

On doit leur opposer Machiavel, dont les principes et les idées vont à l'encontre des leurs, mais qui par cela même donne du relief à leur mérite.

L'Utopie de Thomas More parut quelques mois après l'Institutio Principis. Sa première édition est de décembre 1516. Elle fut faite à Louvain, sous la surveillance de Pierre Gilles, ami de l'auteur. L'Utopie est un roman philosophicopolitique que son auteur composa pendant son voyage dans les Pays-Bas où il se trouvait en qualité d'ambassadeur d'Angleterre (2). C'est à cette occasion qu'il avait connu Pierre Gilles et qu'il s'était lié avec lui.

⁽¹⁾ Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus. De optima

⁽¹⁾ Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus. De optima reipublicæ statu, deque nova insula Utopia auctore clarissimo viro Thoma. Moro, inclytæ civitatis Londinensis sive et vicecomite cura Petri Regidii Antverpiensis, et arte Theodorici Martini Alostensis, nunc primum accuratissime editus cum gratia et privilegio; in-4, M. D. XVI, mense Decembri.

(2) Thomas More était destiné à devenir Conseiller d'Angleterre après la disgrâce du Cardinal Wolsey et à parvenir à la plus haute dignité du royaume, après le roi. Il s'y fit remarquer autant par ses vertus civiques que par son intégrité comme homme d'Etat. Mais il ne conserva pas longtemps cette fonction, ayant été forcé de donner sa démission à la suite de la révolution religieuse qui s'était accomplie en Angleterre. Dévoué à la la révolution religieuse qui s'était accomplie en Angleterre. Dévoué à la

L'analogie d'idées existant entre l'Institutio et l'Utopie n'est pas accidentelle. Les relations des deux auteurs datent de loin. Leur amitié devait devenir très étroite grâce à cette communauté d'idées et à leur esprit satirique que le cours des événements était bien de nature à encourager. Erasme n'entreprenait jamais de voyage en Angleterre sans tâcher de voir son ami, Thomas More. Nous avons vu Erasme en 1515, entre ses deux séjours à Bâle et pendant son voyage à Londres, s'arrêter à Bruges pour voir ses amis, C. Tunstall et T. More (1). Quelques mois après, More lui envoya son Apologie de Encomium Moriae (2) qu'Erasme était encore en train de lire le 26 juin 1516. Cette apologie nous explique comment plus d'une idée de l'Eloge de la Folie a passé dans l'Utopie. Bientôt après, nous retrouvons Erasme à Londres, More qui ne s'y trouvait pas à ce moment, ne l'ayant plus trouvé à son retour, courut le rejoindre à Rochester qu'Erasme venait justement de quitter. Rentré à Londres, il lui envoya le 3 septembre le manuscrit de l'Utopie (3). L'ouvrage devait être communiqué à Pierre Gilles.

Tous ces détails autorisent à croire que l'analogie d'idées entre ces deux philosophes était non seulement instinctive, c'est-à-dire due à la conformité de leur caractère et aux conditions sociales qu'ils occupaient, mais qu'elle était préméditée, voulue, en même temps que déterminée par le but qu'ils se proposait : introduire dans le sein de la société l'idée de la nécessité des réformes.

On sait d'ailleurs que l'<u>Eloge de la Folie</u> (4) avait été dédié à Thomas More. Dans la dédicace de cet ouvrage, Erasme prie son ami de le protéger, car, dit-il, « il y aura assez de chicaniers qui soutiendront que cette bagatelle ne convient point à un théologien et que le style en est trop mordant, bien qu'on ne puisse nous faire avec raison le reproche de méchanceté, car nous n'avons nommé personne, et nous nous sommes con-

religion catholique, il fut décapité en 1535 pour avoir eu le courage de refuser de signer, en qualité de Chancelier, l'acte du Parlement qui abolissait en Angleterre l'autorité papale et déclarait nul le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon.

⁽¹⁾ Allen, Er. Opus Epist., Ep. 412 : L. B., 364.

⁽²⁾ IDEM, Ep. 422 : L. B., App. 252. (3) IDEM, Ep. 401 : L. B., App. 174.

⁽⁴⁾ Moriæ Encomium, Argentorati, in ædibus Mathiæ Schurerii, mense Augusti. MDXVI.

tentés de donner des conseils » (1). Erasme n'avait, en effet, nommé personne, mais, en critiquant les mœurs de la manière dont il l'avait fait, il avait trouvé le moyen de désigner très distinctement ceux qui les pratiquaient et de soulever contre lui un véritable orage. Morus prit sa défense avec succès, sans cesser d'affirmer sa grande admiration pour cet ouvrage. Il devait écrire lui aussi un éloge qui, non moins que celui d'Erasme, était, sous le couvert de la satire, un hommage à la raison.

L'Utopie ne diffère de l'Institutio que par le genre littéraire. La tâche d'Erasme était plus ingrate. S'adressant directement à un prince, il ne pouvait malgré son courage, lâcher la bride à sa plume comme il l'aurait voulu. More, lui, se prêtant au jeu d'esprit qu'autorisait le titre qu'il avait adopté et qui place le lecteur dans le domaine du fantastique et de l'imagination (2), dénonce, le sourire aux lèvres, avec plus de parti pris et d'apreté que ne l'avait fait Erasme, toutes les folies et tous les abus qui rongent la société, montrant la place considérable que tient dans l'existence des peuples le caprice des Puissants. Il emploie la forme la plus appropriée à l'esprit satirique, le Dialogue: on le verra plus d'une fois opposer avec adresse aux idées qu'il a l'air de vouloir soutenir, celles qu'il a le plus à cœur de mettre en évidence. C'est au moyen de ce procédé qu'il remplira la mission qu'il s'était proposée et qu'il encouragera ses contemporains à le soutenir.

Les trois personnages mis en scène qui discutent dans l'Utopie sont Raphaël Hythlodée, un ancien compagnon de voyage d'Americ Vespuce, l'auteur lui-même, c'est-à-dire Thomas More, et Pierre Gilles. Hythlodée fait à ses deux interlocuteurs la description exacte du pays de l'Utopie, « une des Républiques les plus heureuses qui existent au monde ». More s'informe minutieusement de tout, car il veut faire un livre de cette description, pensant se rendre utile aux Républiques en

⁽¹⁾ ALLEN, Ep. 222 (9 juillet 1511).

⁽²⁾ Utopie de οἶ τοπός veut dire « nulle part », c'est-à-dire qui n'a pas de place sur la surface du globe. Le personnage principal, Hythlodée signifie faiseur de contes. La capitale de l'Utopie, Amaurote, signifie « inconnu ». Elle est baignée par le fleuve Amydée, c'est-à-dire sans peuple. Les deux nations voisines de l'Utopie sont les Alaopolètes, c'est-à-dire « habitants d'un pays invisible » et les Néphélogètes qui veut dire « enfants de la mer ».

leur proposant en exemple l'administration savante de cet Etat idéal.

Hythlodée, ce faiseur de contes, est aussi bavard que la Folie d'Erasme. Il dit de dures vérités aux princes. En tant que philosophe pénétré de l'importance de sa mission, il fait grand cas de sa philosophie. Ami de la Raison, il l'invoque à tout moment et veut qu'on la respecte. Il voudrait la voir gouverner les Royaumes et ne comprend pas qu'on puisse lui résister; aussi blâme-t-il très sévèrement les princes qui la méprisent et qui, en vrais ennemis de la philosophie, n'aiment pas qu'on leur dise la vérité.

Hythlodée ou plutôt More, laisse transpirer les sentiments qui dominaient l'esprit public au commencement du xvr siècle. Un de ces sentiments rendait les rois de France responsables des guerres qui continuaient à bouleverser l'Europe. Hythlodée

en est l'interprète habile.

Dites-moi, je vous prie, si, en qualité de conseiller de quelque prince, je lui proposais de gouverner selon la Raison et l'Humanité, croyez-vous que ce prince ne me chasserait pas aussitôt?... Me voilà chez le roi de France et je prends place dans son Conseil. Là, on délibère par quelles finesses, par quelles machinations, le roi pourra garder le Milanais et recouvrer le royaume de Naples; comment après cela, faudra-t-il s'y prendre pour détruire les Vénitiens, pour subjuguer toute l'Italie, pour assujettir la Flandre et le Brabant, pour réunir toute la Bourgogne au royaume, enfin pour conquérir les autres nations que ce prince convoite depuis longtemps. (1)

« Après que tant d'illustres conseillers auront fait des efforts d'esprit pour conseiller à qui mieux mieux la guerre, je me lèverais moi, homme de rien, et ordonnerais qu'on changeât les voiles : « Il faut, dirais-je, laisser l'Italie en repos et nous con-

- tenter de ce que nous avons. Le seul royaume de France est
- « trop grand pour pouvoir être administré par un seul homme.

« Le roi ne doit pas penser à s'agrandir. »

Le philosophe citerait alors l'exemple d'une nation qui, ayant conquis plus qu'elle ne pouvait administrer, aurait été en proie à des désordres, à des révoltes, et aurait connu, dans les pays conquis et chez elle, un état continuel d'anarchie,

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued. 1730, p. 61, 62.

la corruption totale des mœurs, le brigandage, etc..., si bien que le Roi mis en demeure de choisir entre les deux royaumes, serait contraint de prendre parti :

« Si après avoir dit tout cela au roi de France et après lui avoir fait voir que tous les efforts qui lui ont coûté tant de guerres et qui, à cause de lui, ont jeté tant de nations dans le malheur et le désordre, n'ont fait qu'épuiser ses finances et détruire ses sujets, je m'adressais à lui en ces termes : « Sire, « puisque la bonne fortune qui peut-être ne durera guère vous « a donné la paix, profitez de cette heureuse circonstance : culti- « vez le royaume de vos ancêtres, rendez-le aussi prospère que « possible ; faites-en le plus florissant des Etats ; aimez vos sujets « et tâchez qu'ils vous aiment ; vivez avec eux ; gouvernez « humainement et laissez là les autres royaumes puisque celui « qui vous est échu est assez grand et que son administration « surpasse vos forces. (1) »

Après ce discours, les interlocuteurs de Hythlodée conviennent que cette exhortation ne serait pas bien reçue par le Roi. Là-dessus, Hythlodée passant à un autre ordre d'idées leur fait voir la nature des conseils qu'on donne aux rois.

de trouver des expédients financiers pour augmenter le trésor royal: c'est-à-dire d'inventer beaucoup de tromperies en vue d'amasser beaucoup d'argent pour le Souverain. Un conseiller est d'avis de faire monter le prix de la monnaie, afin d'opérer plus facilement le remboursement de quelques emprunts, ou de l'abaisser s'il s'agit de grossir le trésor du Roi. Un autre suggère qu'on fasse le simulacre d'entreprendre une guerre et que sous ce prétexte on impose lourdement le peuple. Puis, quand la caisse sera pleine, qu'on dise que le prince a réussi à faire la paix. Cette paix une fois conclue, jurée sur le Saint Evangile, sera célébrée dans les temples. Pour éblouir le peuple, on lui dira que le roi est humain, que le malheur des hommes le touche, et qu'il veut épargner leur sang.

Hythlodée énumère les nombreux conseils de cette nature qu'on donne au Roi, puis insiste sur les arguments employés pour les faire valoir aux yeux du prince. Ces arguments, les voici :

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued. 1730, p. 64-67.

Le Roi ne saurait être assez riche, parce qu'il est obligé d'entretenir des armées; le Roi ne peut agir injustement quand même il en aurait la plus grande envie du monde: tous les hommes et tous les biens de son Etat lui appartiennent en propre et chaque particulier n'a droit à ce qu'il possède qu'autant que le Roi a la bonté de ne pas le lui ôter. Il importe beaucoup aux princes que leurs peuples languissent dans l'épuisement: la pauvreté des sujets est le rempart du Monarque. La révolte est toujours à craindre de la part d'une nation où la liberté et les richesses dominent. Les hommes qui en jouissent supportent avec impatience les lois trop sévères et injustes. Au contraire, l'indigence, la disette abâtardissent les cœurs, elles les accoutument à souffrir, elles répriment le courage nécessaire pour la rébellion...

« Si, continue ensuite Hythlodée, si après tous ces discours, je me levais moi, pauvre philosophe, et si je faisais cette harangue : « Tous ces conseils sont funestes, pernicieux et tendent à « déshonorer le Roi. Non seulement la gloire de notre Maître, « mais même sa sûreté consistent beaucoup plus dans les richesses « de son peuple que dans ses propres richesses. Les peuples ont a accepté un Maître pour vivre commodément, agréablement, « grâce à sa peine et à ses soins ; pour se garantir de toute vio-« lence et de toute insulte. Le prince doit donc s'appliquer à « rendre ses sujets heureux avant de songer à sa propre félicité. « Son office ressemble à celui d'un berger qui en tant que a berger doit mener ses moutons dans les meilleurs pâturages: « Le Monarque méprisé et haï par ses sujets au point de ne · pouvoir les maintenir dans le sentiment du devoir qu'en les a outrageant, en les pillant, en confisquant leurs biens, ferait mieux de renoncer au trône : conserver le pouvoir suprême « grâce à ces moyens violents, c'est anéantir la Majesté royale. » ... Si donc, mon cher More, j'osais étaler des maximes de cette nature devant des gens qui, par inclination ou par intérêt, suivent des principes contraires et qui nourrissent des sentiments tout opposés, ne serais-je pas dans le cas du fou qui raconterait une fable à des sourds. » (1)

More conseille à son ami une philosophie plus souple : sur la scène du monde, il faut s'accommoder des circonstances comme, sur la scène d'un théâtre, l'artiste s'accommode de son rôle. Il lui représente le spectacle étrange qu'offrirait un philosophe qui, apparaissant sur la scène d'un théâtre au moment.

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued. 1730, p. 71-76.

où on est en train de jouer quelque comédie de Plaute, commencerait à déclamer le passage de Sénèque où Octavie se dispute avec Néron: « Ce discours, dit More, peut être meilleur que toute la scène, il n'en troublerait pas moins le spectacle ». Il en est de même dans les délibérations des Conseils des princes: « Il est impossible de déraciner les maximes pernicieuses, ni de remédier comme on le voudrait aux défauts consacrés par l'usage » (1). More conseille à son ami plus de diplomatie, de sages précautions: « Ces gens-là, il ne faut jamais les attaquer de front et à découvert ». Ce conseil ne convient pas à Hythlodée qui insiste sur la mission du philosophe et affirme son obligation de dire la vérité: « Il n'est pas permis à un philosophe d'user de dissimulation, ni de convenance. »

On retrouve, comme on voit dans ce dialogue, les idées discutées dans l'Institutio Principis: L'idée du contrat social, celle du despotisme des princes et de la nécessité de le réprimer; celle de l'altération de la monnaie dont on usait et abusait au xvr siècle; la critique de cette folie des princes de conquérir les Etats et le sévère jugement à ce sujet sur Louis XII, qu'Erasme avait également condamné dans son Institutio; enfin, l'idée de la nécessité de dire la vérité aux rois

et de leur éviter les flatteurs qui les empoisonnent.

l'absence de la raison. Son expérience et ses observations lui ont permis de constater à quel point la Raison peut faire le bonheur d'un Etat. Le philosophe le prouve par l'exemple des Utopiens. Ainsi ce peuple raisonnable estime que la cause de guerre la plus juste et la plus légitime serait néfaste au peuple qui laisse ses terres en friche et n'en retire aucun profit, sans toutefois vouloir en céder la possession à ceux qui, suivant l'ordre de la nature, cherchent à vivre de leur travail. Une autre grande preuve de leur sagesse, c'est qu'ils méprisent l'argent et l'or comme la source de toutes les iniquités et de tous les malheurs qui arrivent dans le monde (2) : « Grâce à l'or, disent-ils, on voit un lourdeau, un stupide, un homme qui n'a pas plus d'esprit qu'une souche, et non moins grand scé-

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued., 1730, p. 78. (2) Ibidem, p. 165-168.

lérat que maître fou, tenir en servitude des personnes sages et habiles et plusieurs honnêtes gens ». Aussi font-ils avec l'or

les objets qui servent aux usages les plus bas...

Les Utopiens n'admettent aucune espèce de traités; ils n'approuvent aucune espèce de préliminaires, ni de protocoles, ni de clauses non plus que de conventions (1) : ils sont convaincus que les bases les plus sûres des relations humaines sont la bonne foi, la bienveillance et le cœur, et trouvent que ces vertus suppriment la nécessité des contrats : « Il n'est pas admissible, disent-ils, que celui qui a violé les lois et les liens de la nature et du Christ se fasse un scrupule d'enfreindre les clauses d'un traité » (2). Le spectacle des Négociateurs et des Plénipotentiaires rivalisant à l'envi à qui agira avec plus de finesse, c'est-à-dire à qui trompera le mieux l'autre ; les formalités et la pompe inutiles qui se suivent et se déploient, les révoltent, car ils savent que « plus le fracas et l'appareil sont grands et majestueux, pour la conclusion d'une paix, moins on doit en escompter la durée ». C'est dire que les Utopiens connaissent tous les artifices dont usent les Ambassadeurs : les accommodements et raccommodements, les termes ambigus, équivoques et captieux grâce auxquels les Souverains se croient dispensés de tenir leurs engagements et tout le cortège de tromperies qui les accompagne. Mais ce qui prouve surtout que les Utopiens jouissent du privilège de la raison, c'est leur horreur de la guerre. La guerre est, à leur avis, le propre des bêtes féroces. Contrairement au sentiment des autres nations, ils ne conçoivent pas qu'on puisse couvrir de mots spécieux et imposants comme courage, bravoure, valeur, l'action la plus barbare qui sème partout l'horreur, l'incendie et la mort. Les Utopiens ne se décident à entreprendre une guerre que dans trois cas; à savoir : 1° Lorsqu'ils doivent défendre leurs frontières; 2º lorsque leurs bons voisins sont attaqués; 3º enfin, lorsqu'ils savent que quelque malheureux peuple gémit sous le joug d'un oppresseur (3). Ils s'arrangent pour vaincre toujours, mais ils ne se livrent jamais à des réjouissances après la guerre. La musique, le tonnerre du canon, le sifflement bruyant des seux d'artifice sont inconnus chez les Utopiens.

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued., 1730, p. 249, 250.

⁽²⁾ Ibidem, p. 243.(3) Ibidem, p. 258.

LA « QUERELA PACIS » D'ÉRASME.

Consternés d'avoir eu à soutenir une guerre qui a fait couler des torrents de sang humain, s'ils se résignent à leur triste sort, ils rougissent de douleur et de honte.

Ce peuple si modeste et si sobre ne se vante que d'une seule chose : c'est de savoir user de la raison et de la mettre au-dessus du courage. Ils se réjouissent quand ils ont réussi à venir à bout de leurs ennemis par l'adresse et la ruse, en évitant le plus possible l'effusion de sang. Leurs procédés ne sont pas dépourvus de sagesse : ils commencent par faire tout ce qui est en leur pouvoir pour éviter la guerre, mais s'ils ne réussissent pas et si le feu de la discorde est une fois allumé, « ils croient qu'ils ne sauraient tirer une vengeance trop sévère de ceux qui ont causé l'ébranlement, afin que dans l'avenir la crainte les tienne en bride et que la terreur les empêche de tomber dans les mêmes injustices ou dans la même violence » (1). Dès que la guerre est déclarée, ils usent de tous les moyens possibles: espions, publications dans les pays ennemis, mise à prix de la tête du prince ennemi et de celles de ses conseillers, afin de pouvoir s'emparer de ces proscrits et leur faire payer, de leur sang, les misères qu'ils voulaient faire supporter aux autres (2). Il leur est absolument égal que les autres nations considèrent ce moyen comme une bassesse d'âme ou comme une barbarie : « Par ce moyen, disent-ils, nous mettons fin à une guerre sans qu'elle nous coûte ni bataille, ni combat, témoignant en même temps de notre bon naturel et de notre humanité. Nous sauvons des milliers d'innocents, en immolant un petit nombre de coupables » (3). Il s'agit, bien entendu, aussi des soldats ennemis, victimes de la jureur guerrière des princes.

N'est-ce pas suggérer que la tyrannie est le fait de l'ignorance des peuples? Ce passage, digne d'un Montesquieu, indique aux peuples, victimes de la fureur des Princes, ce qu'ils devraient faire pour épargner leur sang. Il conseille la haine du tyran avec tout autant d'adresse que de logique. Cette haine est instinctive chez More; le philosophe semble vouloir s'empêcher de la subir et la subit quand même ; cependant,

⁽¹⁾ L'Utopie, Ed. Gued. 1730, p. 258-260.

⁽²⁾ Ibidem, p. 260. (3) Ibidem, a. 261, 262.

rien encore ne l'autorisait à pressentir à quel point il serait, lui aussi, victime de cette fureur.

L'organisation politique des Utopiens est décrite dans l'Utopie. Le principe fondamental sur lequel elle repose est celui de la communauté des biens qui est présentée comme base de la félicité des peuples. Le More que l'auteur met en scène semble s'opposer à ce système; mais s'il ne l'approuvait pas, l'aurait-il fait si bien soutenir par un autre? Il l'admet, en tout cas, comme un idéal capable de réaliser ce sentiment de fraternité entre les hommes qui fait le bonheur des sociétés. Ce principe a été adopté par Platon dans la République dont l'Utopie semble s'être largement inspirée. Erasme semble l'avoir considéré lui aussi comme un idéal : il ne pouvait pas le trouver mauvais en soi; n'est-il pas en quelque sorte impliqué dans la doctrine évangélique? C'est pourquoi, tout en se rendant compte de l'impossibilité de son application dans l'ordre social, il le considère dans l'ordre moral à la clarté de la lumière évangélique : les hommes peuvent réaliser cette communauté par la charité, par le cœur; en un mot, par cette fraternité chrétienne qu'il glorifie dans sa Querela pacis et qui doit être la base de toute société. Elle pourrait se réaliser en une certaine mesure aussi dans l'ordre social par la suppression des privilèges, par l'égalité devant la loi, par la proportionnalité des impôts, par le respect des lois et par le progrès de la justice. Sur tous ces points, Erasme est d'accord avec Thomas More. Les lois, les usages, les mœurs qui font leur admiration et que pratiquent les Utopiens ne sont pas au-dessus de la raison humaine; mais c'est le mauvais usage qu'on fait de la raison qui les rend inaccessibles.

Toutes ces idées seront reprises et vivement discutées au xvm° siècle. On a dit (1) et non sans raison, que More est l'ancêtre authentique des philosophes du xvm° siècle, mais on n'a rien dit de pareil d'Erasme; il mérite cependant ce titre au moins autant que More. Erasme et Thomas More sont en effet, les précurseurs de la philosophie du xvm° siècle et ont, à titre égal, bien mérité de l'Humanité (2).

(2) L'Utopie a servi de modèle à une infinité d'ouvrages tels que La Cité

⁽¹⁾ G. Lanson, Origine des premières manifestations de l'esprit philosophique dans la Littérature française. (Revue des Cours et Conférences, 10 décembre 1908).

On pourrait à bon droit objecter qu'ils avaient des principes chrétiens et qu'ils s'inspiraient à chaque pas de la morale chrétienne, tandis que les philosophes du xvine siècle s'en passaient. Cette opposition de principes est sans doute regrettable, mais elle est due, moins à la nature des abus et à l'esprit de réforme qu'ils ont engendré, qu'à la nature des causes qui les avaient provoqués. Il ne faut pas oublier que la plupart des abus qui régnaient dans l'ordre social, et dont les conséquences étaient désastreuses, s'exerçaient au nom de l'Eglise. C'était en son nom que le Despotisme de Louis XIV veillait « au salut des ames ». Quiconque a pu parcourir une partie seulement des ordonnances royales sur l'hérésie et assister au martyre des Huguenots de France, blâme avec moins de sévérité la violence des moyens dont a usé la philosophie de ce siècle. Qu'on pense seulement aux conséquences funestes de la Révocation de l'Edit de Nantes, y compris les guerres ruineuses et injustes qui ont terminé le règne de Louis XIV et mené la France au bord du précipice. Les philosophes ne pouvaient agir sur l'opinion, ni désarmer l'absolutisme barbare qui s'autorisait de l'intolérance religieuse qu'à la condition de désabuser les esprits en dénoncant l'injustice des droits qu'on s'arrogeait en son nom; d'aborder les questions morales et politiques suivant que l'exigeaient les circonstances. Il fallait en un mot recourir à la raison, et cette raison prétendait ne pouvoir s'exercer qu'en dehors du dogme.

Mais pour être militante, cette philosophie n'était pas moins humaine : les fins qu'elle se proposait n'étaient autres que celles de la religion chrétienne; les moyens seuls étaient différents. Elle opposait au dogme fâcheusement formulé et mal interprété du salut, celui de l'Humanité; à l'inégalité sociale, l'égalité et la fraternité universelles; au privilège, l'universalité et la proportionnalité de l'impôt; au fanatisme persécuteur, la liberté de conscience; à la tyrannie, la liberté individuelle; au Gouvernement absolu, le contrat social. Elle opposait enfin la paix à la guerre, et cette paix devait être la der-

du Soleil, de Campanella, 1628; l'Oceana, de Harrington, 1656; La terre australe connue, de Gabriel de Foigny, 1676; L'Histoire des Sévérambes, de Vairasse, 1677; la Salente, de Fénelon (Télémaque); Les Troglodites, de Montesquieu (Lettres persanes, XI-XIV); enfin, l'Eldorado, de Voltaire (Candide). Elle a été traduite dans plusieurs langues.

nière conséquence et l'aboutissement de tous ces principes proclamés par le bon sens et la justice, en un mot, par la Raison.

C'était la même Raison qui jaillissait, dans l'Antiquité, de l'esprit des nations et qu'Erasme n'avait maniée qu'avec infiniment de précautions, se contentant de la mettre à la portée de l'esprit des hommes. Le germe qu'il a semé n'a pas manqué de grandir. Le xvi et le xvi siècle n'ont pas cessé de cultiver la raison, en dépit de tous les risques courus. Spéculatif en matière de sciences au xvnº siècle, le procédé de son application n'était pas moins dangereux pour la foi en ce qu'il établissait insensiblement une méthode rationnelle capable de contrôler toute vérité quelle qu'en soit la nature : le « Cartésianisme », gagnait insensiblement les esprits les plus cultivés, même parmi les Théologiens : si bien que le Christianisme nourrissait, sans s'en douter, une doctrine dont les principes étaient capables de le ruiner. Parallèlement à ce rationalisme classique qui n'attendait que des circonstances favorables pour affirmer toute sa force, se développait celui qui avait ses racines dans le xvre siècle et qui était bien loin d'être simplement spéculatif chez des philosophes comme Rabelais, La Boétie, Montaigne, Eméric, Cruce, Grotius, Gassendi, Puffendorf, Foigny et Spinosa. Ces deux aspects de la raison devaient nécessairement se confondre : elle s'était trop manifestée au commencement du xviue siècle et les philosophes eux-mêmes étaient trop préoccupés de pratique pour qu'elle puisse résister à la poussée des circonstances et ne pas affirmer toute sa puissance destructrice.

La philosophie du xvmº siècle a eu ses défaillances et ses erreurs, mais elle a néanmoins porté assez de fruits pour pouvoir racheter ses côtés étroits et regrettables. C'est devant ses bienfaits qu'il faut s'arrêter en se disant, qu'aujourd'hui devant la dignité, la beauté et la grandeur qui règnent dans l'ordre spirituel, la plume des plus Voltairiens des Voltaire se briserait entre leurs mains plutôt que d'émettre l'opinion la moins désobligeante à l'égard de l'Eglise.

Mais quelle que soit l'indulgence dont on puisse faire preuve à l'égard des philosophes du xvm siècle, il ne faut pas manquer de reconnaître qu'ils doivent tout ce qu'ils ont de meilleur à Erasme et à Thomas More qui ont affirmé les premiers à l'aube des temps modernes, les droits de la raison et de

l'Humanité.

Erasme surtout avait imprimé au Rationalisme la direction la plus heureuse suivant laquelle il aurait pu se développer, sans affirmer sa force destructrice. Il avait compris autant que le xvmº siècle, les conséquences que pourrait entraîner à sa suite l'abus de la raison. Le fait de l'avoir conciliée avec le dogme et de l'avoir mise à la portée de tous les esprits, lui donne sur les rationalistes déistes et théistes du xvmº siècle une supériorité incontestable. Il avait mieux compris qu'eux l'importance considérable que présente pour la société humaine et l'ordre social, cet ordre moral parfait qui, fondé sur la foi et la doctrine de l'Eglise, maintient les âmes dans la crainte de Dieu et le sentiment du devoir. Il a pressenti que, sans la foi, l'idée de la fraternité chrétienne et du devoir s'écroule et avec ces deux éléments, toute société qui les bannit. L'exemple de l'Antiquité, celui d'un Zénon et d'un Sénèque lui avaient fait apprécier cette manifestation toute puissante de l'esprit chrétien, jaillissant comme une force de la nature et se faisant jour, à travers les moindres réflexions de ces philosophes païens, comme le remède suprême, suggéré par la raison sous l'empire des circonstances et seul de nature à corriger les sociétés grecque et romaine qui achevaient de se désagréger au milieu de l'anarchie morale. Oui, Erasme avait mieux compris qu'un Helvétius, un Diderot ou un Voltaire qu'user de la raison à outrance et vouloir la mettre à la portée du vulgaire c'est abandonner une arme empoisonnée et à deux tranchants aux mains d'un enfant : c'est en d'autres termes livrer la société à l'anarchie la plus effroyable, après avoir arraché de son cœur le seul élément capable de la régénérer et de la ramener dans la bonne voie.

Les philosophes du xvm siècle auraient eu le plus grand mérite à modérer leur impatience et puiser dans leur génie le moyen de redresser les abus, tout en maintenant la raison dans les limites de la foi, autant dans le domaine temporel que dans le domaine spirituel. Ils auraient dû prévoir que l'esprit n'était pas assez évolué pour s'abandonner sans secousse à tous les exercices de la raison ; et ils auraient pu, à force de volonté, ne pas s'éloigner comme ils l'ont fait, de la voie qui leur avait été indiquée par Erasme ; car il est certain qu'ils l'ont connu infiniment plus qu'ils ne l'affirment dans leurs ouvrages.

Si Erasme et Thomas More ont émis des idées immortelles

et capables d'attirer l'attention de la postérité, ils n'ont pas exercé, en revanche, sur leur propre époque, pas plus sur les hommes que sur les événements, l'influence sensible qu'on pouvait raisonnablement attendre de la valeur morale et du mérite de leurs ouvrages. D'autres devaient cultiver ce qu'ils avaient semé. Par contre Machiavel (1), leur contemporain, a exercé une influence immédiate, aussi considérable que durable et autant sur les hommes que sur les événements.

Machiavel représente le réalisme politique dont son siècle lui fournissait le modèle le plus cynique. Morus et Erasme avaient montré ce que la politique devait être en l'opposant à ce qu'elle est. Machiavel nous montre dans son Il Principe (2) la Politique telle qu'elle est. S'il la corrige ou la blâme ce n'est pas par rapport à ce qu'elle devrait être conformément à la justice et à la morale, mais par rapport à ce qu'elle aurait pu ou pourrait être, si on avait su user avec plus d'habileté de la

ruse, de la perfidie ou du pouvoir arbitraire.

Les principes politiques de Machiavel sont tout à fait opposés à ceux d'Erasme. Ce dernier apprend aux princes l'art de la paix, l'autre leur apprend l'art de la guerre (3) : « Les Princes doivent faire de l'art de la guerre leur unique étude et leur seule occupation ; c'est là, proprement, la science de ceux qui gouvernent. Par elle, on se maintient dans ses Etats ; par elle, de simples particuliers s'élèvent quelquefois au rang suprême, tandis qu'on voit souvent des princes décliner honteusement pour s'être laissé amollir dans un lâche repos. Oui, je le répète, c'est en négligeant cet art qu'on perd les Etats, et c'est en les cultivant qu'on les conquiert. Francesco Sforza, pour

(2) It Principe di Niccola Machiavelli al Magnifico Lorenzo di Piero de Medici... In fine: In Firenze, per Bernardo di Giunta de l'anno MDXXXI, e di VIII Maggio A: Firenze apud Juntas MDXXXIV A

⁽¹⁾ Machiavel, historien célèbre, et écrivain politique, né en 1469, entra dans les affaires publiques, à l'âge de 30 ans. Il devint successivement Secrétaire et Chancelier de la République florentine. Il fut chargé de nombreuses missions diplomatiques auprès de l'Empereur Maximilien, et auprès de Louis XII. Disgrâcié en 1512, après le retour des Médicis à Florence, et accusé ensuite d'avoir pris part à un complot contre les Médicis, il fut emprisonné et mis à la torture. Grâcié par le Cardinal Giovani de Médicis devenu le Pape Léon X, il obtint l'emploi d'Historiographe de l'Etat et fut chargé de nouvelles missions. Il mourut le 22 janvier 1527.

a di VIII., Maggio, 4; Firenze apud Juntas, MDXXXIV. 4.

(3) Libro dell' arte della guerra di Nicolo Machiavegli, Citadino et Segretario Florentino. Impresso Firenze per li heredi di Philippo di Giunta nelli anni del Sigonre MDXXI; DMXXIX.

avoir suivi la carrière des armes, devint duc de Milan: ses enfants sont devenus de simples particuliers » (1).

C'est faire de la crainte, le principe du Gouvernement. Et, en effet, il apprend aux princes que s'ils avaient à choisir entre deux alternatives : être aimés ou être craints de leurs sujets, ils ne devraient pas hésiter à préférer la crainte : « Les hommes redoutent beaucoup moins d'offenser celui qui se fait aimer que

celui qui se fait craindre » (2).

Machiavel ne considère nullement la politique au point de vue de l'intérêt de l'Etat ou des sujets, il ne l'envisage qu'au point de vue de l'intérêt du prince. Tous leurs efforts et toutes leurs actions doivent tendre au seul but de se maintenir. Pour l'atteindre, les moyens les plus condamnables par rapport à la morale sont louables, pourvu qu'ils réussissent. Il recommande l'astuce et la force au prince qui veut durer. Quant à la parole donnée, il est plus louable que pratique de la garder, car il est très possible que cette honnêteté tourne contre le prince. Mais écoutons Machiavel lui-même:

« C'est fort louable dans un prince de garder sa parole. Mais l'expérience de notre temps a montré que les princes qui ont fait de grandes choses sont ceux qui ont tenu peu de compte de la bonne foi et ont su, par leur astuce, tromper les autres. Ils ont fini par triompher de ceux qui se sont appuyés sur la loyauté. Il y a deux manières de commander : l'une est propre aux hommes, l'autre aux bêtes : l'une commande par les lois, l'autre par la force; mais comme la première ne réussit pas toujours, il faut recourir à la seconde. Le prince qui veut durer doit user de l'une et de l'autre. Etant donc dans la nécessité de savoir bien faire la bête, il doit réunir en lui, le renard et le lion... Certes, un prince ne peut ni ne doit garder sa foi lorsque cette fidélité tourne contre lui et que les raisons qui lui ont dicté sa promesse n'existent plus. Si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne vaudrait rien, mais comme ils sont méchants et infidèles à leur parole, vous pouvez l'être à la vôtre. D'ailleurs, jamais un prince ne manquera de motifs légitimes pour excuser son infidélité à ses engagements. J'en pourrais donner dix preuves pour une et montrer combien d'engagements et de traités ont été rompus par l'infidélité des princes.

Machiavel est embarrassé de choisir des exemples parmi les

⁽¹⁾ Chap. XIV.... (2) Chap. XVII.

modernes, tant ils sont nombreux. Il cite, toutesois, Alexandre VI qu'il nomme parce qu'il est mort et désigne sans le citer, Ferdinand le Catholique qu'il fait très bien reconnaître :

contrefaire le renard; mais il faut être vraiment habile pour le bien contrefaire. Il faut savoir bien feindre et dissimuler: la plupart des hommes sont d'une étrange simplicité et si faibles que celui qui veut tromper trouve aisément des dupes. Alexandre VI n'aurait pu s'en plaindre: ses tromperies furent toujours couronnées de succès. Un prince que je ne voudrais pas nommer ne prêche jamais que la paix et la bonne foi; mais s'il avait observé l'une et l'autre, elles lui auraient fait perdre plus d'une fois ses Etats et sa réputation. (1)

Parmi les qualités que le vulgaire aime voir chez un prince, Machiavel cite la clémence, la bonne soi, l'humanité, la religion, l'intégrité... mais cette opinion du vulgaire n'implique nullement pour le prince la nécessité de les posséder. Entre le sait de les avoir et celui de sembler les avoir, il n'y a aucune différence pour le prince qui parvient à se maintenir dans son pouvoir :

« Non seulement il n'est pas nécessaire de posséder toutes ces vertus, mais il est préjudiciable de les avoir et les pratiquer toujours: sembler les avoir est utile. Un prince doit paraître clément, loyal, religieux, humain, mais au besoin, il faut pouvoir et savoir être le contraire. Un prince ne peut observer toutes les qualités grâces auxquelles il serait jugé bon, étant souvent dans la nécessité d'agir contre l'humanité, la bonne foi et la raison. Il faut que son âme sache se retourner selon que les circonstances et la fortune le lui commandent. Sans s'écarter du bien, tant qu'il peut, il doit savoir entrer dans le mal quand c'est nécessaire. Il faut toutefois qu'il ait grand soin de ne jamais prononcer une parole qui trahisse les qualités marquées plus haut, de façon qu'il paraisse à ceux qui le voient et l'entendent, toute bonté, toute humanité, toute bonne foi, toute intégrité, toute religion. Cette dernière qualité est celle dont l'apparence importe le plus, parce que les hommes en général jugent d'après ce qui frappe leurs yeux et non d'après la réalité. Tous voient donc le prince tel qu'il paraît être ; peu comprennent ce qu'il est : et cette petite minorité n'ose pas s'opposer à l'opinion du plus grand nombre, qui a d'ailleurs pour elle la majesté de

⁽¹⁾ Il Principe, chap. XVIII.

l'Etat. Dans toutes les actions des hommes ce que l'on regarde, c'est la fin : que le prince maintienne son pouvoir, et les moyens seront toujours tenus pour honorables et loués par chacun. Le vulgaire ne juge que d'après l'événement et dans le monde il n'y a que le vulgaire. Le petit nombre ne trouve place que lorsque la multitude ne sait où s'appuyer. (1) »

Le mépris de Machiavel pour le vulgaire ne semble pas tout à fait dépourvu de fondement. Ce sentiment basé sur l'ignorance et l'inconscience du vulgaire, Erasme le professe aussi de toute son âme. Aussi n'est-ce pas à lui qu'il s'adresse, mais au petit nombre qui, comme dit Machiavel « ne trouve place que lorsque la multitude ne sait où s'appuyer ». Erasme et Morus veulent qu'il trouve place sans condition et que la multitude désabusée apprenne à s'appuyer sur lui. Cette transformation de la conscience publique doit se faire doucement, insensiblement, à force de volonté et de patience : elle ne doit ni amener aucun trouble, ni bouleverser l'ordre public. Celle que Machiavel laisse entrevoir et contre laquelle il veut prévenir son prince implique au contraire la rébellion et la confusion : elle aurait lieu lorsque le despotisme fondé sur la sottise et l'ignorance du vulgaire ayant dépassé, faute de précaution et d'égards de la part du prince, les limites de la patience qui entretient cette sottise, se voit brusquement miné à sa base et tombe de tout son poids, victime de son aveuglement et de son imprévoyance. Il enseigne, dirait-on, l'art du despotisme, celui qui rend le tyran omnipotent et invulnérable et fait de l'égoïsme et de la perfidie les devoirs essentiels d'un prince.

L'égoïsme est, en effet, le mobile essentiel des moindres actions du prince : le parjure, la trahison et même l'assassinat peuvent lui servir d'instruments, pourvu qu'ils servent son intérêt. Mais cela ne doit pas empêcher sa bonté de montrer : elle se manifestera à petites doses, afin les sujets puissent la savourer doucement, tandis que les cruautés se produiront « d'un seul trait, afin de ne pas avoir à y revenir chaque jour et de pouvoir en ne les renouvelant pas s'attacher les hommes par des bienfaits » (2).

Telle est la nature des principes qui constituent le système

⁽¹⁾ Il Principe, chap. XVIII. 2) Il Principe, chap. XXIV.

politique de Machiavel. En établissant l'intérêt personnel comme principe essentiel de la politique d'un prince, Machiavel rompt tout lien entre la politique et la morale et sonde la stabilité du gouvernement monarchique de même que celle des princes sur la ruine et la misère des sujets, sur l'abstraction de toute morale, de tout sentiment d'humanité, si bien qu'on se demande s'il ne saut pas ajouter soi aux philosophes qui, doutant de la sincérité des principes de Machiavel, voient dans son Il Principe « à la sois une leçon ironique donnée aux rois et une révélation à l'adresse des peuples » (1).

Le Prince a eu une influence funeste sur l'esprit des Monarques qui, aveuglés par l'égoïsme ont pris ses conseils à la lettre et les ont suivis comme des lois : « Les princes, dit justement Rousseau, donnent toujours la préférence à la machine qui leur est plus immédiatement utile » (2). Est-ce par absence de courage que Machiavel n'a pas publié son Il Principe ?

Composé en 1513, il n'a été imprimé qu'après sa mort, en 1532. Erasme et Thomas More ne le connaissaient pas, sans

quoi, ils l'auraient refuté dans leurs ouvrages.

On sait que les principes de la politique de Machiavel ont été flétris sous le nom de Machiavélisme, comme préconisant le triomphe de la ruse, de la mauvaise foi et de la perfidie.

Machiavel, Thomas More et Erasme symbolisent dans leurs ouvrages, le double aspect sous lequel se présentait la société au commencement du xvr siècle. Le premier, par le réalisme intense qu'il professe et qui dénonce la limite extrême que pouvaient atteindre la perfidie et l'égoïsme des princes, est le rapporteur de l'esprit du mal qui minait la société. Les derniers, par leurs efforts pour ramener la politique dans la voie de l'honneur en lui faisant adopter les principes de la charité et de la fraternité chrétiennes, sont les représentants d'une petite élite d'hommes que la Providence semble réserver à l'Humanité aux époques critiques de l'Histoire des peuples, afin de réprimer par leur voix la violence des passions humaines et ramener les Puissants dans la voie du devoir.

⁽¹⁾ VAPEREAU, Dictionnaire des Littératures, art. Machiavel. (2) Contrat social, livre III, ch. VI.

Bernghales to the total

Valeur historique et philosophique de la Querela Pacis.

Les idées que nous venons de mettre en évidence et qui sont celles de la Querela pacis nous montrent d'une façon très précise la valeur historique et philosophique de cet ouvrage.

Les éléments qui concourent à sa valeur historique sont de deux sortes. Les uns ont trait aux événements politiques, notamment à la diplomatie européenne de l'époque qu'embrasse la Querela pacis et particulièrement aux mobiles secrets qui la décident. Les autres nous dévoilent l'état d'inconscience et d'abrutissement des peuples (que l'auteur représente avec l'irréligion comme l'apanage de la société) et l'absence totale d'organisation sociale et politique; il nous fournit ainsi une riche documentation sur les mœurs et sur les abus de ce temps et insiste sur l'habitude des princes de faire la guerre avec des soldats mercenaires.

Les détails concernant les mobiles de la diplomatie politique du commencement du xvi siècle sont d'une extrême importance. Ils mettent en évidence les moindres choses, les manifestations les plus simples qui, paraissant inhérentes à la société et à la nature des hommes, ont échappé à l'attention des historiens contemporains. Or, ce sont les petites choses, les passions cachées qui déterminent le plus souvent ces mouvements tumultueux dont on ne comprend ni les raisons, ni les causes.

Quels sont donc ces mobiles cachés qui décidaient alors de la diplomatie européenne et décidaient les princes à prendre les armes? La Paix les dénonce sans ménagement. Ce sont la

colère, les passions absurdes et condamnables (1), la folie de la gloire, la sottise et l'ambition (2), l'avidité insatiable (3), les injures entre les princes (4), leur désir de se faire payer de quelque dette supposée (5), celui d'extorquer l'argent du peuple, l'absence de bonne foi dans les traités (6); enfin les mécontentements ou les froissements auxquels ont donné lieu les mariages des princes. Telles sont les vraies causes des guerres. L'art diplomatique consiste à trouver des prétextes pour les justifier : « art diabolique pour déchaîner la guerre » (7). Cela ne veut nullement dire que les historiens ne dénoncent pas ces mobiles, mais ils consacrent beaucoup plus d'attention aux événements mêmes et aux prétextes fournis par la diplomatie.

En lisant la Querela pacis, on est surpris de voir quelle grande place tient dans la vie des peuples le caprice des princes. Quand on pèse les arguments d'Erasme pour représenter la « sottise » et les absurdités de Maîtres du monde et tout le cortège de leurs basses passions, de leur égoïsme féroce, on se défie malgré tout, de la parfaite bonne foi de l'histoire et on la souhaite plus complète dans l'intérêt de la morale. Il suffit de lire Erasme pour se rendre compte de cette triste mentalité du xvr siècle, de cette absence du sentiment d'humanité chez les puissants, de l'ignorance des peuples. Si après cette lecture, on veut se représenter d'un coup d'œil l'ensemble de cette époque, on voit le monde partagé en trois classes : les princes, leurs esclaves et leurs flatteurs (« le petit nombre »). Les premiers consolidant leur toutepuissance sur la ruine et la sottise de leurs sujets et les flatteurs («dont la maudite félicité repose sur le malheur des peuples ») (8) vrais profiteurs de cet état de choses, attisant les passions des princes, afin de les faire agir au gré de leurs propres passions.

Erasme nous montre que les mariages des princes occupaient une place beaucoup plus grande dans les événements

⁽¹⁾ Querela XIX, XLIX. (2) Ibidem, XXXII.

⁽³⁾ Ibidem, XXV.

⁽⁴⁾ Ibidem, XXIX, (5) Ibidem, XXV.

⁽⁶⁾ Ibidem, XXIV.

⁽⁷⁾ Ibidem, XXXIII. (8) Ibidem, LXXVI.

politiques de son temps que les historiens n'ont coutume de l'affirmer. Le philosophe nous représente l'Europe noyée dans son sang à cause des mariages des princes et l'Humanité hébétée contemplant ce désastre dans le silence. Il nous laisse voir le crime agir en Maître sous le masque du droit. On voit, en effet, l'Italie livrée à l'envahisseur à cause de deux contrats de mariage. « Un contrat de mariage, dit Voltaire, fut la source des malheurs de l'Italie, des disgrâces de Louis XII et des malheurs de François Ier » (1). Ce sont, en effet, ces contrats qu'invoquaient les rois de France pour revendiquer leurs « droits » sur les royaumes de Naples et le Milanais. C'est à cause d'un mariage encore que Maximilien tentait expédition sur expédition contre la Bourgogne qu'il disputait à la France. On voit, d'autre part, Marguerite d'Autriche, renvoyée de la Cour de France et méditant contre ce même peuple dont elle a failli être la reine, les pires vengeances : ce même Maximilien, indigné de cet affront, envahir la France et réclamer impérieusement à son roi, la dot assurée à sa fille par le contrat de mariage et tout l'héritage de Charles le Téméraire. Et encore ce même Empereur, dupé par le roi de France dans une nouvelle question de mariage (2), profiter de l'inimitié existant entre la France et l'Espagne pour aider cette dernière puissance à consolider sa domination sur le royaume de Naples et chercher à y ruiner l'influence des Français; de ces mêmes Français qu'il devait aider treize ans plus tard, à la suite d'une autre convention de mariage (3), à se rétablir en Italie (4). Et le divorce de Louis XII qui coûta si cher à la France? On voit ce roi abandonner la ligne de conduite de son prédécesseur et s'allier avec le pape, se prêtant aux pires humiliations pour obtenir l'annulation de son mariage avec Jeanne de France. Tous ces événements se détachent avec une clarté lumineuse de la Querela pacis.

Quant à l'inconscience des peuples et à leur irréligion, la

⁽¹⁾ Voltaire, Essai sur les mœurs, ch. CX.
(2) Il venait de proclamer la nullité de la convention du mariage de sa fille Claude retirée à Charles d'Autriche, pour la donner à François

⁽³⁾ Trailé de Paris, 24 mars 1515, stipulant le mariage de Louise de France, fille de Louis XII, avec le même Charles d'Autriche, auquel on avait déjà retiré une fois une fiancée.

⁽⁴⁾ A Marignan, où les lansquenets de Maximilien contribuèrent à la résistance des Français en attendant le corps vénitien qui décida de la victoire.

Querela pacis nous en fournit le triste tableau, en plaçant le lecteur brusquement en plein seizième siècle. L'égoïsme brutal et l'absence de tout sentiment religieux chez les Puissants sont démontrés au lecteur par les appels incessants de la Paix à la charité chrétienne, aux sentiments de fraternité. Cette charité, elle veut la rallumer dans les hommes au foyer de l'évangile, l'imposer à leur esprit par l'exemple du Christ, la faire pénétrer au sein de la politique, comme au sein de la société et de la famille.

La Paix nous montre la lie du peuple, cette foule stupide, « emportée par le flot des événements » (1), se laissant passivement dépouiller de ses biens, se résignant à toutes les calamités au gré des caprices des princes (2); elle nous fait voir les Tribunaux discutant sans fin, ni but; l'habileté et la ruse l'emportant sur le droit, la discorde et la confusion règnant en maîtresses partout, pendant que la raison est dédaignée et proscrite. On saisit très distinctement cet état de demi-anarchie qui semble inhérent à la fréquence des guerres et qui nourrit la semence de division et de discorde dans toutes les couches de la société, sans distinction entre laïques et gens d'Eglise, entre vilains et nobles seigneurs.

Elle nous explique le caractère barbare de la guerre en dénonçant l'habitude des princes de la faire avec des soldats mercenaires et nous montre comment ils ne pouvaient disposer de ces soldats qu'au prix des pires humiliations. On saisit sur le vif une foule de petits détails d'une étrange éloquence : avant tout, la dépense excessive que nécessitait la solde de ces hommes d'armes, leur cynisme, leur arrogance, leur manque de foi au maître qui les engage, leur débauche, leurs forfaits, l'horreur qu'ils inspirent dans les localités qu'ils traversent ou dans lesquelles ils s'installent. La situation des princes, souffrant les pires humiliations de la part de ces brigands qu'ils payent des sueurs de leur peuple nous semble également piteuse et digne de mépris.

La Paix attaque avec autant de liberté les abus des ecclésiastiques. Ces interprètes de la parole du Christ ne se contentent pas de provoquer la guerre, ils y prennent part et s'y

⁽¹⁾ Querela, XI.

⁽²⁾ L. LII.

distinguent par leur violence. Le philosophe blame la coutume révoltante et injuste suivant laquelle on accordait aux ecclésiastiques de l'avancement et des titres d'honneur, en récompense des services militaires qu'ils avaient rendus; les abus qu'on faisait des Sacrements, aux dépens du respect qui leur était dû.

En considérant tous ces détails, on arrive à se faire une idée très exacte de la mentalité de l'époque et du degré de civilisation et d'organisation sociale et politique de l'Europe, à un des moments les plus pénibles de son existence.

Les relations d'Erasme sont en maint endroit d'une aussi grande valeur philosophique qu'historique. Mais même les éléments qui semblent n'avoir qu'une valeur purement philosophique présentent une valeur historique si on envisage les idées au point de vue de leur genèse.

La valeur philosophique de la Querela consiste surtout dans l'intention de l'auteur de prouver par des arguments puisés dans la raison, que la guerre est aussi nuisible aux princes qui la font qu'aux sujets qui la supportent, qu'elle est ridicule et contraire à la nature ; qu'il est de l'intérêt immédiat de l'humanité de travailler à l'étouffer. La guerre est enfin contraire à la doctrine chrétienne. Et elle l'est non seulement parce qu'elle s'oppose aux principes de cette doctrine, mais aussi parce que ces principes sont en conformité avec le sens commun et la raison, et que le bonheur des hommes et des peuples est subordonné à leur application.

La valeur philosophique réside encore dans les idées larges et vigoureuses qui y sont exprimées, dans les conseils judicieux donnés aux princes; mais elle apparaît surtout dans les idées qu'Erasme insinue très adroitement et qui font de lui un précurseur des philosophes du xvm siècle. On est surpris de voir Erasme, au seuil du xvr siècle, insister sur la sottise des peuples, sur leur aveuglement et sur la nécessité de les désabuser; de le voir étaler en plein jour les abus qui engendrent la guerre et montrer qu'elle n'a d'autre origine que le caprice et la tyrannie des princes. Il ébauche l'idée de contrat qui engage, par des obligations réciproques, le peuple et le prince et suggère adroitement cette autre pensée du la nécessité pour les princes de ne pas exaspérer, par leurs abus, la patience de leurs sujets. Il se dresse avec courage contre la

coutume des princes de disposer de leurs royaumes comme d'une propriété particulière et insiste sur l'obligation qu'ont les princes de fixer une fois pour toutes les frontières de leurs Etats. Il attaque avec beaucoup de finesse l'abus de propriété chez les moines et raille leur habitude de défendre leurs biens temporels aux dépens de leurs devoirs spirituels. Il ne recule pas devant l'affirmation audacieuse qu'aucune guerre ne doit être entreprise sans le consentement de toute la nation. On est encore surpris de le voir insister sur le relâchement des mœurs comme suite fatale de la guerre et de l'entendre dire, comme l'affirmeront deux siècles plus tard Montesquieu et Rousseau, qu'un Etat se dissout quand les méchants dominent. Il donne enfin du relief à certaines idées chères à Fénelon, en affirmant que le monde est la patrie de tous et qu'il y a des circonstances où il faut acheter la paix. N'est-ce point encore penser comme l'auteur de Télémaque que d'affirmer que les princes doivent régner par les lois, plutôt que par les armes? Enfin l'idée d'arbitrage et de paix perpétuelle n'a pas non plus échappé à l'auteur de la Plainte de la Paix.

Cette vue d'ensemble nous permet d'établir que la Querela pacis est un document d'une valeur historique incontestable; qu'il offre à la philosophie de l'histoire une matière ample et

riche, digne d'être utilisée au profit de la morale.

Mais il ne faut pas oublier les circonstances qui ont déterminé la composition de cet ouvrage. En considérant le but en vue duquel elle a été écrite, la Querela pacis nous apparaît comme un monument de l'Histoire. Tel un édifice magnifique qui résiste à l'outrage des siècles et transmet à la Postérité le souvenir d'un fait remarquable, la Querela pacis, engendrée par la force des événements et signalant les abus qui les caractérisent, transmet à la Postérité le souvenir impérissable d'une époque aussi triste par son exemple que salutaire par la morale qui s'en dégage.

La Querela pacis a encore le grand avantage d'être un ouvrage d'une grande actualité. Si quelques détails qu'elle renferme sont particuliers au seizième siècle, une infinité d'autres s'adaptent parfaitement à la réalité présente et sont d'une utilité incontestable pour toutes les générations. En montrant aux hommes les conséquences des erreurs et des abus du passé,

elle peut et pourra les prémunir contre ceux qu'ils auraient à subir à leur tour et qu'ils pourraient éviter en suivant la voie qu'elle leur indique.

On prétend que la rudesse et la barbarie du seizième siècle ont disparu; mais le fond des caractères et des passions des hommes ne sont-ils pas les mêmes? et les effets de la guerre se font-ils beaucoup moins sentir au vingtième qu'au seizième siècle? Si l'égoïsme, la rapacité, l'envie, la violence sont moins apparents, s'ils mettent plus de formes et d'égards dans leurs manifestations, ils ne sont ni moins condamnables, ni moins funestes à la société.

Comme il y a trois cents ans, la Paix pourrait dire aux Princes et à ceux qui sont appelés à conduire les destinées des peuples : « La guerre est le fléau des Etats, le tombeau de la justice » (1); la plus juste ne peut s'empêcher d'être souillée de sang, d'injustice et de crimes, d'entraîner la misère des peuples et la ruine des gens de bien (2); elle pourrait rappeler cette vérité de tout temps : « les peuples fondent les villes, la folie des grands les détruit » (3). Elle pourrait enfin mettre sous leurs yeux ce principe chrétien : « la paix réside dans le fait de la vouloir de toute la force de son âme; et il faut, dans l'intérêt de l'humanité, fermer les yeux sur certaines prétentions en leur opposant les misères et les dommages considérables auxquels elles donnent lieu » (4).

La Paix pourrait, en effet, le dire avec d'autant plus de droit que le perfectionnement des engins de destruction et la solidarité d'intérêts existant entre les Etats, plus étroite que naguère, rendent aujourd'hui les guerres infiniment plus atroces qu'elles me l'étaient du temps d'Erasme, quelque horribles qu'elles aient été.

Enfin, elle pourrait rappeler aux hommes ce qu'ils n'oublient que trop, que la mort n'épargne personne, qu'elle ne guette pas moins le riche que le pauvre... qu'au bout de cette vie se trouve l'éternité... que le riche ne peut emporter dans l'au-delà les avantages acquis au prix de tant d'efforts (5).

⁽¹⁾ Querela, LXV, LXIII.

⁽²⁾ Ibidem, LVII. (3) Ibidem, LXXVII. (4) Ibidem, LXV.

⁽⁵⁾ Ibidem, LXV, XXXVIII.

En un mot, elle pourrait répéter à tous les siècles qu'il appartient aux peuples d'étouffer toute guerre qui n'a pas en vue leur légitime défense et de montrer de quel poids est dans un état « l'union de tous contre la tyrannie des puissants ».

Nous avons essayé de donner une idée de la valeur historique et philosophique de la Querela pacis. La difficulté de cette tâche réside autant dans la valeur incontestable de cet ouvrage, qui a besoin d'une plume experte pour être rendu comme il le mérite, que dans le fait que personne avant nous n'a eu l'idée de l'entreprendre.

Les meilleurs commentateurs d'Erasme accordent peu d'attention et seulement en passant à la Querela pacis. E. Amiel, qui, dans son ouvrage sur Erasme, Un libre penseur du xvi siècle, se propose de « montrer l'esprit philosophique dans un savant qui n'a guère été considéré que comme humaniste » (1), consacre à la Querela pacis moins d'une page et ne s'y attarde pas. L'esprit philosophique qui anime cet ouvrage d'un bout à l'autre lui échappe complètement. Il s'attaque à une question qui a très peu d'importance : « Adeo ut cum bona pars humanae calamitatis sit advocatorum turba, tamen haec etiam ad litigantium undas paucitas fit ac solitudo. »

« Dans la Plainte de la Paix, dit Amiel, il tombe sur les avocats. Le nombre des avocats est pour une bonne part dans le malheur de l'humanité, et dire cependant qu'ils sont encore trop peu pour le flot de plaideurs litigantium undas. » Puis, il attire l'attention sur l'opinion d'Erasme au sujet de la royauté élective, et ajoute quelques mots sur la question d'arbitrage (2).

Rottier mentionne sans préciser « la haute portée philosophique de cet ouvrage » il ajoute quelques remarques sur la dédicace adressée à Philippe de Bourgogne. Il remarque enfin que les Théologiens ont critiqué dans ce livre quelques passages d'une orthodoxie suspecte (3).

Erhard constate l'analogie des idées existant entre l'Institutio et la Querela, et rend hommage au pacifisme d'Erasme. Burigny consacre aussi quelques lignes à Querela : il insiste

⁽¹⁾ AMIEL, Un libre penseur du xvr siècle : Préface. (2) Ibidem, p. 193, 194.

⁽³⁾ ROTTIER, La vie et les travaux d'Erasme, dans leurs rapports avec la Belgique, p. 139, 140.

sur l'esprit évangélique de l'ouvrage, admire particulièrement une réflexion d'Erasme qu'on retrouve dans Pascal, il s'arrête ensuite à la préface d'Erasme dédiée à Philippe de Bour-

gogne (1).

Durand de Laur cite quelques passages de la Querela pacis comme témoignage du pacifisme d'Erasme; il insiste ensuite sur l'esprit chrétien qui anime cet ouvrage, dont il réduit l'argumentation à trois points : « La guerre est contre nature ; elle est opposée à la doctrine chrétienne ; elle est funeste et à ceux qui la font et à ceux qui la provoquent. » Il passe ensuite aux causes frivoles des guerres et cite quelques passages du livre (2).

Il est inutile d'aller plus loin : on ne trouve nulle part, excepté chez Allen, des détails qui fixent l'attention sur la valeur philosophique ou sur le but de la Querela pacis. Allen met en évidence l'importance de l'ouvrage, le place dans son cadre, insistant sur les événements historiques des Pays-Bas qui y ont contribué (3). Ce même auteur touche à cette question dans l'édition qu'il a donnée de la correspondance d'Erasme, à l'occasion de l'épître dédicatoire de la Querela pacis à Philippe de Bourgogne qu'il place dans cette correspondance. Il suggère l'idée de la valeur historique de l'ouvrage et mentionne en passant les événements qui lui ont donné lieu (4).

Telle est la valeur de la Querela pacis. Elle méritait beaucoup plus d'attention qu'on ne lui en a accordée. Le Bellum n'a pas été plus heureux sous ce rapport que la Querela. Les premiers traducteurs de ces deux ouvrages, et particulièrement les traducteurs allemands et suisses, ont compris l'importance des services que pourrait rendre à l'humanité une réimpression fréquente des ouvrages de cette nature. On trouve dans les nombreuses traductions de ces deux ouvrages, au seizième siècle, les traces de leurs efforts : efforts vains, malheureuse-

ment, néanmoins méritoires.

Si Erasme n'avait écrit que cette seule Querela pacis, il aurait mérité toute la célébrité dont il jouit.

La beauté de l'ouvrage et la prosonde bonne soi avec

⁽¹⁾ Burigny, Hist. de la vie et des ouvrages d'Erasme, Paris, 1757, t. I, p. 98.
(2) Durand de Laur. Erasme, 1872, t. II, p. 505, 506.

⁽³⁾ ALLEN, The Age of Erasmus, 165-169. (4) Er. Opus Epistolarum, t. III, p. 13, 14.

laquelle il a été conçu, rachètent la faiblesse de l'auteur qui s'est laissé trop facilement induire en erreur par ses Protecteurs et n'a pas su éviter les reproches de partialité ou de sévérité excessive, si justifiés pour certains passages de son ouvrage. Plus on admire les idées elles-mêmes et le courage de cette œuvre unique en son genre, plus on éprouve de peine à savoir que tant d'éloquence, de richesse d'arguments, de profonde sincérité de sentiments et de beauté étaient destinés, avant même l'apparition du livre, à provoquer, en défendant une politique ambiguë et peu sincère, une paix étrange qui présentait plutôt les apparences d'une conspiration contre le repos des peuples que la perspective de l'amélioration de leur sort. Il faut faire complète abstraction des mobiles cachés qui ont déterminé la composition de cet ouvrage et de certaines faiblesses du caractère de son auteur pour reconnaître sans aucune réserve sa beauté et sa valeur et pour le placer, comme il le mérite par ailleurs, parmi les ouvrages les plus utiles de morale politique et sociale. Car il ne faut pas se méprendre, la Ouerela, considérée sous le rapport des idées qu'elle renferme et du moment critique où elle a été composée, est un livre d'un mérite unique et qui ne cessera d'être utile, aussi longtemps qu'une guerre sera possible dans le monde et que la fraternité chrétienne n'aura pas tué l'égoïsme, l'envie et la méchanceté qui règnent entre les hommes.

Angles and the second second and the second Secretary of the party of the water to be a few and the secretary of the secretary A TOO WELL AND TO A KIND OF A CONTRACT OF THE PARTY OF TH the first track the control of the second section is the second section of the section of the second section of the section of t the property of the control of the c A Contract to the second of th Marginger with the trible of the company of the com and the control of the state of the late of the control of the con The second secon Landard of the state of the state of the same of the s Paragraphic and the control of the c

DEUXIÈME PARTIE

I

Erasme de Rotterdam à Philippe, évêque d'Urecht.

Salut Philippe (1), vénérable Evêque, non moins illustre par vos nobles vertus que par la Majesté de vos ancêtres. Je vous féliciterais de vous être élevé à une si haute dignité si je n'étais pas certain que vous l'avez acceptée à contre-cœur et qu'en vous chargeant de ce noble emploi vous l'avez fait contraint seulement par l'autorité de notre illustre prince, Charles, votre parent, trop affectionné d'ailleurs pour que vous puissiez lui résister. Votre peu d'empressement à accepter cette charge confirme ma certitude que vous vous en acquitterez avec honneur, attendu que Platon, ce grand sage d'un jugement vraiment divin, estimait que les hommes les plus capables de gouverner un Etat sont ceux qui ne se décident qu'à contre-cœur à en assumer la responsabilité. Et toutefois ma confiance en votre sagesse augmente encore chaque fois que se présente à mon esprit le souvenir du digne frère auquel vous succédez et du noble père dont vous êtes comme lui le fils. Car David (2), votre frère si grand par son érudition et sa sagesse, en gouvernant pendant plusieurs années ce même Evêché, a su porter, grâce à ses bienfaits, la dignité Episcopale et son nom au comble de la gloire. Grand et digne dans tous ses gestes, il l'était encore plus par son amour pour le bien public et affirmait que rien n'est plus précieux pour l'Etat que la paix. Il imitait en cela, votre noble père Philippe, duc de Bourgogne,

(1) Philippe de Bourgogne, fils de Philippe le Bon : voir plus haut, sa biograpie, p. 35.

⁽²⁾ David de Bourgogne, évêque d'Utrecht, avant Philippe, fils naturel de Philippe le Bon, et frère de ce Philippe auquel est adressée cette dédicace, était lie Prélat qui avait ordonné prêtre Erasme, le 25 février 1492.

ce grand prince riche de toutes les vertus et qui a confié son nom à l'immortalité, grâce surtout à son art de la paix. Puissiezvous suivre ce bel exemple et imiter ces nobles vertus non seulement comme fils, mais encore comme Prince. Votre sagesse vous porte à comprendre ce que tout le peuple attend de vous. Vous portez sur vos épaules une triple charge ; l'exemple de votre père et de votre frère et la fatalité de ces temps funestes penchant, je ne sais comment, vers la guerre. Nous avons vu tout dernièrement comment certaines personnes ennemies de la paix, plus hostiles à leurs amis qu'à leurs ennemis, n'ont rien négligé ni évité pour empêcher que les guerres prissent fin. Nous en avons par contre vu, au prix de quelles difficultés, d'autres s'intéressant de toute la profondeur de leur cœur au bien de l'Etat et du prince, ont réussi à nous faire comprendre que la paix avec la France, de tout temps désirable, était cette fois plus que nécessaire. Indigné par ces faits, je me suis décidé à écrire la Plainte de la Paix chassée de tous côtés (1), cherchant par ce moyen à apaiser la juste douleur de mon âme ou à la venger.

Je vous envoie donc ce livre comme un hommage dû au nouvel Evêque, afin que Votre Excellence cultive la paix à quelque prix que ce soit, car je ne pourrai m'accommoder à l'idée qu'on pût oublier toutes les peines qu'elle nous a coûtées.

⁽¹⁾ L'édition qui nous a servi pour la traduction de la Querela pacis, est celle de Clericus, Lugduni Batavorum, 1703-1706. Il n'y a à relever aucune divergence de texte digne d'attention, entre ce texte et ceui de la première édition, de 1517. Afin de faciliter la lecture de cet ouvrage, présenté en un tout, sans aucun alinéa, nous avons estimé nécessaire de le diviser en chapitres, suivant la nature des idées.

La Plainte de la Paix

the state of the property of the property of the property of the property of the special property of t

Décriée et chassée de tous côtés et par toutes les nations Par Erasme de Rotterdam.

<u>Original and the second of th</u>

factors of the board of the paths of the first process

I. — Si les mortels, malgré mon innocence et les avantages que je leur offre, me haïssent, me chassent et me décrient, il ne me reste qu'à déplorer l'affront qu'ils me font et leur iniquité. En me repoussant de la sorte, moi, qui suis la source de toutes les félicités d'ici-bas, ils attirent sur eux-mêmes, le débordement des pires malheurs : aussi ne faut-il pas plutôt déplorer leur sort que l'outrage qu'ils me font? Quelque naturelle que soit ma disposition à leur en vouloir, je suis forcée d'avoir quand même de la compassion pour eux et de plaindre l'ironie de leur sort. En effet, si inhumain qu'il soit de repousser celui qui, d'une manière quelconque, vous prouve son dévouement, il est encore plus ingrat de dédaigner celui qui mérite d'être comblé de récompenses. C'est un sacrilège de maltraiter la bienfaitrice et la conservatrice de toutes les bonnes choses ici-bas. Mais, à vrai dire, cette persévérance à être jaloux de son propre sort, à ne pas reconnaître la supériorité des avantages que j'apporte avec moi et à attirer sur soi les pires maux qui déchirent le monde, ne semble-t-elle pas le comble de la démence (1)? Il est naturel et juste de mépriser et de châtier les scélérats ; mais il ne nous reste qu'à plaindre ceux qui sont possédés par la rage. Ils sont d'autant plus à plaindre qu'ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils sont eux-mêmes l'instrument de leur malheur et que rien au monde ne peut leur faire mesurer la grandeur de leur folie.

⁽¹⁾ Voir pages 175 et suivantes, les notes correspondant aux chiffres placés dans le cours des différents chapitres.

II. — Si je suis, en réalité, cette paix tant vantée par Dieu et les hommes, la source, la mère, la conservatrice et la protectrice de toutes les bonnes choses que possèdent le ciel et la terre ; si hors de moi, aucune prospérité n'est ici-bas durable ; si rien de pur, rien de saint, rien qui soit agréable à Dieu et aux hommes ne peut s'établir; si par contre, la guerre est sans contredit, la cause essentielle de tous les désastres qui arrivent dans le monde, et si ce fléau flétrit brusquement tout ce qui fleurit; si grâce elle, tout ce qui avait grandi et mûri, s'écroule et tombe en ruine ; si elle ébranle tout ce qui se soutient au prix des plus pénibles efforts; si elle détruit les choses les mieux établies; si elle empoisonne tout ce qui est honnête et agréable ; en un mot, si elle est abominable au point de détruire toute vertu, toute piété dans le cœur des hommes et que rien ne leur soit plus funeste en même temps que plus désagréable à Dieu : au nom de ce Dieu immortel, je vous demande quel est celui qui peut croire sans peine, que ceux qui la provoquent sont des hommes et qu'ils jouissent si peu que ce soit des lumières de la raison, quand on les voit s'employer avec tant de volonté, d'ardeur, d'efforts, d'artifice et de danger à me bannir et à payer si cher tant de soucis et de malheurs.

III. — Si les bêtes féroces me haïssaient de cette manière, je le supporterais avec résignation et je passerais l'injure au compte de la nature qui leur a infligé ce caractère violent. Si j'étais haï par les animaux privés de raison, j'attribuerais leur haine à leur ignorance, me disant qu'ils sont trop dépourvus d'intelligence, pour mesurer les avantages que je leur offre. Mais hélas! O malheur indigne et monstrueux! La nature a créé un seul animal, l'homme, qui soit doué de raison (1), un seul qui soit capable de concevoir l'idée de Dieu. Elle l'a rendu lui seul sensible à la bienveillance et à la concorde et cependant, je trouve plus vite un asile chez les bêtes féroces que chez les hommes.

IV. — Les sphères célestes, bien qu'elles n'aient ni le même mouvement, ni les mêmes fonctions, présentent néanmoins dans leur ensemble, depuis tant de siècles, une harmonie inébranlable. La force des éléments en lutte les uns contre les autres, les maintient quand même dans un équilibre constant au milieu de tant de désaccords. Un accord permanent n'existe-t-il pas entre les membres d'un corps animé? Quelle tendance fidèle de se protéger les uns les autres! Y a-t-il quelque chose de plus dissemblable que le corps et l'âme? pourtant l'effet de leur séparation laisse voir à quel point la nature les a étroitement liés l'un

à l'autre. De même que la vie n'est autre chose que l'union du corps et de l'âme, de même la santé n'est que l'état résultant d'une harmonie entre toutes les fonctions de l'organisme. Les animaux dépourvus de réflexion vivent en bonne intelligence, comme il convient à des citoyens paisibles, groupés chacun suivant son espèce. Les éléphants vivent en troupeaux, les brebis paissent l'herbe en commun; c'est en compagnie encore que volent les grues et les geais. Les cigognes qui enseignent la piété et la bonté tiennent leurs conseils. Les dauphins se protègent les uns les autres, se rendant mutuellement des services. Quant aux fourmis et aux abeilles, l'organisation et la bonne intelligence qui règnent chez ces insectes sont connues de tous. Mais pourquoi insister sur ces animaux qui, privés de raison, jouissent au moins de leurs sens : dans les arbres, dans les herbes, on trouve les traces de l'amitié. La vigne embrasse l'ormeau ; le pêcher aime la vigne. Les choses même qui sont insensibles semblent éprouver le bienfait de la paix. Si elles n'ont pas la faculté de sentir, elles ont quand même — et cela pour la raison qu'elles ont une durée — des affinités avec tout ce qui sent. Quelle est la chose qui soit plus insensible qu'une pierre? On dirait toutefois qu'elle renferme l'idée de paix et d'harmonie! Ainsi l'amant attire le fer et le retient.

V. — Cette faculté d'attirer à soi se manifeste aussi parmi les bêtes sauvages. Les lions, quelque féroces qu'ils soient, ne combattent jamais entre eux. Le sanglier n'attaque jamais un autre sanglier de sa dent meurtrière. Le lynx vit en paix avec le lynx. Le dragon ne s'emporte pas contre le dragon. Quant à la bonne intelligence des loups, elle est passée en proverbe. J'ajouterai ce qui surprend encore plus : les mauvais génies qui ont les premiers rompu la paix entre Dieu et les hommes et qui n'ont pas cessé de poursuivre leur œuvre de destruction, sont unis entre eux et toujours d'accord pour la protéger. Seuls les hommes qui devraient être le plus enclins à l'union et auxquels elle est si nécessaire, demeurent sourds à la voix de la nature, si sensible et si efficace par ailleurs. Les conseils ne peuvent les unir ; le grand avantage qui résulterait de leur entente ne leur dit rien et ne peut les attacher les uns aux autres. Le sentiment des malheurs qui résultent de la guerre et la triste expérience qu'ils en font est sans influence sur eux.

VI. -- Cependant tout semble fait pour les inviter à la concorde : leur aspect qui est commun à tous ; la voix qui est le don de chacun, tandis que les autres espèces d'animaux diffèrent entre elles selon la forme de leur corps. Plus encore, les hommes seuls jouissent de la faculté de raisonner qui est propre à chacun ; ils n'ont rien de commun avec les autres animaux. Seul l'homme jouit du don de la parole qui est la grande conciliatrice de l'amitié. La nature a placé encore en chacun de nous le germe de la vertu et de toutes les connaissances ; elle a doué les individus d'un caractère tendre et doux qui les porte à la bienveillance envers leur prochain et leur permet de jouir du charme de se faire aimer et du plaisir de se rendre utiles les uns aux autres, à moins que, corrompus par les pires passions, ils ne dégénèrent comme les victimes de Circé (1) et ne deviennent des bêtes féroces. C'est semble-t-il, par une conséquence de la nature de l'homme, que nous appelons communément humain, tout ce qui s'applique à la bienveillance que les individus exercent les uns envers les autres ; si bien que le terme d'humanité ne nous révèle pas la nature, mais les mœurs de l'homme, dignes de la nature. Enfin, la nature lui a accordé les larmes qui sont une preuve incontestable de sa sensibilité : elles nous portent à pardonner et à oublier les offenses qui peuvent nous atteindre et qui obscurcissent comme d'un voile la sérénité de l'amitié.

VII. — Qu'on reconnaisse donc par combien de moyens la nature nous a enseigné la concorde. Pourtant, elle ne s'est pas contentée de rendre l'amitié agréable uniquement par le charme d'une bienveillance mutuelle, elle a voulu que ce sentiment nous fût également nécessaire. C'est pourquoi elle a fait en sorte que par leur nature propre et par leurs facultés, le corps et l'esprit de l'homme ne puissent se passer du secours des autres hommes, quelque humbles qu'ils soient. La nature n'a pas accordé à tous les mêmes dons et ne les a pas répartis d'une manière égale, afin que cette inégalité fût compensée par des services réciproques. Elle n'a pas doté les diverses régions des mêmes produits, afin que la nécessité obligeat les hommes au commerce qui les entraîne ainsi à l'amitié les uns pour les autres. Cette même nature a fourni aux autres animaux des armes naturelles de défense, afin qu'ils puissent veiller à leur sécurité; elle a créé un seul animal, l'homme, sans armes et faible, afin qu'il ne pût assurer sa sécurité que par l'union avec ses semblables et par une réciproque assistance.

VIII. — La nécessité a créé les sociétés (1) : elle a appris aux hommes à s'unir pour veiller à leur défense commune contre les brigands ou contre toutes les forces qui les attaquent. Les circonstances et les conditions de la vie sont telles que l'homme ne peut jamais se suffire à lui-même. Le genre humain aurait péri dès son commencement, si l'union conjugale n'avait pas propagé

son espèce. A peine l'homme est-il né qu'il est près de quitter la vie ; il la perdrait au seuil même de son existence, si la main habile des sages-femmes et les soins tendres de la nourrice ne venaient à son secours. La nature semble avoir semé dans le cœur des parents cette étincelle puissante et intense de tendresse qui fait qu'ils aiment leurs enfants avant même qu'ils naissent. Considérons aussi la tendresse des enfants pour les parents dont les infirmités et l'âge sont allégés par les soins qu'à leur tour ils leur donnent. Ajoutons enfin à tout cela les liens de la parenté et de l'amitié. Il existe, en effet, entre certains hommes des affinités dues à la conformité de leur nature, de leurs talents, et de leurs occupations: elles poussent à la bienveillance mutuelle. Beaucoup subissent l'empire d'un sentiment secret de l'âme qui les entraîne vers une sympathie réciproque. Les anciens attribuaient ce sentiment à la puissance divine et aux bons génies qui invitent les hommes à s'aimer entre eux.

IX. — Donc, de toutes les manières, la nature enseigne la paix et la concorde : tant de charmes nous engagent à les aimer ; tant de liens, tant de raisons nous invitent à les conserver! Qu'on nous dise après tout cela quel est le démon capable de nuire, qui brisant, rompant ou divisant tout, crée dans le cœur des hommes, cette rage insatiable de la guerre? Sans l'habitude et l'indolence qui font disparaître notre étonnement et même la conscience du mal, qui pourrait croire que ces hommes qui se disputent, qui se querellent, qui combattent avec tant d'acharnement jouissent de la raison ? Ils pillent, tuent, répandent à flots le sang humain, bouleversant tout, le sacré et le profane. Il n'y a pas de traité assez solide, d'alliance assez ferme et assez sacrée qu'ils ne veuillent rompre au prix de leur ruine. Mais pour ne pas en dire davantage, la dénomination commune d'homme ne devrait-elle pas suffire aux hommes pour vivre en bonne intelligence? Admettons quand même, que cette même nature qui peut tout sur les bêtes ne puisse rien sur les hommes ; les enseignements du Christ sont-ils sans action sur les chrétiens? S'il est possible que l'enseignement de la nature, si influente sur les animaux privés d'intelligence, soit d'un effet minime sur les hommes, n'est-il pas étonnant que la doctrine chrétienne dont la supériorité des préceptes l'emporte sur ceux de la nature, ne puisse engager les hommes à reconnaître hautement ce qu'elle prêche avant tout, c'est-à-dire la paix et l'assistance mutuelle? Pourquoi ne désapprend-elle pas aux hommes cette démence impie et farouche de se faire la guerre les uns aux autres?

X. — Quand j'entends la voix d'un homme, je m'empresse

d'accourir, comme vers l'animal qu'une naissance commune a rendu mon semblable et j'espère trouver près de lui une petite place où me reposer. Quand j'entends le nom de chrétiens, j'accours avec encore plus d'empressement, comme vers ceux chez qui j'espère vivre en liberté. Mais, ô comble de malheur ! ici aussi, j'ai honte de le dire, les Tribunaux, les cours royales, les Sénats, les temples, les places publiques retentissent de disputes et de querelles, comme on n'en a jamais vu chez les païens ; si bien que la foule des avocats à qui l'on doit en grande partie le malheur des hommes, passe ici inaperçue, tellement est considérable le nombre des chicaniers. J'aperçois une ville, et aussitôt un espoir renaît dans mon âme : je me dis que du moins ici, la bonne intelligence règne entre les hommes qui, entourés des mêmes murs, sont gouvernés par les mêmes lois et qui, semblables aux passagers d'un même navire, sont exposés aux mêmes dangers. Mais malheur à moi ! ici aussi tout est divisé par la discorde, au point de ne trouver dans la ville entière, aucune maison où me reposer, Je laisse de côté pour le moment, la lie du peuple qui, à l'image d'une mer agitée, s'évertue sans but et sans fin ou se laisse emporter par les flots : J'entre dans le palais des princes, comme dans un refuge sûr. La paix régnera dans cet endroit, me dis-je; les grands sont plus sages que le vulgaire. Ne sont-ils point choisis pour le gouverner grâce à leur sagesse et à leur prévoyance ? Non seulement ils conduisent la destinée de celui qui est un maître et un prince de la paix, qui m'aime et me recommande à tous, mais je leur suis même particulièrement recommandée. Et, en vérité, tout me semble au premier abord de bon augure. L'on m'accueille avec cordialité et de la façon la plus aimable du monde. Je vois mes semblables s'embrasser, se réunir pour manger et boire joyeusement de compagnie; en un mot, ils accomplissent tous les devoirs des hommes en société. Mais, ô malheur indigne, on ne peut réellement trouver chez eux la moindre ombre de vraie concorde. Tout est mensonge et fausseté. Au fond tout est divisé. Etalées en plein jour ou cachées, la discorde et la corruption sont maîtresses; et il m'a été d'autant moins possible de découvrir parmi ces hommes, un petit coin où m'installer, qu'ils sont eux-mêmes la cause essentielle de toute guerre.

XI. — Après tant de déceptions et de désillusions, quelle direction prendrai-je malheureuse que je suis! Les princes, me suis-je dit, sont plutôt célèbres par leur état qu'ils ne sont instruits. Ils sont pour la plupart conduits moins par la raison que par les passions : je me réfugierai chez les savants. Les sciences, les lettres, les rendent vraiment hommes : la philosophie en fait

des surhommes ; la théologie les rend divins. Je trouverai enfin chez ces gens un repos sûr et certain. Mais hélas, douleur inconcevable! Ici encore la guerre règne en maîtresse : une guerre qui, pour être moins cruelle, n'en est que plus déraisonnable. Une école est en lutte avec une autre, comme si la vérité immuable des choses variait suivant le lieu (1). Certaines vérités approuvées par les uns ne passent pas la mer; certaines autres ne dépassent. pas les Alpes; d'autres enfin ne vont pas plus loin que le Rhin. Mais ce n'est pas tout : dans la même académie, le rhéteur combat le dialecticien; le théologien est l'ennemi du jurisconsulte (2). Et dans le même genre de profession, le scotiste combat le thomiste; les nominaux sont en guerre avec les réaux ; les péripatéticiens avec les platoniciens, au point de ne pas s'entendre sur le plus petit sujet. Ils disputent de choses irréelles et inconcevables, jusqu'à ce que la violence des arguments les porte à l'outrage ; de l'outrage on passe à la violence et, si la question n'est pas tranchée les armes à la main, ils s'insultent cependant les uns les autres, échangeant des paroles empoisonnées, chacun dardant sa langue aux traits mortels aux dépens de la réputation de l'adversaire.

XII. — Trahie et abandonnée par tous, de quel côté me diriger? La religion est mon seul refuge : elle s'offre comme une ancre de salut à mon espérance car son exercice est commun à tous les chrétiens, quoique chacun la professe à sa manière, se différenciant par l'étiquette et les pratiques de culte, par les cérémonies qui sont confiées à ceux qu'on appelle communément prêtres. En contemplant de loin ces chrétiens, l'espoir de trouver au milieu d'eux un refuge sûr et tranquille naissait en moi. Leurs habits blancs ornés de couleurs me souriaient. Je vois le signe de la croix qui est le symbole de la paix. Je les entends employer entre eux ce nom si doux de frère qui est une preuve de l'amour parfait qui les unit. J'entends les vœux de paix qui sont d'un augure favorable. Je vois qu'ils ont toutes choses en commun : le même collège de prêtres, le même temple, les mêmes lois, le même lieu de réunion quotidienne. Pourrait-on croire qu'il n'y a pas ici de place pour la paix? Mais, ô comble de malheur! Il n'est pas un Collège qui vive en bonne intelligence avec son évêque. Cela serait toutefois de peu d'importance, si les prêtres n'étaient pas en pleines luttes intestines. Quel est celui parmi eux qui n'ait pas un motif de dispute avec un autre prêtre? Paul n'admettait pas qu'un Chrétien fût en contestation avec un autre Chrétien; et un prêtre prend position contre un autre prêtre, un évêque contre un évêque! Mais ne pourrait-on pas,

malgré tout, les excuser en quelque manière : c'est par une habitude déjà longue qu'ils sont devenus semblables aux profanes. Ils ont, en effet, à leur exemple, commencé à posséder des terres et ils jouissent sans doute, de leurs droits quand ils les revendiquent à titre de propriété.

XIII. — Il reste toutefois, une classe d'hommes qui sont à ce point attachés à la religion, qu'ils ne pourraient, si même ils le voulaient, pas plus l'abandonner, qu'une tortue n'abandonne sa carapace. J'aurais espéré trouver une place sûre chez ces derniers si tant d'espoirs déçus ne m'avaient pas désapprise à espérer. Cependant, pour ne pas me reprocher de ne l'avoir pas essayé, je tentai la chance. Veut-on en connaître le résultat? Je ne demeurai nulle part moins longtemps que chez eux. Y avait-il, en effet, à espérer quelque chose, là où la religion ne s'entend pas avec la religion? Il y a autant de factions qu'il y a de confréries. Les Dominicains sont en conflit avec les Cordeliers déchausses ; les Bénédictins avec les Bernardins. Autant de noms, autant de cultes, autant de cérémonies différentes, de crainte de s'accorder en quoi que ce soit : chaque confrérie n'aime que ses règlements, pendant qu'elle blâme et hait ceux de ses rivales. On les voit même dans une réunion, divisés en plusieurs factions : Les Cordeliers haïssent les Célestins; les uns et les autres détestent les conventuels qui, à leur tour et entre eux, ne vivent pas en bonne intelligence.

XIV. — Voyant à bon droit, que je n'avais plus rien à espérer de ce côté, je pensais me retirer dans quelque petit monastère où je goûterais la vraie tranquillité. Je me disais avec peine tout en souhaitant me tromper, que je ne découvrirais aucun lieu qui ne soit infecté par la haine et par les querelles intestines. On aurait honte d'avouer à quel point sont orageuses les querelles que provoquent pour les choses les plus insignifiantes ces vieillards imposants d'ailleurs par leur extérieur respectable et qui s'estiment eux-mêmes — et à quel point! — aussi savants que sacrés. L'espoir m'avait souri que parmi tant d'hommes, étroitement unis, il me serait enfin accordé, dans quelque coin, une petite retraite. Que de promesses ne m'offraient pas ces gens paisibles, vivant sous le même toit, dont la fortune est commune à tous, qui ont le même lit et les mêmes enfants. Mais ici encore pénétra cette impie Eris (1) qui sema la discorde dans ces âmes attachés par tant de liens. Malgré cela j'aurais préféré une place chez ces derniers, plutôt que chez ceux qui avec tant de titres pompeux, avec tant de marques de distinctions et tant de cérémonies, se glorifient à tort d'exercer à l'égard de leurs semblables la charité la plus absolue.

XV. — Il ne me restait qu'à nourrir l'espoir que je parviendrais à trouver au moins une place dans le cœur de quelque homme. Mais cet espoir lui-même, je dus l'abandonner. L'homme seul lutte avec lui-même. La raison lutte contre les tentations et les tentations sont en conflit entre elles : la modestie le tire d'un côté, la cupidité l'entraîne de l'autre (1). En outre, les passions le mènent; tour à tour, la colère, l'ambition, l'avidité le dirigent chacune à son gré (2). Et, en proie à ce combat, les hommes n'ont pas honte cependant de s'appeler Chrétiens, eux qui, de toutes les manières, sont si peu d'accord sur ce qui est le plus digne d'attention et le plus propre à la nature du Christ.

XVI. — Qu'on contemple, en effet, la vie et les moindres gestes de ce Rédempteur. Qu'est-elle sinon un enseignement de paix et d'amour réciproque (1). Ses préceptes et ses paraboles enseignent-elles autre chose que la concorde et l'assistance mutuelle (2) entre les hommes? Le fameux prophète Esaïe (3), lorsque, inspiré par le souffle divin, il annonça l'arrivée prochaine de ce Christ, le conciliateur de toutes choses ici-bas, nous a-t-il prédit un satrape, un destructeur de villes, un guerrier, un triomphateur? Certainement non! Que nous a-t-il donc annoncé? Il nous a annoncé un prince de la paix! Il voulait nous faire comprendre la nature du meilleur des princes et il nous l'a désigné sous la dénomination qui lui a semblé la plus appropriée à son caractère. Cette affirmation d'Esaïe n'est nullement étonnante. Il a pensé comme le poète païen Silius, qui avait dit de moi en termes élogieux : « La paix est la meilleure des choses que la nature ait accordée aux hommes ». Et David, ce magnifique joueur de cithare (4) n'a-t-il pas été du même avis quand il a dit : « La place de Dieu et son habitation sont dans la paix (5), elles ne sont ni sous les tentes ni dans les camps... Il est le prince de la paix, il aime la paix, la discorde l'offense ». Quant à Esaïe (6), il appelle la paix l'ouvrage de la justice, pensant, si je ne me trompe, de la même manière que Paul, lorsque, devenu au lieu de Saül le Fanatique, l'homme le plus pacifique et le propagateur de la paix (7) et ayant préféré l'amour mutuel à tous les autres dons du Saint-Esprit, il faisait résonner aux oreilles des Corinthiens mon éloge avec un courage digne de louanges et avec la plus grande éloquence. Pourrai-je ne pas me glorifier qu'un homme si parfait et si célèbre ait fait mon éloge? Ce même Paul parle en certains endroits de la paix de Dieu; en certains autres, du Dieu de la Paix (8), rendant par là évidente la vérité que ces deux

choses sont à ce point solidaires, que la paix ne peut éxister sans Dieu et que Dieu ne peut se trouver où la paix est absente. De même la Bible nous parle des Ministres de Dieu qu'elle appelle des anges ou des Messagers de la Paix (9).

XVII. — Prêtez-y l'oreille, vaillants guerriers, rendez-vous bien compte du signe sous lequel vous combattez! Vous combattez sous le signe de celui qui le premier sema la discorde entre Dieu et les hommes. Tous les malheurs dont souffre l'Humanité sont dus à cette discorde. Il n'y a rien de moins sérieux, rien de moins fondé que les arguments de ceux qui prétendent qu'il est fait mention dans la Bible (1) d'un Dieu des armées et d'un Dieu de la vengeance. Il y a beaucoup de différence entre le Dieu des Juifs et le Dieu des Chrétiens (2), quoique dans sa nature, Dieu soit unique et toujours semblable à lui-même. Mais, puisque les anciennes conceptions ne nous déplaisent point, admettons qu'il existe un Dieu des armées, à condition toutefois qu'on entende par armée, la réunion de toutes les vertus sous l'égide desquelles les hommes combattent tous les vices. Admettons encore qu'il existe un Dieu de la vengeance, pourvu qu'on entende par vengeance, le châtiment des vices, tout comme les massacres cruels dont abondent les livres des Juifs et qui visaient non pas la destruction des hommes innocents, mais la destruction dans leur cœur des passions coupables.

XVIII. — J'ajoute, pour pouvoir poursuivre ce que j'ai commencé que, lorsque la Sainte Ecriture veut faire connaître le bonheur absolu, elle le fait au nom de la paix. Ainsi Esaïe dit: Mon peuple reposera dans le sein de la Paix (1) et ailleurs : « Que la paix règne sur le peuple d'Israël (2) ». D'autre part Esaïe tient en grande estime ceux qui annoncent la paix et les événements heureux (3). Tous ceux qui ont prédit le Christ ont annoncé la paix ; au contraire, tous ceux qui ont annoncé la guerre, ont annoncé ce qui est le plus opposé à la nature du Christ. Quel a été le but pour lequel le fils de Dieu est descendu sur la terre, sinon le désir de réconcilier Dieu avec le monde (4), afin que les hommes soient unis entre eux par un amour mutuel, indestructible et pour faire lui-même de l'homme, son ami (5). Ayant soutenu ma cause, il était pour moi un légat et un missionnaire. C'est pourquoi il a voulu que Salomon, qui dans notre langage veut dire paix, soit son image sur la terre.

XIX. — Combien grand était David : cependant, pour avoir été un guerrier (1) et pour avoir été souillé de sang humain, il ne s'est pas rendu digne de représenter l'image du Christ le Pacifique (2). Que cela te serve d'avertissement, guerrier impétueux.

Si les guerres entreprises par le commandement de Dieu, souillent et dégradent les hommes, songe à l'effet de celles qui sont conseillées par l'ambition, par la colère et la passion. Si le fait de répandre le sang païen est de nature à déshonorer un prince chrétien, qu'on réfléchisse aux conséquences de cette immense effusion de sang chrétien. Je vous en supplie, ô prince chrétien, si vous êtes vraiment tel, contemplez l'image de Notre-Seigneur; rendez-vous bien compte de la manière dont il entra dans son royaume, comment il en sortit, comment il mourut et vous comprendrez aussitôt la façon dont il veut que vous gouverniez le vôtre, en sorte que votre premier et votre dernier soin tende uniquement vers la concorde (3).

XX. — Lorsque le Christ fut né, les anges ont-ils fait retentir les trompettes et les tambours? Les Hébreux entendirent le son éclatant des trompettes, eux, à qui il était permis de faire la guerre. C'étaient des présages qui convenaient à ceux auxquels leur religion permettait de haïr l'ennemi. Mais les anges, missionnaires de la paix, se manifestèrent d'une manière toute différente à la race pacifique (1). Ont-ils donné le signal de la guerre? Ont-ils proclamé des victoires, des triomphes et des trophées? Pas du tout! Qu'ont-ils donc annoncé? D'accord avec les oracles des prophètes, ils ont annoncé la paix et ils l'ont annoncée non pas à ceux qui ne respirent que meurtres et batailles, qui se réjouissent à l'idée de prendre les armes, mais à ceux qui de leur propre volonté, sont enclins à la paix et à la concorde.

XXI. — Que les hommes prétextent tout ce qu'ils veulent, pour excuser leur passion de la guerre ; s'ils ne l'aimaient pas, ils ne vivraient pas en luttes continuelles et ne s'acharneraient pas les uns contre les autres avec une haine si mortelle. Et cependant, qu'a enseigné le Christ à peine sorti de l'enfance, si ce n'est la paix? Il a salué les siens dans ces termes : « Que la paix soit avec vous! » (1), et il a fait de cette formule l'expression qu'employaient ses disciples pour se saluer les uns les autres; parole digne uniquement du nom chrétien. Les Apôtres ne l'ont pas oubliée cette salutation: ils commencent leurs lettres par le souhait de la paix et ce souhait est l'objet de l'aspiration de tous ceux qui visent au salut; car tout homme qui demande avec ardeur à Dieu la paix, demande en même temps le plus parfait bonheur. C'est la paix que le Christ a prêchée aux siens pendant toute sa vie ; voulez-vous maintenant savoir comment il s'adressa aux siens au moment de mourir ? « Aimez-vous les uns les autres, de la même manière que moi-même je vous ai aimés » (2). Et encore : « Je vous donne ma paix, je vous laisse, en mourant, la

paix • (3). Entendez-vous ce qu'il a laissé aux siens aux derniers moments de son existence? Il ne leur a laissé ni des chevaux, ni des auxiliaires de la guerre, ni des richesses, ni le droit de commander; que leur a-t-il donc laissé? Il leur a laissé la paix: la paix avec les amis, la paix avec les ennemis. Qu'on se rappelle et qu'on pèse dans son esprit les paroles qu'après la sainte Cène, au seuil même de la mort, il a adressées au Père suprême. L'objet de sa demande est, à mon avis, loin d'être vulgaire, allors qu'il savait qu'il aurait obtenu tout ce qu'il aurait demandé. « Saint Père, a-t-il dit, veillez sur eux, en votre nom, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un » (4).

XXII. - Telle est l'union que le Christ exigeait de ses disciples. Il ne dit pas: « afin qu'ils soient unanimes », il dit: « afin qu'ils soient un » ; et cela, non de quelque manière que ce soit, mais « comme nous sommes un », c'est-à-dire de la manière la plus irréprochable et la plus ineffable. Et tout cela, pour leur montrer que les mortels ne peuvent en aucune manière vivre en sécurité et au sein du bonheur, s'ils n'entretiennent entre eux la paix mutuelle. Les rois et les Grands de ce monde recourent à des marques de distinction, pour faire reconnaître leurs sujets et surtout à la guerre pour les distinguer des adversaires : la marque distinctive des disciples du Christ n'est autre que l'amour réciproque. « C'est à cela, dit-il, que le monde va reconnaître que vous êtes mes disciples; il ne vous distinguera ni d'après vos habits, ni d'après votre nourriture, ni d'après vos jeûnes, non plus d'après le nombre de psaumes que vous réciterez : il vous distinguera d'après le fait de vous aimer les uns les autres; et cela, non pas de n'importe quelle manière, mais de la manière dont je vous ai aimés moi-même.

XXIII. — « Innombrables sont les préceptes des philosophes, dit-il encore ; infiniment variées sont les lois de Moïse ; les édits des rois ne sont ni moins innombrables ni moins variés : je ne vous donne, moi, qu'une seule loi : elle consiste dans le fait de vous aimer les uns les autres. De même lorsqu'il prescrit à ses jeunes disciples une formule pour prier, n'attire-t-il pas admirablement l'attention sur la concorde chrétienne? « Notre Père », a-t-il dit (1) ; la prière est d'un seul, mais la demande est pour tous. Ils sont tous de la même famille, ils habitent sous le même toit, ils dépendent tous du même Père ; comment peut-on s'accorder à penser qu'ils puissent être divisés et combattre entre eux? De quel nom appelles-tu le père commun, si tu tires l'épée contre ton propre frère? C'est parce que le Christ a voulu que ce seul commandement pénètre profondément dans le cœur de ses dis-

ciples, qu'il leur a inculqué par tant de symboles, de paraboles et de préceptes, l'amour de la paix. Il s'intitule pasteur (2) et appelle ses disciples ses brebis : mais que doivent alors faire les loups, si les brebis se déchirent entre elles ? Lorsqu'il se nomme lui-même un cep de vigne (3) et ses disciples des rejetons, qu'exprime-t-il autre chose que l'unanimité? Quelle monstruosité que celle de voir sur la même vigne, un rejeton combattre un autre rejeton! N'en serait-il pas de même de voir le chrétien combattre le chrétien? Enfin, si quelque chose est vraiment digne de la vénération des Chrétiens et s'ils doivent le considérer comme l'objet le plus sacré et le plus digne d'attention, n'est-ce pas ces paroles que, dans ses derniers moments, le Christ a transmises comme un testament, à ses enfants, en leur recommandant de ne les jamais oublier. Or, que leur enseignait-il ainsi, que leur commandait-il? N'est-ce pas de s'aimer les uns les autres?

XXIV. — Que signifie la communion avec le corps et le sang du Christ, sinon une confirmation nouvelle de l'union étroite et indestructible qui doit exister entre les hommes? (1). Comme il savait que la paix ne pouvait se consolider là où l'on se dispute la gloire, les honneurs et les richesses, il a arraché complètement de l'âme de ses disciples toute passion de cette nature; il leur ordonna de faire le bien à quiconque leur voulait du mal (2). Et, malgré cela, ils passent pour des Chrétiens ces princes qui, à cause de la plus insignifiante des injures, bouleversent le monde de fond en comble et jettent toute une Humanité dans la guerre.

XXV. — Le Christ enseignait que celui qui veut être le Prince de son Peuple doit en être en même temps le bienfaiteur (1) et ne pas dominer ses sujets autrement qu'en s'efforçant d'être le meilleur et le plus utile à tous. Et toutefois, il y a des princes qui n'ont pas honte de provoquer les plus grands bouleversements dans le but d'agrandir le territoire de leur royaume. Le Christ apprend à ses disciples à vivre au jour le jour, à la manière des oiseaux et des fleurs (2) ; à ne pas s'inquiéter du lendemain et à placer tout leur espoir dans le Ciel (3) ; il exclut tous les riches du royaume des cieux ; mais cela n'empêche aucunement les princes de répandre des torrents de sang, pour quelque somme d'argent qui ne leur est pas versée ou qui ne leur est même pas due : ce sont, en effet, des causes de guerres qui semblent parfaitement justes. Cette manière d'agir est-elle dans l'esprit du Christ, de celui qui, se proposant à ses disciples pour exemple, leur recommande sa nature douce et pacifique (4)? Il leur ordonne de laisser l'offrande à l'autel (5) et de ne pas la lui consacrer avant de s'être réconciliés avec leurs semblables. N'est-ce pas affirmer ainsi qu'il faut préférer la concorde et la paix à toute autre chose et qu'aucune victime n'est agréable à Dieu, si elle n'est offerte sous l'égide de la paix? Le Dieu des Juifs refuse l'offrande, soit une brebis, soit un bouc, quand ceux qui la lui présentent sont en conflit les uns avec les autres : cependant les Chrétiens, en se faisant réciproquement la guerre, n'hésitent pas à offrir à Dieu des victimes humaines.

XXVI. — Quel symbole de la concorde nous présente le Christ dans l'image d'une poule qui, rassemblant ses petits sous ses ailes, ne forme avec eux qu'un seul tout (1). Comme elle, il est le protecteur qui rassemble les Chrétiens par ses exhortations, en un tout : comment se fait-il néanmoins que les hommes soient si rapaces et si insatiables? Mais ce n'est pas tout ; il est la pierre angulaire qui joint les murs et les maintient (2) : comment se fait-il alors que ses vicaires excitent le monde entier à la guerre et dressent des royaumes contre d'autres royaumes? Ils ont pour prince celui qui a été le plus sublime conciliateur et ils ne peuvent établir la concorde entre eux? Enfin le Christ, qui a réconcilié Pilate et Hérode (3), ne pourra-t-il ramener les siens à la paix? Dans les dernières heures de sa vie, il blâme l'attitude de Pierre, alors encore à moitié juif et qui voulait le défendre contre ses agresseurs, l'épée à la main. Il lui ordonne de remettre l'épée au fourreau. Et ils s'appellent Chrétiens ceux qui tiennent le glaive toujours levé, pour la moindre des causes et l'enfoncent dans le flanc du Chrétien. Pourrait-il souffrir d'être défendu de cette sorte celui qui en mourant prie pour ses bourreaux (4)?

XXVII. — Tous les livres saints, que ce soit l'ancien ou le nouveau Testament, ne parlent que de la paix et de la concorde et la vie des Chrétiens n'est qu'un tissu d'intrigues et de guerres. D'où vient donc cette barbarie plus que sauvage que tant d'exemples ne peuvent vaincre ni mitiger? Que les Chrétiens se décident enfin à suivre la doctrine du Christ et à vivre dans la paix qu'elle enseigne ou sinon qu'ils cessent de se glorifier du nom de Chrétiens. Jusqu'à quand leur vie démemtira-t-elle la beauté de leur nom? Qu'ils ornent autant qu'ils voudront, leurs habits et leurs temples du signe de la croix, le Christ n'y reconnaîtra pas le symbole de la paix, aussi longtemps que leurs actes le démentiront. Unis, au moment où ils l'ont vu monter au Ciel, c'est unis encore qu'ils doivent recevoir le Saint-Esprit (1). Il avait promis de se trouver toujours parmi ceux qui

seront unis, afin qu'aucun Chrétien n'espérât le trouver là où l'on combattait.

XXVIII. — L'âme humaine, elle-même, cet esprit ardent, que signifie-t-elle, sinon amour (1)? Elle se communique comme le feu qui s'étend et se propoge à l'infini sans se dépenser. Veut-on maintenant une preuve que cette âme elle-même est assujettie à la paix? Ecoutez et jugez: « Ils avaient tous, dit le Christ, au sujet de ses disciples, un cœur et une âme ». Arrachez l'âme à un corps, aussitôt s'écroule tout l'assemblage des membres que l'âme retenait dans une parfaite union. Enlevez de même la paix à une société: elle sera dissoute et la vie chrétienne périra avec elle.

XXIX. — Les Théologiens prétendent que par la communion des sacrements, on communique au croyant l'esprit céleste. Affirment-ils la vérité? Où est alors l'effet de cet esprit céleste? C'est-à-dire la concorde qui doit régner entre les hommes qui sont tous « un cœur et une âme »? Nous racontent-ils des fables? Pourquoi accorde-t-on tant d'honneurs à ces choses? Je dis cela non pas pour enlever quoi que ce soit à la beauté des sacrements, mais afin que les Chrétiens rougissent d'autant plus de leurs mœurs. On appelle le peuple chrétien une Eglise; à quoi cette dénomination nous exhorte-t-elle, sinon à la concorde? Y a-t-il quelque chose de commun entre un camp et une Eglise? Celle-ci signifie union indestructible ; le camp est l'image de la discorde. Si tu te glorifies d'être une partie de l'Eglise, qu'as-tu de commun avec la guerre ? Si par contre, tu t'en es écarté, y a-t-il quelque chose de commun entre toi et le Christ ? Si vous avez tous la même habitation, si vous avez le même prince, si vous servez tous sous les mêmes lois, si vous êtes initiés tous aux mêmes sacrements, si vous recevez la même solde et que que vous attendiez tous la même récompense, pourquoi tant de désordres et de divisions parmi vous? Nous voyons ces compagnons d'armes, impies, payés pour exercer le meurtre et le brigandage, vivre dans le plus parfait accord, uniquement parce qu'ils combattent sous le même drapeau; et tant de liens ne peuvent-ils pas vous unir, vous qui faites profession d'être Chrétiens?

XXX — Tant de sacrements n'exercent-ils donc sur vous aucun effet? Le baptême est commun à tous. Grâce à lui nous renaissons dans le Christ et, exclus du monde, nous sommes incorporés dans les membres du Christ (1). Or, y a-t-il quelque chose de plus en accord que les membres d'un même corps (2)? Après le baptême aucun n'est libre, ni esclave, ni barbare, ni grec, ni homme, ni femme : tous sont hommes dans le Christ qui

ramène tout à la concorde. Les Scythes s'attachent si étroitement les uns aux autres par quelques gouttes de sang qu'ils boivent dans une même coupe, qu'ils n'hésitent devant aucun sacrifice et vont jusqu'à braver la mort, pour servir leurs amis. L'amitié n'est pas moins en honneur chez les païens: un repas commun suffit pour la consolider: cependant, ni le pain bénit, ni la coupe sacrée ne peuvent retenir les Chrétiens dans l'amitié, dans cette même amitié que le Christ lui-même a rendue inviolable et que les messes ne cessent de renouveler et de représenter (3). Si le Christ a perdu en cela sa peine et son temps, à quoi bon aujour-d'hui tant de cérémonie? S'il a accompli une chose vraiment digne de louange et d'attention, pourquoi la dédaignez-vous comme s'il s'agissait de quelque chose de méprisable et de ridicule?

XXXI. — Comment oserait-il s'approcher de la table sacrée qui est le symbole de l'amitié (1), ou prendre part au repas de la paix, celui qui décide la guerre contre les chrétiens et se prépare à anéantir ceux pour la rédemption desquels le Christ est mort ; celui qui se prépare à répandre le sang de ceux pour lesquels le Christ a répandu son sang? O cœurs inflexibles et indomptables! L'union règne entre tant de choses et la vie des hommes est semée de tant d'inexplicables divisions. Ils sont cependant soumis aux mêmes lois : même naissance, même nécessité de vieillir et de mourir. Ils procèdent tous du même père suprême, croient tous au même Dieu ; ils sont rachetés tous par le même sang, initiés tous au même culte, ils jouissent tous des mêmes sacrements : les dons, les faveurs qui en découlent procèdent d'une même source et sont communs à tous. La même Eglise leur est commune à tous ; les mêmes avantages sont l'objet de leur jouissance. La fameuse cité de Jérusalem (2) que tant de Chrétiens souhaitent visiter, tire son nom de l'idée de paix dont elle est le symbole ; l'Eglise s'emploie à représenter ce symbole qui est celui de la concorde ; mais comment se fait-il qu'elle diffère à ce point de ce qu'était son premier modèle? Se peut-il que ni la nature ingénieuse, malgré ses ressources, ni le Christ lui-même, malgré ses préceptes et ses nombreux symboles et mystères, ne soient d'aucun secours pour rétablir la paix entre les hommes ? Il est donc vrai le proverbe qui dit que les méfaits unissent les méchants dans l'amitié, mais que ni les mauvaises, ni les bonnes choses ne peuvent concilier les chrétiens entre eux.

XXXII. — Y a-t-il quelque chose de plus fragile et de plus bref que la vie humaine? A combien de maladies, à combien de malheurs n'est-elle pas sujette; et, quoiqu'elle soit semée de

beaucoup plus de malheurs que les hommes n'en pourraient souffrir, leur inconséquence et leur égarement en provoquent néanmoins de plus pénibles encore. Ils agissent avec tant d'emportement qu'ils brisent et violent et les liens de la nature et ceux du Christ; ils ne respectent aucun traité; ils se font la guerre à toute époque et dans tous les lieux sans but ni fin. Les nations se heurtent contre les nations, les villes contre les villes, les factions contre les factions et les princes contre les princes; et pour la sottise ou l'ambition de deux faibles mortels, sujets d'un moment à l'autre à la mort inflexible, on bouleverse de fond en comble l'ordre naturel des choses.

XXXIII. — Je passe sous silence les tragédies des anciennes guerres: j'insisterai seulement sur celles qui ont eu lieu dans ces dernières années. Quelle est la terre ou la mer où l'on ne se soit battu de la manière la plus impitoyable? Quel est le fleuve qui n'ait pas été teinté de sang humain, la région qui n'ait pas été arrosée par le sang chrétien? Et, honte inouïe, ils combattent plus cruellement que les Juifs, que les Païens, que les bêtes féroces. Toutes les guerres que les peuples chrétiens ont entreprises, ils devaient les soutenir contre les vices; mais malheureusement, ils se sont identifiés avec les vices et les hommes combattent contre les hommes. Pourtant les Juifs suivaient les ordres de Dieu en allant au combat ; quant aux Chrétiens, si l'on met de côté les prétextes invoqués et si l'on examine les choses attentivement, on les voit entraînés par l'ambition, gouvernés par la colère, emportés par l'avidité la plus insatiable. Mais ce n'est pas tout : les Juifs luttent presque toujours contre les étrangers; les Chrétiens sont en paix avec le Turc, mais entre eux ils se font la guerre. Les anciens tyrans qui jadis livraient des batailles y étaient poussés par la soif de la gloire ; toutefois ils avaient le souci, en asservissant les nations étrangères et sauvages, d'être utiles aux vaincus, et ils s'appliquaient ainsi, quoique vainqueurs, à mériter leur reconnaissance. Ils mettaient tout leur soin à ce que la victoire fût aussi peu ensanglantée que possible, afin qu'une gloire honnête fût le prix de leur victoire, et leur magnanimité la consolation du vaincu.

XXXIV. — On rougit de rappeler pour quels motifs honteux ou frivoles les princes chrétiens font prendre les armes aux peuples (1). L'un a prouvé ou simulé quelque droit suranné (2), comme s'il importait beaucoup que tel ou tel prince gouvernât l'Etat, pourvu que les intérêts publics fussent bien administrés. Un autre prend pour prétexte un point omis dans un traité de cent chapitres (3). Celui-ci a un ressentiment contre celui-là au

sujet d'une fiancée refusée (4) ou enlevée ou de quelque raillerie un peu trop libre; et, le comble de l'infamie, c'est qu'il y a des princes qui, sentant leur autorité faiblir par suite d'une paix trop longue et de l'union de leurs sujets, s'entendent en secret, de façon diabolique, avec les autres princes qui, lorsque le prétexte est trouvé, provoquent la guerre, afin de tout diviser par la discorde de ceux qui vivaient étroitement unis et de dépouiller le malheureux peuple, grâce à cette autorité sans frein que donne la guerre. C'est à quoi veillent les princes les plus scélérats qui assouvissent leurs passions au prix des malheurs des peuples (5) et qui, en temps de paix, négligent leurs devoirs envers l'Etat.

XXXV. — Quel démon de l'enfer a pu innoculer ce venin dans le cœur des chrétiens? Qui leur a enseigné cette tyrannie que des Denys, des Mezence et des Phalaris n'ont jamais connue (1)? Ce sont plutôt des bêtes féroces que des hommes, nobles uniquement par leur tyrannie. Ils ne sont jamais unis que pour nuire et ils ne s'entendent jamais que pour opprimer leurs Etats. Et ceux qui agissent de cette manière sont considérés comme des Chrétiens? Ainsi souillés de sang osent-ils entrer dans les Eglises et s'approcher des autels? O fléaux des nations, dignes d'être déportés dans les îles les plus éloignées (1). S'ils sont les membres d'un seul corps chrétien, pourquoi chacun d'eux ne s'estime-t-il pas heureux du bonheur de l'autre?

XXXVI. — Aujourd'hui, le voisinage d'un royaume un peu trop florissant est presque un motif légitime de guerre. En effet, si nous voulons être justes, quelle autre cause a poussé et pousse encore maintenant tant de peuples à prendre les armes contre la France, sinon le fait que ce pays est le plus florissant de tous? Nul ne possède une étendue plus vaste ; nulle part le Sénat n'est plus auguste, l'Académie plus célèbre; aucun ne jouit de plus de concorde et par cela même de plus de pouvoir. Nulle part les lois ne sont mieux appliquées et, en ce qui concerne la religion, nulle part l'intégrité du Dogme n'est plus respectée. Elle n'est ni corrompue par le commerce des Juifs, comme chez les Italiens; ni empoisonnée par le voisinage des Turcs ou des Maures, comme chez les Hongrois ou les Espagnols. L'Allemagne, pour ne rien dire de la Bohême, est divisée en une foule de royaumes et on ne voit cependant chez elle nulle ombre d'autorité. Seule la France, fleur intacte du royaume du Christ, est son asile le plus sûr. Si par hasard quelque orage survient, elle sera attaquée de toutes les façons, assaillie par toutes les ruses de ceux qui la bouleversent, pour le seul plaisir de se féliciter de l'orage qu'ils auront provoqué. Et après cela, peut-on

dire que ces hommes jouissent de la moindre parcelle de l'esprit chrétien? Car, malgré des procédés aussi infâmes, on se réclame de la religion et on prétend agrandir ainsi l'empire du Christ! Quelle cruelle monstruosité que celle de croire qu'on n'est d'aucune utilité à la république chrétienne, si on ne bouleverse de fond en comble la partie la plus belle et la plus féconde du royaume du Christ.

XXXVII. — Que peut-on dire de tout cela, sinon qu'ils dépassent par leur violence, les bêtes féroces elles-mêmes (1). Les fêtes féroces ne combattent pas toutes entre elles, et quand la lutte a lieu, elle ne se passe pas entre animaux de même espèce. Je l'ai déjà dit et je le répète, afin qu'on se le rappelle d'autant mieux. La vipère n'attaque pas la vipère ; le lynx vit en bonne intelligence avec le lynx (2). D'autre part, quand ces bêtes s'entredéchirent, elles le font par leurs propres moyens : la nature leur a donné des armes naturelles, alors que les hommes sont nés non armés. Mais, grand Dieu, quelles armes terribles leur forge la colère! Ils chargent les uns contre les autres des machines infernales. Qui pourrait croire que les canons ont été inventés par des hommes? Quand les bêtes féroces s'attaquent, elles ne sont pas en si grand nombre. A-t-on jamais vu dix lièvres contre dix taureaux? En revanche, combien de fois n'a-t-on pas vu 20.000 chrétiens contre 20.000 autres, vider leur différend par le fer, tous également avides de blesser leur frères et de répandre le sang. Les bêtes sauvages ne se font pas la guerre, à moins que la faim ou le soin de leurs petits ne les y obligent. Cherchez, en revanche, les occasions qui poussent les chrétiens à prendre les armes : il n'est pas d'injure si insignifiante soitelle, qui ne leur semble un prétexte suffisant à entreprendre la guerre. Si le peuple se rendait coupable de cette légèreté, on prétexterait, pour l'excuser, son ignorance ; s'il s'agissait de jeunes gens, on invoquerait leur inexpérience; si des profanes s'en rendaient capables, la qualité de leur personne rendrait moins horrible l'atrocité de l'acte. Mais malheureusement, nous voyons que la plupart des guerres prennent leur source dans la volonté de ceux dont les projets et la modération devraient être les plus propres à calmer l'agitation du peuple.

XXXVIII. — Les peuples, si méprisés et si obscurs, fondent des villes magnifiques, les administrent civilement, les enrichissent et les embellissent par leurs soins. Les satrapes s'y introduisent furtivement, et semblables aux guêpes, qui dérobent le miel qui a été recueilli avec tant de peine par un plus grand nombre d'abeilles, ils éparpillent, brisent et détruisent de la manière la

plus impitoyable, ce qui a été amassé et construit avec tant de peine par tout un peuple. Que celui qui a perdu la mémoire des anciennes guerres, fasse appel à son souvenir et se remémore celles de ces douze dernières années. Qu'il en cherche la cause, il trouvera que toutes ont été entreprises par le caprice des princes, au grand dommage des peuples, qu'elles n'intéressaient en aucune façon (1). Ce qui jadis était honteux chez les païens, à savoir que les vieillards couvrissent d'un casque leurs cheveux blancs, est maintenant considéré chez les Chrétiens, comme une chose honorable. Nason trouvait honteux qu'un vieillard fût soldat (2), et aujourd'hui, un soldat septuagénaire nous semble un être magnifique.

XXXIX. — Les ecclésiastiques, eux-mêmes, n'ont pas honte de se battre ; ces mêmes Théologiens, à qui Dieu n'a jamais permis, pas plus que la loi de Moïse pourtant cruelle, de se souiller de sang. Oui, ces théologiens, qui enseignent la religion du Christ, n'ont pas honte de se battre. Les évêques, les cardinaux, les papes, qui sont les vicaires du Christ, ne sont pas confus de provoquer la guerre que le Christ a tant détestée (1). Qu'y a-t-il de commun entre le casque et la mître ? Quel rapport entre la crosse et l'épée, entre le saint livre de l'Evangile et le bouclier? Quelle concordance y a-t-il entre le fait de saluer le peuple du signe de la paix et celui de pousser violemment tout un monde aux combats les plus orageux? N'est-ce pas prêcher la paix en paroles et préparer la guerre en fait ? N'est-ce pas prêcher la guerre de la même bouche que celle avec laquelle on prêche le Christ pacifique et louer d'une même voix Dieu et Satan? N'est-ce pas exciter le peuple naïf à la guerre et au meurtre au moment même où il vient entendre de leurs lèvres la doctrine évangélique? Comment, oses-tu, Evêque qui tiens la place des Apôtres, enseigner au peuple des choses qui touchent à la guerre en même temps que tu leur enseignes les préceptes de ces Apôtres? Tu ne crains pas qu'on te réponde ces paroles d'Esaïe, aux messagers du Christ : « Combien sont magnifiques les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les bonnes choses, qui annoncent le salut ». Qu'on renverse le sens de cette pensée, elle deviendra : Combien est affreuse la langue des prêtres qui exhortent à la guerre, qui excitent au mal, qui induisent en tentation ».

XL. — La religion des Romains, quelque païens qu'ils eussent été, obligeait tout Romain qui entrait dans la maison du Grand Prêtre à jurer qu'il conserverait sa main pure de toute effusion de sang, au point de renoncer même à la vengeance s'il était blessé. L'Empereur Titus Vespasien, un païen (1), demeura fermement fidèle à ce serment, et s'attira ainsi les louanges d'un écrivain païen. Par contre, toute pudeur a disparu aujourd'hui. Chez les Chrétiens, ce sont les Prêtres voués à Dieu et les moines qui se donnent en quelque sorte pour plus accomplis que les Prêtres qui enflamment et excitent au meurtre et au massacre (2) les princes et les peuples. Ils font de la trompette de l'Evangile, la trompette de la guerre. Oublieux de leur dignité, ils courent infatigablement de tout côté, font tout, souffrent tout, pourvu qu'ils provoquent la guerre. Et les princes, eux-mêmes, qui sans excitations du Clergé, demeureraient peut-être en paix et dont l'autorité devrait calmer le tumulte des passions, sont entraînés, grâce à eux, à la guerre. Mais ce qui étonne plus encore, c'est que les prêtres combattent eux-mêmes et pour des choses que les sages de l'antiquité méprisaient et qui devraient surtout être dédaignées de ceux qui ont succédé aux Apôtres.

XLI. — Lorsque, il y a quelques années, un malheur funeste entraîna le monde à la guerre, certains, parmi les missionnaires évangéliques, comme les minorites et les dominicains sonnaient la charge du haut de la tribune sacrée et attisaient de toutes leurs forces la furie de ceux qui étaient déjà portés à la guerre. Ils excitaient les uns contre les autres, tout à tour les Anglais et les Français. Tous exhortaient à la guerre, aucun ne conseillait la paix, à l'exception de quelques-uns qui, pour avoir prononcé mon nom, furent menacés de mort. On voyait alors, les Evêques et les Cardinaux, oublieux de leur Etat, courir de-ci de-là (1), envenimant par leurs efforts le mal commun dont tous souffraient. Ils en appelaient tantôt au Pape Jules II, tantôt aux rois afin qu'ils hâtassent la guerre, comme s'ils n'avaient pas été assez fous euxmêmes; en même temps, ils donnaient comme excuse à ces actes de folie, de magnifiques prétextes : c'étaient tantôt les lois de nos ancêtres, tantôt les ouvrages des pères de l'Eglise. On est allé jusqu'à détourner sans scrupule, pour ne pas dire avec impiété, les paroles de la Sainte Ecriture. Et les choses en arrivent à ce point que rien n'est plus imprudent, ni plus impie, que de s'élever contre la guerre et de louer ce que le Christ a loué avant tout, de sa propre bouche. C'est ainsi que celui qui exhorte à la paix, la plus salutaire des choses et qui veut détourner de la guerre, qui est la plus funeste, semble ne porter que peu d'intérêt au bonheur du peuple et n'être que peu favorable au roi.

XLII. — On voit de nos jours les Prêtres suivre l'armée : les Evêques et toute leur suite abandonnant les Eglises pour se mettre au service de la guerre. Mais ce qui pis est, c'est que la guerre fait les Prêtres. C'est elle qui fait les Evêques ; c'est elle qui fait les

Cardinaux. Ceux-ci ont le titre honorifique de Légat de guerre et sont considérés comme les dignes successeurs des Apôtres (1). Et cela n'est nullement étonnant : ils ne respirent que la guerre et ne doivent leur situation qu'à elle. Enfin, pour que ce mal soit d'autant moins incurable, ils couvrent cette grande impiété du prétexte de piété: Les drapeaux portent le signe de la croix (2), les mercenaires impies, payés pour exercer le meurtre et le brigandage, portent devant eux la croix; et la croix qui seule aurait pu désapprendre la guerre, en devient le symbole. Qu'as-tu de commun avec la croix, soldat scélérat, toi, dont le caractère et les actions t'assimilent aux dragons, aux tigres et aux loups ? La croix appartient à celui qui n'a pas vaincu en combattant mais en mourant, qui, dans sa vie, fut un consolateur et non pas un destructeur. Si tu es vraiment chrétien, elle aurait dû avant tout t'avertir, afin que tu saches à quel ennemi tu as affaire et la manière dont tu dois vaincre. Tu portes le symbole du salut, en préparant la mort de ton frère et tu perds au nom de la croix celui qui a-été sauvé par elle.

XLIII. — Que dirais-je de ces Saints Sacrements et de ces sacrifices qui doivent être l'objet de l'adoration de tous les Chrétiens et qui sont le symbole le plus puissant de l'amour et de l'union, que dirais-je donc de ces Saints Sacrements qu'on traîne dans le camp et en présence desquels on court, rangés en ligne de bataille, le frère enfonçant son fer dans la poitrine de son frère, pendant qu'on fait du Christ le spectateur de ces infâmes forfaits, si toutefois il daigne y assister. Mais ce qui est le comble de l'absurdité, c'est de voir dans les deux camps briller le signe de la croix : la messe y est dite dans un camp comme dans l'autre. Y a-t-il quelque chose de plus monstrueux? Comment la croix combat-elle la croix? Le Christ peut-il combattre le Christ? Elle est le signe qui doit épouvanter les ennemis du nom chrétien. Comment les Chrétiens peuvent-ils lutter contre ce qu'ils adorent?

XLIV. — Je vous demande comment pourrait prier à la messe un soldat? Notre père des cieux... Oh sacrilège, oses-tu appeler père, le père commun, quand tu souhaites couper le cou de ton frère?... Que ton nom soit sanctifié... Mais pourrait-on profaner davantage le nom de Dieu qu'on ne le fait par des actes si monstrueux et par la haine que la guerre soulève entre les hommes?... Que ton règne arrive... Comment, peux-tu demander cela, toi, qui nourris la cruauté, aux dépens du sang de ton semblable?... Que ta volonté soit faite sur la terre ainsi que dans le ciel... Mais sa volonté est que le monde vive en paix et toi tu prépares la guerre! Tu demandes à Dieu qui est le père commun de tous, le

pain quotidien et tu incendies le champ et la moisson de tes frères; et afin qu'ils ne puissent jouir du fruit de leur labeur, tu préfères en être privé toi même. Malgré tout cela tu oses ajouter, toi qui poursuis avec tant d'acharnement le meurtre de ton frère: Et pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Tu détournes par tes prières le danger de la tentation et tu induis en tentation ton frère, au risque de ta vie. Tu demandes qu'on te délivre du mal et, te laissant guider par lui, tu ourdis les pires maux contre ton frère.

XLV. — Platon ne veut pas qu'on appelle du nom de guerre les combats que les Grecs se livrent entre eux (1) : il appelle ce désordre sédition; et nous, nous appelons guerre et même guerre juste, celle que pour les causes les plus dérisoires et au moyen de tels soldats et de telles armes, les Chrétiens font aux Chrétiens? Les lois des païens veulent qu'on jette dans la rivière, cousu dans un sac, celui qui a trempé son fer dans le sang de son frère : ceux que le Christ a unis par tant de liens sont-ils moins frères que ceux qui le sont par la parenté du sang? Cependant, la guerre récompense le parricide: Oh! misérable sort des combattants! Celui qui vainc est un parricide : le vaincu qui périt n'en est pas moins un meurtrier, pour avoir pratiqué le meurtre. Et après tout cela, on exécre les Turcs qui sont impies et ennemis de la doctrine du Christ, comme si les Chrétiens qui agissent de la sorte étaient de vrais Chrétiens ou comme s'il y avait quelque spectacle qui puisse être plus agréable aux Turcs (2), que de voir les Chrétiens s'exterminer entre eux.

XLVI. — On dit que les Turcs sacrifient aux démons ; mais y a-t-il quelque sacrifice qui puisse être plus agréable aux démons, que celui du Chrétien immolant le Chrétien? Je vous demande en quoi le sacrifice des Chrétiens diffère de celui des Turcs? D'ailleurs les mauvais esprits ne se réjouissent que d'une double victime et n'est-ce pas un double sacrifice que celui que leur offrent les Chrétiens? Que celui qui souhaite être favorable aux Turcs ou agréable aux démons, offre fréquemment des sacrifices de cette sorte.

XLVII. — Mais j'entends déjà les excuses qu'allèguent les hommes qui sont si ingénieux pour se faire du mal les uns aux autres. Ils se plaignent d'être entraînés, malgré eux à la guerre. Mais qu'on ôte ce masque; qu'on rejette ce faux prétexte; que le prince consulte sa conscience: il verra que ce sont la colère, l'ambition, la sottise et non la nécessité qui l'entraînent à la guerre, à moins qu'il ne mesure la nécessité aux fins qu'il poursuit, lorsque les événements ne se passent pas selon ses vues.

Mais que les princes réservent aux peuples le clinquant : Dieu ne peut être ébloui par un faux éclat (1). Cependant, on dit partout des prières publiques, on célèbre des cérémonies solennelles : on demande la paix à grands cris, on fait retentir des mugissements affreux: Dieu, donnez-nous la paix; nous vous implorons d'exaucer nos prières. N'est-ce pas à bon droit que Dieu pourrait répondre : « Vous m'implorez pour que je vous délivre du mal dont vous êtes vous-mêmes les auteurs ». En effet, si la moindre offense provoque une guerre, quel est le prince qui ne trouve pas à la fin un prétexte ? Il arrive souvent, entre mari et femme, certains incidents sur lesquels ils doivent fermer les yeux, s'ils ne veulent pas que l'affection et l'amitié soient détruites. Si quelque incident de cette nature survient entre les princes, faut-il pour cela recourir immédiatement aux armes? Il y a des lois, des esprits remarquables par leur savoir (2), un grand nombre d'abbés et d'évêques vénérables dont les conseils et les interventions pourraient éviter les calamités de la guerre. Pourquoi ne pas en appeler de préférence à leur arbitrage? Quelque injustes qu'ils soient, ils ne pourraient manquer d'aboutir à un résultat moins mauvais qu'une guerre déclarée : il n'y a pas de paix même injuste qui ne soit préférable à la plus juste des guerres.

XLVIII. - Qu'un prince examine avant de faire la guerre chaque chose séparément : les dépenses que nécessite la guerre ; les avantages qu'elle rapporte ; et il comprendra ainsi quel est le bénéfice à en retirer. La considération dont jouissent les Pontifes de Rome est immense; mais quand on voit les nations et les princes aux prises les uns avec les autres et se débattant sans trêve, comme cela a lieu depuis quelques années, dans des guerres aussi cruelles, on est enclin à se demander où est l'autorité des Papes; en quoi consiste la puissance de ceux qui sont les premiers vicaires du Christ? C'est ici qu'elle devrait se manifester, s'ils n'étaient eux-mêmes guidés par les passions. Dès qu'un Pape en appelle à la guerre, on s'empresse d'accourir ; appelle-t-il à la paix ? Personne ne se hâte d'obéir. Si les princes aiment la paix, pourquoi étaient-ils si complètement soumis au Pape Jules, instigateur de la guerre? En revanche, à peine voit-on quelque prince, soumis au Pape Léon qui exhorte à la concorde et à la paix.

Si l'autorité du Pontife de Rome est vraiment inviolable, ne convient-il pas qu'elle se fasse surtout valoir par le fait d'engager les hommes à respecter la paix ? Cette paix, que le Christ a particulièrement enseignée à ses disciples ? Et ces princes, que le Pape Jules II a pu exciter à faire une guerre si funeste (1), alors que le Pape Léon, le plus vénéré des Pontifes n'a pu exercer sur eux aucune influence, malgré ses ardentes exhortations pacifistes, ne trahissent-ils pas d'une manière évidente par leur attitude la triste vérité qu'ils avaient servi leurs passions sous le couvert de l'Eglise? Je m'abstiens d'en dire davantage.

XLIX. — S'ils haïssent sincèrement la guerre, je leur donnerai le conseil grâce auquel ils pourraient protéger la paix. La paix solide ne réside pas dans le fait d'étendre à l'aide de mariages les liens de parenté entre les princes (1), ni dans les traités qu'ils concluent (2) et qui donnent le plus souvent lieu à des guerres. Il faut purifier la source elle-même d'où découle le mal (3): les passions absurdes et condamnables qui soulèvent ces désordres tumultueux. Car, pendant que chaque prince donne satisfaction à ses passions, la République est dans la souffrance, sans toutefois qu'elle aboutisse à obtenir ce que le prince a prétendu poursuivre au prix de moyens si condamnables. Que les princes soient sages non dans l'intérêt de leurs passions, mais dans celui de leur peuple. Qu'ils soient sages de manière que leur majesté, leur richesse et leur magnificence se mesurent par ce qui les rend, en effet, grands et puissants. Qu'ils soient à l'égard de leurs Etats, ce qu'un père est pour sa famille (4) ; qu'un prince ne s'estime heureux, que s'il rend ses sujets heureux. Il ne peut être vraiment prince, qu'à condition de commander à des hommes parfaitement libres; il n'est riche qu'à condition d'avoir un peuple riche (5): il n'est vraiment brillant que si ses villes florissent au milieu d'une paix perpétuelle (6).

L. — Mais ce n'est pas tout : il faut que les nobles et les magistrats soient eux aussi dans les mêmes bonnes dispositions que leurs princes (1) ; qu'ils mesurent tout au bien de l'Etat et du peuple : c'est le seul moyen par lequel ils veilleront à leurs propres intérêts. Un roi se maintenant dans ces dispositions d'esprit, pourrait-il jamais se décider facilement à extorquer l'argent de son peuple pour payer les soldats mercenaires? Serait-il admissible qu'il pût réduire à la faim ses sujets pour enrichir un commandant d'armée? Exposerait-il la vie de ses sujets à tant de dangers? Non, je ne le crois pas! Telle est la manière dont il doit gouverner son royaume, afin qu'il puisse se dire que, homme, il commande à des hommes : que libre, il commande à des chrétiens. A son tour, le peuple doit lui décerner autant d'honneurs qu'il faut pour servir à l'utilité publique. Un bon prince ne prétend pas à autre chose ; quand au méchant, la décision unanime du peuple saura modérer ses passions. Enfin, il

faut que de chaque côté, l'intérêt public l'emporte sur l'intérêt privé.

LI. — Que les plus grands honneurs soient accordés aux princes qui, grâce à leur habileté et aux mesures qu'ils auront prises, écarteront la guerre et établiront la paix dans le monde ; qu'ils le soient à ceux qui s'emploieront de toutes les manières, non pas à préparer soigneusement le plus grand nombre de soldats et de machines de guerres, mais à chercher le moyen de s'en passer. Cette précaution, vraiment digne de louange, a été parmi tant d'Empereurs, prise par le seul Dioclétien. S'il n'a pu éviter la guerre, il la conduisit de manière que les plus grands maux tombassent sur la tête de ceux qui l'avaient provoquée (1). Aujourd'hui, on voit les princes faire la guerre en toute sécurité; les généraux d'armée s'enrichir et, pour comble, tous les malheurs fondre sur les agriculteurs et le peuple que la guerre n'intéresse guère et qui ne l'ont encouragée d'aucune manière. Que devient la sagesse d'un prince, s'il ne porte pas à ces choses l'attention qui leur est due? Quels sont ses sentiments, s'il les croit de peu d'importance.

LII. — Il faut trouver un moyen d'empêcher les Souverains d'évoluer si souvent et de se promener d'un Etat à l'autre ; car les nouveautés en politique produisent du trouble et le trouble engendre la guerre. Cet empêchement deviendrait facilement réalisable, s'ils prenaient femme à l'intérieur du royaume ou, sinon, en convenant que tout prince prenant femme dans un pays voisin, perdra les droits à la succession, au trône de ce pays (1). En outre, il ne doit pas être permis à un prince de vendre ou d'aliéner une portion de ses Etats, comme si elle était une propriété privée. Les cités libres ne sont pas des domaines privés (2): car celles où commande un roi sont libres; il n'y a que celles où commande un tyran qui sont esclaves. Aujourd'hui il peut arriver que par suite de ces mariages, un homme, né en Irlande, devienne roi des Indiens et qu'un autre, naguère commandant en Syrie, devienne tout à coup roi d'Italie. Il en résulte qu'aucun des deux pays n'a de Monarque, car, pendant qu'un roi de cette sorte abandonne le premier de ses Etats, le deuxième ne veut pas le reconnaître, sous prétexte qu'il lui est inconnu et qu'il est né dans un autre monde. Et, pendant qu'il cherche à triompher de la résistance qui lui est opposée ou à consolider son autorité dans son deuxième Etat, il épuise et perd l'autre. Quelquefois, il les perd tous les deux en prétendant gouverner les deux Etats, bien qu'il soit à peine capable d'en administrer un seul.

LIII. - Que les princes fixent une fois pour toutes les limites

de leurs Etats. Ces frontières une fois établies, qu'aucune alliance de famille ne puisse les déplacer en avant, ni les ramener en arrière, qu'aucun traité ne puisse les détruire (1). Ainsi chaque prince travaillera à rendre son Royaume aussi florissant que possible. Il appliquera tous ses efforts à ce seul soin, afin de laisser à ses enfants un pays riche et prospère, si bien que cette convention raisonnable contribuera nécessairement à ce que tous les royaumes prospèrent. Du reste, il faut que les princes ne s'unissent pas entre eux par des mariages, ni par des relations factices, mais par une amitié sincère et pure et surtout par ce même zèle à bien mériter du genre humain.

LIV. — En ce qui concerne la succession au trône, le successeur d'un prince doit être celui qui est le premier fils par la naissance ou celui que le suffrage du peuple estimera le plus capable. Quant aux autres princes, qu'ils se résignent à être au rang des autres nobles. C'est une chose magnifique de négliger l'intérêt personnel et de mesurer toute chose à l'intérêt commun! Enfin, il convient que les princes évitent les longs voyages ; qu'ils ne veuillent jamais passer les frontières de leur pays, se rappelant en cela, toujours, le proverbe confirmé par la réalité de plusieurs siècles: le front est plus près que l'occiput. Qu'ils s'estiment riches, non pas quand ils dépouillent leurs sujets, mais quand ils réussissent à les rendre meilleurs. Lorsqu'il s'agit d'une guerre, qu'aucun prince n'admette dans son conseil des jeunes gens qui rêvent de faire la guerre et qui ne se rendent nul compte de tous les malheurs qu'elle cause ; qu'il en écarte également ceux qui ont intérêt à ce que la tranquillité publique soit troublée et qui se nourrissent et s'engraissent des malheurs du peuple ; mais qu'il y invite les vieillards prudents et raisonnables dont le zèle et l'amour de la patrie sont à toute épreuve. Il importe enfin qu'iln'entreprenne pas une guerre témérairement, sans autre motif que le caprice de tel ou tel qui la souhaite, car une guerre une fois commencée ne prend fin que difficilement.

LV. — La guerre, qui est la chose la plus dangereuse qui soit, ne doit être faite qu'avec le consentement de toute la nation. Il faut supprimer les causes de la guerre dès qu'elles se manifestent. Il faut, pour cette fin, fermer les yeux sur certains droits: la complaisance invite à la complaisance. Il y a des cas où il faut acheter la paix (1). Quand on calcule ce que la guerre coûtera et le nombre de citoyens qui seront épargnés, elle paraîtra achetée à bon marché, quelque chère qu'on l'ait payée. Qu'on songe après cela à tant de maux évités, à tant de biens conservés et on ne regrettera guère ce qu'elle aurait pu coûter. C'est surtout à ce

moment qu'il convient que les hauts dignitaires ecclésiastiques fassent leur devoir : que les prêtres soient vraiment prêtres, que les moines se souviennent de leurs engagements, que les théologiens enseignent ce qui est digne du Christ; que tous s'entendent et élèvent la voix contre la guerre. Qu'en public ou en particulier, ils prêchent la paix, qu'ils la vantent et l'impriment dans les âmes. S'ils ne peuvent empêcher le conflit armé, que du moins, ils ne l'approuvent pas, qu'ils n'y assistent jamais, afin de ne pas encourager par leur présence les honneurs décernés pour une chose aussi odieuse, ou tout au moins suspecte. C'est assez d'accorder à ces soldats sacrilèges, la sépulture qu'on leur refuserait s'ils ne tombaient pas à la guerre. Si par hasard il s'en trouvait parmi eux qui soient honnêtes — et d'ailleurs ils ne constituent pas le nombre — ils ne seraient pas pour cela frustrés de leur récompense. Par contre, les impies, qui sont la masse, seront moins contents d'eux, si je ravale leur mérite.

LVI. - Je parle naturellement de ces guerres qui, pour les causes les plus futiles et les plus injustes, mettent généralement aux prises les Chrétiens avec les Chrétiens. Je ne suis pas, certes, du même avis, quand il est question de guerre où les Chrétiens, animés par un zèle unique et pieux, repoussent la violence du barbare envahisseur et défendent, au prix de leur vie, la tranquillité publique. Malheureusement, on voit aujourd'hui, exposés dans les temples, au milieu des statues des Apôtres et des Martyres, des trophées tâchées du sang de ceux pour le salut desquels le Christ a répandu le sien, comme s'il était plus agréable à Dieu qu'on fasse des martyrs que de le devenir. Il aurait suffi qu'on les exposât sur les places publiques ou qu'on les conservât dans quelques armoires: il ne convient point de recevoir dans les temples sacrés, qui doivent demeurer des lieux d'une pureté parfaite, quelque chose qui soit souillée par le sang. D'autre part, les prêtres chers à Dieu, ne devraient jamais participer à une guerre, si ce n'est pour la faire cesser. S'ils étaient d'accord en cela et qu'ils fissent comprendre à tous et partout cette nécessité, l'influence de leur attitude serait considérable pour la concorde et la paix.

LVII. — Mais, si la guerre, cette maladie funeste, est à ce point inhérente à la nature humaine que null ne puisse subsister sans elle, pourquoi les Chrétiens ne déchaînent-ils pas ce mal sur les Turcs ? Il serait, naturellement préférable de convertir les Turcs au Christianisme, par la persuasion, par les bienfaits, et par l'exemple d'une vie pure, plutôt que par les armes : cependant, si la guerre est absolument inévitable, ce malheur serait moins grave que si les Chrétiens se déchiraient et se tuaient entre eux. Si l'amour réciproque n'est pas de nature à les unir, que du moins ils soient unis contre l'ennemi commun, le Turc, qui sera de quelque façon que ce soit invincible, dès que la discorde les séparera. Enfin, la paix réside en grande partie dans le fait de la vouloir de toute la force de son âme. En effet, ceux qui en sont désireux, saisissent toutes les occasions qui lui sont favorables. Ils négligent certaines prétentions, aplanissent les difficultés qui s'y opposent, supportent même des choses désagréables, pour conserver ce bien si grand qu'est la paix. Malheureusement, c'est le contraire qui arrive. On voit aujourd'hui les princes rechercher soigneusement des prétextes de guerre. Ils suppriment et cachent tout ce qui pourrait maintenir la paix; ils exagèrent outre mesure, jusqu'à l'exaspération, tout ce qui tend à la guerre.

LVIII. — J'ai honte de rapporter les tragédies affreuses, occasionnées par des mensonges de cette nature, et combien sont négligeables et futiles, les causes qui provoquent le bouleversement du monde. Chacun se rappelle alors toute une foule d'injures et chacun grossit le mal avec exagération. Cependant, l'oubli des bienfaits est complet, afin qu'on puisse aspirer sans l'ombre d'une hésitation, à la guerre. C'est de cette manière qu'il arrive le plus souvent que les passions et les intérêts des princes font prendre les armes au monde, alors que l'intérêt public doit être avant tout la cause essentielle d'une guerre. Lorsqu'ils ne trouvent rien qui puisse, à force d'exagération, donner lieu à la guerre, ils inventent des causes de division et trouvent le moyen, en mêlant mal à propos à leurs intrigues le nom des autres pays, d'allumer et d'entretenir le sentiment de haine des uns envers les autres. C'est à quoi veillent les puissants de ce monde (1) et aussi quelques prêtres qui se nourrissent de la sottise et de l'erreur des peuples, pour les faire servir à leur profit.

LIX. — Ainsi l'Anglais hait le Français uniquement parce qu'il est Français. Le Breton hait l'Ecossais simplement parce qu'il est Ecossais. L'Allemand ne s'entend pas avec le Français; l'Espagnol est en désaccord avec l'Allemand et avec le Français. O cruelle perversité humaine! La diversité des noms qu'ils portent suffit à elle seule à les diviser à ce point et le titre commun d'hommes et de Chrétiens ne peut pas les unir! Pourquoi une chose de si peu d'importance agit-elle avec plus de force sur eux que les liens de la nature et du Christ? La distance d'un pays à l'autre sépare les corps et non les âmes. Jadis le Rhin séparait

le Français de l'Allemand, mais le Rhin ne peut séparer le Chrétien du Chrétien. Les Pyrénées mettent une frontière entre les Gaulois et les Espagnols; mais ces mêmes monts ne peuvent partager la communauté chrétienne. La mer sépare les Anglais des Français, mais elle ne peut rompre les liens de la société du Christ. L'apôtre Paul s'indigna un jour, en entendant des Chrétiens prononcer ces paroles : Je suis Apolinien ; je suis Cephéen ; je suis Paulicien. Il ne permit pas des dénominations de ce genre qui eussent pu blesser le Christ, le conciliateur de toutes choses. Et nous considérons cette dissemblance de noms communs à chaque pays, comme un motif suffisant pour que les nations se heurtent contre les nations et s'entredétruisent? Naturellement, cela ne justifie pas assez ceux qui sont des amateurs de la guerre; aussi cherchent-ils des causes de division et, une fois qu'ils les ont trouvées, ils divisent la France; ils divisent par la force ce pays que ni les mers, ni les monts, ni la différence de noms ne peuvent diviser. Des Français, ils font des Allemands (1), afin que la conformité du nom de Français n'entretienne pas l'union et l'amitié.

LX. — Il y a des procès désagréables, par exemple ceux de divorce dans lesquels le Juge ne prononce pas facilement son jugement et n'admet pas n'importe quel témoignage. Comment les princes dans une affaire aussi pénible et odieuse que la guerre, se contentent-ils des raisons les plus frivoles? Si le nom de patrie est de nature à créer des attaches entre ceux qui ont une patrie commune, pourquoi les hommes ne disent-ils pas que le monde est la patrie de tous? Si la parenté du sang rend amis ceux qui ont les mêmes ancêtres, l'Eglise n'est-elle pas de même une grande famille commune à tous les Chrétiens? Si la même maison unit les intérêts de ceux qui l'habitent, l'Eglise n'est-elle pas aussi la maison de tous? Vous pardonnez certains torts à votre beau-père, rien que parce qu'il est votre beau-père, et vous ne tolérez rien à celui qui par la communauté de religion est votre frère? Vous faites facilement grâce à votre proche parent et vous ne pardonnez rien à celui qui est votre frère en Dieu? Aucun lien ne doit nous attacher plus puissamment, les uns aux autres, que l'amour du Christ. Pourquoi ne prêtons-nous notre attention qu'à ce qui irrite et aigrit l'âme? Si vous aimez la paix ditesvous quand quelqu'un vous a froissé : « Il m'a fait du mal, mais il n'a néanmoins fait du bien en d'autres occasions et peutêtre a-t-il agi sous une impulsion étrangère. »

LXI. — Pourquoi les hommes usent-ils de leur sagesse pour faire leur malheur plutôt que pour conserver leur bonheur?

Pourquoi sont-ils portés plutôt vers le mal que vers le bien? Ceux qui sont tant soit peu sages pèsent une affaire et l'examinent avant de l'aborder. Ils la considèrent à tous les points de vue. Cependant, toujours pressés quand il s'agit d'une guerre, les hommes se jettent eux-mêmes au devant de leur malheur, sans se dire qu'une guerre, une fois commencée, ne peut plus être empêchée. Qu'on nous dise quelle est la guerre la plus courte qui n'ait pas donné lieu à une autre guerre plus longue ; quelle est celle qui survenant après une paix plus ou moins longue, n'ait donné lieu à d'autres conflits? Quelle est celle enfin qui, peu cruelle en commençant, ne soit devenue monstrueusement sanglante, quand ce malheur finit par énerver le peuple jusqu'à l'exaspération. Si le peuple ne peut juger que vaguement la gravité de la situation (1), il appartient aux princes et à leurs conseillers de méditer sur elle; il appartient aux prêtres de désabuser le peuple, en lui faisant comprendre par tous les arguments imaginables l'erreur dont il est l'objet, en s'imposant à tous par son attitude : à ceux qui veulent et à ceux qui ne veulent pas les entendre. A force de se faire entendre partout, ils finiront nécessairement à la longue par se faire écouter.

LXII. — Voulez-vous entreprendre une guerre, commencez par réfléchir sérieusement à ce qu'elle peut être et à ce qu'est la paix ; aux avantages et aux désavantages que ces deux éléments entraînent à leur suite. Réfléchissez ensuite s'il importe à l'utilité publique que vous échangiez la paix contre la guerre. S'il existe quelque chose de vraiment grand, c'est de voir un royaume vivant au sein de l'abondance, florissant dans tous les arts, ayant des villes solidement construites, des champs bien cultivés ; jouissant de bonnes lois, cultivant les sciences utiles et ayant des mœurs irréprochables. Et maintenant, rentrez en vous-mêmes, Princes, et réfléchissez : Si jamais vous avez vu les villes ruinées, les villages réduits en cendres, les églises incendiées, les champs dévastés, et si ce spectacle vous semble aussi désolant qu'il l'est en réalité, dites-vous que c'est là le fruit de la guerre. Si vous estimez pénible cette nécessité d'introduire dans votre royaume la foule immense et maudite des soldats mercenaires (1), de les nourrir de la ruine de vos sujets, de chercher à leur plaire, à les flatter même ; plus encore, de vous confier vous-même et votre sécurité à leur bon caprice, ditesvous encore, ô princes, que ce malheur est le fruit de la guerre. Si vous avez en horreur le brigandage, qu'est-ce que la guerre sinon un brigandage en grand? Si vous exécrez le parricide, c'est dans la guerre qu'on l'apprend. Quel scrupule pourrait encore

empêcher un homme de tuer son semblable, alors qu'il suffit, à la guerre, d'une récompense légère pour tuer des centaines d'hommes.

LXIII. — La guerre est le fléau des Etats, le tombeau de la justice. Les lois sont muettes au milieu des armes. Elle encourage le meurtre, l'opprobre, l'adultère et l'inceste. Si l'impiété et l'oubli de la religion sont causes de tous les malheurs, ces deux maux sont portés jusqu'à la dernière extrémité par la violence de la guerre. Un Etat se dissout, lorsque les plus méchants ont trop d'autorité: en temps de guerre les méchants règnent en maîtres et ceux que pendant la paix on mettrait en croix, deviennent les auteurs des exploits les plus remarquables. Qui donc conduit avec le plus d'adresse les troupes à travers les chemins les plus détournés, sinon le brigand qui s'est exercé au brigandage? Qui saccage avec le plus de courage et de sangfroid les maisons et dépouille les temples, sinon le sacrilège ou l'impie qui vole avec effraction. Qui tombe plus à propos sur l'ennemi et l'extermine avec le plus d'adresse, sinon le gladiateur ou le parricide? Qui est le plus habile à incendier les villes et à provoquer la mort, au moyen de machines de guerre, sinon l'incendiaire ? Qui le plus les flots de la mer et les dangers de l'orage, si ce n'est le pirate qui court les mers, exercé depuis longtemps au vol et au pillage.

LXIV. — Voulez-vous des preuves plus évidentes qui vous montrent à quel point la guerre est infâme? Considérez par qui elle est faite. S'il est vrai que rien ne doit être plus cher à un prince que la conservation de ses sujets, il doit hair avant tout la guerre. Si son bonheur consiste dans le fait de commander à un peuple heureux, il doit chérir par-dessus tout la paix. Si un prince doit désirer par-dessus tout commander aux hommes les meilleurs, il importe qu'il ait la guerre en horreur et qu'il se dise qu'elle est la source d'où jaillissent toutes les impiétés. S'il pense posséder d'autant plus de biens que son peuple est plus riche, il doit éviter la guerre par tous les moyens possibles ; car, quelque heureuse que soit son issue, elle diminue cependant le bien de tous et elle exige aussi qu'on paye avec un argent amassé au prix de tant de peine et d'honnêtes efforts la foule de brigands qui l'ont faite. Qu'on ne néglige jamais de remarquer combien les princes s'illusionnent vainement sur les causes de la guerre qu'ils prétendent justes ; ils se laissent berner sans raison par l'espoir d'une issue heureuse, quoique cette espérance, qui, dans leur exaltation leur semble très fondée, les trompe le plus souvent.

LXV. — Mais supposons une cause de guerre parfaitement juste et dont l'issue sera aussi heureuse que possible. Calculons ensuite tous les dommages et les avantages réalisés par la victoire: il n'y a pas de victoire (qui ne fasse le malheur des hommes; il n'en est aucune qui ne soit souillée de sang humain. Qu'on ajoute à cela le relâchement des mœurs et de la discipline publique, malheurs auxquels on ne peut remédier. Mais ce n'est pas tout: dans ces circonstances, le prince épuise le trésor public, il dépouille le peuple, il accable les gens de bien, il pousse au crime les méchants et quand la guerre a pris fin, les inconvénients qu'elle a traînés après elle se font encore sentir.

LXVI. — Cependant les arts dépérissent, le commerce languit. Un prince ne peut enfermer l'ennemi dans ses frontières, sans s'exclure soi-même de tous les autres pays. O prince, avant la guerre, tous les voisins vous appartenaient : la paix rend, grâce au commerce, toutes les choses communes! Considérez maintenant les conséquences considérables de votre action : à peine êtesvous le maître de votre propre domaine. Pour détruire une ville, de combien de machines de guerre, de combien de tentes n'avezvous pas besoin. Il vous faut improviser un semblant de ville pour en renverser une réelle et vous auriez pu, avec une dépense moindre, bâtir une ville nouvelle. Pour empêcher l'ennemi de sortir de sa forteresse, exilé de votre patrie, vous dormez sous le ciel. Il aurait coûté infiniment moins d'édifier des villes nouvelles, que de démolir avec des machines de guerre celles qui existent déjà. Quelques considérables qu'elles soient, je ne calcule pas ici les sommes d'argent qui s'écoulent entre les mains des fournisseurs des armées et de leurs employés et entre les mains des généraux. En faisant un calcul exact de l'ensemble de toutes ces dépenses, si vous ne convenez pas que vous auriez pu avec leur dixième partie acheter la paix, je souffrirai avec résignation qu'on me chasse de partout. Vous me répondrez que ce n'est pas le propre d'une âme élevée de ne pas venger les injures. Eh bien, non! il n'y a pas d'indice plus certain d'une âme peu élevée - et surtout pour un roi - que le fait de se venger. Votre Majesté estime manquer à son devoir lorsque, ayant affaire à un prince voisin, peut-être son parent ou allié, lui ayant peut-être même rendu des services ou ayant bien mérité d'Elle, elle cède le moindre de ses droits. Mais à quel point ne vous humiliezvous pas davantage, lorsque, à la discrétion de vos soldats mercenaires, de cette lie détestable de scélérats, jamais satisfaite,

vous êtes contraint de les apaiser coup sur coup avec de l'or lorsque, suppliant, vous envoyez des ambassadeurs à ces traîtres, aussi vils que nuisibles et que vous confiez votre propre personne et le sort de votre propre famille à ces misérables sans foi ni loi.

LXVII. — Si donc il semble à un prince, que la paix, ainsi achetée, comporte avec elle quelque injustice, qu'il évite de dire : Je perds cette somme, mais qu'il dise plutôt : J'achète avec ce prix la paix. Tout prince sage doit se répéter dans ce cas : « Si l'affaire ne concernait que moi seul, je m'abstiendrais facilement de l'acheter; mais je suis prince, et, que je le veuille ou non, il faut que je n'aie en vue, avant tout, que l'intérêt public. Le prince qui n'a pour dessein que l'intérêt public, n'entreprend pas facilement la guerre. Malheureusement, nous voyons aujourd'hui que presque toutes les causes de guerre prennent leur source dans des motifs qui n'ont rien à voir avec le bien commun. Voulez-vous revendiquer quelque portion de terre, en quoi cette revendication regarde-t-elle le peuple? Voulez-vous vous venger de celui qui a abandonné votre fille? (1), cela ne regarde nullement l'Etat. Il appartient aux princes et aux sages de méditer sur ces questions et de les résoudre.

LXVIII. — Quel est le prince qui a régné plus magnifiquement et sur un plus grand peuple que l'Emperreur Octavien? Et ce prince aurait volontiers renoncé à l'empire s'il s'était trouvé un autre prince dont la sagesse fût plus salutaire à l'Etat. C'est à bon droit que des auteurs remarquables ont tant vanté les paroles célèbres de cet Empereur fameux qui disait : « Que mes fils périssent si un autre prince est plus capable qu'eux de se rendre utile à l'Etat. » Les païens ont professé des sentiments de cette nature qui sont si conformes à la religion chrétienne (1) et les princes chrétiens méprisent le peuple chrétien au point de vouloir venger leurs injures personnelles et donner satisfaction à leurs passions, au prix du bouleversement du monde! Et après tout cela, il y a encore des princes d'assez mauvaise foi pour dire qu'ils ne peuvent se sentir en sûreté, qu'à condition de résister à la multitude des impies. Pourquoi entre tant d'empereurs romains, les deux Antonins seuls, nommés, un le pieux, l'autre, le philosophe, n'ont-ils pas été attaqués ? N'est-ce pas parce qu'aucun prince ne règne avec plus de sécurité que celui qui est toujours prêt à se démettre de son commandement : c'està-dire celui qui ne règne pas pour lui mais pour le bien de l'Etat?

LXIX. — Si donc, rien ne vous touche, ni le sentiment d'humanité, ni le respect de la religion, ni tant de calamités, que du moins la dignité du nom chrétien que vous

couvrez de honte, ramène vos âmes à la concorde. Combien est petite la partie du monde occupée par les chrétiens ; cependant elle est cette cité éternelle, située sur une montagne élevée, pour servir de spectacle à Dieu et au monde (1). Représentons-nous ce que les ennemis du monde chrétien peuvent penser et dire de nous ; l'opprobre qu'ils jettent sur le Christ, lorsqu'ils voient les Chrétiens s'entre-déchirer pour des causes plus frivoles que celles des païens, plus cruelles que celles des impies et au moyen de

machines plus terribles que les leurs.

LXX. — Ne sont-ce pas les Chrétiens qui ont inventé le canon? Et pour que l'indignité de cette chose soit encore plus révoltante, on leur a donné le nom des Apôtres, on peint sur eux des figures représentant des saints. Oh! cruelle ironie! Paul, ce grand apôtre, qui a toujours prêché la paix, aurait-il pu diriger contre les Chrétiens des machines aussi infernales? Si nous voulons convertir les Turcs au Christianisme, il faut avant tout que nous soyons Chrétiens nous-mêmes. Ils ne nous croiront jamais tels, aussi longtemps qu'ils verront que le mal que le Christ a tant détesté, ne sévit nulle part ailleurs avec plus de force que chez les Chrétiens. Homère s'étonnait de ce que les païens, malgré tout le charme et les délices qu'ils éprouvaient à certains plaisirs, parmi les plus appréciés, tels que manger ou boire, danser et entendre de la musique, finissaient toujours par s'en fatiguer, alors qu'ils ne se lassaient jamais de la guerre, quelque malheureuse qu'elle eût été. Cet étonnement d'Homère est encore plus applicable aux Chrétiens, auxquels cependant non seulement la guerre, mais le nom même de guerre devrait inspirer de l'horreur.

LXXI. - Quelque guerrière que fût l'ancienne Rome, on voyait pourtant quelquefois chez les Romains, le temple de Janus fermé (1) : ce qui indique qu'ils jouissaient quelquefois de la paix. Qui est-ce qui pourrait en dire autant des Chrétiens? On ne voit chez eux aucune suspension d'armes; ils sont toujours en train de combattre les uns contre les autres. Comment, dans ces conditions, et avec quel courage, les Chrétiens pourraient-ils prêcher le Christ aux Turcs? Rien ne peut inspirer plus de courage aux Turcs que la division qui règne entre les Chrétiens; rien n'est plus facile que de vaincre ceux qui sont divisés. Chrétiens, voulez-vous vous faire craindre des Turcs? soyez unis. Pourquoi vous refusez-vous à vous-mêmes et à votre génération le bonheur de la vie? Pourquoi voulez-vous vous éloigner de la félicité future? La vie des nommes n'est-elle pas sujette à assez de misères? La concorde adoucit sensiblement le malheur des hommes, aussi longtemps que, unis par une

mutuelle assistance, ils se consolent et se secourent les uns les autres. Chaque bonheur qui leur arrive rend cette union plus douce et plus étroite, tant que l'âme se communique à l'âme et que la bienveillance règne entre les hommes.

LXXII. - Il n'y a rien de plus frivole, ni de moins durable que les causes qui mettent les hommes en lutte les uns contre les autres. La mort n'épargne personne : elle menace autant les rois que les peuples. Qu'ils sont grands les orages que soulève l'homme, ce petit animal qui s'évanouit comme une fumée (1)! A l'extrémité de cette vie se trouve l'éternité. On s'épuise à poursuivre des avantages trompeurs, comme si cette vie devait durer éternellement. O malheureux, qui ne croyez et n'aspirez pas au bonheur des justes ! O imprudents qui croyez pouvoir l'atteindre par la guerre! Le bonheur est-il autre chose que la conséquence et la bonne entente des âmes heureuses, réalisant entre elles pleinement ce que le Christ avait demandé de toutes ses forces au Père céleste, le priant d'unir entre eux, ses disciples, aussi fortement que lui et son Père sont unis (2). Comment pourrez-vous être aptes à cette concorde suprême, si vous ne vous efforcez pas de réaliser la concorde ici-bas. De même qu'un méprisable goinfre ne peut devenir subitement un ange, de même un guerrier sanguinaire ne peut devenir un martyr.

LXXIII. — Il est temps de vous amender. Si l'effusion du sang humain vous semble de peu d'importance, le sang chrétien a plus que suffisamment coulé, pour que cette frénésie de vous entredétruire prenne fin. On a assez sacrifié aux furies infernales; on a offert assez de spectacles réjouissants aux Turcs. Fixez votre attention sur les misères qu'on a souffertes, pendant si longtemps, après tant de guerres. Mettons sur le compte de la destinée toutes les folies qu'on a faites jusqu'à présent et approuvez et pratiquez l'oubli des anciennes injures. Appliquez-vous ensuite, par des conseils et des délibérations communes, à réaliser la paix, et employez-vous de toutes vos forces à l'établir sur des bases solides et indestructibles.

LXXIV. — J'en appelle à vous, Princes, de la volonté de qui dépendent surtout les affaires du monde, qui représentez parmi les mortels l'image du Christ. Reconnaissez la voix de Notre-Seigneur et Maître qui vous exhorte à la paix (1). Ditesvous que l'Humanité entière, accablée par les maux qu'elle souffre depuis si longtemps, vous la demande avec ardeur. Que ceux-là mêmes qui se croient lésés dans leurs droits et qui éprouvent de la peine à ne plus faire la guerre, prêchent eux aussi la paix, en vue du bonheur de tous. Cette entreprise est de trop

d'importance, pour que des arguments légers puissent la retarder. J'en appelle à vous, prêtres, consacrés à Dieu, afin que vous prêchiez de toute la force de votre âme ce que vous savez être le plus agréable à Dieu ; pour que vous combattiez ce qu'il avait le plus en horreur. J'en appelle à vous, Théologiens: prêchez l'Evangile de la paix, faites-le sans cesse retentir aux oreilles du peuple. J'en appelle à vous, Evêques, à vous, hauts dignitaires ecclésiastiques : que votre autorité ait assez d'influence pour fonder la paix sur des bases indestructibles. J'en appelle à vous, Magistrats et Puissants de la terre, qui occupez le premier rang dans le royaume, afin que vous aidiez de toutes vos facultés la sagesse des Princes et la piété des Papes. J'en appelle à tous ceux qui se glorifient du titre de Chrétiens, pour qu'ils conspirent, d'un commun accord et de toutes leurs forces, contre la guerre; qu'ils montrent de quel poids est dans un Etat l'union de tous contre la tyrannie des Puissants. Que chacun apporte ses conseils en vue de la paix ; que la concorde éternelle unisse ceux que la nature et le Christ ont unis par tant de liens ; que tous tendent leurs efforts afin de réaliser ce qui contribue à toutes les prospérités.

LXXV. — Tout nous y engage. D'abord le sentiment de la nature et pour ainsi dire l'Humanité elle-même ; ensuite, le Christ, le prince et l'auteur de toute félicité humaine; enfin, tous les avantages de la paix et toutes les calamités de la guerre. Que l'âme des princes, animée d'un souffle divin, aspire à la paix et l'invoque. Mais je vois le pacifique et doux Léon agiter dans l'air le signe de la paix, invitant, en vrai vicaire du Christ, tout le monde à la concorde. Si vous êtes ses ouailles, suivez votre pasteur; si vous êtes ses enfants, suivez votre père. Le plus chrétien des princes, le roi François Ier, celui qui n'hésita pas à acheter la paix et qui n'a jamais fait cas de sa majesté, travaille à la paix de toutes les manières imaginables, enseignant au monde que la plus sublime des choses est de bien mériter du genre humain. Le plus illustre des princes, Charles d'Autriche, jeune homme d'un caractère irréprochable, l'invoque. L'empereur Maximilien ne la méprise pas, le roi Henri VIII d'Angleterre ne la décrie pas. Il est juste qu'on imite l'exemple de tant de princes.

LXXVI. — La plus grande partie du peuple déteste la guerre et invoque la paix. Un petit nombre, dont la maudite félicité repose toujours sur le malheur du peuple, souhaite la guerre ; faut-il que leur inhumanité l'emporte sur la volonté de tant de gens de bien? Qu'on regarde dans le passé et l'on

verra que jusqu'à présent rien n'a pu être définitivement établi, ni par les traités, ni par les liaisons de famille, ni par la force, ni par la vengeance : rien ne peut garantir contre le danger aussi sûrement que la douceur et la bienveillance. Les guerres s'enchaînent aux guerres; la vengeance attire la vengeance; l'indulgence enfante l'indulgence; la bienveillance invite à la bienveillance, et ceux qui céderont quelque chose de leurs droits, jouiront toujours de la plus grande considération. La réalisation de l'objet visé n'a pas toujours été le résultat des efforts des hommes; mais le Christ rendra prospères, grâce à ses sages conseils, les entreprises dirigées sous ses auspices et dans son esprit. Il protégera et secondera ceux qui favoriseront la paix, qui sacrifieront le plus à l'intérêt public, sachant que tout en sacrifiant au bonheur public, ils contribuent à l'établissement de leur propre bonheur.

Les Princes régneront vraiment avec majesté, quand ils commanderont à un peuple heureux et vertueux, de manière à régner plutôt par les lois que par les armes. Les nobles auront plus de dignité; les prêtres jouiront plus tranquillement de leurs moments de loisirs; le peuple bénéficiera d'une tranquillité plus complète et d'une abondance plus paisible : le nom de Chrétien deviendra plus redoutable aux ennemis de la croix. Les hommes s'entr'aideront davantage les uns les autres, se rendant ainsi chers au Christ, à celui qui a toujours aimé le bonheur suprême.

and the amount of browning to be trained as the contract the first of the second of the second that

the second secon

The state and in the second second and the second s

the state of the s

I.

(1) ... le comble de la démence? On trouve un peu plus loin, au même chapitre : grandeur de la folie, et au chapitre IX : ... rage insatiable de la guerre. Ces idées avaient été déjà exprimées dans l'Eloge de la Folie : " N'est-il pas souverainement fou, y avait dit Erasme, d'engager, pour des raisons telles, une querelle meurtrière qui finit toujours par être désastreuse pour les deux parties? Les hommes ne sont comptés pour rien; tant pis pour ceux qui périssent. » (L. B., t. IV, p. 422 : C-D). Plus loin, distinguant les genres de folies, il trouve que la plus funeste est celle « que les furies vengeresses font sortir de l'enfer avec leurs serpents, pour allumer la fureur meurtrière des combats, la soif insatiable de l'or » (Ibidem, p. 439, C). Enfin, en passant en revue le nombre de fous, la Folie n'oublie ni les hommes insatiables qui, pour un bénéfice aussi mince qu'incertain, parcourent les mers et abandonnent aux caprices des vents et des flots une vie qu'aucun trésor ne peut racheter; ni les militaires qui cherchent la fortune dans les combats. Sénèque avait dit que la guerre était un combat des peuples qui sont en démence (Ep. XCV, 30). Il s'était attaqué dans le même sens qu'Erasme à la politique qui lui donnaît lieu. Erasme ne s'inspire-t-il pas de Sénèque? Il en avait appelé comme lui pour la combattre à la raison et à l'autorité des dogmes : « C'est en vertu des Senatus Consultes et des plébiscites qu'on commet toutes ces horreurs et qu'on ordonne à tous ce qu'on défend à chacun... Une fureur si dominante et si universellement répandue donne beaucoup à faire à la sagesse et l'oblige à ramasser toutes ses forces. Au milieu d'une telle perversité et pour guérir des maux invétérés, il faut des remèdes énergiques; il n'y a que l'autorité des dogmes qui puisse extirper des erreurs si profondément enracinées » (Sénèque, Ibidem).

III.

(1) ...l'homme, qui soit doué de raison. Appel discret du philosophe à la conscience des mortels, à leurs sentiments de dignité. Il suggère plus d'une fois à ses lecteurs cette idée de l'empire suprême de la raison et de l'usage supérieur que chaque homme en pourrait faire. Un peu plus loin

(ch. IX), il oppose la grandeur de la raison et le sentiment de la dignité personnelle aux actes les plus barbares de démence dont les hommes peuvent se rendre coupables, y compris la guerre. Dans l'Institutio, il conjure plus d'une fois son Prince de ne se laisser guider que par la raison, l'assurant que les décisions prises sous l'égide de la raison sont celles qu'il approuvera pendant toute son existence, et il ajoute que parmi toutes ces décisions, celle relative à la guerre aura le plus besoin du secours de la raison. C'est la même raison que Sénèque et l'école stoïque en général, invoquaient si souvent dans leurs écrits, pour condamner les abus des Gouvernants, le génie de la conquête et de la force destructrice. Sénèque affirme qu'il appartient aux philosophes de la faire valoir. Il consacre à cette cause toute une épître pour indiquer aux philosophes la nécessité et l'importance de leur mission (XCV). La voix du sage doit se faire entendre partout où règnent la colère et l'ambition, ces ennemies les plus redoutables de la raison. La guerre, elle-même, qu'est-elle sinon la colère en grand : la sagesse porte tout le monde à la paix et à la concorde : « Si l'Humanité écoutait la voix du sage, elle comprendrait qu'elle n'a que faire de soldats » (Ep. XC, 15, 27). La raison a été de tout temps la divinité de la religion stoïque. Zénon affirmait qu'elle n'est autre chose que la sagesse et que le sage est le véritable prêtre. Il construit sa République universelle sur la raison. Dans cette cité, il n'y a nulle autre grandeur, nulle autre suprématie que la sagesse et la raison. Quiconque obéit à la raison, fût-il étranger, fût-il barbare, fût-il esclave, est citoyen de cette cité (Plutarque, Fortune ou vertu d'Alexandre). Cléanthe, disciple de Zénon et chef, après lui, de l'école stoïcienne, célébrait la raison dans un Hymne à Jupiter (Stobke, Morceau sur la nature, I : II, 12) : la raison universelle est répandue à travers toutes choses, instaure partout le bien au lieu du mal, l'ordre au lieu du désordre, l'amitié au lieu de la haine; mais les hommes la négligent et la fuient : dans l'avide poursuite de l'or, ils ne savent plus voir et entendre ses lois divines, alors qu'ils seraient heureux s'ils lui obéissaient sagement. C'était la rigueur des événements qui avaient conduit les philosophes grecs à ces vues supérieures. Les révolutions, qui avaient mis avec la Grèce l'Asie entière sous le joug des Macédoniens, leur firent comprendre que grec et barbare étaient également des hommes, et concevoir le respect qui était dû à l'infortune. L'ébranlement qu'avait subi Athènes, ce bouleversement monstrueux de l'ordre social qui avait élevé brusquement les moins dignes aux plus hautes situations, leur désapprirent le respect des grands et des puissants. Dans ces conditions, la raison est le seul refuge du sage et est seule capable de faire régner l'ordre. C'est dans les mêmes circonstances qu'elle avait inspiré aux stoïques romains le courage de la lutte et de la résistance. C'est en son nom, qu'on voit Cicéron protester contre les iniquités de la guerre, affirmer, comme l'avaient fait Platon et Zénon, que les hommes sont frères et que l'humanité entière est une seule et même famille. (De Finibus, III, 19; V. 25. - De Officiis, III: 17). « Si un homme, ditil, ne sent pas qu'il agit contre la nature quand il attente contre son semblable, comment raisonner avec celui qui anéantit dans l'homme l'humaniste » (hominem ex homine tollat) ? (De Officiis, III: 5, 6; De Finibus,

III: 21; De Amicitia: 14). Faire du bien était, suivant Cicéron, l'obligation suprême de la vertu. Quand on connait ces principes, on n'est plus étonné de le voir protester contre les iniquités de la guerre. (De Officiis, II: 5, 87; déplorer et flétrir les violences des proconsuls dans les provinces conquises: (De Republica, III: 19; De Officiis, I: 21; III. Verrine, 81): « Le peuple romain ne peut plus tenir contre les plaintes, les larmes et les gémissements des nations ». Au milieu de la monstrueuse inégalité qui régnait dans la société et des iniquités qui se poursuivaient sans trêve au gré des caprices de Maîtres sans cœur, ni loi, le philosophe n'avait d'autre ressource que de recourir à la raison pour leur faire sentir toutes les conséquences que pouvaient entraîner, les passions auxquelles ils se livraient : ce fut là le rôle de Sénèque. Son De Ira est un des plus remarquables livres qui nous restent sur ce thème. Comme tous ces philosophes, Erasme recourt à la raison, pour faire comprendre aux hommes et particulièrement aux princes, la nécessité de se laisser guider par elle.

VI.

(1) ... comme les victimes de Circé. Circé fameuse magicienne, fille de Hélios (le soleil) et de Persée. Elle habitait l'île d'Aaaea, où furent jetés Ulysse et ses compagnons. Ceux-ci envoyés pour explorer le pays, rencontrèrent Circé. Elle leur fit goûter d'un breuvage magique qui les métamorphosa tous en pourceaux à l'exception d'Eurylochus qui porta cette triste nouvelle à Ulysse.

VIII.

(1) La nécessité a créé les sociétés... Erasme fait ici une courte allusion aux circonstances qui contribuèrent à l'organisation de la société et aux conditions qui en furent le fondement. Cette idée a été développée par Rousseau dans son Discours sur l'origine de l'Inégalité. (Ed. Lahure, Paris-Hachette, t. I, p. 114).

XI.

- (1) ... Comme si la vérité immuable des choses variait suivant le lieu. Pascal a exprimé cette même idée dans ces termes : « On ne voit presque rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle changent toute la jurisprudence : vérité au-delà des Pyrénées, erreur en deçà ». (Article XXIV : Faiblesse de l'homme: Pensées).
- (2) Le Théologien est l'ennemi du Jurisconsulte. Allusion à certaines questions de la scolastique dont l'insolubilité donnait lieu à des disputes entre les théologiens. Erasme reprochait à la scolastique d'épuiser ses efforts sur des questions insolubles, inutiles et dangereuses; il lui en voulait de négliger les sources du Christianisme et de chercher la doctrine chrétienne dans les auteurs du moyen âge et particulièrement

dans Scot et dans St Thomas. Son Enchiridion militis Christiani, paru en 1502, est à certains égards, une déclaration de guerre ouverte contre la scolastique.

XIV.

(1) Mais ici encore pénétra cette impie Eris. Eris, déesse de la discorde, amie et sœur d'Arès (Mars), se plaisait avec lui dans le tumulte de la guerre. Ce fut elle qui jeta dans une assemblée des dieux, la pomme d'or qui devait causer la guerre de Troie et avec elle, tant de malheurs et de souffrances.

XV.

- (1) ...la modestie le tire d'un côté, la cupidité l'entraîne de l'autre. (Galath. 5, 7).
- (2) La colère, l'ambition, l'avidité le dirigent chacune à son gré. Erasme reviendra plus d'une fois sur cette question. Il parlera de l'effet des guerres, conseillées par l'ambition, la colère et la passion (ch. XIX); il montrera jusqu'à quel point la sottise et l'ambition de « deux faibles mortels » peuvent bouleverser de fond en comble l'ordre naturel des choses (ch. XXXII). Plus loin, parlant des Chrétiens en général, il nous les montre gouvernés par la colère, emportés par l'avidité la plus insatiable (XXXIII); ou bien trouvant dans la colère le génie d'inventer des machines infernales; destructrices des vies humaines (XXXVII). Les affirmations de la Paix sur les effets de la colère s'enhardiront à mesure qu'elle avancera dans son discours. Ainsi, on la voit déclarer sans préambule, que ce sont la colère, l'ambition ou la sottise qui entraînent les princes à la guerre. Nous n'irons pas plus loin: ces affirmations suffisent pour voir quelle grande place tiennent, suivant Erasme, dans la vie des hommes et des peuples, la colère, l'ambition, les passions, l'avidité et la sottise. Erasme ne semble guère exagérer les ravages et l'extension de ces fléaux. Il leur oppose la raison comme le fait Sénèque dont il s'inspire d'ailleurs largement, et qui a consacré à la description et aux effets de la colère un de ses écrits les plus célèbres, De Ira. Le moindre des passages de cet ouvrage laisse voir à quel point Erasme partage les idées vraiment chrétiennes de ce philosophe païen : « Veux-tu considérer ses effets et ses ravages? (de la colère). Jamais fléau ne coûta plus au genre humain. Je te montrerai les meurtres, les empoisonnements, les mutuelles accusations des complices, la désolation des villes, la ruine des nations entières, les têtes de leurs chefs vendues à l'encan, la torche incendiaire portée dans les maisons, la flamme franchissant l'enceinte des murailles et de vastes étendues de pays étincelant de feux ennemis. Vois ces nobles cités dont à peine on reconnaît la place, c'est la colère qui les a renversées. Vois ces vastes solitudes qui s'étendent au loin, désertes et sans habitants : c'est la colère qui a fait ce vide. Vois tous ces hommes puissants transmis à la postérité comme exemples d'un fatal destin: la colère frappe l'un dans son lit, elle égorge l'autre dans le sanctuaire du banquet, elle immola celui-ci devant les tables de la loi, sous les yeux de la foule qui se presse dans le Forum,

elle contraint celui-là à livrer sa tête au fils parricide, un roi à présenter la gorge au fer d'un esclave, cet autre à étendre ses membres sur une croix. Et jusqu'ici, je n'ai parlé que de victimes isolées, que sera-ce si en laissant de côté ceux contre lesquels la colère s'est individuellement déchaînée, tu portes tes regards sur des assemblées détruites par le glaive, sur tout un peuple livré pêle-mêle au fer du soldat, sur des nations entières confondues dans une même ruine, vouées à une même mort... La raison elle-même à qui l'on confie les rênes, n'a de puissance que tant qu'elle est séparée des passions; si elle s'y mêle, si elle est souillée de leur contact, elle ne peut plus réprimer ce qu'elle pouvait éloigner. L'âme une fois ébranlée, une fois hors de son assiette, obéit à la main qui la pousse... Ce qu'il y a de mieux, c'est de repousser sur le champ les premières provocations de la colère, de l'étouffer dans son germe et de prendre soin de ne pas s'y exposer. Car si nous lui prêtons le flanc, il est difficile de se sauver d'elle par la retraite ». (De Ira, I: II, V, VII, VIII).

XVI.

- (1) ...un enseignement de poix et d'amour réciproque... (JEAN, 13, 34 et 15: 9).
- (2) ...la concorde et l'assistance mutuelle... On n'est nullement surpris d'entendre un philosophe chrétien tenir au seizième siècle un langage qui avait été courant même chez les païens : « Les hommes sont nés pour une mutuelle assistance », dit Sénèque. L'homme est naturellement bon, c'est la colère qui le rend méchant: « Il veut être utile, elle veut nuire; il secourt même ses ennemis, elle frappe même ses plus chers amis; l'homme est prêt à se sacrifier aux intérêts des autres, la colère se précipite dans le danger, pourvu qu'elle y entraîne autrui » (...ira in periculum, dummodo deducat, descendere: De Ira, I: V). Nous insistons de préférence sur Sénèque, car c'est un des philosophes les plus animés de l'esprit chrétien. On trouve également ailleurs, à partir d'Homère jusqu'au seuil du Christianisme, des appels à la fraternité des hommes qui trahissent l'analogie qui existe entre la sagesse ancienne et les principes de la religion chrétienne.
- (3) ...Le fameux prophète Esaïe. (Luc., 10: 36, 37. MATH., 5: 44; 22: 39).
 - (4) ...ce magnifique joueur de cithare... (DAVID).
 - (5) ...sont dans la paix... (Psalm., 76: 2).
 - (6) Quant à Esaïe... (Ess., 32 : 17).
- (7) ...et le propagateur de la paix. (Act., 9: I; 1 Cor., 13; 2 Cor., 5: 20).
 - (8)..en certains autres, du Dieu de la paix... (Rom., 15:33 et 16:20).
 - (9) ... ou des Messagers de la paix. (Ess., 33 : 7).

XVII.

(1) ...qu'il est fait mention dans la bible... (Psalm., 24: 10; 46: 8; 93: 1).

(2) ...entre le Dieu des Juifs et le Dieu des Chrétiens... (Deut., 32: 35; Rom., 12: 19; Heb., 10: 30).

XVIII.

- (1) ...dans le sein de la paix (Isa., 32 : 18).
- (2) « Que la paix règne sur le peuple d'Israël ». (Psal., 125: 5).
- (3) ...et les événements heureux. (Ess., 52: 7).
- (4) ...de réconcilier Dieu avec le monde. (Rom., 5: 10, 11; JEAN, 8: 16; Ephes., 4: 15).
 - (5) ...faire lui-même de l'homme son ami. (JEAN, 15: 14).

XIX.

- (1) ...pour avoir été guerrier... (Chron., 19: 2.)
- (2) ...l'image du Christ le pacifique... (I Chron., 23: VI).
- (3) ...tende uniquement à la concorde... (Coloss., 3: 4).

XX.

(1) ...à la race pacifique. (Luc., II: 14).

XXI.

- (1) (Pax vobis, JEAN, 20: 19; LUC, 24: 36; MATH., 10: 12).
- (2) ... que moi-même je vous ai aimés. (JEAN, 13: 34 et 15: 1).
- (3) ...je vous laisse en mourant la paix. (JEAN, 14: 27).
- (4) ... comme nous sommes un ». (JRAN, 17: 20).

XXIII.

- (1) " Notre père » a-t-il dit; (MATH., 6: 9; Luc., 11: 3).
- (2) Il s'intitule pasteur, (JEAN, 10: 11).
- (3) ... se nomme lui-même un cep de vigne, (JEAN, 10: 11; 15: 5, 6).

XXIV.

- (1) ...qui doit exister entre les hommes, (1 Cor., 10: 15).
- (2) ...à quiconque leur voulait du mal. (MATH., 5: 44; Luc., 6: 27; Rom., 12: 8).

XXV.

- (1) ...en être en même temps le bienfaiteur. (Luc., 22: 25, 26; Jean, 13: 15, 16).
 - (2) ...à la manière des oiseaux et des fleurs; (MATH., 6: 26).
 - (3) ... à placer tout leur espoir dans le ciel; (MATH., 19: 23).
 - (4) ...sa nature douce et pacifique? (MATH., 2: 29).
 - (5) ... de laisser l'offrande à l'autel... (MATH., 5 : 23).

XXVI.

- (1) ...ne forme avec eux qu'un seul tout. (MATH., 28: 37).
- (2) ... qui joint les murs et les maintient: (Ephes., 2: 20).
- (3) ...a réconcilié Pilate et Hérode... (Luc., 23: 12).
- (4) ...en mourant prie pour ses bourreaux. (Luc., 23: 33).

XXVII.

(1) ...doivent recevoir le Saint-Esprit. (Luc., 24: 50; Act., 1: 4, 6; MATH., 18: 19).

XXVIII.

(1) ... que signifie-t-elle, sinon amour? (Act., 2:3; JEAN, 4:16).

XXX.

- (1) ...incorporés dans les membres du Christ. (Tit., 3: 5).
- (2) ... que les membres d'un même corps. (Gal., 3: 27). •
- (3) ...de renouveler et de représenter. (Cor., 2 : 26).

XXXI.

- (1) ... qui est le symbole de l'amitié, (Cor., 5: 15).
- (2) La fameuse cité de Jérusalem... (Hebr., 12: 22).

XXXIV.

- (1) ...font prendre les armes aux peuples. Ce chapitre dénonce avec une rapidité foudroyante les causes frivoles qui engendrent la guerre et blâme, quoique indirectement, d'une manière très sévère, le désintéressement total des princes de l'intérêt des peuples, leur perfidie, leur cynisme révoltant. Il reprend d'ailleurs avec la même liberté les mêmes arguments qu'il avait déjà invoqués dans le Bellum : « Deum immortalem, quam frivolis de causis, quas bellorum tragedias excitamus! Ob inanissimos ditionum titulos, ob puer lem iram, ob intereceptam mulierculam, ob causis his quoque multo magis ridiculas ».
- (2) ...simulé quelque droit suranné... Erasme avait dit dans Bellum « ob inanissimos ditionum titulos » Ces deux assertions nous autorisent à croire qu'il s'agit de la conquête du Milanais et de Naples par les Français qui s'appuyaient pour conquérir ces royaumes sur des droits dépourvus de fondement.

Deux maisons royales revendiquaient Naples: la Famille d'Aragon et la Maison de France. La première régnait en 1492 avec Ferdinand I^{er}. Les prétentions de Charles VIII se fondaient sur la conquête de ce royaume par Charles d'Anjou, frère de saint Louis et sur les droits réclamés par la seconde Maison française d'Anjou, descendant de Jean le Bon.

Les représentants de cette Maison soutenaient avoir reçu l'héritage napolitain par adoption et par testament. Le dernier d'entre eux, Charles du Maine ayant testé en faveur de Louis XI, Charles VIII revendiquait cette partie de l'héritage que son père avait abandonnée. « C'est ainsi que se forma la version reproduite en 1494 dans un acte administratif » (LAVISSE, Hist. de France, V: I, p. 6, 7).

Quant au Duché de Milan, qui était un fief de l'Empire, il était réclamé par Louis XII, parce que son aïeule était fille d'une Visconti, duc de Milan, bien qu'on n'eût point décidé que les filles dussent prétendre à l'héritage de ce duché. « Ce contrat de mariage, a dit Voltaire, fut la cause des malheurs d'Italie, des disgrâces de Louis XII et des malheurs de François Ier ». (Essai sur les Mœurs: CX). L'incertitude de ces prétentions et leur dérision justifient l'allusion d'Erasme.

- (3) ...un point omis dans un traité de cent chapitres... « Tout traité, avait dit Erasme ailleurs (Institutio principis, t. IV, p. 603) qui n'a pas en vue l'utilité publique est une conspiration: « Cum hoc agitur ut commodius habeant Principes populi rebus attenuatis, non foedus est appelandum sed conspiratio ». Un peu plus loin il ajoute qu'un traité doit se proposer pour but de faire cesser la guerre: « nous voyons au contraire, aujourd'hui qu'on appelle traité un pacte contracté en vue de la faire naître »: at foedera appellant in hoc initium ut moveantur bella.
- (4) ...D'une fiancée refusée... « Maximilien qui comptait établir paisiblement la grandeur de sa Maison en mariant sa fille Marguerite d'Autriche à Charles VIII, roi de France, chez qui elle était élevée et en épousant bientôt Anne de Bretagne, épousée déjà en son nom par procuration, apprend que sa femme est mariée en effet à Charles VIII, le 6 décembre 1491, et qu'on va lui renvoyer sa fille Marguerite. Les femmes ne sont plus sujet de guerre entre les princes mais les provinces le sont ». (Voltaire. Ann. de l'Empire, année 1492). La même année, 1492, Maximilien avait surpris Arras et conclu le traité de Senlis, aussi avantageux pour lui qu'humiliant pour le roi de France qui s'était hâté de traiter, pour se livrer sans réserve aux préparatifs en vue de la conquête du royaume de Naples.
- On est vraiment surpris du courage d'Erasme quand on songe à la gravité des événements qu'il dénonce. Cependant, ce n'est pas pour la première fois qu'il s'exprime avec cette hardiesse et cette violence. Il s'est attaqué plus d'une fois aux ruses infernales des princes de son temps. Il l'avait déjà fait non seulement sous le masque de la satire, mais dans des ouvrages suivis comme le Bellum où il traite cette question ex professo et avec ce souci de la forme qui cherche les termes les plus appropriés à la circonstance: « Sunt qui non aliam ob causam bellum movent, nisi ut hac via facilius in suos Tyrannidem exerceant. Nam pacis temporibus, Senatus auctoritas, magistratum dignatas, legum vigor, non nihil obstant, quo minus liceat Principi, quicquid libet. At bello suscepto, jam omnis rerum summa ad paucorum libidinem divoluta est. Evehuntur, quibus bene vult Princeps; exigitur pecuniae quantum libet Quid multis? Tum demum sentiunt se vere Monarchas esse. Colludunt interim duces, donec infelli-

cem populum usque ad radicem arroserint. Hoc animo qui sunt, an eos putas gravitim arrepturos, oblatam quamcumque belli occasionem? ».

Pourrait-on contester la véracité de cette tyrannie au xvie siècle quand on voit au xviiie siècle des philosophes la dénoncer à leur tour ? N'y a-t-il pas plutôt lieu de rendre hommage au courage d'Erasme? « Il est facile de comprendre, dit-on au xvIIIe siècle (Jugement sur la Paix Perpétuelle de l'Abbé de Saint-Pierre, J.-J. ROUSSEAU, Ed. Hachette, 1856, t. III, p. 94, 95) que d'un côté la guerre et les conquêtes et de l'autre, les progrès du despotisme, s'entr'aident mutuellement; qu'on prend à discrétion dans un peuple d'esclave de l'argent et des hommes pour en subjuguer d'autres; que réciproquement, la guerre fournit un prétexte aux exactions pécuniaires, et un autre non moins spécieux d'avoir toujours de grandes armées pour tenir le peuple en respect. Enfin chacun voit assez que les princes conquérants font pour le moins autant la guerre à leurs sujets qu'à leurs ennemis et que la condition des vainqueurs n'est pas meilleurs que celle des vaincus ». Et un peu plus loin : « ...quelquefois il lui est utile au dedans (au prince) de purger de mauvaises humeurs, d'affaiblir des sujets indociles, d'essuyer même des revers; le politique sait tirer avantage de ses propres défaites. J'espère qu'on se souviendra que ce n'est pas moi qui raisonne ainsi, mais le sophiste de cour qui préfère un grand territoire et peu de sujets pauvres et soumis, à l'empire inébranlable que donnent aux princes la justice et les lois sur un peuple heureux et florissant ».

XXXV.

(1) ...des Phalaris n'ont jamais connue. Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile (670-564). Il périt dans une émeute soudaine du peuple irrité. Mezentius (Mézence), roi de Caere ou Agylla en Etrurie, fut expulsé par ses sujets à cause de sa cruauté (Liv. I : 2; Virg. Æn. 1. VIII : 480, 1 X: 689, 800; Ovide, Fast. IV: 877). — Denys l'Ancien, tyran de Syracuse était le type du tyran dans la plus odieuse acception de ce mot (431. 367). — L'inspiration de Sénèque est ici évidente. Ce philosophe en parlant des Phalaris et des Apollodore « qui se plaisent à répandre du sang » dit que la source de leur crime est la colère. A force de s'assouvir elle arrive à l'oubli de la clémence, efface du cœur tout sentiment humain et se transforme en cruauté: « Ainsi ces hommes cruels par passe-temps, rient s'applaudissent, s'enivrent d'une profonde volupté et leur visage est bien loin de ressembler à la colère. (De Ira, II:5).

(2) ...déportés dans les îles les plus éloignées... Erasme s'élève jusqu'à la prophétie. Est-ce par conjecture ou par hasard? Si des avertissements de cette nature avaient été mis fréquemment sous les yeux des princes en y ajoutant les exemples de la réalité qui confirment la conjecture d'Erasme, le monde en serait-il là où il en est? A-t-on jamais vu quelque prince qui eût fait de l'Institutio Principis Christiani son livre de chevet? Non, mais on en a vu par contre, et parmi ceux qui étaient destinés à accomplir mot pour mot la prophétie d'Erasme, qui ne se séparaient jamais du Il Principe de Machiavel.

XXXVII.

- (1) ...ils dépassent par leur violence, les bêtes féroces elles-mêmes. Idée très souvent exprimée avant Erasme. On l'a déjà vue dans saint Augustin (voir plus haut, p. 110). En considérant les hommes et les bêtes, Sénèque relègue les premiers sur le deuxième plan. Ils sont animés par des passions qui les dégradent : « pour un faible plaisir, pour un léger butin, ils voudraient tout bouleverser. C'est une vie de gladiateurs qui vivent en commun, pour combattre ensemble. C'est une société de bêtes féroces, excepté que celles-ci sont pacifiques entre elles et s'abstiennent de déchirer leurs semblables : l'homme s'abreuve du sang de l'homme. En cela seul, il se distingue des animaux muets; car ceux-ci déposent leur fureur devant ceux qui les nourrissent, tandis que la rage de l'homme dévore ceux qui l'alimentent ». (De Ira, II : 8).
- (2) ...le lynx vit en bonne intelligence avec le lynx. Les idées discutées dans ce chapitre sur la guerre entre les animaux et sur les engins de destruction, Erasme les avait déjà largement développées dans le Bellum. Le philosophe y montre l'horreur du spectacle que présente la guerre entre les hommes par l'impression pénible que ferait sur eux le spectacle d'une foule de bêtes féroces s'entredéchirant les unes les autres. Ce spectacle, quelque terrifiant qu'il soit, est moins détestable que celui des hommes, puisque les bêtes ont du moins cet instinct qui manque aux hommes de ne pas attaquer les animaux qui sont de leur espèce : « At quanto foedius spectaculum, quanto immanius videre hominen cum homine, tot armis, tot telis instructum confligere ». (L. B., t. II, p. 58 : D-E).

Cette idée, La Bruyère l'a très heureusement développée dans ses Caractères; en plus d'un endroit, l'influence d'Erasme ou de Thomas More est évidente :

a J'entends corner sans cesse à mes oreilles : L'Homme est un animal raisonnable. Qui vous a passé cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions? ou vous l'êtes-vous accordée à vous même? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur. Laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessus de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train; mais, écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger et qui a fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau »; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier ». Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme ». Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux »; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns

sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriezvous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais oui par-ler? » Et si des loups en faisaient de même : « Quels hurlements! quelle boucherie! » Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes?

XXXVIII.

- (1) ...des peuples, qu'elles n'intéressaient en aucune façon. Erasme ne manque jamais l'occasion de marquer la disproportion entre les efforts et le but d'une guerre et son résultat; d'opposer le vrai but qu'elle devrait poursuivre à la fin à laquelle elle aboutit. Dans l'un et l'autre cas, la République est dans la souffrance, alors que sa sécurité et son bonheur devraient être les seules causes justes de la guerre. Les vrais profiteurs d'une guerre ne sont ni les princes, ni les peuples, qui n'y sont en rien intéressés, mais un petit nombre de scélérats, y compris ceux qui ont travaillé de leur mieux pour la provoquer : « Caeterum si ex re omnium pessima quicquam omnino commodi potest colligi, id totum ad sceleratissimos aliquot latrones derivatur, ad inclitem mercenarium, ad strenuos praedones, ad pauculos forte duces, quorum artificio bellum in hoc ipsum fuerat excitatum, et quibuscum numquam melius agitur, quam in summo Reipublicae naufragii ».
- (2) Nason trouvait honteux qu'un vieillard fût soldat. (OVIDE). C'est surtout dans les Fastes qui sont consacrées à célébrer les croyances et les pratiques de la religion romaine qu'Ovide s'élève contre la guerre. Auguste avait rétabli la paix et les anciennes croyances. Pendant son règne, les poètes chantaient les bienfaits de la paix et déploraient les horreurs de la guerre. C'est surtout dans le livre II des Fastes qu'Ovide exprime ses sentiments contre la guerre.

XXXIX.

(1) ...ne sont pas confus de provoquer la guerre que le Christ a tant détestée. Ce n'est pas la première fois qu'Erasme s'attaque à cette coutume des ecclésiastiques de prendre part à la guerre. Dans l'Eloge de la Folie, il s'en prend non sans violence aux Papes qui défendent leur patrimoine et les invite à se conformer à l'exemple de Jésus-Christ; à prendre pour règle sa pauvreté, son détachement du monde, sa doctrine, sa croix. Il met dans la bouche de la Folie cette critique amère dont la sévérité et la violence lui ont attiré tant de reproches : « ...Les très Saints Pères en Jésus-Christ, les Vicaires de Jésus-Christ ne déploient jamais si bien la force de leurs bras, que lorsqu'il s'agit de la lancer sur les impies qui entreprennent d'amoindrir et de rogner le patrimoine de saint Pierre.

Cet Apôtre, qui a dit à son Maître Nous avons tout quitté pour Vous suivre, a aujourd'hui de vastes domaines, des villes, des tributs, des douanes, un empire. Lorsque ses successeurs, dévorés du zèle de la maison de Dieu, s'arment du fer et du feu pour conserver tout cela, ils croient défendre en Apôtre l'épouse de Jésus-Christ et la venger de ses ennemis. Comme si elle en avait de plus pernicieux que de mauvais Pontifes, dont le silence laisse oublier de Sauveur, dont les lois intéressées l'enchaînent, qui corrompent sa doctrine par des interprétations forcées, qui le crucifient une seconde fois par leur mauvais exemple. »

Erasme ne ménage pas Jules II « qui, prêt à descendre au tombeau », ne se laisse décourager, ni effrayer par aucun péril, « pour bouleverser le profane et le sacré et mettre la confusion et le désordre dans le monde »; ni certains Evêques qui l'ont pris pour modèle : « Ils ne se mêlent ni du culte, ni de bénédictions, ni de cérémonie. Ce sont de vrais satrapes, qui croiraient déshonorer l'Episcopat, s'ils rendaient à Dieu leur âme guerrière autrement que sur un champ de bataille. »

XL.

- (1) L'Empereur Titus Vespasien, un païen... Titus succéda à son père Vespasien en 79. Il montra pendant tout son règne un sincère désir de rendre son peuple heureux et fit de son mieux pour le soulager. Il revêtit la dignité de grand Pontife après la mort de son père. C'est alors qu'il fit le serment de garder ses mains pures de toute effusion de sang : serment qu'il tint religieusement jusqu'à la fin de sa vie.
- (2) ...enflamment et excitent au meurtre et au massacre... Erasme vise probablement ici les Cardinaux qui ont pris une part active à la guerre pendant le Pontificat de Jules II, et peut-être aussi ceux qui ont provoqué le schisme en encourageant Louis XII et Maximilien à la convocation du concile de Pise. Ces Cardinaux ont pris tous et particulièrement le Cardinal Sanseverino, une part très active à la guerre. Peut-être pense-t-il aussi au Cardinal d'Amboise qui avait figuré au premier rang dans toutes les guerres entreprises par Louis XII, allant jusqu'à s'y faire porter en litière (1519, pendant la guerre contre les Vénitiens), quand ses forces l'avaient abandonné : « Il voulait coopérer plus que tout autre à l'entreprise qu'il avait conseillée et traitée en l'honneur du Roi et du royaume et de toute la Chrétienté mesmement du Siège apostolique. » (LAVISSE, Hist. France, V: I, p. 88). Les Cardinaux avaient donc assez d'influence sur les Princes pour pouvoir conseiller une guerre; peut-on être surpris dans ces conditions d'entendre Erasme dire : « et per hos Principes alio qui fortassis quieturi, ad pugnam inflammantur ». Il y avait toutefois parmi les Cardinaux du temps d'Erasme, un Cardinal qui a tourmenté plus que tout autre la plume d'Erasme. C'est bien entendu, le Cardinal Schiner, qu'il ne néglige jamais d'incriminer dès que la moindre occasion se présente. Erasme ne le nomme jamais, mais ses allusions sont si transparentes, qu'il est impossible de se tromper. N'était-ce pas lui qui avait fait adopter au Pape Jules II, ses vues au sujet de la nécessité de l'expulsion des Français de l'Italie? (A. Büchi, Kardinal Matthaus Schiner als Staats-

mann und Kirchenfürst, B. I, p. 256) et qui lui avait suggéré la direction politique qu'il devrait suivre dans ce but? (Ibidem). N'était-ce pas lui encore qui avait prêché la Sainte Ligue contre la France et s'était employé de toutes ses forces pour y gagner Maximilien (4 Oct. 1511), « pour la défense de l'Unité de l'Eglise ». (LAVISSE, V : I, p. 97; PASTOR, Hist. Papes, VI, p. 345-348). Elevé depuis à la dignité de Cardinal de St Pudentiana, Schiner avait pris part, comme tous les autres Cardinaux et fondés de Pouvoir du roi d'Espagne et du Doge de Venise, à toutes les délibérations, où son avis prévalait en toute chose. (A. Büchi, Kard: Matth. Schiner, p. 274). C'est à lui que pense encore Erasme dans son Epître dédicatoire (de la Querela pacis) à Philippe de Bourgogne (voir plus haut, p. 186) : « Vidimus ipsi nuper, ut quidam, amicis quam hostibus graviores, nihil intentatum reliquerint, ne bellorum aliquando finis esset ». Dans cette même dédicace, il oppose à ces quidam qui avaient tout tenté pour démolir le Traité de Noyon, les alii « qui Reipublicae Principique ex animo bene volunt, ut pacem cum Francis semper optandam, hisce vero temporibus etiam neccessariam, amplecteremur ». Ces derniers sont les Négociateurs Belges, y compris et surtout Chièvres et le Sauvage. Ces allusions sont trop claires pour qu'on puisse encore douter des sentiments d'Erasme à l'égard de la politique guerrière de Schiner.

XLI.

(1) On voyait alors les Evêques et les Cardinaux, oublieux de leur Etat, courir de-ci de-là... C'était le moment où Jules II avait convoqué le Concile de Latran en réponse à celui de Pise, organisé par Maximilien et le roi de France avec le concours des cinq Cardinaux rebelles. Schiner, qui à ce moment envoyait à Maximilien ambassadeur sur ambassadeur, afin de le gagner à la Sainte Ligue, avait profité de l'assassinat de deux messagers Suisses par les Français, pour dresser définitivement les Suisses contre la France (Büchi, Kard. Matth. Schiner, I, p. 275-276). Non content de les avoir gagnés, il s'employait à entretenir dans leur cœur la haine contre la France. Ses envoyés n'avaient cessé de pousser au combat « contre l'ennemi de l'Eglise et le défenseur du schisme », pendant qu'il faisait de son côté des efforts surhumains pour réunir les sommes nécessaires à une expédition. Il fit si bien que la Diète se décida à décréter un soulèvement général « pour chasser les Français de l'Italie ». (Bücні, Kard. Matth. Schiner, I, p. 281, 285-286). Les Confédérés s'offrirent même à intervenir pour la conclusion d'une trêve entre Venise et l'Empereur qui, après beaucoup d'hésitation et grâce surtout à Schiner, abandonna l'alliance française. Les Français venaient justement de remporter la brillante victoire de Ravenne, grâce en grande partie aux lansquenets allemands de Maximilien qui avaient formé le véritable noyau de leur Infanterie. (Pastor, Hist. Papes, VI, p. 373-375). C'est après cette défection de Maximilien et le rappel de ses lansquenets que les armées suisse, pontificale, vénitienne et espagnole remportèrent la victoire et finirent par chasser les Français de l'Italie.

XLII.

(1) ... considérés comme les dignes successeurs des Apôtres... Le Pape avait conféré à Schiner la pourpre le 11 Septembre, 1508, mais la reconnaissance solennelle ne fut confirmée que le 10 Mars, 1511 (Büсні, Kard. Matth. Schiner, I, p. 256), c'est-à-dire après l'expédition de Chiaso et celle contre le duc de Ferrare, après qu'il eût gagné l'alliance des Suisses et après tous les efforts qu'il dût faire plus tard pour la maintenir. Les honneurs qu'on rendit à Schiner à cette occasion sont uniques. Le Pape quoique souffrant, voulut prendre part en personne à la cérémonie qui fut singulièrement émouvante. Mais ces honneurs et cette dignité n'étaient pas accordés simplement à l'orateur tout puissant qui avait su gagner les Suisses, au diplomate habile dans lequel les futurs Alliés de la Ligue contre la France plaçaient leur espoir et toute leur confiance pour la prochaine victoire : elles visaient aussi un autre but. La présence de Schiner dans le Collège des Cardinaux devait fortifier le Saint Siège dans la lutte qu'il avait à soutenir contre les Cardinaux schismatiques. C'est un détail qui échappe à Erasme, de même que la question du schisme luimême, provoqué injustement par Maximilien et le roi de France: il se serait plus consciencieusement acquitté de son devoir de moraliste, s'il avait protesté aussi contre l'intervention des princes dans la Religion, pour donner satisfaction à leurs passions politiques. Enfin, le 9 Janvier, 1512, Schiner fut reconnu Légat du Pape, avec plein pouvoir pour la Lombardie, la Suisse et l'Allemagne (Büchi, Kard. Matth. Schiner, I, p. 278). Sa mission consistait surtout à donner une direction heureuse à la guerre des Confédérés contre la France, qui menaçait de mal tourner. C'était, en effet, un moyen de flatter les Suisses que de leur envoyer un Légat qui appartenait à leur nation, mais l'intervention du Légat s'explique par le fait que la guerre s'autorisait aussi d'un motif religieux. Il s'agissait de venir à bout des « hérétiques et schismatiques », et cette circonstance justifiait assez cette nouvelle dignité accordée à Schiner, pour qu'Erasme ne l'attribuât pas au seul mérite de l'homme de guerre. Schiner n'était d'ailleurs pas le seul Légat de Guerre. Il y avait encore le Cardinal Giovani de Médicis, Cardinal Légat de Bologne et de Romagne. Ils n'avaient pas à diriger une guerre de conquête; il s'agissait avant tout de faire rentrer l'Eglise en possession de ses Etats, c'est-à-dire de la Romagne et de Bologne, et de punir le duc de Ferrare d'avoir prêté son secours à l'Envahisseur et au Schismatique. Ce prestige devait donner une force nouvelle à ces Légats et particulièrement à Schiner qui avait déjà gagné la confiance des Suisses et qui jouissait d'une grande considération auprès de l'Empereur. C'est en qualité de Légat qu'il avait gagné Maximilien à la cause des Alliés après la bataille de Ravenne, et qu'il obtint des Suisses, l'envoi de renforts à l'armée de la Ligue, ainsi que le consentement au passage de cette armée sur leur territoire. C'est en qualité de Légat encore qu'il les accueillit à Vérone et qu'il salua en eux « les chevaleresques et fidèles champions et gardiens de la Sainte Eglise du Pape ». Il était dans l'exercice de

cette même fonction quand, le premier, il apprit le 22 Juin, par une lettre expédiée de Pavie à Jules II, la nouvelle de la déroute des Français. C'est enfin à lui que le Pape devait la victoire et la gloire d'avoir chassé les « barbares » de l'Italie. Il avait été non seulement son auxiliaire le plus habile et le plus dévoué, mais l'âme même de la grande entreprise qui avait si brillamment réussi.

(2) Les drapeaux portent le signe de la croix... Les bannières de Jules II données aux Suisses en récompense des services accordés au Saint Siège. Erasme a raison de dire : « ils couvrent cette grande impiété du prétexte de piété »; seulement son reproche ne s'adresse pas à qui il devrait s'adresser. Il pense probablement à Schiner qui avait conclu avec la Confédération suisse un traité de cinq ans l'assurant que les 6.000 hommes qu'elle devait lui fournir devaient « assurer la défense de l'Eglise et du Saint Siège » (A. Büchi, Kardinal Matth. Schiner, I, p. 191 et suiv.) et soumettre un vassal, le duc de Ferrare, qui refusait de rendre les villes qui appartenaient à l'Eglise. Schiner avait, en effet, caché aux Suisses le véritable emploi qu'on devait faire du secours accordé; mais il n'en était pas moins vrai que la question de la défense de l'Eglise n'était pas tout à fait étrangère au but que se proposait le Pape. Il voulait avant tout empêcher le roi de France de provoquer un schisme, nuisible à l'intégrité de l'Eglise (Büchi, Kard. Matth. Schiner, I, p. 189). L'expédition contre le duc de Ferrare était en effet un acte de provocation contre les Français qu'on avait caché aux Suisses, mais elle était aussi un acte de répression contre un vassal qui s'alliait au prince provocateur du schisme. Si le roi de France tomba lui-même sous l'excommunication, c'est qu'ayant provoqué de la manière dont il l'avait fait Jules II, il lui avait donné lui-même une arme contre lui (A. Büchi, Kard. Matth. Schiner, I, p. 274). C'est après le Concile de Pise que se forma la Sainte Ligue: l'attitude du roi de France avait soulevé l'indignation de toute l'Europe. Le « prétexte de piété » n'était donc pas un simple instrument de la diplomatie du Pape; ou bien s'il en était un, il était provoqué par l'imprudence de Maximilien et du roi de France. Qu'on n'oublie pas que le Concile de Pise visait la déposition du Pape et la convocation d'un Concile réformateur de l'Eglise. C'est plutôt aux provocateurs de ce Concile que convient le reproche d'Erasme. Il est toutefois évident que c'est à Jules II qu'il l'adresse et qu'il jette sur ce Pontife la plus lourde responsabilité des guerres dont l'Italie fut le théâtre pendant son Pontificat.

XLV.

(1) ...les combats que les Grecs se livrent entre eux (Platon, La République, III).

^{(2) ...}qui puisse être plus agréable aux Turcs. La même idée et avec le même mépris pour la conduite des Chrétiens a été exprimée dans le Bellum: « An unquam apud Ethnicos bellatum est, aut aeque perpetuo, aut crudelius quam inter Christianos? Quas tempestates, quae bellorum aestus, Quoties discessa foedera, quas strages his paucis annis conspeximus? Quae

natio cum qua non conflicta est ferro? Et postea Turcam execramur, quasi possit ullum spectaculum esse Turcis jucundius, quam quod illis quotidie mutuis cladibus exhibemus ipsi ». (L. B., t. II, p. 961, 962).

XLVII.

(1) ... Dieu ne peut être ébloui par un faux éclat. Le Deus semble mis là pour atténuer l'audace de l'Idée que le philosophe veut énoncer; c'est-à-dire que les Princes ne pourront pas tromper à l'infini les peuples. Cette apostrophe semble un appel discret à la conscience des hommes, une tentative du philosophe de provoquer dans l'esprit de ceux qui seraient capables de le comprendre, une transformation morale salutaire.

(2) ...esprits remarquables par leur savoir. C'est la question de l'Arbitrage qui réapparaît ici et que nous avons déjà vue discutée dans maints endroits de l'œuvre d'Erasme. Comme l'Abbé de Saint-Pierre le fera deux cents ans après lui, Erasme ne laisse pas de la proposer à la moindre occasion aux princes et aux Puissants. En 1523, à un moment très pénible de l'existence des peuples, on le verra encore la proposer à François I^{er}, comme seul de nature à apaiser le tumulte de la guerre:

« S'il y a jamais eu pour de bons pasteurs une occasion de veiller au bien de leur troupeau au risque de perdre la vie; s'il y a jamais eu lieu de marcher sur les traces de ce grand berger dont ils prétendent être les successeurs, c'est dans le moment actuel quand un déluge de crimes et de calamités, conséquences fatales de la guerre, inonde notre globe. Pourquoi, dans une telle multitude d'Abbés, d'Evêques, d'Archevêques et de Cardinaux, ne se trouve-t-il pas un seul individu qui ose se présenter, même au péril de sa vie, pour apaiser le tumulte de la guerre? De quelle mort honorable et heureuse périrait celui qui payerait de sa tête les généreux efforts qu'il aurait faits pour sauver tant de milliers de victimes qui vont périr par la guerre. » (Erasmi Rotterdami Gravissima Epistola ad Christianissimum Galliarum Regem Franciscum I, MDXXIII).

Cette lettre d'Erasme a été réimprimée en 1574, avec le Bellum et portant en tête la mention très éloquente : « Nostris temporis maxime accomodanda ». (Irenopoli, M. DC. LXXIV).

Erasme a proposé et discuté séparément ces deux questions d'Arbitrage et de paix perpétuelle. Eméric Cruce a fondu le premier ces deux idées en une seule dans son « Nouveau Cynée ou Discours d'Etat représentant les occasions et moyens d'établir une Paix générale et la liberté du commerce par tout le monde » (Paris, 1623). L'analogie qui existe entre ce projet d'Emeric Cruce et Le Projet de Paix Perpétuelle de l'Abbé de Saint-Pierre est très frappante. Emeric Cruce propose, comme le fera l'Abbé de Saint-Pierre, une Assemblée générale d'Ambassadeurs de tous les Souverains qui auraient à juger et à décider de la guerre et des différends qui existent entre les princes. Très discrètement, Emeric Cruce dévoile comme l'avait fait Erasme, les causes futiles et dérisoires de la guerre, l'éternelle incertitude du résultat et les conséquences désastreuses pour la Monarchie. Sur ce dernier point, il va plus loin qu'Erasme. Il introduit le premier l'idée du rétablissement nécessaire de l'ordre dans la

société, par la volonté de Dieu: en un mot l'idée de Providence qui devait faire fortune au xviii° siècle. Le but essentiel d'Eméric Cruce est comme celui d'Erasme de « déraciner le vice le plus commun qui est la source de tous les autres: à savoir l'inhumanité ».

L'Abbé de Saint-Pierre a présenté la première fois après P. Dubois, l'idée d'arbitrage sous la forme d'un plan politique. On peut le réduire à l'idée d'une alliance perpétuelle entre les Souverains formant un Corps destiné à décider de toutes les questions de Politique Etrangère entre les Etats et de toutes les difficultés pouvant se produire.

Les avantages du projet de l'Abbé de Saint-Pierre ont été mis en évidence ou plutôt brillamment présentés par Rousseau dans son Jugement de la Paix Perpétuelle de l'Abbé de Saint-Pierre. Il renforce les rêveries du chimérique Abbé et prouve que la source de son ridicule réside non pas dans son Projet, mais dans le fait d'en avoir fait un qui rencontrera un éternel obstacle autant chez les Princes que chez les Ministres.

Emmanuel Kant reprit lui aussi cette idée dans son Essai sur la Paix perpétuelle. Sa Diète Européenne est plutôt une confédération des Peuples. Comme Rousseau, il n'admet la possibilité de cette Diète qu'à condition que la Constitution des Etats qui formeraient cette Diète soit républicaine. (Projet de Paix Perpétuelle. — Essai philosophique traduit de l'allemand, par J. Barni: Doctrine du Droit et des Ecrits du Kant, Paris, 1854).

XLVIII.

(1) ...Jules II a pu exister à faire une guerre si funeste. — Il faut finalement se demander si Erasme n'est pas trop sévère pour Jules II. L'histoire le juge avec infiniment plus d'indulgence et même avantageusement : à juger de ses arguments, on est plutôt porté à louer ce Pape qu'à le blâmer. On se rappelle, en effet, les circonstances au milieu desquelles il est arrivé au Pontificat, c'est-à-dire celles qui avaient été créées par le Pape Alexandre Borgia. Jules II a été guidé par l'idée, non dépourvue de fondement, que la Restauration des Etats de l'Eglise devait être le prélude et la base de la liberté et de l'indépendance du Saint Siège. Alexandre avait détruit le respect pour la Chaire Pontificale de Saint Pierre. A une époque où la force fait le droit et où la morale se confond avec les pires impiétés consacrées par l'usage, il ne pouvait s'imposer à l'esprit et au respect de ses contemporains qu'à condition de leur prouver qu'il était capable d'agir. Les guerres qu'il a soutenues, il les a crues sincèrement nécessaires; et elles semblent l'avoir été en effet. « Il ne faut pas oublier, dit un grand Historien. (Pastor, Geschichte der Päpste) que depuis huit siècles, les Papes n'étaient pas uniquement des Vicaires du Christ, ils étaient en même temps Souverains d'un domaine personnel: à ce titre, ils avaient le droit de défendre leur domaine comme les Souverains eux-mêmes ». Il ne pouvait pas renoncer à son Pouvoir temporel sans exposer à une foule de dangers le Saint Siège, au moment même où il était en proie aux attaques interminables et insolentes des Vénitiens. L'attitude de Jules II semble également justifiée par l'assentiment et l'admiration presque générale dont ont été accompagnés ses faits et gestes de son vivant et par les hommages qu'on lui a rendus officiellement en reconnaissance de ses efforts: « Il a acquis, disait en sa présence Marcel de Venise, Notaire Apostolique, dans la séance pleinière du Concile de Latran, une gloire immortelle. Sa renommée sera plus grande encore par les œuvres de la Paix, surtout par la Réforme et la glorification de l'Eglise, menacée à l'heure actuelle par tant de maux, par des traîtres, par des ennemis extérieurs, par ses propres fils qu'elle a nourris dans son sein et dont elle n'a reçu que des outrages; elle a versé bien des larmes, mais elle compte sur l'assistance de son époux. Le Pape à l'heure actuelle, doit être à la fois médecin, pilote, cultivateur: en un mot universel, comme un autre Dieu sur la terre ». (Pastor, Hist. des Papes, traduction, t. VI, p. 400, 401). Ce sont autant d'arguments qui rendent incompréhensible l'excès de sévérité d'Erasme à l'égard de Jules II et qui ne permettent plus de douter de son courage d'avoir été l'auteur de Julius Exclusus.

XLIX.

(1) ...les liens de parenté entre les princes... Qu'on passe en revue toutes les guerres à partir de 1494 et on verra qu'il n'y en a aucune, qui ne provienne de quelque contrat de mariage ou de quelque mariage manqué. Si un contrat de mariage n'est pas la cause essentielle de la guerre, il sert certainement de prétexte: si au contraire quelque complication due à ces mariages pousse le prince à la guerre, alors on cherche d'autres prétextes pour déchaîner la guerre et pour couvrir celui qui en est la cause.

(2) ...dans les traités... Les traités n'étaient pas plus que les mariages, de nature à faire cesser les guerres. Erasme avait déjà dit dans l'Institutio Principis que les traités ne sont que des trêves ou des prétextes de guerres futures; il avait affirmé comme Thomas More, qu'entre hommes de bonne foi, les traités sont inutiles.

(3) ... purifier la source elle-même d'où découle le mal. Reprise de l'idée précédemment exprimée, sur la nécessité de réprimer les passions des princes qui sont la source des malheurs des Etats. Il suggère, en d'autres termes, au lecteur l'idée de la suppression des causes pour faire cesser les effets: ces causes il les insinue beaucoup plus qu'il ne les dénonce.

(4) ...ce qu'un père est pour sa famille... Erasme ne se lasse pas de répéter cette maxime si vraie dans son sens et si vide d'effet. Platon l'avait affirmée le premier dans sa République, Thomas More l'a adoptée dans son Utopie; Fénelon dans une autre Utopie (Télémaque: La Bétique). Et la Bruyère affirme dans ses Caractères que « Nommer un Roi Père du Peuple, est moins faire son éloge que l'appeler par son nom ou faire sa définition ». La place qu'Erasme lui donne dans ce Chapitre trahit l'évidence de son peu d'adaptation à la réalité.

Dans l'Institutio, ce philosophe dit qu'un Roi est le Pastor, Custos, Parens de son peuple: celui qui veille quand ses enfants dorment, qui s'épuise à les rendre heureux pendant qu'ils vivent avec insouciance se reposant sur lui. Cette idée, La Bruyère a éprouvé le besoin de la symboliser dans un tableau où l'on voit les nombreux troupeaux répandus

paissant tranquillement l'herbe dans le pâturage et le berger attentif debout auprès de ses brebis, les suivant, les conduisant, leur faisant changer de pâturage, les rassemblant quand elles se dispersent: l'aurore le trouve debout en pleine campagne et il ne se retire qu'avec le soleil: « Le troupeau est-il fait pour le berger ou le berger pour le troupeau ? »

- (5) ...il n'est riche qu'à condition d'avoir un peuple riche. C'est une des idées les plus essentielles de la Dime royale de Vauban. La richesse de la population est suivant ce philosophe non seulement la condition sine qua non de la richesse du Monarque: elle est le fondement de la puissance d'une Monarchie. En parlant de cette « population », Vauban dit: « C'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume... » Il se montre inquiet de « la diminution constante de la basse partie du peuple » de celle « qui par son travail paye au roi et l'enrichit ». S'élevant contre l'état de guerre constante qui est cause de la diminution du peuple, Vauban propose des moyens pour remédier à cet état de choses et conclut dans ces termes: « Il est constant que la grandeur des rois se mesure par le nombre de leurs sujets ». (Economistes et Financiers du XVIIIe siècle, par Eug. Daire, 1851, p. 45, 47, 48). — Bois-Guillebert affirme que le bonheur de l'Etat n'est autre que celui de la nation : sans un peuple riche ou tout au moins à l'abri de la misère, il n'existe ni d'Etat ni de stabilité dans ses affaires. Il ajoute qu'il y va de l'intérêt du roi luimême (de Louis XIV) de remédier à la misère du peuple. Ce même économiste fait de la diminution de la richesse nationale une des causes les plus graves « qui a troublé l'harmonie sociale du Royaume et contribué à prolonger l'hostilité entre les Etats. (Econ. et Finan., pub. par Eug. DAIRE, 1851: (Le Détail de la France), p. 218, 165, 168). Toutes ces idées nées de circonstances analogues à celles qui avaient inspiré Erasme prouvent le peu de progrès qui s'était accompli dans la politique européenne dans un espace de deux cents ans.
- (6) ...si ses villes florissent au milieu d'une paix perpétuelle. L'idée de paix perpétuelle a été déjà exprimée dans l'Institutio Principis Uhristiani. « Un bon prince, y dit Erasme, s'emploie de toutes ses forces à faire régner la paix dans son Etat et à la rendre perpétuelle ». (L. B., t. IV, p. 572). Il l'a affirmé aussi dans le Bellum, mais n'y a pas insisté, se rendant probablement compte combien l'Humanité était encore loin de cette possibilité.

L.

(1) ...mêmes bonnes dispositions que leurs princes... Erasme exprime ici par un détour, sa préférence pour le Gouvernement monarchique tempéré par l'aristocratie et la démocratie. Il ne compte pas sur les Monarques seuls pour remédier à l'état de choses, il associe à cette tâche les Magistrats et les nobles. Cette préférence il l'avait déjà exprimée en termes très précis dans l'Institutio (L. B., t. IV, p. 576): « Praestiterit Monarchiam Aristocratiae et Democratiae admixtam temperari diluique, ne quando in tyrannidem erumpat, sed quemadmodum elementa vicissim sese librant, ita simili moderamine consistat Republica. Quod si Princeps

bene velit Reipublicae, sic interpretabitur, suam protestatem, hac ratione, non coerceri sed adjuvari ». C'est pourquoi Erasme rappelle aux Magistrats et aux Nobles leur devoir d'inspirer au Roi par leur exemple d'accommoder leurs avantages aux intérêts de l'Etat, le sentiment de ce devoir essentiel qui est le fondement d'un Etat. Le philosophe indique plus loin les erreurs qu'ils doivent éviter à cet effet: ce sont les mêmes dont il avait démontré dans l'Institutio, le triste effet par suite du bouleversement de l'ordre qu'elles provoquent, c'est-à-dire d'inégalité de biens par l'enrichissement d'un petit nombre, l'extrême épuisement des peuples, leur esclavage par la misère et l'abrutissement. C'est pour éviter ces inconvénients précurseurs de la guerre et de la rebellion qu'Erasme engage les princes à se rappeler cette vérité qu'ils semblent oublier que les pires abus sont ceux que les princes exercent à leurs dépens, car ils ne peuvent pas abuser à l'infini de la patience des peuples, sans éveiller dans leur âme le sentiment de leurs droits et de leur force, et sans les pousser d'un mouvement unanime, à la résistance contre l'oppresseur.

LI.

(1) ...de manière que les plus grands maux tombassent sur la tête de ceux qui l'avaient provoquée. Cette idée audacieuse a été illustrée dans l'Utopie. Comme Thomas More, Erasme estime que l'abus de la guerre est la conséquence de l'ignorance des peuples et qu'il ne dépend que d'eux de l'éviter; et il indique, comme lui, le moyen d'éviter, par le châtiment d'un petit nombre d'hommes, le sacrifice de tant de milliers d'innocents qui périssent à la guerre. Il s'agit, bien entendu, du prince et de tous ceux qui lui ont conseillé la guerre. Deux cents ans après Morus et Erasme, Montesquieu s'exprimera de la même manière : « Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune. » (Lettres Persanes : CIII).

LII.

(1) droits à la succession, au trône de ce pays. Grâce à une ancienne coutume dépourvue de raison et consacrée par l'usage, les femmes étaient devenues plus que jamais au xvr siècle l'instrument ordinaire de la politique des Princes. Ceux-ci les épousaient, les répudiaient, les renvoyaient ou s'engageaient par contrat d'alliance à les épouser suivant leurs intérêts. Les domaines qu'elles apportaient en dot à leurs époux pouvaient être des royaumes entiers sans que ces Etats qui devaient changer de Maître pussent se plaindre. La possession de ces domaines qu'on constituait en dot, était quelquefois contestée, le mariage transmettait dans ce cas au prince, le droit de le consolider ou revendiquer. Quelquefois ces domaines n'étaient pas encore entièrement conquis ou étaient revendiqués par deux princes intéressés à la combinaison matrimoniale en cours. Il arrivait aussi que certains droits établis par des contrats de mariage

n'étaient pas respectés: les princes lésés réclamaient alors les armes à la main. L'Histoire déborde d'exemples de cette sorte.

Aucun prince n'a été davantage mêlé à des combinaisons matrimoniales que Maximilien. Il était toujours en train d'épouser ou de faire épouser, ou bien de manifester son mécontentement parce que quelque promesse de mariage n'avait pas été tenue: la moindre de ses réclamations lui mettait les armes à la main.

Il épousa Marie de Bourgogne en 1477, et Louis XI, qui aurait pu empêcher ce mariage, est obligé de lui faire la guerre. Maximilien avait droit à tout l'héritage de la Maison de Bourgogne; Louis XI ne voulait pas en dépouiller la France: ce mariage devint la cause de beaucoup de guerres malheureuses entre les Maisons de France et d'Autriche. La victoire (Août 1479) de Maximilien sur les Français à Guinegatte et la trêve de deux ans conclue ensuite, laissa la question en suspens et fut la source de guerres interminables.

C'est donc faute de cette loi, que propose Erasme, que tant de peuples ont été sacrifiés.

En 1489, Maximilien épousa secrètement, en secondes noces, Anne de Bretagne: « S'il l'eût épousée en effet et qu'il en eût des enfants, la Maison d'Autriche pressait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alsace, la Bretagne et les Pays-Bas » (Voltaire: Annales de l'Empire, année 1489).

Bien avant cette convention, Maximilien toujours obsédé par l'idée d'établir par des mariages la grandeur de sa Maison, avait consenti au mariage de sa fille avec Charles VIII chez qui elle était élevée. En 1492, il apprend que ce roi épousait sa propre femme Anne de Bretagne et qu'il lui renvoyait sa fille. C'est après cet événement qu'il envahit la France et qu'il surprit Arras.

En 1494, il épouse Blanche de Sforze, la nièce de Ludovic le More, usurpateur du duché de Milan auquel il accorde à cette occasion l'investiture de ce duché qui était un fief de l'Empire, en attendant qu'il lui accorde du secours pour chasser de l'Italie ces mêmes Français que Ludovic le More y avait appelés.

En 1498, Maximilien fait de nouveau irruption en France, pour réclamer au nom de son fils Philippe le Beau, l'héritage de Marie de Bourgogne.

En 1499, il marie son fils, Philippe le Beau, avec Jeanne de Castille, fille de Ferdinand et d'Isabelle. La mort de don Michel, infant d'Espagne survenant une année après, rend, faute de cette même loi dont parle Erasme, l'infante Jeanne, femme de Philippe le Beau, héritière présomptive de la monarchie d'Espagne. C'est donc grâce à un mariage que les Pays-Bas, indépendants et libres passèrent sous la domination de l'Espagne et qu'ils furent le théâtre de tant de guerres malheureuses pour recouvrer leur indépendance.

En 1501-1502, Maximilien négocie le mariage de son petit-fils, Charles d'Autriche, fille de Philippe le Beau, avec Madame Claude, fille de Louis XII. Elle devait recevoir en dot outre la Bretagne et le royaume de Naples, le Milanais que Ferdinand le Catholique disputait à ce moment

au roi de France. Ce projet de mariage ne fut pas exécuté. On fit épouser cette princesse par l'héritier présomptif de la couronne de France, François d'Angoulême. C'était la deuxième princesse enlevée à la Maison d'Autriche par la Maison de France. La troisième, Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII, devait être enlevée six ans plus tard par Louis XII qui l'épousera après la mort d'Anne de Bretagne.

En 1512, Maximilien négocie le mariage du même Charles avec Renée, autre fille de Louis XII. Ce mariage qui lui assurait en dot le Milanais et qui devait faire cesser toute autre prétention sur le Milanais, ne fut

pas plus exécuté que celui de Claude avec Charles.

En 1515, c'est François Ier qui promet cette même Renée, sa belle-sœur, au même Charles de Bourgogne, Archiduc d'Autriche. En apprenant la nouvelle de ce mariage, le Pape Léon X conçut un vrai effroi. Ce projet qui livrait l'Italie aux rois de France et d'Espagne « dressait devant ses yeux de spectre de la domination espagnole en Italie. (Pastor, Hist. de Papes, t. VI, p. 71, 72).

Quelquefois les projets de mariage fournissaient des prétextes de paix ou plutôt, de trêves, quand l'accablement des deux partis rendait la continuation des guerres impossible.

Il arrivait aussi qu'on recourait à des mariages pour semer la division entre les autres princes. C'était le procédé favori de la Maison de France. On voit Louis XII faire épouser à Ferdinand d'Aragon, Germaine de Foix, bien qu'il sût que ce mariage menaçait de dépouiller Philippe le Beau de la succession d'Aragon (1504). En 1502, il avait décidé du mariage de Ladislas, roi de Hongrie, avec la nièce d'Anne de Bretagne, Anne de Candale, pour contrecarrer les plans de la Maison de Habsbourg.

Cet état de choses ne disparaîtra pas au xvire siècle. En parlant des guerres de Louis XIV, un historien philosophe dira que la plupart des guerres entre les princes chrétiens sont des guerres civiles, puisqu'elles sont provoquées par les mariages et les divisions des princes. En jetant un coup d'œil d'ensemble sur les guerres soutenues après la paix de Nimègue (1678) jusqu'en 1696, ce philosophe conclut dans ce sens: « Le résultat des expéditions de terre et de mer était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront que dans cette guerre Louis XIV était armé contre son beau-frère, roi d'Espagne, contre l'électeur de Bavière dont il avait donné la sœur à son fils, le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les Etats après avoir marié Monsieur à la princesse palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre et par sa fille. Depuis, même, on a vu le duc de Savoie ligué contre la France où l'une de ses filles était dauphine et contre l'Espagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens sont des espèces de guerres civiles ». (Voltaire, Siècle de Louis XIV, chap. XVI).

Erasme n'avait-il pas raison de proposer cette loi dont l'application aurait épargnés tant de misères au monde.

(2) ...les cités libres ne sont pas des domaines privés... Les mariages et la politique de conquête à laquelle ils donnaient lieu, n'étaient pas les seuls motifs en vertu desquels les royaumes pouvaient changer de Maître. Les princes pouvaient encore revendiquer des droits à la succession de

quelque royaume, en vertu des traités. Un traité entre Mathias Corvin Huniade et l'Empereur Frédéric III destinait après la mort de Corvin la couronne de Hongrie à cet Empereur, père de Maximilien à qui il transmit ce droit.

En 1489, la mort de Mathias Corvin autorise Maximilien à revendiquer ses droits sur la couronne de ce royaume, les armes à la main. Béatrice, veuve de Mathias Corvin, avait fait jurer aux Etats qu'ils ne reconnaîtront aucun autre roi que celui qu'elle épouserait: elle se maria aussitôt à Ladislas, roi de Bohème que les Etats reconnaissent pour leur roi. Maximilien porta la guerre en Hongrie (1490). Le traité auquel on aboutit était une reprise de celui qui avait été fait entre Mathias Corvin et Frédéric III; il reconnaissait Maximilien comme héritier présomptif de la couronne de la Hongrie après la mort de Ladislas qui lui reconnaissait en même temps le droit de succession à la couronne de Bohême.

Cette liberté des princes de disposer de leurs royaumes comme de propriétés privées, était une atteinte à la liberté des peuples de procéder euxmêmes au choix de leur roi, en cas d'extinction de la famille royale. C'est cette liberté qu'Erasme veut ici défendre.

LIII.

(1) ...qu'aucune alliance de famille, qu'aucun traité ne puissent les détruire. Ce n'est ni plus ni moins que l'affirmation du principe des nationalités. Il y a lieu de remarquer les précautions que prend Erasme pour énoncer ce principe. Il ne propose le remède à la situation qu'après avoir énuméré les conséquences funestes de toutes ces coutumes barbares, consacrées par l'usage; qu'après avoir prouvé l'illogisme de ces procédés, leur inutilité pour les princes qui les pratiquent, si bien qu'après tous ces arguments, l'idée de l'inébranlabilité des frontières se présente avec une telle évidence qu'il semble qu'on ne puisse l'éviter, sans le malheur des princes et le désastres des nations.

LV.

(1) ...il faut acheter la paix. Nous avons montré comment cette assertion d'Erasme a trouvé son écho sous le règne de Louis XIV. Mais avant Fénelon, cette idée avait intéressé Rabelais qui, sachant que le droit de dire la vérité et d'affirmer la sagesse, n'appartenait qu'aux fous et aux bouffons, pour pouvoir l'émanciper, la lança brillamment au milieu des éclats de rire. On sait qu'il a discuté sous le masque de la satire les plus graves questions religieuses, morales et sociales, y compris le grave problème de la guerre.

LVIII.

(1) C'est à quoi veillent les puissants de ce monde. — Appel à la raison et à la conscience des peuples. Erasme veut mettre ici encore en évidence — et on ne pourrait le faire plus courageusement qu'il ne l'a fait —

la vérité que l'erreur et la sottise des peuples est la cause essentielle des malheurs du genre humain. C'est pourquoi il recommande dans son Institutio des règles pour l'éducation du peuple. Il veut que le peuple garde le juste milieu qui lui est assigné par la raison et par la force des choses et prévient plus d'une fois contre le danger que présente pour un Etat un peuple exaspéré à force d'abus et livré à lui-même.

LIX.

(1) Des Français, ils font des Allemands. (E. GALLIS, Germanos faciunt). Ed. de 1518, note : « Nunc Fladriam Germaniam faciunt ».

LXI.

(1) ...la gravité de la situation... Erasme associe mal cette idée à celle qui la suit, à moins qu'il ne donne à la dernière le sens : il est de l'intérêt des princes et de leurs Conseillers de ne pas faire comprendre aux peuples cette situation en les poussant à bout. L'appel d'Erasme aux Prêtres pour désabuser le peuple est également incompréhensible à moins que l'auteur ne comprenne pas ce désabusement du peuple, son opposition résolue et inébranlable à la guerre.

LXII.

(1) ...introduire dans votre royaume la foule immense et maudite des soldats mercenaires... C'est à partir du xive siècle que commença à se développer la coutume de faire les guerres avec des soldats mercenaires. La solde de ces soldats attirait une foule d'hommes de toutes les classes sociales. Insensiblement les armées mercenaires se substituent aux armées nationales attirant toute une noblesse besogneuse, à ce point que le mercenariat finit par se substituer à la vassalité. Avec les armées mercenaires la guerre a dhangé de nature: elle n'est plus l'œuvre d'une classe particulière s'armant pour la défense de la justice et de l'honneur, elle devient un métier pour chacun.

Pendant tout le xv° siècle, les Puissances de l'Europe entretinrent des armées mercenaires. Le pays où le mercenariat a été le plus développé est l'Italie. Elle est la partie des Condottieri qui décidaient grâce à leur intervention des plus grandes affaires politiques de l'Europe; qui connaissaient l'art d'usurper les royaumes et avaient l'adresse de faire en sorte que la force prime le droit. Le mercenariat fut moins développé en France et en Angleterre. Il commença en Allemagne au xiv° siècle. On voyait les armées mercenaires à côté des armées nationales. Les premières comptaient aussi des étrangers et surtout des Bohémiens et des Suisses. Les Suisses se faisaient remarquer par leur courage et leur bravoure, comme défenseurs de leur foi et de leur liberté. Tous les efforts de Maximilien pour réaliser une armée nationale échouèrent: l'avenir de l'Allemagne devait s'appuyer sur des soldats mercenaires. Ce prince s'employa à prêter du moins à cette dernière un caractère natio-

NOTES 199

nal, en éliminant autant que possible les éléments étrangers et en faisant du service militaire un devoir. Il organisa ainsi les Lansquenets. La plupart des Lansquenets étaient des Souabes. Le plus grand mérite de Maximilien dans l'organisation de cette armée de mercenaires, fut d'adopter la tactique remarquable des Suisses, à laquelle ceux-ci étaient arrivés grâce à de constants efforts et à une riche expérience. Les plus remarquables des chefs des Lansquenets étaient au service de Maximilien. Ludovic le More était de leur nombre. Mais l'art militaire à part, ces troupes manquaient de discipline: le sentiment de l'honneur leur était inconnu. Le moindre retard dans le payement de leur solde ou des suppléments qui leur étaient dus, les mettait hors d'eux, les transformait en bêtes féroces. On comprend que Maximilien ait été plus d'une fois abandonné par eux et qu'il ait vu lui échapper le succès des entreprises les plus importantes et les mieux préparées.

L'esprit de rebellion s'emparait à la moindre circonstance de ces troupes barbares qui ne ménageaient ni les insultes, ni les menaces à leurs
chefs. Ils étaient également sauvages et brutaux à l'égard de la population et particulièrement dans les pays ennemis. Quand on apercevait
leurs drapeaux, les bourgeois et les paysans cachaient en tremblant leur
avoir pour le dérober à leurs yeux. Si ces soldats manquaient d'argent
ils s'emparaient de force de ce dont ils avaient besoin. Pourtant, il
se trouvait parmi ces troupes de soldats des hommes des plus hautes classes sociales qui s'emblaient s'accommoder de l'esprit de rapine et de viotence. On y voyait pêle-mêle des nobles appauvris, des étudiants, des fonctionnaires, des magistrats ayant abandonné leur service, à côté des gens du
peuple.

Tous les efforts de Maximilien pour les rappeler au sentiment du devoir étaient vains, car, quoiqu'ils fussent pour la plupart Autrichiens et Allemands, ils étaient dépourvus de tout sentiment national, de toute idée d'obligation morale envers leurs compatriotes, de toute notion de l'intérêt de l'Etat. (Kaser, Deutsche Gesch. zur Zeit Maximilian's, t. II, p. 26-32). - Les mercenaires suisses présentaient plus d'un point commun avec les lansquenets. Ils possédaient à un plus haut degré le entiment national et l'idée d'obligation morale envers la patrie. (Ibidem). Pour eux, plus que pour les autres mercenaires le mercenariat était devenu un métier nécessaire. Les moyens d'existence étaient chez les Suisses très limités et les salaires ou avantages que leur offrait leur propre pays étaient le plus souvent bien loin de suffire à leurs besoins. Aussi s'engageaient-ils sans hésiter dans le service militaire. Dès lors la tranquillité de la vie bourgeoise, les travaux des champs étaient pour eux chose morte; l'esprit militaire était par contre chez eux très développé. A mesure que les conséquences des guerres se faisaient plus sensiblement sentir et que les relations économiques devenaient plus rares, le mercenariat gagnait des partisans chez les Suisses. Les offres des princes étrangers exerçaient sur eux une véritable attraction. Ils leur offraient un métier des plus luoratifs et qui satisfaisait en même temps leur passion pour la guerre. C'est ainsi que l'esprit guerrier s'était infiltré dans le peuple et avait fini par faire de la Suisse une grande puissance militaire. (E. GAGLIARDI, Der Anteil der Scheweizer in

la vérité que l'erreur et la sottise des peuples est la cause essentielle des malheurs du genre humain. C'est pourquoi il recommande dans son Institutio des règles pour l'éducation du peuple. Il veut que le peuple garde le juste milieu qui lui est assigné par la raison et par la force des choses et prévient plus d'une fois contre le danger que présente pour un Etat un peuple exaspéré à force d'abus et livré à lui-même.

LIX.

(1) Des Français, ils font des Allemands. (E. Gallis, Germanos faciunt). Ed. de 1518, note : « Nunc Fladriam Germaniam faciunt ».

LXI.

(1) ...la gravité de la situation... Erasme associe mal cette idée à celle qui la suit, à moins qu'il ne donne à la dernière le sens : il est de l'intérêt des princes et de leurs Conseillers de ne pas faire comprendre aux peuples cette situation en les poussant à bout. L'appel d'Erasme aux Prêtres pour désabuser le peuple est également incompréhensible à moins que l'auteur ne comprenne pas ce désabusement du peuple, son opposition résolue et inébranlable à la guerre.

LXII.

(1) ...introduire dans votre royaume la foule immense et maudite des soldats mercenaires... C'est à partir du xive siècle que commença à se développer la coutume de faire les guerres avec des soldats mercenaires. La solde de ces soldats attirait une foule d'hommes de toutes les classes sociales. Insensiblement les armées mercenaires se substituent aux armées nationales attirant toute une noblesse besogneuse, à ce point que le mercenariat finit par se substituer à la vassalité. Avec les armées mercenaires la guerre a dhangé de nature: elle n'est plus l'œuvre d'une classe particulière s'armant pour la défense de la justice et de l'honneur, elle devient un métier pour chacun.

Pendant tout le xve siècle, les Puissances de l'Europe entretinrent des armées mercenaires. Le pays où le mercenariat a été le plus développé est l'Italie. Elle est la partie des Condottieri qui décidaient grâce à leur intervention des plus grandes affaires politiques de l'Europe; qui connaissaient l'art d'usurper les royaumes et avaient l'adresse de faire en sorte que la force prime le droit. Le mercenariat fut moins développé en France et en Angleterre. Il commença en Allemagne au xive siècle. On voyait les armées mercenaires à côté des armées nationales. Les premières comptaient aussi des étrangers et surtout des Bohémiens et des Suisses. Les Suisses se faisaient remarquer par leur courage et leur bravoure, comme défenseurs de leur foi et de leur liberté. Tous les efforts de Maximilien pour réaliser une armée nationale échouèrent: l'avenir de l'Allemagne devait s'appuyer sur des soldats mercenaires. Ce prince s'employa à prêter du moins à cetté dernière un caractère natio-

NOTES 199

nal, en éliminant autant que possible les éléments étrangers et en faisant du service militaire un devoir. Il organisa ainsi les Lansquenets. La plupart des Lansquenets étaient des Souabes. Le plus grand mérite de Maximilien dans l'organisation de cette armée de mercenaires, fut d'adopter la tactique remarquable des Suisses, à laquelle ceux-ci étaient arrivés grâce à de constants efforts et à une riche expérience. Les plus remarquables des chefs des Lansquenets étaient au service de Maximilien. Ludovic le More était de leur nombre. Mais l'art militaire à part, ces troupes manquaient de discipline: le sentiment de l'honneur leur était inconnu. Le moindre retard dans le payement de leur solde ou des suppléments qui leur étaient dus, les mettait hors d'eux, les transformait en bêtes féroces. On comprend que Maximilien ait été plus d'une fois abandonné par eux et qu'il ait vu lui échapper le succès des entreprises les plus importantes et les mieux préparées.

L'esprit de rebellion s'emparait à la moindre circonstance de ces troupes barbares qui ne ménageaient ni les insultes, ni les menaces à leurs
chefs. Ils étaient également sauvages et brutaux à l'égard de la population et particulièrement dans les pays ennemis. Quand on apercevait
leurs drapeaux, les bourgeois et les paysans cachaient en tremblant leur
avoir pour le dérober à leurs yeux. Si ces soldats manquaient d'argent
ils s'emparaient de force de ce dont ils avaient besoin. Pourtant, il
se trouvait parmi ces troupes de soldats des hommes des plus hautes classes sociales qui s'emblaient s'accommoder de l'esprit de rapine et de viotence. On y voyait pêle-mêle des nobles appauvris, des étudiants, des fonctionnaires, des magistrats ayant abandonné leur service, à côté des gens du
peuple.

Tous les efforts de Maximilien pour les rappeler au sentiment du devoir étaient vains, car, quoiqu'ils fussent pour la plupart Autrichiens et Allemands, ils étaient dépourvus de tout sentiment national, de toute idée d'obligation morale envers leurs compatriotes, de toute notion de l'intérêt de l'Etat. (Kaser, Deutsche Gesch. zur Zeit Maximilian's, t. II, p. 26-32). - Les mercenaires suisses présentaient plus d'un point commun avec les lansquenets. Ils possédaient à un plus haut degré le entiment national et l'idée d'obligation morale envers la patrie. (Ibidem). Pour eux, plus que pour les autres mercenaires le mercenariat était devenu un métier nécessaire. Les moyens d'existence étaient chez les Suisses très limités et les salaires ou avantages que leur offrait leur propre pays étaient le plus souvent bien loin de suffire à leurs besoins. Aussi s'engageaient-ils sans hésiter dans le service militaire. Dès lors la tranquillité de la vie bourgeoise, les travaux des champs étaient pour eux chose morte; l'esprit militaire était par contre chez eux très développé. A mesure que les conséquences des guerres se faisaient plus sensiblement sentir et que les relations économiques devenaient plus rares, le mercenariat gagnait des partisans chez les Suisses. Les offres des princes étrangers exerçaient sur eux une véritable attraction. Ils leur offraient un métier des plus lucratifs et qui satisfaisait en même temps leur passion pour la guerre. C'est ainsi que l'esprit guerrier s'était infiltré dans le peuple et avait fini par faire de la Suisse une grande puissance militaire. (E. GAGLIARDI, Der Anteil der Scheweizer in

den Italienischen Kriegen, Zurich, 1918, p. 30). Le plus grand malheur qui pouvait arriver aux mercenaires, c'était de rester sans engagement faute de guerre. La guerre et tout le cortège de méfaits qui l'accompagnaient était pour eux une occupation dont ils ne pouvaient pas se passer. Aussi continuaient-ils pour la plupart, même pendant la paix, la vie nomade et le pillage, inspirant sur leur passage autant d'effroi que de pitié. Ils étaient, en effet plus à plaindre qu'à condamner. Erasme luimême les plaint plus qu'il ne les condamne et blâme beaucoup plus leur métier qu'il ne les blâme eux-mêmes. Il voit en eux les victimes méprisables d'une coutume malheureuse et barbare qu'il voudrait avoir assez d'influence pour pouvoir déraciner.

On ne peut se décider facilement à exposer sa vie pour une cause étrangère, sans l'estimer digne d'un plus haut prix que celui pour lequel on l'expose: la méchanceté, la violence, le brigandage sont des états pathologiques inhérents au métier du soldat et encore plus du soldat mercenaire. Machiavel semble avoir pressenti cette vérité; aussi a-t-il apprécié clairement, l'inutilité des troupes mercenaires et le danger qu'elles présentent à la longue autant pour la société que pour les princes qui s'en servent.

« Les troupes mercenaires, dit-il, soit qu'elles servent en qualité d'auxiliaires, ou comme mercenaires sont inutiles et dangereuses et le Prince qui s'appuiera sur de tels soldats ne sera jamais en sûreté, parce qu'ils sont toujours désunis, ambitieux, sans discipline et peu fidèles, braves contre amis, lâches en présence des ennemis, et n'ayant ni crainte de Dieu, ni bonne foi envers les hommes; en sorte que le prince ne peut retarder sa chute qu'en différant de mettre leur courage à l'épreuve. Et, pour tout dire d'un mot, ils pillent l'Etat en temps de paix, comme le ferait l'ennemi en temps de guerre. Et comment en serait-il autrement? Ces sortes de troupes ne pouvant servir un Etat que pour l'intérêt d'une paie qui n'est jamais assez forte pour la leur faire acheter aux dépens de leur vie, elles veulent bien servir en temps de paix, mais sitôt que la guerre est déclarée, il est impossible de les retenir sous leurs drapeaux. C'est un point qu'il serait aise de prouver, puisque la ruine de l'Italie ne vient aujourd'hui que de la confiance qu'elle a mise dans ses troupes mercenaires » (Il Principe, Chap. XII).

LXVII.

(1) ...de celui qui a abandonné votre fille... Allusion à Maximilien qui avait vengé l'affront fait à sa fille Marguerite d'Autriche, fiancée de Charles VIII et qui avait été renvoyée à son père par ce prince après son mariage avec Anne de Bretagne.

XLVIII.

(1) ... qui sont si conformes à la Religion chrétienne. Erasme le sait, lui, qui s'est inspiré si souvent de leur philosophie. Il s'employait à la faire revivre et y puisait ses arguments afin de préparer le mélange des

NOTES 201

deux civilisations païenne et chrétienne, moins séparées par leur nature que par le préjugé. Il s'appliquait à réhabiliter la philosophie païenne des reproches qu'on faisait au paganisme, ou plutôt aux mœurs païennes. Ce n'était pas seulement le beau langage des lettres païennes qu'il voulait faire revivre comme on le dit le plus souvent des humanistes ; il voulait faire revivre les idées elles-mêmes, celles qui étaient propres à convaincre les Chrétiens de la beauté, de la puissance et de l'ancienneté de l'esprit chrétien; en un mot, de la nécessité de s'y conformer.

LXIX.

(1) ... pour servir de spectacle à Dieu et au monde... (MATH., 5: 4; 1 Cor., 4: 9).

LXXI.

(1) ...chez les Romains, le temple de Janus fermé... Le temple de Janus (ou plutôt un passage qu'on nommait temple) avait été bâti sous Numa. Il était près du Forum et n'était ouvert que pendant la guerre, pour indiquer symboliquement que le Dieu Janus était parti, pour aider les romains à la guerre. En temps de paix on le fermait, pour que le Dieu, sauvegarde de la cité, ne pût s'éloigner.

LXXII.

- (1) ...ce petit animal qui s'évanouit comme une fumée. Erasme suggère ici l'idée de l'humilité de l'homme et de sa relativité au milieu des espaces infinis; le ridicule de l'égoïsme de ses efforts par rapport à la brièveté de son existence. Cette même idée, il l'a exposée avec la même précision dans l'Eloge de la Folie: « Si un nouveau Ménippe contemplait du haut de la lune les traces infinies des hommes, il croirait voir des tourbillons de mouches et de moucherons qui se disputent, se bataillent, se pillent, se tendent des pièges, jouent folâtrement, naissent, vieillissent et meurent. Que d'agitations. Que de catastrophes de la part d'un animal si petit et si peu durable. Car il ne faut que quelques jours de guerre ou de peste pour en faire disparaître des milliers ».
 - (2) ... que lui et son Père son unis (JEAN, 17: 22).

LXXIV.

(1) ... qui vous exhorte à la paix. (MATH., 5: 9. — GAL., 5: 19, 20).

BIBLIOGRAPHIE

Editions des Ouvrages et de la Correspondance d'Erasme.

I

Opera Omnia Desiderii Erasmi quaecumque ipse autor pro suis agnovit, novem tomus distincta, vita autoris describente. Basileae, per Frobenium et N. Episcopum, 1540, 9 vol. in-fol.

Erasmi Opera Omnia, Lugduni BATAVORUM, 1703-1706, 10 tomes en 11 volumes (Ed. Clericus).

Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterdami, denuo recognitum et auctum, 4 volumes, années 1484-1521; Oxford, 1906-1922. Ed. par P. S. ALLEN.

Liste Chronologique des Ouvrages d'Erasme mentionnés dans ce volume.

II

Catalogi Duo Operum Des. Er. Roterdami ab ipsi conscripti et digesti: cum praefatione D. Bonifacii Amerbachii... ut omni deinceps imposturae via intercludatur, ne pro Erasmico quis quam aedat, quod vir ille non scripsit dum viveret. Accessit in fine Epitaphiorum ac Tumulorum Libellus quibus Erasmi mors defletur, cum elegantissima virum Bellaium Langelum; Basileae, per Hieronymum Frobenium et Nicolaum Episcopum, anno MDXXXVI, in-4. (Bibl. nat. de Paris G. 1173

- et Res. Z. 643. Bibl. univ. de Bâle. Bibl. royale de Leipzig).
- Lucubrationum Erasmi Roterdami Index, 1519, Basileæ, apud Frobenium. In-4. (Bibl. univ. Bâle, K. O. XI, 10, Nr3).
- Catalogus Omnium Erasmi Roterdami Lucubrationum, ipso auctore, cum aliis nonnullis, Basileæ, in Aedibus Joannis Frobenii, Mense Aprili, Ann. 1523. In-8. (Bibl. univ. Bâle: D. I. V. 21, Nrl).
- Enchiridion Militis Christiani... Excusum est hoc opus summa cura laboresque praemagno, Argentorati, apud Mathiam Schurerium, Mense Septembri, anno MDXV. (La première édition est de 1502, Lovanii). In-4.
- Manuel du Sodat Chrétien, orné de Commandements très salutaires, par Desydere Erasme de Roterdame: Traduction de Louis de Berguin (s. l. ni d.), in-8. Le Manuel du Soldat Chrétien et la Préparation à la Mort par Cl. du Bosc de Muntandré, Paris, E. Conterot, 1711. In-12.
- Panegyricus Ad. Philipum Burgundionum Principem, Caesaris Maximiliani filium, de triumphali illius in Hispaniam profectione per Des. Erasmus conscriptus et eidem exhibitus in aula ducali Bruxelae, anno 1504, Martii, in-8. (Indiquée par le seul Gesner Conrad, ed. 1545, p. 197, b; s. d. Bibl. nat. Paris, fol. Q. 59). Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois avec d'autres écrits d'Erasme sur la guerre et particulièrement avec l'Institutio Principis Christiani.
- Moriae Encomium, Argentorati, in aedibus Matiae Schererii, mense Augusti, 1511, in-4. 1512, 1514, 1517, 1519, etc... Parisiis, apud Ascensium, 1512, in-4. Venetiis, apud Aldum, 1515. Basileae apud Frobenium, 1516, in-4, etc...
- De la Déclamation des Louanges de la Folie, style facessieux et profitable pour connaître les erreurs et abus du monde. Paris, 1520, petit in-4, (caract. goth.). Guedeville: Traduction d'Erasme de l'Eloge de la Folie, Leyde, 1713, in-12; Amsterdam, 1751. Traduction de Lavaux, 1780, in-8, de Barret, 1789, in-12; Nisard, 1842; Victor Develay, 1872, in-8 (avec dessin de Holbein).
- Bellum. (Dulce Bellum Inexpertis). Basileae, apud. J. Frobenium. Mense Aprilii, 1517. (Bibl. Univ. Bâle: D. I. III. 3. Nr3). La première édition de Bellum se trouve dans le grand recueil des Adages de 1515, de Bâle, chez Froben: Bibl. Erasm. Van der Haeg., Gand, p. 483. Lovanii, apud Theodoricum Martinum, mense oct. 1517, in-4. Argentinae, apud Joan. Prys, mense Augusto, 1420, in-8. Coloniae, 1520, in-4, etc...
- Elegans Cum Primis et Multorum Literis Celebratum Adagium

Dulce Bellum Inexpertis, Deiderio Erasmo Roterdamo Auctore, Moguntiae, Io. Schoeffer, 1521, in-8. — Parisiis, Petrus Gomorus et Io. Parvus, 1523, in-8. — Apud sanctam Coloniam, 1523, in-8. — Argentorati, apud Iohannem Cnoblochum, Mense Novembri, 1523, in-8. — Antverpiae, Mich. Hellenius, 1524, in-8. — Parisiis, apud Colineum, 1525. — Venetiis, Augusto, 1526, in-8. — Parisiis, 1527, in-8. — Coloniae, Ioan Gymnicus, 1543, in-8.

Bellum, s. 1. ni nom d'imprimeur, 1567, in-8.

Desiderii Erasmi Roterdami Bellum. Ad Exemplar Basileae, mense Aprili, anno 1617, apud Joannem Frobenium, impressam Rostochi, 1622. Recusum nunc primum, ad lectorem auctum, Curante Ioanne Hallevordeo, bibl. Rostoochi, in-12.

— Brunwigae, Ex Officina Zelligeriana, 1672, in-8

Eyn gemeyn Spruchwort der Krieg Ist Lustig dem Unerfarnen den allergelersten Erasmus von Roterdamum erstlich zu latin gag künstlich aufsgeleght. Gedrükt zum Basel durch Andream Cratandrum, an den sechsten tag Novembers, Anno MDXIX, in-4.

Das Alte Zierliche und Von Vielen Hochgelerten Leuten Berühtes Sprichwort Dulce Bellum Inexpertis; das ist

Der Krieg ist zwar ein susses Leis Dem der da nichts vom Kriege weiss, Aber wer Krieg versucht einmal Dem wird das süss zuz bittern gall.

Vor 85 Jahren durch dem Hochgelarten Oratoren Erasmum Roterdamum in lateinischer Sprache beschrieben. Ietzo aber zu dieser gefehrlichen sorglichen und kriegsfürchtigen zeit allen hohen und niedernstandes Personen Herren und Unterthanen zur Obmanung von den blut-trieffenden Waffen in Deutsche Sprach transferirt und übersetzt. Durch Friderich Cornelium von Frenensberg. Gedrückt im Jahr, 1607, in-4. S. l. ni nom d'imprimeur, 1639.

Erasmi Roterdami Schone Rede uber das Sprichwort: Dulce Bellum Inexpertis. Der Kriegs cheint den unerfahrnen gar lieblich. Verdeutscht durch Gaspar Meufslern von Revel aus Lieffland. Gedrückt im Jahr 1659.

Bellum Erasmi translated in te englische, Londini, in Aedibus The Bertheleti, 1523, in-8.

Antipolemus, London, Printed For C. C. Dilly. In the Paultry, 1794, in-8. (C'est un recueil de plusieurs pièces dont l'Antipolemus est la pièce principale. Ce titre ne doit pas être confondu avec l'Antipolemus composé par Erasme en Italie quand Jules II méditait la guerre contre les Vénitiens: Elle est la traduction de Dulce Bellum Inexpertis ou plutôt d'une grande partie de cet ouvrage).

- Antipolemus, New-York, (autre édition du même ouvrage), 1818. Il existe encore cinq autres éditions anglaises du Bellum ou d'extraits de cet ouvrage. Elles sont toutes accompagnées de la traduction de la lettre d'Erasme à François I^{er} de 1523. La dernière est de 1853.
- De Onervoren Kgyman ofte Verhandelinge Van Het Onde Spreeck-Woort Dulce Bellum Inexpertis. Dat is De Krijgh ist den onerwarenen foct. Twelck door desen in verscheiden talen is nytghegaen, maer nu nyt het Latyn in Duyts gebracht door H. R. Waer in de alderleylsaeniste vruchtbaerheyt der Vrede en het verderflyckste onheyl des Oorlogs met veels treflycke (sic) redenen leermgen ende vermaningen onderscheydentlyck en naer't leven word afgeschildert en vertoont. Noch het spreeckwort Sileni Alcibiades, of Schyn bedrieght. Vertaelt door I. R. Alles voor ontreut hundert enses jahren, in sijn Adagien of Spreeckwoorden ghestelt inde nytghegnoven, door Desiderium Erasmum von Roterdam. Anno MDCXII. Cette traduction fut imprimées probablement par le soin des Remontrants à l'occasion de l'érection à Rotterdam de la statue en cuivre d'Erasme. Une première statue en bois avait été élevée en 1549. Elle fut renversée en 1557 et remplacée par une autre en pierre bleue. Celle-ci renversée par les Espa-gnols en 1572 fut ensuite rétablie en 1620 : le Magistrat résolut à faire couler une statue en cuivre qui serait érigée à l'occasion du cinquantième anniversaire des violences espagnoles. Les Remontrants étaient partisans du projet ; les Contreremontrants en étaient adversaires sous le prétexte que de pareilles pratiques mènent à l'idolâtrie.

Il existe encore trois traductions néerlandaises du Bellum;

la dernière est de 1709 (Amsterdam).

- Extraits d'Erasme sur la Guerre, tirés d'un ouvrage publié en 1794, sous le titre d'Antipolemus. Londres, 1819, in-12. Cette traduction comprend quelques passages du Bellum et quelques pages de la lettre d'Erasme à François I^{er}. Il existe plusieurs éditions d'extraits de cette nature, mais aucune ne reproduit les passages les plus courageux du Bellum. Elles sont pour la plupart imprimées à Londres. Celles de Paris sont de 1823, chez Lachevardière fils, de 1840 (Firmin Didot) et de 1887. Cette dernière ne renferme que quelques pages du Bellum.
- Scarabeus per Desiderium Erasmum. Theodoricus MARTINUS, 1517, Lovanii, Mense Septembri. In-4.
- Scarabeus per Desiderium Erasmum cum Scolis, Basileae apud J. Frobenium, Mense Aprili, 1517.
- Scarabeus per Desiderium Erasmum Roterdamum, Lipsiae, exaedibus Valenti Schumani, 1521. In-4.

- Scarabeus per Desiderium Erasmum Roterdamum. In-4, Argentorati apud Ioannem Knoblocum, 1522. Cet Adage figure pour la première fois dans la grande édition des Adages de 1515, chez Froben.
- Institutio Principis Christiani Saluberrimis Referta Praeceptis per Erasmum Roterdamum cum aliis nonnullis: Praecepta Isocratis, de Regno Administrando Ad Nicoclem, Institutio Boni et Christiani Principis ad Carolum Illustrissimum Principem, Maximiliani Nepotem, Panegyricus de Felici ex Hispana Reditu ad Philippum Maximiliani Filium, Plutarchi Libellus de Discremine Adulatoris et Amici. Apud Joannem Frobenium, Mense Aprili, MDXVI, in 4. (Bibl. Univ. Bâle: F. L. VII. 15, Nrl.). Mense Maio, 1516 (Ibidem). Il existe deux autres éditions de 1516 sans indication de mois, (Bibl. Univ.: Bâle, D. I. III. 4. Nrl.; et D. I. III. 3. Nrl6); mais l'Institutio n'est accompagnée que du seul Panégyricus.
- Institutio Principis Christiani... (reproduction exacte de la première édit. de Froben), Lovanii, apud Thom. MARTINUM ALOSTENSEM, ETEC, Mense Augusto. In-4. (Elitio rima prodiit eod. anno Basileae apud Frobenium). Basileae, apud Frobenium, 1517, in-4. Ibidem eodem, 1520, in-4.
- Institutio Principis Christiani Saluberrimis Referta Praeceptis, apud Sanctam Coloniam, 1523, Mense Augusto, in-8.
- Erasmi Roterdami Institutio Principis Christiani. Praecepta, Isocratis, de Regno Administrando, Desiderio Erasmo interprete. Coloniae, apud Eucharium Cervicomum, 1523, in-8. Ibidem, eodem, 1525, mense Ianuario. Il existe au total 40 éditions de l'Institutio. La dernière est (excepté l'Edition des Opera Omnia, 1703-1706) d'Amsterdam, 1667.
- Die Unterweysung Eines Frumen und Christlichen Fursten, durch G. Spalatinus geteutscht. Augsburg, S. Grimm und Wirsungs 1520.
- Ein Nutzliche Underwisung Eines Cristlichen Fursten Wohl zu Regieren, durch Leo Jud geteutscht. Zürich, Christ. Froschaner, 1521. In-4. — Une deuxième édition, s. l. ni d.
- Petit Livre précieux comme l'or, dit Enseignement du Prince Chrétien, traduction de l'Aureus Codiculus, de Gilles d'Auri-GNY, Paris, Ch. Langelier, 1546. In-9.
- Bref Recueil du Livre d'Erasme de l'Enseignement du Prince Chrétien, traduction par J. LEBLOND, Paris, Ch. L'Angeller, 1549, in-16.
- Codicille d'or ou Petit Recueil tiré de l'Institution du Prince Chrétien d'Erasme, traduction par Claude Jolly, s. l., Amsterdam, Elsevier, 1665. In-12.

- Ein Christelig Furstes Uptuchtsele Uti Wissa Reglor, Och Lare puncter Forestald. Stokholm, Kongl. boktryeriet, 1721.
- Onderwysinghe Eenes Christilycken Prince, Rotterdam, Bastianz s. d. In-8.
- Della Institutione Di Fanciuli, trad. per Steph. PENELLO, VINE-GIA, G. GIOLITO DE FERRARI, 1745, in-8.
- Desiderii Erasmi Roterdami Querela Pacis Undique Gentium Ejectae Profligataeque cum Quibusdam aliis quorum Catalogum proxima reperies Pagella. Apud inclytam Germaniae Basileae, apud Joannem Frobenium, 1517, Mense Decembri, in-4. Toutes les éditions de la Querela Pacis y compris les traductions se trouvant au chapitre Les Editions de la Querela Pacis.
- Epistola Desiderii Erasmi Gravissima ad Franciscum Primum, Christianinissimum Regem Galiarum cum Ejusdem Elegamtissima Dissertatione De Bello, Irenopoli, 1674, in-12. (La date de la lettre de François I^{er} est 1523).

III

Ouvrages divers.

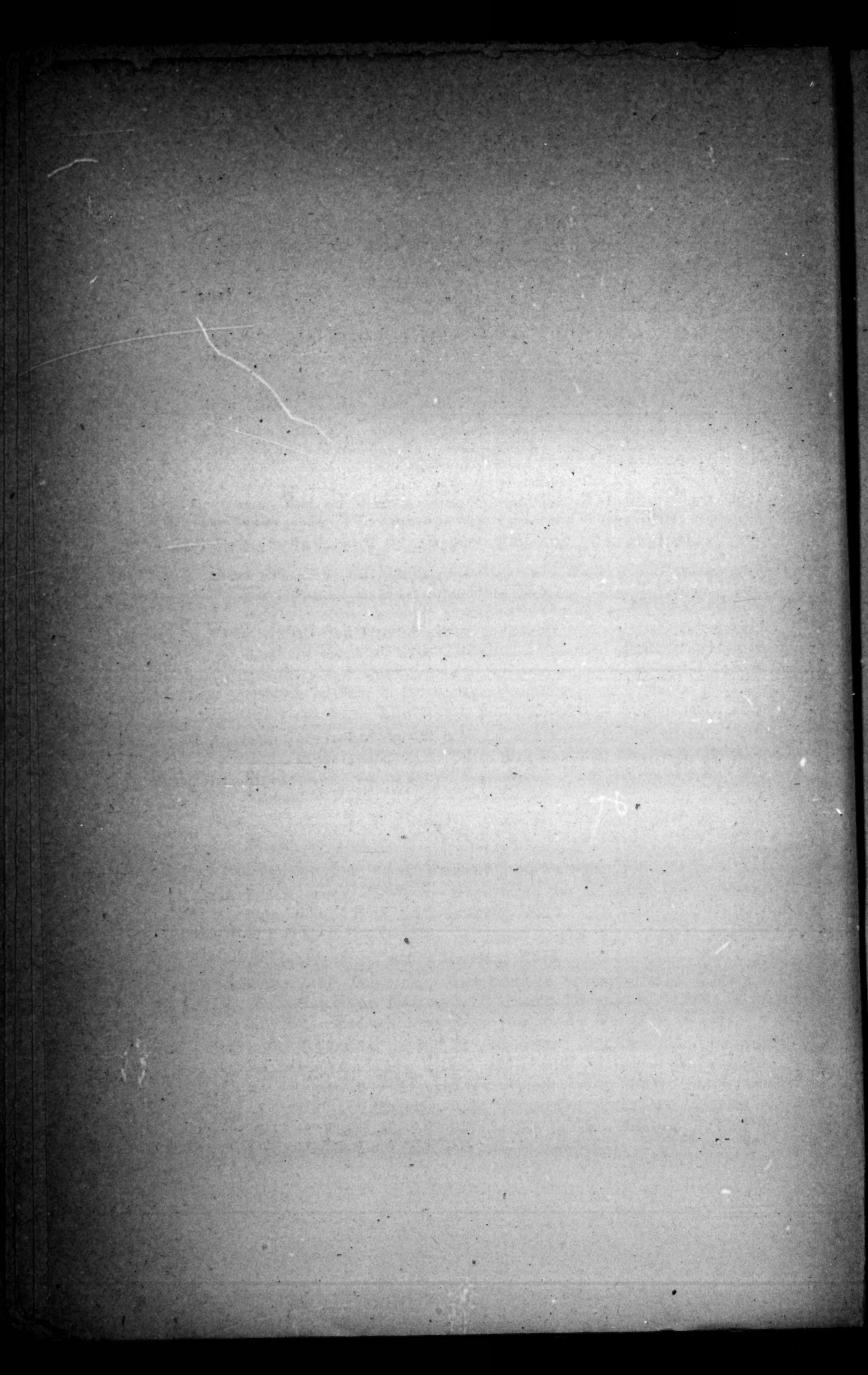
- ALLEN (P. S.), Opus Epistolarum Desiderii Erasmi Roterdami, Oxford, 1916-1922, vol. in-4.
- ALLEN (P. S.), The Age Of Erasmus, 1914, in-8.
- AMIEL (Emile), Un Libre Penseur du XVI siècle, Paris, A. Lemerre, in-18, 1889.
- BAUER (Johann-Jacob), Bibliotheca Librorum Ranorum Universalis, Johann Bauer, Nüremberg, 1770, 1791, 7 vol. in-8.
- BAUMGARTEN, Geschichte Karls V., t. I, Stuttgart, 1885.
- Bruner (Jacques-Charles), Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livre. Quatrième édition originale entièrement revue par l'auteur... Paris, 1852, 5 vol. gr. in-8.
- Bibliotheca Belgica sive Virorum in Belgio Vita Scriptisque Illustrium Catalogus, Librorumque Nomenclatura, Continens a Clarissimis Viris Valerio Andreo, Auberto, Miraeo aliisque, Recensitos usque ad Annus MDLXXX. Tomus primus, cura et studio Francispi Foppens, Bruxellensis, 1739.
- Bibliophile Belge, Deuxième année, Bruxelles, 1867: Essai sur une liste d'ouvrages concernant la vie et les écrits de Didier Erasme de Roterdam, 1808-1816.

- Bibliotheca Erasmiana, Répertoire des œuvres d'Erasme, Gand, 1893.
- Bibliotheca Erasmiana, VAN DER HAEGEN: Collectanea Adagiorum, t. I, Gand, C. Vyt, 1897, (t. II et t. III, Colloquia).
- Buchi (Albert), Kardinal Matthaus Schiner als Staatsman und Kirchenfurst (Ein Beitrag zur allgemeinen und schweizeriscen Geschichte von der Wende des XV-XVI Jahrhunderts) l Theil, bis 1514, Zürich, 1515.
- Buchi (Albert), Korrespondenzen und Akten zur Gerchichte des Kardinals Matth. Schiner, gesammelt und herausgegeben von Dr A. Büchi: I B. 1489-1515, Basel, 1920 (Quellen zur Schweizergeschichte, III Abteilung: Briefe. Denkwürdigkeiten, Band V.). B. II: à paraître prochainement.
- Burigny (Jean-Lesque), Vie d'Erasme dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs hommes célèbres avec lesquels il a été en liaison; l'analyse critique de ses ouvrages et l'exemple impartial de ses sentiments en matière de Religion. J. de Burigny de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. — Epigraphe: Nomen Erasmi numquam peribit; Paris, 1757, in-8.
- CREIGHTON (A), History of the Papacy during the Period of Reformation, Vol. III et IV. Londres, 1887.
- CLÉMENT (David), Bibliothèque curieuse, historique et critique ou Catalogue raisonné des Livres difficile à trouver, Gottingen, 1751, 9 vol. in-4.
- CÉLANO (Fr. Thomas DE), S'Francisci Assinensis vita et miracula, Romæ, 1906.
- DRUMOND, His life and character shown in his correspondence, and Works, Londres, 1873.
- DURAND DE LAUR, Erasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne, Paris, Didier, 1872.
- Dubois (Pierre), voir Langlois.
- DE LA BIZARDIÈRE (Michel-David), Histoire d'Erasme, sa vie et ses mœurs, Paris, 1721.
- Enthoven, Uber die institutio principis christiani des Erasmus, (Eein Beitrag zur Theorie der Fürstenerziehung): N. Jahrb. f. Klass. Alert. II, 1909.
- ERHARD, Article Erasme dans Algemeine Encyklopadie der Wissenschaften und Kunste (Enc. Ersch. u. Gruber), t. 26, p. 135-212.
- FELDER (Hilarius), Die ideale des Heligen Franciscus von Assisi, Padeborn 1923.

- Fougère (Gaston), Erasme, Paris, Hachette, 1874, in-8.
- GAGLIARDI, Der Anteil der Schweizer in den Italienischen Kriegen, Zürich, 1919.
- General (Conrad), Bibliotheca Universalis, sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimum, in tribus linguis, latina graeca et hebraica extantium et non extantium... actore Conrado Gerneri, Tigurino, apud Christ. Froschoverum, 1545, in-fol., mense Septembri.
- GESNER (Conrad), Nomenclator insignum scriptorum quorum libri extant, vel manuscripti, vel impressi in Bibliothecis Galliæ et Angliæ... Parisiis, 1555.
- Gener (J.-G.), Verzeichniss der von 1500-1520 gedruckten auf der offontlichen Bibl. zu Lübeck befindlichen Schriften. Zuerts gesammelt und herausgegeben von J.-G. Gesner, jetz auf's neue mit den Originellen vergliechen. Befördert von Ludovic Suhl, Lubeck, C.-G. Donatius, 1783, in-4. (Bibl. nation., Paris, Q. 1739).
- Gossart (E.), Notes pour servir à l'Histoire de Charles-Quint; Mémoire in-8 de l'Académie royale de Belgique, t. IV, 1897.
- HENNE (A.), Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique, t. I (10 vol.), Bruxelles, 1858.
- HESS (Salomon), Erasmus von Rotterdam nach Seinem Leben und Schriften, Zürich, 1790, 1 vol., (2 vol.).
- HETTNER (H.), Italienische studien zur Geschichte der Renaissance, Braunschweig, 1879.
- HOFFMANN (Friedrich Lorenz), Das Verzeichniss der Schriften des Desiderius Erasmus von Rotterdam, von 1519... Leipzig, 1862, in-8 (Dans le Serapeum): Cet ouvrage est une réimpression de l'Index Lucubrationum d'Erasme de 1519, imprimé à Bâle par Froben et dont l'original a été trouvé dans la Bibl. royale de Bruxelles.
- Horawitz, Erasmiana, in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie, phil. hist. Klasse, Band 90 et 95.
- KASER (Kurt), Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittelaters; Band II: Deutsche Geschichte sur Zeit Maximilian's 1496-1519 (Bibliothek deutscher Geschichte).
- Janssen, Geschichte des Deutschen volkes seit dem Ausgang des Mittelalters, Freiburg (Breisgau, t. II, 19/20, 1915.
- KNEIGHT (Samuel), The life of Erasmus, Cambridge, 1726. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Théod. Arnold, Leipzig, 1736.
- Langlois, De recuperatione Terre Sancte, Traité de Politique générale, par Pierre Dubois (Collection des Textes), Paris, Picard, 1891.

- LAVISSE (Ernest), Histoire de France: Histoire de Charles VIII, Louis XII et François Ier, t. V, Ire partie, par H. Lemonier.
- Lezius (Friederich), Zur Charakteristik des religiosen Standspunkt des Erasmus, Guterloch, 1895, in-8.
- Machiavelli (Niccolo), Il Principe al Magnifico Lorenzo di Pietro de Medici, Firenze, apud Juntas, 1984, in-4.
- MEYER (André), Etude critique sur les relations d'Erasme et de Luther, avec une Préface de Charles Andler, Paris, Alcan, 1908, in-8.
- MEYER (E.-H.), Die Staatsvolkerrechtlichen ideen von Peter Dubois, Leipzig.
- LE GLAY, Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les trente premières années du XVI siècle. Collection des documents inédits sur l'Histoire de France, 1845, t. I et II.
- MIGNET, Rivalité de François Ier et de Charles Quint, Paris, 1875.
- More (Thomas) ou Morus, Libellus vere Aureus nec minus salutaris quam festivus de optimo reipublicæ statu, deque nova insula utopia, auctore ciarissimo viro Thoma Moro, inclytæ civitatis Londiniendis cive et vicemite cura M. Petri Aegidii Antverpiensis et arte Theodorici Martini Alostensis, Typographi almæ Lovaniensum Academiæ, nunc primum accuratissime editus, 1516, mense Decembri, Cum gratia et privilegio. In-4. Traduction par Guedeville, Amsterdam, 1730.
- PASTOR, Geschichte der Papste im Zeitalter der Renaissance und der Glaubespaltung, t. I-IV, Freiburg, in Breislau, 1906. Traduction de Furcy Raynaud, Paris, 1888-1892, in-8. Tomes V-VIII.
- Panzer (Georgii Wolfangi), Annales Thypographici ab anno M. D. ad annum M. D. XXXVI, Norimbergæ, 1800.
- PIRENNE, Histoire de la Belgique, Bruxelles, 1921, in-8, t. III.
- RANKE (L. von), Deutsche Geschichte im Zeitalter der reformation, 6 vol. 5 te Auf. Leipzig, 1873.
- Die Romischen Papste in den Letzten vier Jahrhunderten, B. I-III, 8 te Auf., Leipzig, 1874.
- REICHLING (D' Dietrich), Ausgewahlte Petagogische Schriften des Desiderius Erasmus, Fribourg (Breisgau), 1896. (Bibl. der Kat. Pedag., hereausg. von F.-X. Kunz, B. VIII).
- RENAUDET, Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, d'après sa Correspondance. Paris, 1913, in-8. (Extrait de la Revue Historique, t. CXI, CXII, années 1912, 1913).
- REICH (Dr Max), Erasmus von Roterdam, Untersuchungen zu Seinem Briefwechsel und Leben in den Jahren 1509-1518. (Westdeutsche Zeitschrift, Erganzungsheft, IX).

- RICHTER (Max), Desiderius Erasmus und Seine Stellung zu Luther, Leipzig, 1907. (Quellen und Darstellungen aus der Geschichte der Reformationshundert).
- ROTTIER (E.), La vie et les travaux d'Erasme, considérés dans leurs rapports avec la Belgique, Bruxelles, 1855, in-8.
- Schnürer (Gustav), Das Projekt eines internationalen Schiedsgerichts aus den Jahren 1307/1308, Historisch Politische Blätter, 141, 1908, p. 279.
- STAHELIN, Erasmus Stellung zur reformation, Basel, 1873, in-8.
- STICHART, Erasmus von Rotterdam, Seine Stellung in der Kirche und zu den Kirchlichen Bewegungen seiner zeit., Leipzig, 1870.
- Ulmann, Kaiser Maximilian, 1889-1911: Stutgart, 2 B.
- VIENNOT (William), Catalogue des ouvrages d'Erasme conservés au Département des imprimés de la Bibl. Nation. Paris, 1912, in-8: 8 0.3926.
- VARILLAS (Antoine), La pratique de l'éducation des princes, Paris, 1684.
- Zeiler, L'idée de l'Etat dans saint Thomas d'Aquin, Paris, Alcan, 1910.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE

A

ACHILLE, 76. ADRIEN VI (ancien Évêque de Tortose), 16, 27 AGAMEMNON, 76. ALBRET (J. D'), 14. ALEXANDRE LE GRAND, 79. ALEXANDRE VI, 121 ALLEN (P. S.), xIV, XV, 1 11, 35, 36, n. 3, 37, n. 1 et 3-6, 39, 40, 45, 132, AMERBACH (Bon.) , 7 n. 2 fin. AMIRL, XI, XII, 67 et n. 3, 131, 207. Ammonius, 2, 4, 9, 10, 22 n. 3. ANASTASE (l'Empereur), 70 n. 3. ANNE DE BRETAGNE, 13, 93, 182, 195, 196 201. ANNE DE CANDALE, 196. ANTIPOLEMUS, 60, 62, 74, n. 1. Arbitrage (la question de l') 66, 67, 68 95, 102, 103, 160, 190. ARISTOTE, 83, 86, 97. AUPKLARER, XII. ARIUS XIII. Amboise (Cardinal D'), 186.

B

BAUER, 43, 48, 207.
BAYLE, IV.
BAUMGARTEN, 47 n. 2, 18 n. 1, 33 n. 2, 207.
BARCLAY, D. 2.
BARNY (Jules, 191.
BERGUES (Antoine DE) 6, 65.

Bellum, 6 n. 5 69-74, 132, 481, 182 185, 189, 190, 193, 200-205. BERQUIN, 21 n. 1, 203. BILLINGER, 30 n. l, 29 n. 5, 33 n. 2. BLANCHE DE SFORZE, 195. Blois (Traité de), 14 n. I. BONIFACE (pape). 103. BOULAINVILLIERS, 91, n. 2. Bongia, (pape Alexandre), 191. Borsalus, 2, 3. BOTZHEMUS, 1 n. 2. Bruxelles (le Traité de), 19 et n. 2, 30 Buchi (A), 18 et n. 1, 19 n. 2, 28, 21 n. 1, 3, 5 et 6, 30 n. 1 et 3, 32, 33 n. 2 et 3, 186-189, 208. Budé, 11. BURIGNY (J. LEVESQUE), XII, XIII, 131.

C

Cambrai (Traité de), 19 et n. 2 et 3
20, 23, 24, 25 n. 2 fin, 30 n. 1 et 6. 32
33.

Canossa, 65.

Carondelet, 14.

Cassiodor, 70 n. 3.

Celano (François-Thomas de), 208.

Charles le Téméraire, 15, 126.

Charles VIII. 181, 182.

Charles d'Anjou, 181.

Cléante, 176.

Charles de Bourgogne et d'Espagne

(futur Charles-Quint), 1-12, 13 et n. 5,
14. 16, 17 n. 2, 19, 20, 21, 26, 29, 30,

31. 33 et n. 2, 39 n. 5, 45, 89, 93, 126 et n. 3, 135, 173, 196. CHIÈVRES (Guillaume DE), 1, 3, 4 et n. 2, 12-15, 16 et n. 2, 17 et n. 1, 18, 19, 24, 33 et n. 1, 34. CLAUDE DE FRANCE, 126, 196. CLÉMENT V (pape), 103 CLEMENT (David), 43, 208. CLÉRICUS, XIII. COURTEVILLE, 30 n. 1. CICERON, 97, 176, 177. CIRCÉ, 140. COLET, 92. COURTRAI, 10. CREIGHTON, 19 n. 3, 31 et n. 2-4, 32 n, 2. CRUCE (Eméric), 117, 190, 191.

D

Dante, 70 n. 3, 87, 181, 102, 106.

Darius, 82.

David de Bourgogne, 135.

Dubois (Pierre), 87, 95 et n. 2, 102-105
106, 191, 208.

Denys L'Ancien, 154, 183,

Develay (Victor), 203.

Dioclétien, 162,

Diogène, 81.

Diderot, 118.

Dolet (Etienne), 39 n. 5.

Dubosc de Montandré, 203.

Durand de Laur, XII, 61 n. 1, 62, 132, 208.

Drumond, XII, 208.

E

ECCLESIASTE, 13.
EDOUARD, 1, 103.
EGMOND (Charles d'), 14 et n. 1, 35 et n. 3, 36 n. 1, 37, 63.
EGNATIUS (Baptiste), 5 n. 2.
ENTHOVEN, 79, 208.
ERHAHD, XI, XII, XV n. 1, 4 et n. 4, 40 n. 2, 43, 131, 208.

F

FÉNELON, 88 n. 2, 94 n. 2, 94 n. 5 et 7, 129, 192, 197.

FERDINAND I (de Naples), 181.

FERDINAND (frère de CHARLES QUINT), 14, 196.

FELDER, 108.

FEUGÈRE (Gaston), XII, XIII, XIV, XV, n. 1, 209.

François I¹⁷, 1, 2, 16 et n. 2, 17, n. 1 et 2, 18, 19, 20, 21 n. 1, 24, 25, 26, 29, 30 et n. 1-3, 32, 36 n, 1, 73, 126, 173, 182, 190, 196.

Foppens, 4. 5 n. 1.

Foix (Germaine de), 14 n. 1, 196.

Frédéric I, 87.

Froben, 6, 7, 9, 12, 40, 41, 42, 44, 46.

Ferdinand d'Aragon (le Catholique) 14 et n. 1, 61 n. 1, 62, 73, 121.

Filonardi (Enio). 82.

G

GACHARD, 35, n. 3, 41. GAGLIARDI, 209. GASSENDI, 117. GLARBANUS, (H.), 11. GREGOIRE VII, 86. GRAESSE, 40 n. 2, 43. GELDENHAUER (Gérard), 35 n. 3, 38, 39, 44, 45. GROTIUS, 117. GEORGES DE SAXE, 37 n. 2. GESNER (J. G.), 40 n. 2 a, 41, 42, 209. Gesner (Conrad), 40 n. 3 et 4, 203, 209. GESNER (C. F.). 4. GIOVANI (Statileo Sebenico), 48. GILLES (Pierre), 5, 6, 10, 22 n. 3, 23, 61 n. 1, 62, 106, 107. GOSSART (E.), 209. GRAUERT (Hermann), 70 n. 3. GUEDEVILLE. 203.

H

Helvetius, 118.

Henri IV (Emp. d'Allemagne), 86.

Henri VIII, 1, 12, 15, 19, 20, 25 n. 2 fin, 26, 31 n. 6, 32, 33 et n. 2, 196.

Henne (A.), 35 n. 3, 61, 173, 209.

Hess (Salomon), XI, XIII, 209.

Hobbes, 88, n. 2.

Homère, 76, 79, 171, 178.

Horage. 97.

Horavitz XII, 209.

Hetner, 209.

Hotman, 88 n. 2, 209.

I

Il Principe, 119-123.
Institutio Principis, 4, 5, 6, 7, 11 et n. 7 et 8, 12 et n. 2, 15, 33 n. 1, 41, 60-63, 69, 79-89, 91 n. 2, 93, 94, 95, 106'

107, 112, 175, 182, 192, 193, 194, 206-207. Intercursus magnus, 13. ISABELLE DE CASTILLE, 14 et n. 1. ISOCRATE, 180.

T

Jacques VI, 92.

Jansen, XII. 209.

Jean de Paris, 105.

Jeanne de Castille, 93 n. 2.

Jeanne de France, 126.

Jran le Bon, 181, 182.

Jules César. 82.

Julius Ezclusus, 24 et n. 2, 25, 61 et n. 1, 62, 63, 69 et n. 2, 191.

Jules II, 31 n. 6 fin, 35 n. 3 fin, 61, 62, 68, 69 et n, 1, 74, 92, 160, 186, 187, 188, 189, 191.

Jurieu, 88 n. 2.

Juvénal, 97.

K

KANT (Emmanuel, 191, KASER (Kurt), 13 n. 2, 15 n. 1, 73 n. 2 209. KNEIGT (Samuel), 209.

L

LA BOÉTIE, 117. LA BRUYERE, 184, 185, 192, 193. LADISLAS, 196, 197. LAURENT DE MÉDICIS, 31. LANGLOIS, 92 n. 2, 209. LANGUET (Hubert), 88 n. 2. Latran (Concile de), 187, 192. LAVISSE, 17 n. 2 fin, 19 n. 3, 73, 210. LE GLAY, 13 n. 4, 35 n. 3, 210. LEFEVRE, 9. LE Long (Pierre), 37, 38. Lion X, 6, 7, 21 n. 127, 31 et n. 6, 32, 65, 67, 68, 69, 73, 74, 160, 173, 196 Lezius (Friedrich), 210. LEVASSOR (Michel), 88 n. 2. Ligue (la Sainte), 187. Louis IX, 181. Louis XI, 182, 195. Louis, XII, 4 et n. 2, 14 n. 1, 36 n. 1, 61 n. 1, 65, 73, 92, 112, 126, 182, 187, 188 189, 195, 196. Louis IV, 116, 126, 113, 196, 197. LUDOVIC LE MORE, 195, 196, 199. LUNI (Antonio DE), 70 n. 3. LUPSET, (Thomas), 61 n. 1

LUCRECE 97. LOCKE, 88. n. 2. LUCAIN, 97.

M

MALDONAT, (J), 9. MACHIAVELL, 106, 118, 119-123, 200, 210. MALASPINA (Margrave DE), 70 n. 3. MATIAS CORVIN HUNIADE, 127. MARGUERITE D'AUTRICHE, 3, 4, 12, 13, 16 30, 35 n. 126, 182, 201. MARIE DE BOURGOGNE, 35 n. 3, 195. MARIE D'ANGLETERRE, 196. MARSILE DE PADOUE, 70, 87. MARTINUM (Théodoricum) 12, 38, 44, 45. MAXIMILIEN. 1, 4, n. 2, 12, 13, 14, 15. 16, 18, 19, 20, 26, 29, 30 et n. 1, 32, 33 n. 1, 34, 36, n 1, 37, 38, 61 n 1, 63, 65, 73, 126, 173, 182, 186, 187, 188, 189, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201. Médicis (Giovani DE), 188. MEYER (Andrè), 210. MEYER (E. H.), 210, MIGNET, 25 n. 2, 26, 210. MONTESQUIBU, 91 n. 2, 129. More (Thomas), 6, 9, 10, 61 n. 1, 62, 84, 88, 91 et n. 2, 100, 106-115, 116, 117, 118, 122, 192, 194, 210. MONTAIGNE, 117. Мокотом, 30 n. 2. MONTJOY, 6. MEZENCE, 154, 183.

N

Noyon (Traité de), 14, 15, 16 et n, 2, 17 et n. 1, 17, 18, 18 n. 2, 25 n. 2, fin, 30, et n. 1, 33 n. 2, 36 n. 1, 137.

NASSAU (Henri de), 13, 16 n. 2, 36 n. 1, 37, 38.

NESSE, 5.

NISARD, XII.

O

OCTAVAIEN (l'Empereur), 670. Orléans (Traité d'), 36 n. 1. OVIDE, 97, 185.

P

Panegyricus ad Philippum, 33 n, 1 62, 203.

Panzer, 40 et n. 2 b, 41, 210.

Paris (Traité de), 126, n. 3.

Poncher, 23.

Pastor, 18 n. 1 et 2, 19 n. 3. 27 n. 5, 32 n. 1 et 2, 37 n. 2, 210.

PELAGE, XIII. PERSE, 97. PASCAL, 177. PETRARQUE, 102, 103. PHALARIS, 154, 183. PHILIPE LE BEL, 87, 103, 104. PHILIPPE LE BEAU, 14 et n. 1, 15, 33 n. 1, 35 n. 3, 36 n. 1, 63, 64, 89, 135, 195, PHILIPPE DE BOURGOGNE. 1 n. 1. 35 et n. 2 et 3, 36, 37, 38, 39, 44, 132, 135-137. PIRENNE, 3 n. 3, 13 n. 1, 14 n. 1 et 2, 17 n. 1 et 2 fin. 33 et n. 3, 93 n. 2, 210. PIRKHEIMER (Willibaldus), 9 n. 1, 12 n. 8. Pise (Concile de), 186, 187, 189. POLYDORE (Virgile), 40, 42, 43. PLATON, 76, 81, 97, 115, 136, 159, 176, PUPPENDORF, 88 n. 2, 117. PLUTARQUE, 176:

R

RABELAIS, 94 et n. 6, 417 197.

RAMSAY, 88 n. 2.

RANKE, (L. VON), 210.

RAVENSTEIN, 13.

REFORME, 11, 13, 14.

REICH, XIV, XV, 5, 27, 44, 210.

REICHLING, 210.

RENAUDET, XIII, XV, n. 1, 5, 131, 210.

RENAUDET, XIII, XV, n. 1, 5, 131, 210.

RENAUS, (Béatus), 5, 9 n. 1,

RENNER, 29 n 95, 33 n. 2

RICHTER, 210.

ROUSSEAU, 85 n. 5, 88 n. 2, 90, 123, 129, 177.

ROTTIER, XIII, XV n. 1, 5, 131, 211.

9

SANSEVERINO. 186.

SAINT AUGUSTIN, 99-101, 103.

SAINT-GEORGES, (Cardinal Raphael de), 62

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, 100-102.

SAINT PIERRE, 61 n. 1.

SAINT PAUL, 68.

SAINT THOMAS D'AQUIN, 78 n. 2, 79, 87, 101, 178.

SAINT-PIERRE, (Abbé de), 183, 190, 191.

SAUVAGE, (Jean de), 1-7, 10, 12, 15, 16-19, 22 et n. 3. 34, 61 et n. 1, 69 n. 2.

SCHOMBERG, (Nicolas de) 31 n. 6.

SCHNURER, (G.), 41 n. 2, 103 et n. 3, 104 211.

Scot, 178.
Schurer, (Mathias), 41, 42, 43.
Schiner, 28, 29 et n. 1, 3 et 6, 30 et n. 1 et 3, 186-189, 190.
Sénéque, (Père), 97, 118.
Sénéque, 82. 97, 175, 176-179.
Sforza, (Francesco), 119.
Socrate, XIII.
Sorbonne, XII.
Spinosa, 117.
Stahelin, XII, 211.
Stichart, 211.
Scarabeus, 6 n. 5, 75-79, 206.

T

Théodore le Grand, 70 n. 3. Titus, 186. Tunstall. (Kuthbertus), 6, 39, 9 n. 5, 107

U

ULMANN, 15 n. 2, 16 n. 2, 17 n. 2 fin, 18 n. 1, 19 n. 1, 19 n. 3 fin. 32 n. 3, 33 n. 2, 211.

Urbin, della Rovere (duc d'), 31 et n 6.

Utopie, 106-115.

V

Vauban, 88 n. 2, 91 n. 2, 193. Varillas, (Antoine), 16 n. 1 et 2, 17 n. 2, 18 n. 2, 211. Vegetius, 69. Vespasien, (Titus), 136, 186. Viennot, (Wiliam), 211. Voltaire, XIV, 117, 118, 126, 181. 182, 195, 196.

W

Weber, (Doctor) 41, 42. Wolsey, (Cardinal), 10, 29 n. 1, 3 et 6, 30 n. 1 et 3.

X

XÉNOPHON, 79. XÉRXÈS, 82. XIMÉNÈS, (Cardinal DE), 16.

Z

ZEILER, 211, 212. ZÉNON, 97, 118, 176, 177.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	I
ABRÉVIATIONS	VII
Introduction	IX
PREMIÈRE PARTIE	
I. LA GENÈSE DE LA « QUERELA PACIS »	1
II. LES ÉDITIONS DE LA « QUERELA PACIS »	35
III. LES IDÉES DE LA « QUERELA PACIS » ET DES AUTRES	
ÉCRITS PACIFISTES D'ERASME.	4
Cadre historique de la Querela pacis	57
Querela pacis	60
Antipolemus et Julius exclusus	61
Panegyricus ad Philippum Austriæ Archiducem	62
Erasmus Roterdamus Antonio A Bergis, abbati Ber-	
tini; Patri Leoni Decimo, Pontifici Maximo	65
Bellum	69
Scarabeus	75
Institutio Principis Christiani	79
Conclusion	95
IV. Position d'Erasme dans le mouvement d'idées paci-	
FISTES.	
L'antiquité	97
Le Moyen Age: Saint Augustin, Saint Thomas	
d'Aquin; Dante et Pétrarque; Pierre Dubois: Pro-	
jet de Paix Perpétuelle	99
Erasme et le Moyen Age	105
Thomas More: l'Utopie	106

Thomas More, Erasme et le Rationalisme Moderne.	113
Niccolo Machiavelli : Il Principe	119
Erasme, Thomas More et Machiavel	123
V. VALEUR HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA « QUERELA	
Pacis ».	
Les Eléments qui concourent à sa valeur historique.	124
Les Eléments qui concourent à sa valeur philoso-	
phique	128
Actualité de la Querela Pacis	129
Conclusion	131

DEUXIÈME PARTIE

La Querela Pacis.

(Traduction).

I. Erasme de Rotterdam a Philippe, Evêque d'Utrecht.	135
II. LA PLAINTE DE LA PAIX	137
III. Notes sur la « Querela Pacis »	175
IV. BIBLIOGRAPHIE	202
I. Editions des Ouvrages et de la Correspondance	
d'Erasme	202
II. Liste Chronologique des Ouvrages d'Erasme men-	
tionnés dans ce volume	202
III. Ouvrages divers	207
IV. Index alphabétique	215

Imprimeries MONCE et Cie, 6, rue Houzeau-Muiron, RRIMS.